GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
JUN 27 1900

7e Année. N° 12 15 Juin 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Pierre Mille	*Les Boers*	673
Gabriele d'Annunzio	*Le Feu* (4e partie)	722
André-E. Sayous	*La Bourse d'Amsterdam au XVIIe siècle*	772
Émile Verhaeren	*Hélène*	785
Adjt Gal Dampierre	*Lettres sur la Campagne de Marengo*	787
André Gladès	*Florence Monneroy*	811
Maurice Emmanuel	*La Vie réelle en Musique*	841
Auzias-Turenne	*L'Or du Cap Nôme*	884

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

LE FILS A PAPA, par **Hugues Le Roux.**

On nous montre volontiers dans les livres les plus récents le jeune homme faible et docile à toutes les tentations : ses parents ont de la fortune ; ils ont mis en lui toutes leurs complaisances ; ils ne lui ont souhaité ni frère ni sœur, pour ne pas avoir à partager leur tendresse ; et, à dix-sept ans, l'enfant gâté leur échappe, fait mille folies, gâche sa santé et sa fortune ; heureux encore si l'honneur reste sauf! Déjà Guy de Maupassant nous avait présenté un de ces fils prodigues dans l'admirable roman d'*Une Vie*. L'originalité de M. Hugues Le Roux c'est d'avoir étudié minutieusement, dès avant la naissance de son personnage, toutes les causes qui le prédestinent à être plus tard un oisif dangereux. Ce livre est un véritable document sur certaines éducations bourgeoises : c'est une œuvre utile et attachante.

SOUVENIRS DES GUERRES D'ALLEMAGNE PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE, par **le baron de Comeau.**

Le lieutenant de Comeau quitta la France en 1791, lorsque le serment civique, qu'il se refusait à prêter, fut exigé des officiers. Il fit partie de l'armée de Condé jusqu'en 1799. Puis il prit du service auprès du nouvel électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, prince de Deux-Ponts, et eut une part active à la réorganisation de l'armée bavaroise. De 1805 à 1812, il eut la confiance de Napoléon, et représenta la Bavière à son grand état-major. Après la campagne de Russie, il donna sa démission d'officier bavarois lorsque la Bavière s'unit aux alliés contre l'Empereur, et rentra en France en 1814, où il vécut jusqu'en 1844, retiré dans sa famille. C'est à cette époque, et très tard, qu'il écrivit les intéressants souvenirs qu'on nous donne aujourd'hui. Nous ne possédions guère encore de document plus vivant, plus nourri et plus instructif sur l'armée de Condé.

POUR ELLE, par **Amédée Rouquès.**

Sous ce titre modeste, M. Amédée Rouquès a réuni de jolis poèmes qui chantent les heures et les minutes d'amour et de tristesse : parfois, c'est à peine un murmure, où des mots très doux évoquent, çà et là, un coin de paysage, un moment de journée ou de soir, et, en même temps, un peu de rêve. Cela est à la fois très simple et très compliqué : certains vers ont cette gaucherie naïve et touchante que recommandait l'Art poétique de Verlaine ; d'autres, au contraire, furent ciselés subtilement. L'auteur est curieux de rythmes nouveaux ; il en a créé de charmants. Après les poèmes tourmentés de l'*Aube juvénile*, on aimera ce livre pour la grâce légère des moindres strophes : c'est une délicieuse chanson d'amour.

HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, DES ORIGINES A 1900, publiée sous la direction de **L. Petit de Julleville**, — tome VIII, dix-neuvième siècle, — période contemporaine (1850-1900).

Avec le huitième volume prend fin cette remarquable publication que nous avons signalée plusieurs fois à nos lecteurs. Chaque volume comprend de nombreuses études confiées aux plus éminents professeurs de la Sorbonne, du Collège de France et des lycées. On n'a rien écrit de plus complet sur l'histoire de notre langue et de notre littérature : il faut avoir lu ce grand ouvrage ; surtout, il faut pouvoir le consulter. Le tome VIII intéresse tout particulièrement le public : il est en effet consacré à la période contemporaine, de 1850 à 1900 : romanciers, auteurs dramatiques, poètes, critiques, orateurs, toutes les œuvres et tous les hommes de ces dernières années sont l'objet d'une analyse ou d'une mention. Les revues, les journaux sont étudiés jusque dans les moindres détails de leur fonctionnement. C'est là un livre unique, tout à fait à jour, et qui le sera sans doute pour longtemps.

LE CHEMIN DU REPOS, par **Maurice Pottecher.**

En même temps qu'il écrit de nombreuses pièces pour le *Théâtre du peuple*, M. Maurice Pottecher compose parfois des vers pour lui et pour le public plus intime qui s'intéresse encore à la poésie. Les lecteurs de la *Revue* ont pu goûter ici même quelques-uns de ces vers : leur charme est dans leur simplicité même, et dans la sincérité de l'inspiration. Sur ce long « chemin du repos », M. Maurice Pottecher a fait parfois de lentes promenades : il a regardé le soir les astres autour de lui ; il a écouté les douces rumeurs de l'ombre ; d'autres jours, il s'est arrêté à l'aube en face des collines étincelantes ; et tout naturellement des mots se sont rythmés en lui : ils sont devenus les jolis poèmes de ce recueil.

CHEZ NOS PETITS-FILS, par **Eugène Fournière.**

Sous la forme d'un roman, ou plutôt dans une série de scènes dialoguées, où reparaissent les mêmes personnages, M. Eugène Fournière examine avec nous quelques-uns des plus intéressants problèmes sociaux ; et comme les choses se passent en 1999, l'auteur peut donner comme acquises un certain nombre de réformes que réclament aujourd'hui les programmes socialistes. Cette tentative de rendre ainsi plus vivantes les discussions abstraites en les confiant à des personnages de convention, n'est pas nouvelle. Mais il faut reconnaître que si on parle beaucoup et sur beaucoup de choses dans ce roman, l'auteur a su varier avec un grand bonheur les diverses scènes qu'il nous présente : son livre est d'une lecture amusante, et nous achemine sans effort à de graves méditations.

LES BOERS

— ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE —

Est-ce une guerre finie? Personne, certes, n'aurait cru qu'elle pût durer aussi longtemps. Depuis le mois d'octobre, les deux plus petites Républiques du monde, non point par leur territoire, mais par leur population, qui pour les deux réunies n'est pas beaucoup plus considérable que celle d'une grande ville de France, Lyon ou Marseille, ont soutenu contre la puissante Angleterre une lutte dont personne, au début n'eût osé prévoir la durée. Sir Redvers Buller était parti pour une promenade militaire. Il s'agissait, semblait-il, d'une de ces guerres de magnificence, comme disaient nos aïeux, par où s'exalte, puis s'épanche sans danger, le sentiment national d'un peuple; ce sentiment national se nommait ici l'impérialisme; et l'impérialisme est non seulement une politique, mais une religion. On ne s'est jamais soucié sérieusement, en Angleterre, de savoir si les griefs des Uitlanders étaient ou non fondés, si les réformes proposées par le président Kruger étaient ou non suffisantes. On voulait la guerre pour venger Majuba d'abord, et ensuite pour apporter au Transvaal et à l'Orange les libertés anglaises reconnues aux Colonies, les lois anglaises, les procédés économiques anglais, qui font jaillir l'or des déserts, mettent la terre en valeur, y créent, au-dessous du ciel, une sorte de paradis. On faisait la guerre aux Boers pour

leur bien. De même que Jules César fit régner sur les Gaules la paix romaine, immense bienfait, on allait faire régner sur toute l'Afrique du Sud la paix britannique. La fin justifiait le moyen. On ne se demandait pas s'il était juste de ravir leur indépendance à deux États, d'imposer à des hommes des dons qu'ils refusaient. L'iniquité n'était que passagère, elle était commise pour le bien de l'humanité future, dont les intérêts se confondent avec ceux de l'Empire anglais. Et on était d'autant plus certain d'avoir raison qu'on croyait avoir facilement raison. Ainsi la conviction d'une supériorité absolue, même militaire, était encore l'un des motifs qui justifiaient l'agression : car un homme très fort peut forcer la volonté d'un enfant sans lui faire mal.

L'Europe et l'Angleterre eurent une grande surprise. Pendant six mois, à la vieille défaite anglaise de Majuba, sont venus s'ajouter les noms d'autres défaites : Nicholson's Neck, Modder River, Maggersfontein, Stormberg, Colenso, Spion's Kop, Vaal Krantz, Sannah's Post. Sauf la capitulation de Cronje à Paardeberg, on aurait peine à indiquer en quel lieu les Boers ont subi un échec retentissant, égal à ceux de leur adversaire. Ils ont reculé sous la pression irrésistible d'un nombre septuple d'ennemis. Ce résultat était fatal. Le Transvaal et l'Orange comptent 450 000 habitants, y compris les femmes, les enfants qui viennent de naître et les vieillards qui vont mourir. L'armée que l'Angleterre, dans un effort gigantesque, a envoyé contre eux, à deux mille lieues de ses côtes, atteint presque la moitié de ce chiffre, 210 000 hommes. Proportionnellement, c'est comme si l'Allemagne, pour vaincre la France, était obligée de lancer sur son territoire 15 millions de soldats. Les deux républiques africaines ont fait preuve d'une énergie défensive dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans l'histoire.

Mais, d'autre part, comment les Boers ont-ils trompé certaines espérances ? Comment n'ont-ils pu s'emparer ni de Ladysmith, ni de Kimberley, ni de Mafeking ? Comment n'ont-ils pu jamais toucher les bénéfices d'une victoire ? Sans parler des erreurs stratégiques qui amenèrent la capitulation d'un Cronje, se souvient-on qu'à Norval's Pont, lorsque les commandos de l'Orange durent faire retraite, la

plus grande confusion régna, parce que, presque sous le feu de l'ennemi, on déposa les officiers pour procéder à *de nouvelles élections*, et que, lorsque les commandos de Cronje quittèrent les retranchements de Maggersfontein, si l'on en croit un officier autrichien, témoin oculaire, le comte Sternberg, il n'y avait pratiquement plus de commandement? Que l'on compare cette confusion avec la fidélité gardée par les troupes anglaises envers des officiers malheureux et maladroits! — Quels étaient donc la nature, les défauts, en même temps que les avantages de la discipline, de l'organisation militaire boers?

Ces phénomènes divers, contradictoires parfois, ont produit une impression confuse. On avait toujours été d'accord sur ce point que, si les deux petites républiques étaient laissées à elles-mêmes, elles finiraient par être écrasées. Pour le reste on s'en tire par des comparaisons avec la Russie en 1812, à cause de l'étendue des territoires, et l'Espagne, parce qu'on assimile au petit bonheur les commandos aux guérillas, sans même distinguer nettement entre la période de la guerre régulière, où l'on fut jusqu'à la fin de février, et la période, qui a suivi en Orange, de la guerre instinctive et individuelle. Celui qui écrit ces lignes, après s'être payé des mêmes mots qu'il prenait pour des idées générales, a fini par se demander s'il n'y avait pas de différences entre la Russie ou l'Espagne et l'Afrique australe, entre un Russe ou un Espagnol, et un Boer. Il s'est aperçu qu'il ne savait pas bien exactement ce que c'était qu'un Boer: comment il naissait, vivait, se mariait, mourait; ni quelles étaient ses conceptions morales, patriotiques, politiques, religieuses, ni comment, quand on lui avait dit: « Ta patrie est en danger », il avait sellé son cheval.

Chose étrange, les Anglais ne paraissent pas se l'être jamais demandé davantage. Ils se sont engagés dans cette énorme guerre, sans avoir même dressé la carte de ce pays du Natal, qu'ils possèdent depuis cinquante ans. Et quand on prend un livre écrit par eux sur le Transvaal, il y est question d'or, de chasse au lion, au buffle, à l'hippopotame : de l'homme blanc qui habitait cette terre qu'ils convoitaient, presque jamais. J'oserais presque dire qu'il n'est que deux livres qui fassent exception : celui du grand et saint Living-

stone et celui de M. Bryce, tout éclatant de véritable probité historique. Il a fallu presque toujours, pour pénétrer plus avant, recourir à des ouvrages hollandais ou allemands, ou aux notes de missionnaires français protestants du Basoutoland. Et ce qu'ils donnent est encore peu de chose. Il ne faut voir, dans ce qui va suivre, qu'une simple contribution à une monographie qui n'est pas faite.

*
* *

Ignorons pour l'instant d'où vient ce peuple, quels sont ses ancêtres. Allons chez lui, ouvrons les yeux. Voyons ce qu'il a vu, quand il pénétra sur cette terre que Dieu lui donnait.

Il l'a nommée le Veldt, sol âpre et sableux : non pas la plaine, vallée d'un large fleuve ou lit d'un lac vidé, ni le plateau uni de notre Beauce. Les grès antiques qui le forment suivent, en les adoucissant à peine, les replis de la roche primitive du sous-sol ; le moindre torrent suffit pour mettre à nu le granit et le gneiss, tels des os qui saillent sous la peau d'un corps humain trop maigre. Pendant l'hiver, c'est-à-dire à l'époque de notre été, car les saisons ici sont renversées, le ciel reste bleu, les pluies alors sont infiniment rares, l'herbe dure jaunit. Seules des plantes aux feuilles grasses verdissent encore, pareilles aux cactus ou à l'euphorbe, qui, buvant l'invisible humidité de l'air, peuvent vivre sans le secours des eaux du ciel. Parfois, une mer de collines aux vagues figées et basses. Parfois, sur un plateau moins ondulé, un *kopje* de grès ferrugineux, aux pentes arrondies de loin, de près couvertes de grosses pierres éboulées, arrachées à ses flancs par la succession des coups de soleil brûlants et des averses : et ces pierres empilées, roulantes, semblent avoir été amoncelées par des géants sur la tombe d'un géant.

La température n'est pas beaucoup plus élevée que dans le midi de la France. A Prétoria elle descend aux environs de zéro ; à Johannesburg, il gêle : et la période des grandes chaleurs ne donne pas des extrêmes inconnus à Nîmes ou à Carcassonne[1]. Les apports d'humidité étant fournis par

1. A Prétoria, la température ne dépasse pas en été 33.5 degrés centigrades, et descend à — 0.5. A Bloemfontein, « l'extrême moyen » calculé sur une période de plusieurs années atteint en été 34.5 et descend en hiver à 5.2.

l'Océan Indien, c'est en été, comme en général dans tous les pays tropicaux, que tombent les pluies, qui restent rares; sans doute les alizés, qui apportent chaque année, sur la côte orientale de Madagascar, jusqu'à trois mètres cubes d'eau par mètre carré, se sont desséchés en passant sur cette grande île.

On aperçoit cependant encore fort nettement l'influence de l'Océan Indien. Les vapeurs qui viennent de ce père des eaux se résolvent à mesure qu'elles doivent s'élever, et que l'atmosphère se raréfie : dans le désert de Kalahari, les pluies sont nulles en certains endroits, ne dépassent jamais, en tout cas, $0^m,20$ par mètre carré. Dans la partie inférieure du cours du Vaal, dans la partie supérieure du cours de l'Orange, elles atteignent à peine 0,40 : et, dans la partie la plus favorisée du Transvaal et de l'Orange, elles arrivent rarement à 0,60. L'eau existe pourtant : elle est invisible, diffuse dans l'air ou cachée dans le sol. C'est dans l'air que les plantes charnues et grasses, les plus fréquentes, cactus épineux, acacias et la délicate *ice-plant*, dont chaque pore distille un diamant, sait aller la chercher : leurs racines ne leur servent qu'à se tenir debout. Parfois il faut faire des lieues pour trouver une source. Il est des régions déshéritées où les *Bushmen*, ces nains mélancoliques et maudits, se cachent, parce que nul ne les y poursuit. Ils enfoncent dans le sable, à près d'un mètre de profondeur, un roseau terminé par une éponge, aspirent l'eau qui s'y amasse, et en emplissent des calebasses. Une accoutumance s'est faite chez des hommes et les animaux. Les Betchouanas ne mènent boire les bœufs que tous les trois jours. Certaines antilopes ne boivent jamais. On peut dire qu'elles prennent l'eau à l'atmosphère par l'intermédiaire des plantes grasses. Mais dans le Karrou, mais dans les régions favorisées de l'Orange et du Transvaal, il y a cependant une saison des pluies, rapide, abondante, toute en averses, coïncidant avec les chaleurs commençantes. Alors les fleurs jaillissent avec la même voluptueuse rapidité que l'on voit, pour d'autres raisons, à leurs sœurs de Groenland et d'Islande pendant le court printemps polaire. La terre devient éclatante, variée, heureuse, pourpre, dorée, bleue et verte; et cela ne dure que quelques jours.

Ainsi, ce que le Boer recherchera tout d'abord, dans ce pays où les pluies sont torrentielles parfois, mais passagères, et sont suivies presque toujours d'une longue sécheresse, c'est un point d'eau : source, ruisseau, étang artificiel, où une digue en terre battue retient dans un pli du sol la pluie des nuées. Lorsqu'on regarde une carte du Transvaal et de l'Orange, on s'étonne du nombre de « fonteins » qui y sont indiquées. C'est Modderfontein, Wonderfontein, Spijtfontein, souvent aussi Driefontein, la source desséchée : — Ne croyez pas à l'abondance des eaux, mais à sa rareté : chaque point où elle apparaît est marquée par cela même, et parce que c'est là qu'il y a des hommes.

Des hommes, ou plutôt une famille, et il y a des chances pour que cette famille soit isolée. Les conditions du sol, le climat même imposent cet isolement. Il sera d'autant plus complet, la fumée d'une autre ferme sera d'autant plus difficile à voir que les pâturages seront plus secs et devront être plus étendus pour nourrir un même nombre d'animaux, seront plus ou moins favorables, ou plus ou moins réfractaires à l'agriculture. Ici il faudra vingt hectares pour nourrir un bœuf et vingt moutons. Là, il en faudra trente. Là on pourra faire croître le blé ; ici ce sera impossible. Chaque famille aura donc besoin d'autant plus de terre que cette terre sera moins arrosée. Ainsi la nature a imposé à la famille cette vie solitaire, à laquelle déjà, on le verra tout à l'heure, sa religion le disposait.

Suivant les lieux, suivant la latitude ou la longitude, le Boer sera donc plus agriculteur que pasteur, ou plus pasteur qu'agriculteur, tout à fait fixé au sol, ou presque nomade. Dans l'Orange, il aura de grands champs de blé, dans le nord du Transvaal également, parce qu'il se rapprochera de l'humide équateur, et que les pluies seront plus abondantes. Ailleurs, il s'ingéniera pour féconder les sables, jettera des canaux d'irrigation à travers le désert et les rocs. Un de ces canaux, près d'Hopetown, fut inauguré par un grand concours de peuple. Des milliers d'hommes le vinrent voir : les larges wagons à bœufs couvrirent ses bords. Les oiseaux, eux aussi, apprirent à le connaître. Il est maintenant fréquenté par les oies et les canards sauvages. Auparavant, il n'y avait

là que des espaces calcinés et mornes. Le ciel sec y reflète, comme parfois dans notre midi, d'étranges mirages : une sorte de faux soleil, aussi large qu'un chapeau de Boer. Les indigènes craignaient cette apparition, le Boer même, à son aspect, n'est pas exempt de terreur : il voit là un signe de Dieu [1].

Donc, la ferme différera d'étendue comme de culture suivant les lieux. Ce qui va suivre n'est qu'une mosaïque, une moyenne fausse comme toutes les moyennes. Il était utile de prévenir.

En principe, un domaine est de 6 000 acres, 2 500 hectares : et la carte du Transvaal est encore divisée en six mille domaines de cette dimension, qui furent primitivement répartis entre six mille familles. Un arpenteur à cheval allait droit devant lui, au galop, pendant une heure. Puis il repartait perpendiculairement pendant une autre heure, et dessinait ainsi un quadrilatère orienté vers les quatre horizons, limité aux quatre coins par des pierres gigantesques. Au centre la ferme, malgré ses dimensions, apparaît toute petite, entourée d'arbres quand le climat le permet, acacias ou mimosas, pêchers à demi sauvages. Il est des propriétaires qui possèdent plusieurs milliers de moutons et des chèvres, des centaines de bœufs, de porcs, de l'or aussi amassé avec une patiente avarice de paysans, caché dans la grande malle du wagon à bœufs, trésor de la famille, et placée au pied du lit du maître. Mais les troupeaux restent la vraie fortune, celle qui se voit, qui s'étale, qui vient de Dieu, troupeaux quasi nomades encore, parfois menés de l'est à l'ouest, de l'ouest à l'est, suivant les saisons. C'est une monnaie vivante, une monnaie qui marche et qui peut en même temps traîner le reste de la fortune de celui qui la possède. Le Boer vend des bœufs, s'il a besoin d'argent, et, bien que son régime alimentaire comporte une grande quantité de viande, il tue assez rarement pour lui un de ces animaux, sauf en hiver. Il mange alors les abats, dépèce la bête, la fait sécher au soleil pour faire du *biltong*, qui se gardera durant tout l'été, provision précieuse pour la guerre, la chasse, ou les grands

1. Farini, *Durch die Kalahariwüste*.

trekken. Pour l'ordinaire quotidien, il préférera le mouton et surtout la chèvre.

On l'a vu : il est de vastes étendues du Veldt où l'agriculture est inconnue ; la terre est trop sèche ou trop pauvre. Ailleurs, on cultive seulement la parcelle nécessaire à la nourriture de la famille en maïs ou en blé, et aussi le tabac. C'est un des reproches adressés par les Anglais aux maîtres du sol : ils n'ont pas défriché le territoire qu'ils occupaient, ils n'ont même pas fait croître assez de blé pour leur consommation. Qu'on réfléchisse combien le plus souvent cette terre est pauvre. Qu'on réfléchisse à ce qu'ils ont fait : il fut un temps où un sac de maïs valait deux cents livres sterling. Il n'y avait rien, ils ont dû tout faire de leurs mains ; il n'y a qu'un demi-siècle qu'ils sont là, et, avec de mauvais fusils — les mêmes que les Anglais vendaient à leurs ennemis noirs, — il leur a fallu d'abord se défendre contre l'indigène dont ils prenaient la place.

Ce travail de défrichement, ils le poussent maintenant avec plus d'ardeur et des instruments plus neufs. Les labours profonds qu'exige cette terre assez ingrate sont pratiqués à l'aide d'une charrue américaine à une roue, ou même de machines agricoles plus perfectionnées, dans l'État-Libre, dans certains environs de Prétoria, de Johannesburg et dans certains centres où passent les chemins de fer. Ici comme ailleurs, le souci du paysan est de se suffire à lui-même, de vivre de son fonds, d'acheter le moins possible au dehors. Une évolution assez rapide, bien que retardée par leurs fuites successives à travers l'Afrique, toujours plus au nord, devant une race détestée, a conduit ces quasi pasteurs à un état d'agriculture qui s'améliorera, deviendra intensive à mesure que la population encore clairsemée deviendra plus dense. C'est un peuple qui naît et dont le mode de vivre a été imposé avant tout par les conditions du sol et du ciel. Nous n'avons vu encore que ce milieu. Il a obligé l'homme à vivre dans des *plaatzes* isolées, autour des sources, auprès des rivières. Entrons dans une de ces fermes. Nous avons parcouru le pays. Interrogeons l'homme.

*
* *

Il vous accueillera facilement, si vous n'êtes pas Anglais et si vous arrivez à cheval. « Les gens qui vont à pied, dit tante Sannie, la fermière hollando-africaine dépeinte par Olive Schreiner, sont tous des voleurs, des menteurs, des meurtriers, des prêtres catholiques ou des séducteurs. » Tante Sannie exprime son opinion sous une forme violente, mais le sentiment est assez général. L'hospitalité implique une sorte d'égalité entre l'hôte et l'étranger, et l'hôte est toujours lui-même un cavalier. Il vous reçoit, parce qu'il ne vous croit pas indigne de lui, parce que vous êtes un homme blanc, menant la vie qu'il connaît, la seule qu'il juge bonne, et qu'il ignore même qu'on en puisse mener une autre. Le voyageur Farini fut un jour reçu par un vieux Boer qui mariait sa fille. La ferme, construite en briques, et ses entours prouvaient la richesse et une sorte de civilisation quasi européenne. Un ruisseau passait tout près. Une grande église, une station de police, une prison l'environnaient. Quand le visiteur eut affirmé qu'il n'était pas Anglais, le père de la fiancée lui demanda si cependant il avait vu la reine Victoria — car, selon la géographie des Boers, pour arriver en Afrique, il faut nécessairement traverser l'Angleterre.

— A-t-elle beaucoup de soldats ? dit-il d'abord. Combien y a-t-il de chambres dans sa maison ?

Farini dit qu'il ne savait pas, qu'elle avait plusieurs palais, dont chacun avait au moins cent chambres.

Ce chiffre étonna le vieux Boer. Il soupçonna que l'étranger abusait de sa crédulité. Mais il n'en laissa rien paraître.

— Combien a-t-elle de bœufs ? demanda-t-il seulement.

— Mais, — dit Farini, aussi étonné que son hôte, et pour d'autres motifs, — je n'en sais rien. Cinquante ou soixante peut-être.

Alors, le maître de la ferme jeta un regard circulaire aux assistants :

— Voyez comme on cherche toujours à se moquer de nous, braves Boers que nous sommes. La Reine ne peut avoir autant de chambres et si peu de bœufs !

Et il ajouta :

— Pour le plancher de ses chambres, il lui faudrait plus de bouse qu'elle n'en a.

Dans toute l'Afrique du Sud, le plancher des pièces est fait de bouse battue avec de l'argile, et il ne se figurait pas qu'il pût exister un autre procédé de construction.

Ainsi s'engagera la conversation. Les questions seront naïves et simples, pleines de curiosité et d'ignorance; et si le voyageur n'est pas nouveau dans le pays, il demandera en retour, avec intérêt, des nouvelles des bestiaux. On le mènera les visiter. Il verra les *kraals* des bœufs, des moutons, des chevaux et des porcs. On lui parlera des maladies des animaux. Elles sont nombreuses et meurtrières. Les chevaux sont atteints parfois de l'*œil rose* qui les rend aveugles et les fait dépérir. Il y a aussi une affection plus généralement nommée simplement la *maladie des chevaux*, et qui doit être une variété de pneumonie. Les poulains et même les bêtes adultes la contractent au printemps, en broutant l'herbe du matin, après avoir passé, selon la coutume, la nuit dans le Veldt : car les animaux, sauf parfois les vaches laitières, sont rarement mis à l'étable. Les chevaux atteints ne survivent que dans la proportion de 5 p. 100, et sont alors vaccinés. Ils sont dits « salés », et on les recherche beaucoup[1]. Malgré tout le soin qu'on met à choisir les reproducteurs, payés très cher dans les meilleures races européennes, les bouvillons, les jeunes génisses meurent aussi en foule, bien qu'on ne mange jamais leur chair : 70 ou 80 p. 100 périssent d'inflammation d'intestins, et surtout de la peste bovine, fléau redouté, combattu par le massacre : quand elle apparaît, on abat tous les malades et l'on donne leur viande aux Cafres.

Vers l'automne, au moment où l'herbe jaunit, on la brûle, et on laisse paître les troupeaux ensuite jusqu'aux pluies hivernales. Dans certaines parties du Veldt, on laboure profondément après l'incendie, et l'herbe alors repousse plus drue. Au moment de ces grands feux, fréquemment les fermes brûlent.

La plus grande partie des instruments de travail est fabri-

1. Jules Albrecht, *Recueil consulaire belge*, t. LVIII,.

quée par le Boer, dans la ferme même. Le wagon à bœufs est l'œuvre de ses mains. Énorme, pesant, passant cependant partout, il est construit avec un soin jaloux. Jadis, véritable forteresse, presque inexpugnable aux indigènes, il transportait les Boers dans leurs longues migrations. Aujourd'hui, attelé de dix à vingt bœufs, avec sa toiture faite d'un grillage léger, son timon identique à celui des chariots de l'Hébreu biblique, ses sièges et sa table portative, qu'on descend sur le Veldt aux étapes, il sert encore aux Boers de la campagne dans leurs migrations annuelles sur le nord, ou leurs voyages réguliers vers les grandes villes, au moment des fêtes nationales. Un claquement particulier du fouet, perçu jusqu'à 500 mètres par les Cafres chargés de l'attelage, et qui savent à merveille soigner les bœufs, donne le signal du départ. Chacun des ruminants est marqué, et a son nom, qui varie suivant sa couleur : *Whitfoot*, pieds blancs; *Cafre*, pour un bœuf brun; *Bless*, pour un animal ayant une étoile au front; *Swart land*, le noir. Il y a aussi des noms injurieux : *Inglischman* et *Rooinek*, cou rouge, dont la signification est la même, parce que les Anglais, ne se couvrant pas la nuque du grand chapeau, passent pour avoir le cou hâlé. Ce sont des animaux méchants ou paresseux ; on ne les vend jamais, parce que personne n'en veut. Mais quand un Anglais passe, au Cap même, l'Africain hollandais bat la bête vicieuse et l'insulte, en lui donnant le nom qu'elle partage avec l'envahisseur[1].

Tel est le domaine d'un Boer. La maison qu'il habite est vaste et sombre, avec une grande pièce sur le devant, et des salles adjacentes, où se trouvent les lits. Elle est souvent assez sale, et le Boer lui-même ignore les raffinements de la propreté et de l'hygiène modernes. Certains de nos campagnards ne s'étonneraient pas. Songez d'ailleurs que son père ou son grand-père, comme jadis les soldats de Cortez, avaient pour habitude de ne jamais se dévêtir. Il lui fallait être toujours prêt à courir au lion ou au Cafre, au milieu même de la nuit. Il dormait d'un œil, son fusil à portée de la main ; ce défaut de propreté ne vient pas d'un avilissement comme chez les vagabonds de nos villes, mais des conditions anciennes faites

1. Tous ces détails sur l'agriculture boer sont empruntés à quatre excellents articles, non signés, de la *Gazette de Cologne*, janvier et février 1900.

à sa race, et d'une sorte d'endurcissement physique. L'existence est à la fois facile et rude, plantureuse et simple, patriarcale et noble.

On vient de voir par l'extérieur des choses qui l'entourent de quoi vit le Boer, et comment. Reste à chercher le mobile intérieur de ses actes, le grand ressort de son âme, l'idée directrice de sa race : et c'est sa foi calviniste.

*
* *

Ce sont des Franco-Hollandais, dit-on. Ils sont issus des orphelins indigents élevés par la ville d'Amsterdam et envoyés à Kapstad, après la fondation de celle-ci par Riebeck en 1652; puis d'émigrés volontaires, militaires, marins libérés; enfin de trois cents Français, la plupart venus de La Rochelle, les autres du Poitou : et vraiment certaines toiles des frères Le Nain, ces peintres si précieux du XVIIe siècle en France, car ils furent sincères et nous rendent la physionomie de notre paysan d'alors, présentent de singulières analogies avec quelques photographies qui nous arrivent aujourd'hui du Transvaal. L'homme assis à droite, dans le petit tableau de *la Forge*, qui est au Louvre, est un Boer : taille solide et haute, nez droit, sourcils touffus, œil creux, barbe pleine, d'un airain noirci. Et le costume même n'a pas varié : pantalon large enfoncé dans des bottes, veste lâche ouverte sur une chemise fruste.

Pourtant un autre élément est venu se joindre aux deux autres. Dans les premières années du XVIIIe siècle, quelques Allemands se fixèrent au Cap, où ils eurent une postérité fort honorable : le président Kruger en descend. Ainsi, les Boers afrikanders sont issus de trois races : la néerlandaise dans la proportion des six dixièmes; la française pour trois dixièmes, et l'allemande. Mais la fusion est complète. Seuls les noms surnagent. Joubert et Cronje — dont le nom jadis s'écrivait Crosnier — furent des soldats sages ou héroïques. Dira-t-on que ce sont des Français? je le veux bien; mais il y a dans leurs veines plus de sang germanique que de sang celto-latin, et cette origine germanique même n'est pour presque rien dans leur manière de sentir et de penser. Ce sont des Boers.

Et la merveille est que ces trois races se soient fondues pour former celle-là, qui ensuite ne s'est mêlée moralement ni aux Écossais ni aux Irlandais qui formèrent la seconde grande émigration. C'est que les Irlandais étaient catholiques, les Écossais presbytériens; eux, c'étaient des calvinistes. L'unité de leur foi fit l'unité de leur race. Vers 1690, il y avait au Cap un millier de colons. Ceux qui étaient nés en Hollande ne différaient que fort peu dans leurs croyances de ceux qui étaient nés autour de La Rochelle ou de Poitiers.

L'usage du français disparaît vers le milieu du XVIIIe siècle. Il fut interdit par les Hollandais. Cependant de Vries affirme que cette langue demeura encore assez longtemps employée, consacrée par le nom et les livres de Calvin, par l'éducation et la moralité plus haute de ceux qui l'avaient entendu employer par leurs pères. Mais aujourd'hui ces recherches sont vaines. Les Boers ne sont ni Français, ni Hollandais, ni Allemands; ils sont calvinistes. Ils croient à la Bible, ils la lisent, ils sont sûrs d'être le peuple de Dieu; ils espéraient que Dieu leur donnerait la victoire sur les autres races blanches, comme il la leur donna sur les races viles qui habitaient un nouveau Chanaan.

Ils sont Israël. Le maître d'Israël veille sur leurs demeures et guide leurs troupeaux. Si leurs chariots ont le même timon que ceux de Jacob, c'est que ce sont les chariots d'Israël. Pharaon ne les tiendra pas en captivité. Un ange viendra la nuit frapper l'assiégeant de leurs villes d'une mort silencieuse, car l'assiégeant est impie. Ils ne le croyaient pas : ils le savaient! Jadis, quand ils furent arrivés sur les bords du Limpopo, ils crurent voir le Nil. Si jamais l'Angleterre leur prend ce pays, il n'en est qu'un seul où ils puissent aller : il est situé entre le lac Asphaltite, la mer par où vint Hiram, les collines de Galilée où le Christ a vécu, et le désert où tombait la manne. En échange de Prétoria ils ne sauraient recevoir que Jérusalem.

Tout est dans la Bible; et l'Ancien Testament est ici plus vivant, plus *applicable* que le Nouveau. Ses injonctions sont nettes. Les choses dont il parle sont sous les yeux. Les vieux âges renaissent. La famille souche, solide, cohérente, avec un patriarche autoritaire, est constituée sur une base inébran-

lable. Les fils, les petits-fils obéissent. Au-dessous, les *Bijwoners,* ceux qui n'ont pas de terre, qui vivent auprès du maître, rendant des services, libres mais de qualité inférieure, étant non pas serviteurs, mais hommes de la maison ; puis les esclaves. Seuls ceux-ci mangeront la chair impure des bêtes qui n'auront pas, suivant les rites, été, avant leur mort, jugulées, saignées à blanc, selon la parole de Dieu à Moïse : « Tu pourras manger des animaux qui ont la corne du pied fendue, librement dans ta maison, comme du chevreuil ou du cerf : mais tu ne te nourriras pas de leur sang, car le sang c'est l'âme ; et tu répandras le sang par terre, comme de l'eau. » Seuls aussi ces esclaves, le matin, à midi, et le soir, ne pourront écouter que du seuil de la porte, accroupis sur les talons, la lecture du Livre, faite par le chef de la famille, qui est prêtre en même temps qu'aïeul. Parfois seulement — c'est là une des courtoisies de l'hospitalité — celui-ci priera l'étranger, venu sous son toit, de faire cette lecture. Olive Schreiner nous a donné, pour le pays afrikander, la description du cérémonial :

« Dans la première pièce de la ferme, la plus grande, celle qui était sur le devant, tante Sannie était assise, un mouchoir propre autour du cou, les pieds sur une chaufferette de bois. Elle tenait à la main son grand livre d'hymnes à large fermoir de cuivre. Et là aussi se tenait Emet Lyndall, avec des tabliers frais et des souliers neufs. Et il y avait aussi la Hottentote, en *capje* blanc tout raide d'empois, et dehors, de l'autre côté du seuil de la porte, le mari de la Hottentote, les cheveux huilés et laborieusement peignés, et des souliers neufs en cuir. Mais les serviteurs cafres étaient absents, parce que, dans l'opinion bien arrêtée de tante Sannie, puisqu'ils descendaient du singe, ils n'avaient pas besoin de s'occuper de leur salut. »

Tel est le Boer : peut-être le voit-on mieux maintenant sous son ciel, sur sa terre et avec son âme : un homme qui se croit protégé de Dieu, vivant largement dans la ferme qu'il a bâtie, à l'abri du vent qui règne d'habitude, au pied d'un kopje — une ferme fort semblable d'ailleurs à celle qu'on voit à l'Exposition, avec ses murs de briques rouges, son toit de tuile ou de chaume, et l'échelle intérieure qui conduit au

grenier. Auprès du bâtiment d'habitation, le grand hangar où se remisent les lourds wagons à bœufs; quelques bâtiments aussi peut-être, pour les *bijwoners*. Plus loin, les murs en pierres sèches du clos à moutons; quelques huttes de Cafres enfin. Voilà le milieu où vit et meurt le Boer. Son nom veut dire paysan; on traduit aussi fermier : les deux mots faussent la vérité pour l'esprit européen. Lisez qu'il y a là un homme possédant une terre à lui, donnée par Dieu, des troupeaux à lui, et qui se suffit presque entièrement à lui-même. Il a des enfants, des clients, des protégés, des familiers, des serviteurs noirs. Il vit dans un pays où la race indigène est cinq fois plus grande en nombre que la sienne. Il doit la surveiller et s'observer lui-même, ne pas avilir le sang qui coule dans ses veines par des unions avec ces êtres dont le sang est impur. Il est prêtre à son foyer, prêtre de fidèles dont la foi ne connaît pas le doute, prêtre d'une religion qui dit : « Il y a alliance entre vous et le Seigneur ». Et voilà pourquoi, précisément, Boer ne veut dire ni paysan ni fermier. Il signifie un noble, un homme de race supérieure, propriétaire du sol, un patricien au primitif sens romain du mot : un chef de *gens*.

***

Les Fabii étaient trois cents; les Villiers, ou les Viljoen, ou les Kruger sont peut-être davantage. L'orgueil d'avoir beaucoup d'enfants est aussi fort que celui d'avoir des bœufs. C'est chose commune d'en compter douze, heureuse d'en avoir dix-huit. Dieu l'ordonne, et la nécessité d'imposer aux indigènes par un groupe solide et hiérarchisé, l'immensité des espaces libres pousse l'époux à se glorifier de la fécondité de l'épouse, et parfois même, chez ce peuple dont les mœurs sont si pures, à une sorte biblique de polygamie. Livingstone l'avait remarqué :

« L'accroissement de la population, dit-il, est rapide chez les Boers. Ils se marient de bonne heure, les femmes sont rarement stériles et presque toutes ont des enfants à un âge avancé. J'ai rencontré, parmi eux, une matrone dont le mari avait cru devoir imiter la conduite d'Abraham avec Agar; elle approuvait évidemment cette mesure, car elle

prenait plaisir à s'entendre appeler « ma mère » par les fils de celle qui lui avait été préférée. Jamais un orphelin n'est resté sans appui chez ces braves cultivateurs; et il n'est pas rare de voir un fermier non seulement recueillir le pauvre petit qui n'a plus de père, mais encore lui donner une dot égale à celle de ses propres enfants. »

On est toujours au moins vingt à table. La femme surveille les repas, les prépare, et — on a nié ce fait, mais le correspondant de la *Gazette de Cologne* l'affirme — s'assied avec les hommes. Si elle n'avait pas autour d'elle ses douze servantes cafres, ou davantage, elle se sentirait amoindrie. Elle règne sur ces femmes esclaves, les vêt bien, souvent mieux qu'elle-même, leur fait chasser les mouches et éventer son mari et ses fils, quand ils mangent. Si ces négresses n'obéissent point, ou sont paresseuses, elle frappera elle-même, d'une main lourde et vigoureuse. Caton l'approuverait. Mais elle aura soin qu'elles aient une courte jupe rouge ou bleue, très propre, et que trois fois par jour, dans un grand chaudron, rangées en cercle, il leur soit permis de puiser en abondance, dans une marmite, la bouillie de maïs avec une cuiller de bois. Sa présence est nécessaire; une ferme sans matrone dépérit. « Il n'est pas bon, dit un personnage de l'*Histoire d'une ferme africaine,* d'Olive Schreiner, qu'un veuf ne soit pas remarié au moment de la tonte des moutons. »

Ainsi la femme est l'égale de l'homme, et non pas une créature de luxe. Pas plus pour elle que pour une fermière de la Brie, il n'existe de question féministe. Moins encore, peut-être. Il y a un siècle à peine la race boer était encore si faible, sur la face rude de la terre d'Afrique, et elle avait encore tant d'ennemis, Cafres ou lions! La division du travail n'existait pas. La femme comme l'homme devait être un combattant. Le voyageur Levaillant, en 1787, raconte que, revenant d'une excursion au cœur des pays hottentots, il rencontra, sur l'extrême limite des territoires occupés alors par les Boers, un petit vallon fertile, où s'élevait une hutte isolée. Dans la hutte, une natte, une selle, un fusil. Pas d'autre meuble. C'était là que vivait, seule, depuis des mois, une jeune fille de vingt ans, mademoiselle Van der Westhuy-

sen, dont la famille venait de s'établir dans les montagnes de Kauris ; tandis que son père et ses frères surveillaient d'autres points de l'immense domaine, elle gardait, dans ce lieu sauvage, un grand troupeau de bœufs ; et faisant le coup de feu contre les Bushmen, voleurs de bestiaux, déclarant la guerre en son propre nom aux classes nomades dont elle croyait avoir à se plaindre, elle était maîtresse, juge et reine de tout un territoire.

Les descendantes de celle-là n'ont pas dégénéré. A Spion's Kop, elles portaient les cartouches dans les tranchées, et surent mourir. A Prétoria, elles ont formé un corps régulier, et s'exerçaient au tir pour la lutte suprême. Elles jouent à la guerre ? Il ne faut pas le croire. En 1818, lors des émeutes qui éclatèrent dans les districts nord-est du Cap, les femmes luttaient aux côtés de leurs maris contre les Anglais. En 1838, lorsque le chef zoulou Dingaan se rua sur le premier laager établi au Natal par les émigrants, ceux-ci s'étaient fait, suivant leur coutume, un rempart de leurs grandes voitures aux roues pleines, et tiraient sur l'assaillant, cachés derrière les bâches. Mais les noirs, rampant dans les broussailles, se glissèrent jusque sous les chariots. Alors les femmes prirent les haches à défricher ; et à mesure qu'une tête noire sortait d'entre les roues, elles la tranchaient, comme du bois [1].

Leur sexe, leur fonction de maternité, leurs devoirs ménagers, en font, comme dans tout le reste du monde, d'obstinées conservatrices, qui répugnent à la nouveauté, ont horreur de celui qui apporterait des mœurs et des idées nouvelles, restent assez insouciantes de ce qui n'est pas l'avenir vrai de la race, c'est-à-dire la pureté de son sang et de ses conceptions sociales. En 1842, les femmes boers de Maritzburg déclarèrent au commissaire anglais, qui annexait le Natal, qu'elles étaient prêtes à passer pieds nus le Drakensberg, plutôt que d'accepter la domination anglaise. Elles tinrent parole. La fille d'André Prétorius, blessée par un bœuf furieux, conduisit elle-même, à pied, le chariot qui renfermait sa mère malade [2].

D'après la loi successorale du Transvaal, qui est la même que celle de Hollande, tous les enfants ont droit à une part

1. Dr Verneau, *Revue générale des Sciences*, 1899, page 911.
2. F. W. Reitz, *Un siècle d'injustice*.

égale de la succession du père. Les mariages en sont encore facilités. Et les mœurs, qui rendent impossible toute union, même passagère, avec une femme de race noire, contribuent à pousser le jeune homme vers les noces. Quand il veut se marier, il met une plume à son chapeau, monte à cheval, et va visiter celles des fermes voisines dans lesquelles il y a des filles à marier. Il offre une boîte de prunes sèches à la mère, et demande à la fille si elle veut « allumer la chandelle ». La mère prend toujours les prunes. Si la fille trouve le candidat à son goût, on va chercher la chandelle, qu'on allume au soir tombant, et auprès de laquelle, assis côte à côte, les deux jeunes gens veillent toute la nuit. Puis, quand le trousseau est prêt, la noce a lieu dans la famille de la fiancée. On rassemble les troupeaux de la dot. On met les meubles sur un chariot neuf attelé des plus beaux bœufs. Olive Schreiner peint vivement les fêtes nuptiales :

« A mesure que la matinée avance, des cavaliers arrivent de toutes les directions, descendent de leur cheval, le dessellent, ajoutent un harnais au nombre de ceux qui garnissent déjà les murs en longues rangées, serrent des mains, boivent le café, et restent dehors pour voir les nouveaux arrivants qui viennent en chariot ou en wagons à bœufs : lourdes cargaisons de tantes massives et de filles avenantes, suivies par des essaims d'enfants de toutes les tailles, de tous les âges, de tous les costumes depuis la cotonnade jusqu'à la moleskine, et dont prennent soin des Hottentotes, des Cafres, des métisses aux teintes variées, depuis le jaune clair jusqu'à l'ébène. Le tumulte, l'agitation croissent jusqu'au moment où les mariés reviennent de l'office. Le café coule à flots, et, au milieu d'une profonde sensation et des coups de fusil, la charrette nuptiale arrive, les mariés en descendent. Fiancée et fiancé se rendent solennellement à la chambre où ils doivent passer leur première nuit, et dont le lit et la malle, la fameuse et indispensable malle de wagon, ont été décorés tout en blanc, couverts de rubans et de fleurs artificielles. Ils prennent place sur deux fauteuils, et se laissent gravement embrasser par tous les invités de la noce, qui leur sont présentés par le garçon et la fille d'honneur. Après cette cérémonie le repas commence, et dure jusqu'au coucher du soleil. Alors on dé-

barrasse la grande pièce centrale. On n'y voit pas de plancher. Les pieds foulent la terre battue. Mais pour l'occasion, celle-ci a été abondamment arrosée la veille du sang d'un taureau, qui en se coagulant a constitué une sorte de laque solidifiée, sombre et polie comme de l'acajou. Des pièces adjacentes sort bientôt la partie féminine de l'assemblée, qui est allée s'habiller pour la fête. Elle apparaît vêtue de mousseline blanche, égayée de rubans clairs et de bijoux en clinquant. Bientôt les chandelles de suif sont plantées à la muraille, et l'on danse, aux sons des violons de deux ménétriers placés dans un coin de salle.

» Les mariés ouvrent le bal, l'étrange plancher fait du sang d'un taureau se couvre de couples tourbillonnants, et l'on s'amuse, on chante, les enfants applaudissent ; la joie et la confusion grandissent jusqu'à onze heures. Alors les enfants commencent à avoir sommeil. Ni pain rôti, ni gâteaux ne peuvent plus leur conserver leur belle humeur : les larmes et les hurlements commencent, croissent comme par contagion et finissent par couvrir les accords des violoneux. Les mères se précipitent, talochent leur progéniture et finissent par la coucher sous les robes, derrière les caisses, ou à trois ou quatre par lit, dans les pièces qui donnent sur la salle de bal. Il devient impossible de bouger le pied sans écraser un bras ou une tête : mais on est averti du danger par les ronflements.

» A cette heure, sous les pas lourds des danseurs, la laque animale qui couvre le sol se brise enfin. Une poussière monte, qui trace un halo autour des chandelles, fait tousser les asthmatiques et devient si épaisse qu'on ne voit plus rien d'un bout de la pièce à l'autre.

» A minuit, on conduit la mariée dans la chambre nuptiale, où on la déshabille. On souffle les lumières, et le marié arrive, conduit par le garçon d'honneur qui lui donne la clef. Puis la porte se referme, et dans la grande salle la fête continue jusqu'au jour. »

Et voici maintenant quelle fut, d'après madame Schreiner, l'opinion d'une veuve, tante Sannie, quand elle fut mariée pour la troisième fois. Elle alla voir sa belle-fille Em et la pressa de quitter un état aussi ridicule :

— Mais, répondit celle-ci, l'état de mariage ne me conviendrait pas comme à vous.

— Il ne te conviendrait pas! Il ne te conviendrait pas, dit tante Sannie. Et pourquoi, par exemple! Si Jésus Sauveur n'avait pas voulu que les hommes aient des femmes, pourquoi aurait-il fait les filles? Si une femme est en âge de se marier et ne se marie pas, elle pèche contre le Seigneur. Alors tu crois qu'il t'a faite pour rien? Il veut des enfants, le Seigneur, il en veut. La preuve, c'est qu'il les envoie : ainsi!

Et comme elle avait encore engraissé depuis ses troisièmes noces, elle se leva avec quelque difficulté et prononça :

— C'est drôle! on ne peut pas aimer un homme avant d'avoir un enfant de lui. Regarde mon mari! au commencement, la nuit, s'il s'avisait seulement de ronfler, je lui tirais les oreilles. Aujourd'hui il peut jeter la cendre de sa pipe sur le beurre, je n'en remue pas un doigt. Il n'y a rien comme le mariage, rien! Si une femme a un mari et un enfant, elle a tout ce que le Seigneur peut lui donner de mieux, à condition que l'enfant n'attrape pas les convulsions. Quant aux maris, ce n'est pas la personne qu'il faut regarder. Il y en a qui boivent du genièvre et d'autres du brandy. Ça n'y fait rien : un mari est un mari. Mariez-vous, ayez en cinq ans autant d'enfants qu'une vache a de veaux, et plus, si vous pouvez!

***

C'est ainsi que, poussé par l'instinct, par la nécessité, par la religion, ce peuple croît et multiplie. Or, d'après la loi, le partage se fait également entre chaque enfant. Il en résulte que les domaines primitifs de deux mille cinq cents hectares ont été morcelés. Il en résulte aussi un mouvement actif de colonisation vers le nord, dans les districts encore presque inhabités et assez boisés, qui, au delà de Lydenburg, vont jusqu'au Zoutpansberg. Mais, dans ces anciens domaines, maintenant divisés en parcelles plus petites, quelles atteintes a reçu l'unité, la cohésion patriarcale de la famille? Y a-t-il encore une tribu, ayant un chef obéi par tous, ou la désagrégation, comme en nos pays d'une civilisation plus

vieille, est-elle presque complète? J'avoue que les recherches que j'ai tentées de ce côté si intéressant ne m'ont pas satisfait, que les renseignements reçus me paraissent insuffisants ou contradictoires. Particulièrement en ce point, cette enquête est incomplète.

Un fait demeure évident. Dans sa ferme, le père de famille, chef de culte, est, par la force des choses, également instituteur; et comme tous doivent pouvoir lire la Bible, il enseigne à lire à ses enfants dans cette Bible qui est le seul livre. Il est au Transvaal infiniment peu d'illettrés. Telle est la première partie de l'éducation. L'autre consiste à savoir monter à cheval et manier un fusil. Cet ensemble constitue, si l'on peut dire, l'instruction primaire. Il est rare que des Boers en reçoivent une autre. Le peuple apprend à prier, à lire, à se battre. Il n'a pas eu le temps d'aller plus loin. Cependant le gouvernement de Prétoria, dans ces dernières années, a fait des efforts considérables et raisonnés pour fonder des écoles primaires régulières. Il y avait, en 1886, 159 écoles rurales, *Vijks-scholen*, et 20 écoles urbaines, *Dorps-scholen*. En 1896, les nombres avaient passé, respectivement, à 330 et à 34. A la première date on comptait 4 016 élèves avec une dépense de 14 715 livres sterling; à la seconde, 7 738 élèves, et une dépense de 44 548 livres sterling. Cette progression est surprenante, étant donnée la dissémination des familles, sur laquelle on ne saurait trop insister.

On s'est aussi préoccupé de créer l'enseignement secondaire. Le *Staats-gymnasium*, fondé en 1892, est divisé en deux Départements; dans le premier, qualifié de *Littéraire* ou *Classique*, on donne des cours d'humanité sur le même plan qu'en Europe; dans le Département scientifique on s'attache surtout à former des ingénieurs des mines. Il faut voir là, évidemment, l'embryon d'une Université, avec École polytechnique. Il existe d'ailleurs une École des mines. La *Staats-Modelschool* correspond à nos collèges, de même que la *Staats-Meisjeschool*. On a complété l'organisme par une Bibliothèque et des Musées. La Bibliothèque de Prétoria s'est annexé les 2 300 ouvrages de la Public Library fondée lors de l'occupation anglaise en 1879, mais elle y a joint 10 870 ouvrages, dont 4 407 en langue néerlandaise, 4 252 en anglais, et le

reste en grec, latin, portugais, hébreu, danois, italien et cafre (2 volumes).

A quoi il faut ajouter les collections complètes de 860 périodiques sud-africains ou européens. Ces chiffres prouvent que les écrivains anglais sont mal renseignés, quand ils affirment que les Boers ne lisent pas. Ils font même preuve d'une certaine curiosité scientifique : en 1896, les collections de minéralogie et de botanique du Musée National de Prétoria reçurent soixante millle visiteurs.

Cependant, il ne faut pas se faire d'illusion ; l'impulsion est récente, et elle vient d'Europe. La majorité du corps enseignant au gymnase et aux Écoles d'État est composée de Hollandais, et le reste est Allemand.

La culture supérieure chez le Boer est une rareté, la langue qu'il parle n'est plus le hollandais, et rien ne serait plus précieux, pour pénétrer plus avant dans l'âme de ce peuple, qu'une étude méthodique de son dialecte. Il a refusé de mêler son sang à celui des noirs, il s'est conservé pur, physiologiquement. Mais, après avoir écouté la lecture de la Bible, depuis plus de deux siècles les enfants n'ont-ils pas rejoint la servante cafre ou hottentote qui les a bercés? Les adolescents n'ont-ils pas couru dans les kraals, côte à côte avec le noir qui sait soigner des bœufs ? C'est avec ces indigènes qu'ils ont appris à parler la langue apportée d'Europe : elle a souvent traversé un cerveau nègre avant d'arriver à eux, et ils ne disent plus « Je suis » comme nous, mais « Moi il est ». Aux déformations grammaticales correspondent fréquemment des déformations d'idées. Ainsi sans doute s'est formée une âme africaine, très différente de la nôtre, très réfractaire peut-être à la nôtre, en tout cas d'une énorme puissance de réaction contre elle. Je ne serais pas fort étonné que ceux des officiers européens qui sont allés rejoindre les armées fédérales ne reviennent scandalisés, l'âme pleine de cette espèce de rancune qu'on éprouve généralement quand on ne s'est mutuellement pas compris, et que, d'un côté du moins, on s'est donné les peines les plus honorables pour se faire comprendre. Je ne serais pas étonné non plus qu'il n'en résulte par contraste, chez ces officiers, une espèce de sympathie tardive pour l'armée anglaise, les officiers anglais et les méthodes de

guerre anglaises, en ajoutant, cela est entendu, la formule d'usage « malgré les fautes commises ». Et ce n'est pas seulement parce que les règles de développement, de tactique, de dislocation des troupes ne sont pas celles des écoles de guerre; ce n'est pas seulement parce que, comme je l'ai entendu reprocher aux soldats d'une autre armée, admirable sur le champ de bataille, celle de la Turquie, les Boers « ne se recousent pas » montrent pour leurs vêtements le plus suprême dédain : car nos écoles militaires, il faut leur rendre cette justice, développent le sens critique professionnel, enseignent à distinguer au point de vue militaire, avec un minimum de préjugés, ce qui est bon et ce qui est mauvais, à adopter ou à ne pas imiter. C'est parce que les officiers européens, qui ont mis leur épée au service du Transvaal et de l'Orange, auront vu leurs conseils instinctivement repoussés la plupart du temps par des hommes qui étaient de fort bonne foi, mais n'avaient pas le cerveau fait de la même façon. Il est inutile d'aller jusqu'aux théories militaires : il suffit de constater qu'au Transvaal il n'existe ni peinture, ni sculpture, ni littérature nationales, ni musique. Les trois quarts des objets de notre activité mentale font défaut. Ainsi les points de contact intellectuel manquent.

Le Boer lit beaucoup pourtant, et non pas seulement la Bible. Il lit les journaux. On vient de voir qu'il existait un nombre assez considérable de publications quotidiennes ou périodiques pour ce petit peuple. C'est qu'il se montre, suivant Farini, « politicailleur jusqu'aux moelles ».

***

Songez qu'il est co-propriétaire, co-roi du Transvaal ou de l'Orange. Il en est de même d'un citoyen français? Oui, dans une certaine mesure; mais ici, l'apparence parle avec bien plus d'énergie, car le citoyen boer vit sur sa ferme, instruit lui-même ses enfants, est en quelque sorte prêtre d'un culte du foyer; il y a moins de votants, moins de partage du pouvoir. Ils sont 26 500 Boers en état de porter les armes, et le droit de s'occuper de la patrie appartient par conséquent à moins de 25 500 têtes, puisque le devoir militaire s'impose

avant même la majorité, à seize ans, et qu'en fait, on a vu des soldats plus jeunes. D'ailleurs le père de famille boer est sûr de l'opinion de ses enfants et de ses clients. Les votes sont en quelque sorte collectifs. Première raison pour que chaque détenteur d'une part si importante de souveraineté en discute l'emploi avec persistance et âpreté. Mais il en est d'autres. Dans un pays où n'existent ni littérature ni beaux-arts, et dont les habitants ne doivent pas avoir après tout une tête moins bien organisée que celle des races blanches dont ils sortent — la fréquentation du noir a pu changer certaines formes de l'architecture des idées, mais non pas l'intensité de l'activité cérébrale. Il ne reste comme objet de cette activité que les questions religieuses et les questions politiques. En France même il est difficile de séparer ces deux ordres; à plus forte raison chez un peuple où la foi religieuse forme d'une façon évidente la base des idées sociales. Il est d'ailleurs dans les habitudes des membres de congrégations calvinistes d'exercer une surveillance jalouse les uns sur les autres ; l'histoire de Genève en fournit les preuves. Tout porte donc à croire qu'il y a, pour l'élection d'un veldt-cornet ou d'un commandant, des motifs religieux d'abord, d'influence territoriale ensuite, qui priment les connaissances et les qualités tactiques. Avec l'esprit du *Burgher* devenu soldat, ce qui sera indispensable au chef c'est la popularité, le caractère et des vertus qui n'entreront nullement en compte auprès d'un ministre de la guerre européen, quelles que puissent être les préventions de son entourage en faveur des officiers qui « pensent bien » ou ses préjugés contre ceux qui « pensent mal ».

Qu'on ajoute à ces mobiles le besoin instinctif qu'ont les hommes de se réunir, d'entrer en rapport. Les fermes sont éloignées les unes des autres, et c'est pourquoi le fermier accueillera si volontiers le voyageur, lui demandera ce qui se passe, l'entretiendra de ses propres opinions pour lesquelles il trouve enfin un auditeur en dehors de sa famille. Ce besoin de sociabilité s'est joint aux besoins du culte : car si le chef de famille est prêtre chez lui, il sent la nécessité d'assemblées religieuses plus larges, d'un prêtre plus autorisé encore que lui-même. Parfois, au milieu du Veldt, on rencontre une vaste église, bâtie en briques rouges. Nul village, nulle habi-

tation ne l'entourent : l'église a été construite aux frais d'un district entier, dans un lieu qui se trouve au centre d'une sorte de circonférence. A certaines époques, à certaines fêtes plus solennelles, les familles arrivent soit dans leurs wagons à bœufs, soit à cheval, pour écouter le ministre, le véritable ministre dépositaire des dogmes. Il prêche et on chante des hymnes. Après la cérémonie, autour des chariots, on vend, on achète, une foire s'improvise ; et surtout on cause, on prépare les élections, on consolide la communauté des âmes. Une réunion annuelle, plus considérable encore, rassemble à Prétoria, le jour anniversaire de l'indépendance, la plupart des campagnards du Transvaal. Au nombre de huit à dix mille, parfois davantage, ils envahissaient la ville, arrêtaient leurs chariots sur la grande place et dans les rues, et campaient, comme ils le feraient sur le Veldt. On a essayé de mettre un terme à cette invasion périodique, on y est mal parvenu, et cela est heureux. Ainsi, en effet, les rudes habitants du Nord et de l'Ouest apprennent qu'il est des villes, sentent qu'ils ont une capitale, une espèce de cerveau collectif. Leur orgueil patriotique s'en accroît. Tout, en même temps, les émerveille. On conte que M. Kruger, faisant à quelques vieux Burghers, venus du fond du Transvaal, les honneurs du palais présidentiel, révéla à leurs yeux étonnés les splendeurs inconnues de la lumière électrique. Le doigt sur un commutateur, il leur dit :

— Soufflez fort sur les lampes !

Les paysans soufflèrent, et les lampes ne s'éteignirent point.

Alors M. Kruger souffla à son tour... et tourna le commutateur : subite, l'obscurité tomba.

— Et ce qui prouve qu'il a de rudes poumons, dit plus tard l'un des paysans, c'est que les lumières étaient entourées d'un verre épais !

Telles sont les communes coutumes qui resserrèrent l'union de ces chefs de famille entre lesquels doivent exister assez naturellement d'autre part certaines rivalités, certaines jalousies. Mais surtout un double et perpétuel souci a dû entretenir le sens politique des Boers.

« Ils vivent, a dit Livingstone, au milieu d'une population

noire beaucoup plus considérable que la leur. Ils sont à plusieurs milles de distance les uns des autres. Ils ont comme les Américains des États-Unis la conscience du danger qui les menace. La première parole qu'ils nous adressent est relative à la disposition des esprits. »

Ce danger perpétuel, et pour ainsi dire intérieur, contribua dès l'abord à donner une cohésion effective à des groupes fort jaloux de leur autonomie propre. Mais cette cohésion était pour ainsi dire locale. Elle ne constituait que des faisceaux isolés capables chacun de leur côté de résister à des tribus dont l'aire d'action et de nocivité était limitée. C'est la menace de l'invasion anglaise qui réunit ces faisceaux en une nation organisée.

La thèse actuelle, en Angleterre, est qu'un complot s'était formé, dans l'Afrique du Sud, pour la destruction de la suprématie britannique; que la tête du complot était au Transvaal et qu'il était nécessaire par conséquent de supprimer cet État. C'est une manière de voir. On en constatera l'exactitude ou l'erreur quand l'historien pourra travailler sur des documents qui ne sont pas aujourd'hui à notre disposition. Mais tout, au moins en apparence, s'est passé comme si c'était exactement le contraire.

En 1842 le gouvernement anglais annexa le Natal, où les Boers du Cap s'étaient réfugiés pour être libres. En 1848, Sir Harry Smith annexa l'État libre d'Orange, après en avoir battu les citoyens, à la bataille de Boomplaats, à l'aide d'une armée composée en grande partie d'indigènes. En 1852, l'Angleterre revint sur sa détermination, mais dix-sept ans plus tard, elle annexait les mines de diamant de Kimberley. Entre temps, les Anglais vendaient 400 000 fusils aux Cafres du Transvaal; — et en 1877 Sir Thomas Shepstone annexait purement cette République, dont l'indépendance avait été reconnue par la Grande-Bretagne au traité de Sand-River. Le Transvaal se souleva et fut vainqueur. Les conventions de 1881 et 1884 reconnurent son indépendance avec des restrictions — sur lesquelles on peut discuter au point de vue du droit public — qui portent uniquement sur es relations diplomatiques de cet État, nullement sur sa

liberté d'action militaire. En 1896, le docteur Jameson tenta sur Prétoria *ce raid* qui était une véritable entreprise de piraterie, et à laquelle il est aujourd'hui parfaitement certain que M. Chamberlain avait donné l'appui de sa sympathie et de ses conseils. Les Boers étaient donc fondés à croire que l'Angleterre en voulait à leur indépendance. Les apparences sont regrettables, et d'autres qu'eux s'y seraient trompés.

Cette indépendance ils y tenaient plus fortement encore peut-être que des hommes civilisés de notre Europe occidentale, et on a peut-être suffisamment compris les motifs instinctifs de cette obstination. « Ils ne s'occupent pas, dit Farini, d'autre chose que d'assurer la liberté dont ils jouissent aux générations futures de leur race. Si un étranger vient chez eux, ils lui donnent tout ce qu'il désire, à condition qu'il les laisse fumer leur pipe, et conter l'éternelle histoire de Majuba. La première question qu'on vous pose est celle-ci : « Connaissez-vous l'histoire de nos guerres ? Nous nous méfions toujours des Anglais, et nous les tenons à l'œil. »

Seule cette méfiance a donné aux États boers de l'Afrique du Sud leur concentration politique, a restreint l'autonomie individuelle des familles. « En ce temps-là, lit-on dans la Bible au Livre des Juges, il n'y avait pas de roi en Israël et chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Mais les Philistins firent apparaître Saül : Sir Thomas Shepstone créa M. Kruger et la constitution actuelle.

Vers 1847, les émigrants hollandais étaient éparpillés sur une aire longue de 700 milles carrés et large de 300 milles, limitée au Sud-Est par le massif du Quathlamba, descendant à l'ouest vers l'Atlantique, au Nord vers le Zambèze. Ils étaient de fait indépendants, car le gouvernement anglais n'essaya pas d'intervenir dans leurs affaires, bien que cependant il ne reconnût pas les gouvernements qu'ils avaient fondés. Établir une administration sur un si large territoire pour un si petit peuple, qui ne comptait pas probablement plus de quatre mille mâles adultes, eût été en toute occasion difficile ; et les caractéristiques qui avaient rendu les Boërs capables d'accomplir leur exode et de combattre les indigènes avec tant de succès rendaient la tâche impraticable. Ils avaient à un degré éminent les défauts de leurs qualités. Individualistes à l'excès,

amoureux non seulement d'indépendance, mais d'isolement, ils étaient résolus à fonder un gouvernement strictement populaire, et peu disposés à accepter même le contrôle des autorités qu'ils se créaient. Ils avaient le génie de la désobéissance. C'était seulement pour des expéditions guerrières, dont l'excitation était agréable à leur cœur, et les enrichissait de bestiaux, qu'ils acceptaient volontiers d'obéir à un chef. Très peu étaient alors agriculteurs, et leur vie nomade de fermiers pasteurs les confirmait dans ces instincts dissociants. Cependant la nécessité de se défendre contre les indigènes, et un commun esprit d'hostilité contre les prétentions du gouvernement britannique, leur conservaient une certaine union. Ainsi se fondèrent plusieurs petites communautés républicaines. Chacune eût préféré conduire ses affaires par une assemblée générale des citoyens, et même essaya parfois de le faire, mais, comme les citoyens étaient dispersés sur une vaste étendue de pays, elles n'y arrivèrent point. C'est pourquoi la légère parcelle de souveraineté individuelle que ces fermiers consentirent à abandonner, passa à une petite assemblée élective nommée *Volksraad* ou Conseil du Peuple. Ces minuscules Républiques étaient rattachées les unes aux autres par une sorte de lien fédératif, très lâche, provenant plutôt d'une entente tacite que d'un instrument légal, et qui pouvait toujours céder à la passion du moment[1].

Mais il arriva qu'en 1848 la région entre le Vaal et l'Orange fut formellement annexée par l'Angleterre sous le nom de Souveraineté de l'Orange. Ce pays ne possédait encore *aucune espèce de gouvernement*, car les émigrants, qui y résidaient, n'avaient jamais eu d'organisation, et ne reconnaissaient pas les républiques d'au delà du Vaal. Pour résister ils se joignirent à ceux qui suivaient le chef de guerre d'une de ces républiques, André Prétorius, attaquèrent le résident anglais de Bloemfontein et l'obligèrent à capituler. Ils furent ensuite vaincus à Boomplaats. Ce fut pourtant à partir de ce moment que les Boers sentirent le besoin d'une plus grande cohésion. Prétorius fit signer à Sand-River, en 1852, une convention qui laissait aux émigrants du Transvaal le droit de

1. Bryce.

se gouverner d'après leurs propres lois, sans intervention du gouvernement anglais, et en 1854, celui-ci, abolissant la Souveraineté de l'Orange, en reconnut les habitants à tous égards un peuple libre et indépendant.

Ainsi l'Angleterre elle-même donna leur nom à ces deux États. Prétorius, de chef de bande, devint un chef de peuple, « bien qu'il y eût d'autres fractions qui demeurassent en dehors de lui[1] ».

C'est ensuite, et surtout de 1858 à 1862, que l'amalgamation des petites communautés eut lieu. C'est l'Angleterre qui la fit. Les Boers eussent dû lui en conserver une sorte de farouche reconnaissance.

***

De cette fusion presque involontaire de quelques cités, si l'on peut employer le mot pour des agglomérations de fermiers pasteurs et disséminés, sortit la constitution de 1858, œuvre presque informe issue elle-même d'un écrit plus informe encore qui datait de 1855.

Avec quelques changements elle avait subsisté jusqu'à ce jour. Son obscurité même en permettait les commentaires et son texte avait d'autre part quelque chose de sacré. Elle avait posé le principe moderne de la division du pouvoir judiciaire, exécutif, législatif, et garantissait les droits les plus essentiels du citoyen.

Telles étaient les transformations qui, en peu d'années, avaient fait en apparence du Transvaal un État à constitution centralisée, au lieu d'un espace géographique sur lequel vivait une race : et de tout cela, l'Angleterre était la cause. L'Angleterre et l'or. Non pas que je veuille discuter l'accusation d'avidité portée, par quelques citoyens de la Grande-Bretagne même, contre leur patrie. Si le désir de sauver la *Chartered* d'une faillite imminente, ou de favoriser l'amalgamation de quelques mines d'or par un changement de législation, a pu pousser à la guerre quelques intéressés, ce ne sont pas là des motifs qui décident des hommes d'Etat, quels qu'ils soient, à

1. Bryce.

plus forte raison — ne parlons pas de M. Chamberlain — lord Salisbury.

Qu'on se figure la cité de Rome au temps de la lutte entre les patriciens et les plébéiens nouveaux venus. Les patriciens sont 70 000. Les plébéiens 180 000. Ce sont eux qui paient les impôts, et c'est justice, après tout, car eux seuls sont riches. Mais, dans la Rome antique, les plébéiens parlaient la même langue, avaient la même foi que ceux qui, au-dessus d'eux, constituaient seuls alors le peuple romain. Au Transvaal, il s'agit bien véritablement d'étrangers, la plupart d'origine anglo-saxonne.

Mais la race ici n'est rien — la religion non plus. Un Breton, un Pyrénéen, un Alsacien catholique, un Russe orthodoxe, eussent été absorbés plus facilement que ces anglo-saxons protestants. La vérité, c'est que ni l'idéal économique, ni l'idéal social, ni l'idéal moral n'étaient les mêmes.

Il n'y avait pour ainsi dire pas un paysan parmi ceux que les mines d'or attiraient. Chose étonnante, et que pourtant on n'a jamais remarquée : parmi ces nouveaux venus, beaucoup avaient le même livre que les vieux conquérants du sol. Et l'on ne parle pas seulement ici des protestants, mais surtout des israélites : tous avaient été transformés par des siècles de civilisation urbaine, et de négoce urbain, par deux ou trois générations d'industrialisme urbain, par quelque chose de plus neuf encore sur le globe et qu'on nomme la spéculation. De tous ces hommes venus pour exploiter les mines d'or, et précisément parmi ceux qui les menaient, dont on sentait l'action, beaucoup ne considéraient l'or que comme une matière indifférente à manier, qu'ils ne voyaient que monnayée, en petite quantité, pour payer une note d'hôtel ou de bar. M. Abel Chevalley, dans un article du *Temps*, nous montrait assez récemment M. Cecil Rhodes ne trouvant pas dans sa poche la demi-couronne nécessaire pour payer son entrée dans un lieu public. Ce qu'ils voyaient avec un enthousiasme un peu chimérique et presque poétique, c'était l'affaire à lancer, les actions à émettre, des papiers représentatifs de ces masses d'or, que des ingénieurs découvraient, que des nègres sortaient des profondeurs de la terre. Et cette espèce

de symbolisme économique, infiniment fécond après tout, puisqu'il tend à reporter sur le globe entier les richesses intérieures du Transvaal, il n'y a pas un Boer, sur plusieurs milliers, qui soit capable de le concevoir ! Le Boer arrive à connaître la valeur de l'or, mais pour lui l'or n'est que la possibilité d'acheter tant de terres, ou tant de bœufs. Il aperçoit sa transformation en choses vivantes ou immédiatement productives, et non pas en un signe encore beaucoup plus résumé. Ce n'est pas tout. Les immigrants, en raison même de leur idéal économique, avaient besoin d'un contact perpétuel les uns avec les autres, de la vie, de la promiscuité d'une ville — d'une ville dont toutes les rues mènent à une Bourse, où tout le monde va. Ce qui est le propre de la spéculation, considérer comme acquis l'avenir immédiat, prévoir ce qui est encore au delà, développe l'imagination sensuelle, fait surgir dans les âmes un formidable appétit de jouissances, qui fait craquer les scrupules du chrétien, le pousse à transformer un désert en Babylone. Mais, à deux heures du galop d'un cheval, le désert existe, âpre, rude, vertueux ou croyant l'être, ce qui revient au même. Qu'on se figure Calvin découvrant à trente kilomètres de Genève, — sa Genève, — des cafés-concerts et des lupanars. Voilà ce que fut Johannesburg pour les Boers.

Telles furent les causes profondes de cette guerre, de leur côté. Ils ne pouvaient plus supporter une conception sociale qui leur répugnait, et l'or même que les étrangers tiraient de leur sol pouvait servir à leur donner des armes, à entretenir en Europe une diplomatie, à trouver des avocats, à créer ou à soutenir en Afrique une presse afrikander capable de répondre à celle qu'entretenaient et soutenaient les grands intérêts financiers anglais, à payer, enfin, des instruments retentissants pour crier au peuple afrikander : « Vous êtes un peuple », et à l'Europe : « Nous existons »; à construire une grande couveuse capable de faire éclore le plus vite possible un organisme social encore embryonnaire. Car la morale politique est au fond la même que la morale privée. C'est un moins grand crime aux yeux du monde civilisé de tuer un peuple en gestation, qui ne parle pas, qui s'agite encore vaguement au sein du peut-être, qu'un État qui

a une voix, des mouvements, une vie apparente aux yeux: de même qu'une mégère avorteuse est moins punie par les lois qu'un assassin.

La tentative de Jameson sur Johannesburg ne fut pas autre chose, précisément, qu'une tentative d'avortement. Comparaison d'autant plus juste que cet aventureux criminel était docteur en médecine. Elle échoua, parce qu'elle avait été faite trop tard. Elle ne fit que hâter la naissance de cet enfant dangereux que l'Afrique avait porté dans ses entrailles, et cet échec servit même d'acte d'inscription au Transvaal sur le registre des États modernes. Car les seuls États dignes de ce nom sont ceux qui paraissent capables de se défendre, et le souverain qui veut être en Europe une espèce d'arbitre, armé du glaive, Guillaume II de Hohenzollern, envoya au vainqueur ses compliments publics. Il y a des années le président Kruger, dit-on, reçut la visite d'un des membres les plus connus de la grande aristocratie anglaise, qui avait occupé un des postes les plus hauts de l'Empire. « Il a du sang de roi dans les veines, expliqua-t-on à Kruger, et il a été vice-roi des Indes! — Dis-lui que j'ai gardé les bestiaux! » fut la réponse du vieillard. L'empereur d'Allemagne avait sacré souverain le gardeur de bœufs.

Ceci donna au Transvaal l'espoir d'un appui. Un télégramme comme celui-là ne va pas sans quelques explications, qui furent peut-être données. L'Angleterre dut en conclure logiquement, d'autre part, qu'on ne pouvait supprimer la République Sud-Africaine par un coup de main, mais qu'il était d'autant plus nécessaire de la supprimer. La découverte de l'exploitation possible des mines de *deep-level* fit comprendre au Transvaal que Johannesburg ne serait pas la ville champignon qu'on avait cru, mais qu'elle allait, au contraire, grandir, et avec elle l'avide intérêt que l'Angleterre lui portait. Et celle-ci comprit qu'avec cette exploitation, l'extraction de l'or augmenterait, durerait surtout beaucoup plus longtemps, et que, partant, les ressources du Transvaal s'accroîtraient, en même temps que la population. L'Angleterre, dès ce moment, dut être décidée, et le Transvaal dut savoir qu'elle était décidée. L'une attendit son moment — car le silence actuel de l'Allemagne contraste étrangement avec son ancienne

attitude — prépara diplomatiquement les voies. Militairement, sa prévoyance fut moins grande. Elle ne se rendit pas compte de l'immense effort que faisait son adversaire pour s'armer [1].

*
* *

Le général Joubert, mort pendant la campagne, fut chargé d'organiser cette défense. On a vu de quels éléments il pouvait se servir. On doit commencer à comprendre ce qu'ils valaient, et peut-être ce qui précède a-t-il déjà éclairé un peu les causes des succès et des revers des hommes que Joubert eut à diriger.

Héréditairement, ils étaient chasseurs. Leurs pères, et quelques-uns même d'entre eux, qui comme Kruger, vivent encore, — avaient passé une partie de leur existence dans leurs wagons, où ils habitaient avec femme et enfants, suivant le bétail de pâturage en pâturage. Les grands félins, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le couagga, le zèbre, le chien sauvage, la hyène parcouraient l'Afrique, de l'Orange au Limpopo — et l'on croirait, à cette énumération, entendre décrire la faune de la période quaternaire, alors que la terre était aux bêtes, et non aux hommes. — En Afrique, aujourd'hui comme alors, certains de ceux-ci appartenaient à des races sauvages et primitives. C'étaient le *Bushman,* presque nain, à la face jaune en losange; le Khoï-Khoï, que nous appelons Hottentot, et qui lui est pareil; le Cafre, d'une mentalité plus haute, organisé en communautés guerrières, où la famille disparaît, où la nation est une armée divisée en *impis*, sortes de rudimentaires et rudes régiments. Exposés aux bêtes, menacés des hommes, les Boers devinrent d'excellents chasseurs, d'impitoyables tueurs de noirs, car ils ne faisaient pas de différence entre ces deux ennemis. Leur conduite, vis-à-vis des indigènes, fut atroce. Jadis, comme pour le lion, ils mettaient un quartier de chèvre dans la brousse, et tiraient

1. Le Transvaal ayant tenu, dans des intentions très légitimes, à cacher quelle était sa force réelle en artillerie, et l'Angleterre ayant, ce qui fut regrettable pour elle, oublié de chercher à le savoir, il ne sera pas question de cette arme dans la présente étude.

sur le Bushman affamé qui le venait chercher la nuit. Et ainsi se développa en eux, avec l'idée d'une féroce supériorité, le courage, la confiance en soi, la passion de l'indépendance, la justesse du coup d'œil, qui caractérise l'homme des frontières et le chasseur. Le Bushman, l'horrible nain à la peau ridée et jaune qui lançait sur eux, la nuit, ses flèches empoisonnées, ne leur parut qu'une espèce d'hyène, bonne à tuer à l'affût. L'organisation militaire plus haute des Cafres les força eux-mêmes à s'organiser.

C'est là sans doute la raison de tant de points de ressemblance entre les commandos et les *impis*. Au temps où les familles boers erraient librement dans les steppes, rebelles au gouvernement anglais, et ne s'étaient point encore donné de gouvernement national, chacune faisait ce qu'elle voulait. Mais lorsqu'on était menacé d'une attaque des Cafres, on faisait comme eux, on choisissait un chef de guerre, on suivait une discipline, une tactique, qui répondait à celle de l'adversaire, la comprenait, l'imitait, et lui était supérieure. A la constitution très forte de la famille se superposa la constitution d'un *impi* d'Européens. Cet *impi* fut le commando, dirigé en chef par un commandant, avec des détachements placés sous les ordres de veldt-cornets.

Cette formation militaire était exclusivement territoriale. Toutes les familles intéressées à se défendre les unes les autres sur un espace menacé faisaient partie du même commando, et la rapidité de la mobilisation dut être le premier souci : il s'agissait de repousser, de détruire des sauvages dont les bandes étaient fortement unies, avaient des mouvements rapides, opéraient surtout la nuit. Le rôle de veldt-cornet, pour cette mobilisation, primait celui du commandant. C'était au veldt-cornet, qui connaissait le nom de toutes les familles de son district, que le Boer qui avait découvert l'approche de l'ennemi venait annoncer la nouvelle. Celui-ci prévenait alors tous les combattants de son district, et en même temps le commandant, lequel à son tour prévenait les autres veldt-cornets. Alors tout ce qui avait un cheval et un fusil, depuis les adolescents jusqu'aux vieillards, arrivait à l'endroit indiqué par le messager.

L'égalité théorique des familles entre elles, l'absence complète d'une délégation de leurs pouvoirs à un gouvernement central, imposait tout naturellement l'élection du veldt-cornet et du commandant par le suffrage universel de ces soldats improvisés. Mais d'une façon fort naturelle aussi, il se trouva que ces chefs durent être des propriétaires influents, des hommes riches en chevaux et pouvant les prêter à ceux qui n'en avaient pas, possédant des réserves de poudre et de balles; en tout cas on nommait un homme d'expérience, ou possédant bien la tradition : car dans un état social où il n'existe aucun mode spécialisé d'instruction militaire, ou même d'instruction, sans adjectif, l'expérience personnelle ou la tradition constituent la science. Cette science enseignait les moyens de résister aux bandes indigènes, et de les supprimer. Pour la résistance, il y avait le *laager*, la forteresse ambulante formée avec les gros chariots d'un district ou d'un *trek*, rangés en cercle, et dont les parois épaisses étaient impénétrables aux sagaies ; et le fusil, manœuvré par des tireurs incomparables. Pour l'offensive, elle n'avait qu'un but, la destruction. Il s'agissait de surprendre l'ennemi dispersé en détachements, de le massacrer, ou de le réduire en esclavage. Il y a là une différence avec l'objet de la guerre dans un pays civilisé, où le massacre est devenu inutile. Cet objet pour nous est d'imposer notre volonté à l'ennemi : c'est la définition de Clausewitz. Et on impose sa volonté à l'ennemi en occupant sur son territoire des points essentiels; ses lignes stratégiques, parce qu'alors il ne lui reste plus qu'à se faire tuer inutilement; sa capitale, parce qu'alors son cerveau est paralysé; ses voies de communication, ses centres industriels ou agricoles, parce qu'alors ses organes de relation et de digestion ne fonctionnent plus.

Il en va tout différemment contre un peuple primitif. Qu'on brûle ses villages lui paraît indifférent. Il n'a ni industrie ni commerce. Son agriculture est rudimentaire, et d'ailleurs il y a partout de la terre inocupée où il peut aller faire croître une nouvelle moisson. Il n'est vulnérable que dans la chair de ses troupeaux, ou dans sa propre chair. Ses bandes, d'ailleurs, sont en général peu nombreuses, et se disséminent aisément après une attaque manquée. Il s'agit donc de suivre

un de ces détachements sans être aperçu, et de le cerner dans une position où il ne puisse ni fuir, ni se défendre avec avantage. Si au contraire il attaque, il ne faut pas hésiter à fuir à son tour le plus rapidement possible, pour se reformer dans un endroit plus favorable, ou même lui laisser la place : il en est d'autres sous le ciel.

Les qualités acquises par le Boer, dans une lutte plus de deux fois centenaire avec les tribus indigènes, ont été celles qui étaient nécessaires pour cette lutte. Il avait importé le cheval en Afrique. Sauf au Basoutoland, les indigènes ne sont pas montés. Le Boer est cavalier dès l'enfance ; dès l'âge de cinq ans, son père ou un frère aîné le mettent en selle devant eux, et l'habituent aux mouvements de l'animal. Il apprend à courir avec rapidité vers un point de concentration donné, ou à prendre un ordre très dispersé. Il apprend aussi à employer les moyens défensifs utilisés contre lui par les noirs. Les tranchées en S creusées par les troupes fédérales autour de Ladysmith, devant Colenso ou à Maggersfontein ont été inventées par les Cafres. De même, le souci de se dissimuler complètement ont inspiré au Boer l'idée des *schantsjes*, petites pyramides en pierres sèches que chaque tireur élève en quelques minutes devant lui. Avec l'emploi de la poudre sans fumée une ligne étendue et puissante de tirailleurs est ainsi complètement invisible. Il est impossible de savoir d'où vient le feu.

***

Voilà ce qui existait. Joubert eut un mérite très rare : il ne songea même pas qu'il fût possible d'inventer autre chose. Ce grand fermier, qui était en même temps juriste, paraît avoir eu un cerveau peu exalté, un sens très exact des réalités. Il savait ce qu'on peut demander à un Boer. C'était un ouvrier qui connaissait très bien ses outils, en fit un compte très exact, les disposa à portée de sa main dans le meilleur ordre, et les tint en état. Ce sont les vieux commandos boers qui ont marché dans cette guerre, mieux armés seulement, disposant d'une quantité illimitée de munitions, d'un excellent fusil, et d'une artillerie relativement puissante. Mais ici encore, la superposition de l'organisme central du comman-

dement, toute récente, aux organismes régionaux traditionnels, est demeurée à l'état d'artifice. Chaque chef de commando semble avoir continué à réunir seulement, autour de lui, les groupes de familles dont il était connu. La tâche de systématisation et d'armement accomplie par Joubert a cependant été considérable pour le peu de temps dont il a disposé. L'état-major général de Prétoria comptait treize hommes : le généralissime lui-même, Piet Cronje, le secrétaire à la guerre, M. de Souza, et dix commis. Le chiffre de l'armée permanente a été, jusqu'à la déclaration de guerre, insignifiant. Il se composait du *Corps-Staats-Artillerie*, commandé par le lieutenant-colonel S. P. E. Trichardt, le major P. E. Erasmus, et comprenant vingt-sept officiers, dix-huit sous-officiers, trente-six caporaux et sept cent quatre-vingt-deux hommes. Ce chiffre disproportionné d'officiers prouve qu'il s'agissait d'un cadre, qui devait être rempli seulement en cas de nécessité. A l'artillerie était annexé l'embryon d'une organisation de la télégraphie de campagne : dix officiers, deux sous-officiers, trois caporaux et vingt-trois hommes. Le dernier et le plus nombreux élément permanent était le corps de police chargé de surveiller, d'une part les indigènes et spécialement les Souazis protégés, d'autre part la population de Johannesburg : vingt-deux officiers, vingt-sept sous-officiers, dont un noir, cinq cent cinquante et un cavaliers et huit cent quarante-cinq fantassins, dont deux cent treize noirs.

La véritable armée transvaalienne est donc restée ce qu'elle était : composée de *Dienstpflichtige Burghers*, c'est-à-dire des citoyens aptes au service militaire, et qu'on ne mobilise qu'en cas de guerre. Ils étaient répartis, sur le papier, en trois classes : hommes de dix-huit à trente-quatre ans (14 259); hommes de dix-huit à cinquante ans (8 152) et hommes âgés de moins de dix-huit ans ou de plus de cinquante ans, mais déjà et encore valides (4 089). Les Burghers du Transvaal ont dû être au nombre de 26 500.

A la vérité, les trois classes fusionnent dans chacun des commandos : ceux-ci sont au nombre de vingt et un, savoir, un par district, et un par territoire spécial de guldvelden (goldfields). Il s'ensuit que l'effectif varie beaucoup. Le commando de Potchefstroom comptait un peu plus de

3 000 hommes; celui de Prétoria près de 2 500 hommes; celui de Rustenburg, près de 2 300 et celui de Middelburg un peu plus de 2 000, alors que ceux d'Ermelo et de Waterburg comprenaient moins de 800, celui d'Utrecht 600, celui de Carolina 561, et celui de Piet-Relief 353.

Chacun de ces commandos nommait lui-même son commandant, ses veldt-cornets, ses assistants veldt-cornets, et ceux-ci, sauf exception, étaient, non pas des officiers de métier, mais des fermiers ou de grands propriétaires. On a vu qu'il en avait toujours été ainsi et que ces commandos représentent des unités réelles, dont tous les éléments sont parfaitement liés entre eux, se connaissent et sont très naturellement hiérarchisés; les chefs de familles servant, si l'on peut dire, de caporaux à leurs enfants. Ils constituaient les petites armées d'un petit territoire parfaitement délimité : la ferme d'un tel faisant partie de tel commando. Le principe qui inspira Joubert fut de donner, à ces groupes pratiquement indépendants, l'unité de direction qui leur manquait. Il y parvint pour la mobilisation. Le jour de la déclaration de la guerre, il n'eut que dix-sept télégrammes à lancer. Le lendemain, tous les Burghers en état de porter les armes étaient sur pied, montés, équipés. Beaucoup amenaient deux chevaux qu'ils montaient alternativement, ce qui explique la singulière rapidité de certains mouvements des troupes fédérales. Quelques-uns emportaient un parapluie! Mais tous avaient six jours de vivres en *biltong*, cette viande de bœuf séchée au soleil et découpée en lanières. De tout cela le généralissime n'avait même pas à s'occuper. Un Boer sait ce qu'il doit faire quand il part pour la chasse. Le gouvernement central n'avait eu qu'une chose à faire : unifier l'armement. Depuis 1881, tous les burghers avaient dû se procurer à leurs frais un fusil Martini Henry, et garder chez eux 200 cartouches. Mais les indigents recevaient ces munitions et ces armes gratuitement. Après le raid Jameson, le Martini fut remplacé de la même façon, et avec une dépense presque nulle par conséquent, par un fusil du modèle Mauser, du diamètre de 7 millimètres, lançant avec une trajectoire très tendue une balle dont la cartouche était chargée de poudre sans fumée. On avait créé des concours de tir dans tous les

districts, et la précision du feu était supérieure à la moyenne de ce qu'on peut espérer dans une armée européenne. Mais d'entraînement militaire, aucun, sauf, à certaines époques, quelques exercices d'ensemble, dus à l'initiative d'un chef de commando qui réunissait les cavaliers. Ceux-ci jouaient à sauter à cheval, à en descendre en pleine course, à se réunir vivement ou à se disperser. Voilà tout.

Il y a eu, partout ailleurs qu'en Angleterre, jusqu'à la capitulation de Cronje et aux revers qui suivirent, une sorte d'engouement pour les méthodes militaires boers. On attribuait aux soldats fédéraux toutes les vertus, à leurs chefs toutes les qualités des grands généraux. On en concluait à l'inutilité des armées permanentes, à leur infériorité sur les milices. Depuis leurs défaites, l'engouement a fait place au silence, à la méfiance peut-être. Il faudrait pourtant se rappeler que Nicholson's Neck, Colenso, Stormberg, Maggersfontein, Spions'Kop, Vaals'Krantz et plus tard Sannah's Post, ont été des victoires et que ces victoires, remportées sur un adversaire très supérieur en nombre, ont été éclatantes. Il faut se rappeler aussi que, dès ce moment si glorieux, l'inaptitude des Boers à l'offensive existait déjà, que Ladysmith, Kimberley, Mafeking, villes ouvertes, défendues par des ouvrages élevés à la hâte, tenaient toujours, et que le vainqueur n'avait su attaquer un ennemi démoralisé, ni après Colenso, ni après Maggersfontein. C'est à ce moment que les Boers ont donné leur mesure, c'est à ce moment qu'il faut revenir pour les juger. Non encore démoralisés par leurs revers, on pouvait croire qu'ils auraient toutes les hardiesses, qu'ils grandiraient leur tactique, qui consistait à n'attaquer et à ne cerner que des détachements isolés, jusqu'à la stratégie, profiteraient de leur mobilité, de leurs chemins de fer, pour porter toutes leurs forces du côté de Buller ou de Methuen, les tourner et les écraser. Ils n'en ont rien fait. Quelques semaines plus tard, il n'était plus temps. Devant les forces qui se trouvaient devant eux, nulle autre armée au monde n'eût pu faire autre chose que de battre en retraite. Lord Roberts n'a eu à montrer aucun génie, mais seulement un bon esprit d'administrateur. Il s'est contenté de se servir de

l'énorme supériorité numérique de son armée pour dépasser sans cesse les flancs de son adversaire. Ce n'est certes point de leurs conceptions militaires qu'il faut louer ici les Anglais, mais de leur froide décision à envoyer en Afrique 220 000 hommes puisqu'il en fallait 220 000; et de l'énergie magnifique de leurs généraux, même médiocres, qui n'ont pas désespéré, qui ont attendu dans leurs positions sans reculer, sûrs que l'Angleterre ne laisserait pas leurs soldats sans secours, et leur nom sans honneur.

Ni le président Kruger ni Joubert n'ont eu jamais, semble-t-il, les illusions qu'on a nourries en Europe. Le président Kruger, dont on a accusé la corruption, a utilisé très froidement les ressources que lui offrait l'avidité des spéculateurs pour procurer un trésor de guerre à son pays. Mais il savait encore ce qui manquait à celui-ci. Le mot qu'il prononça lorsque la lutte devint inévitable est toute l'histoire de cette guerre : « L'Angleterre veut le Transvaal, elle le paiera un prix qui étonnera le monde. » Et la dernière parole de Joubert mourant fut : « Mon pauvre pays ! » Il n'y a rien de plus beau que cette résignation sublime à un sort inéluctable, ce ferme propos de ne succomber qu'après avoir combattu comme si le salut était possible. Il faut que la personnalité de la race afrikander soit bien forte pour que le président Steijn, chargé des destinées de l'Orange, ait senti que sans l'appui du Transvaal les jours de l'État-Libre étaient comptés, que son indépendance, expressément reconnue par les traités, ne serait plus qu'un leurre si Prétoria n'était plus une capitale, et qu'il ait décidé ses compatriotes non pas à vaincre, — il savait lui aussi sans doute la tâche impossible, — mais à périr comme peuple, en même temps que leurs voisins. C'est l'Orange qui a porté pendant des mois, sur son territoire, tout le poids de la guerre, et Steijn a cependant tenu jusqu'au dernier moment le pacte qui le liait au président Kruger. Trois fois il changea de capitale : Bloemfontein, Kronstadt, Lindley. Chassé trois fois, il revenait encore, dans les derniers jours de mai, sur cette terre envahie, au risque de se faire prendre, pour encourager de sa voix les derniers commandos qui restaient encore autour de Bethléem. Qu'espérait-il ? Peut-être, dominant ce sens clair des réalités, dont

il a donné tant d'épreuves, existe-t-il chez lui, comme chez Kruger et Joubert, une exaltation mystique qui lui faisait croire que le Seigneur, dont les Boers sont le peuple élu, ne les abandonnerait pas. C'est le Dieu de la Bible qui a été le véritable chef des commandos, trop indépendants, trop peu liés les uns aux autres, du Transvaal et de l'Orange. C'est lui seul qui leur montrait le but unique, assemblait leurs efforts. Tout ce que Joubert, Steijn, Kruger ont essayé, avec une intelligence plus éclairée, d'emprunter à l'Europe, sauf les armes et les munitions, leurs Burghers l'on refusé avec dédain. Leurs chefs n'ont jamais eu d'autorité que par les qualités qui les faisaient vraiment « représentatifs » de leur race.

Les Boers sont le peuple élu. A leurs yeux rien n'est plus sûr. La défaite n'est qu'une épreuve, comme celles que Dieu fit subir à Israël ; mais la promesse est claire, et l'effet n'en faillira pas. S'ils sont battus, c'est qu'ils ont péché ; qu'ils prient, qu'ils connaissent et confessent leurs péchés, et la victoire leur reviendra. Là-dessus, ces espèces de chouans calvinistes ne semblent jamais avoir eu un doute. Quand leur cœur a faibli, il a suffi de leur rappeler le Livre. A la fin de ce tragique mois de février, quand Cronje venait de capituler, que Bloemfontein était prise, Ladysmith délivrée, Kruger envoya aux armées, par le télégraphe qu'ont inventé les hommes, ces paroles divines :

« Mes frères, aussitôt que vous cesserez d'invoquer le nom du Seigneur, la peur viendra, et vous tournerez le dos à l'ennemi. Ainsi, mes frères, ne cessez pas de prier.

» Est-ce que le Tout-Puissant ne vous a pas donné suffisamment de preuves qu'il était avec vous ? Est-ce que Dieu ne vient pas de frapper des rochers pour en faire jaillir de l'eau, que vous avez tous bue ? Est-ce que ce Dieu n'est pas celui qui a dit : « Croyez en moi ! je ne vous abandonnerai » pas, et je serai avec vous jusqu'à la fin du monde » ? Cette lutte est une lutte dans laquelle nous pourrons gagner une couronne à la fois dans le sens spirituel et le sens matériel. Voyez plutôt le psaume XXVII, verset 7. Dieu a dit : « Ayez » courage, et si vous êtes faibles, je vous rendrai forts ! La » victoire est dans mes mains. Elle n'est pas dans la mul- » titude des chevaux et des chars. »

» Voyez aussi le psaume CVIII : « Ils m'ont entouré comme » des abeilles, mais au nom du Seigneur je les ai abattus, et » j'ai jeté leurs dards dans le feu. »

» Lisez cette dépêche à tous les officiers et à tous les Burghers, et dites leur que je prie Dieu de les justifier et de les rendre invulnérables, même s'ils combattent en plaine ouverte et sans avoir des rochers terrestres derrière lesquels s'abriter. »

Cronje, plus farouche, dans les retranchements de Maggersfontein faisait chanter le psaume LVIII : « Levez-vous, Seigneur Dieu des armées, Dieu d'Israël et voyez : Vous n'épargnerez aucun de ceux qui commettent l'iniquité ; dispersez-les par votre puissance, ôtez-leur tout pouvoir, ô Dieu qui êtes notre appui. » On dit qu'en pleine bataille un officier anglais tomba en poussant ce cri déchirant : « O mon Dieu, ma pauvre femme, mes pauvres enfants ! » Le Boer qui l'avait frappé fut ému. Cronje qui avait vu la scène lui cria : « Tire, Burgher, tire, et ne crains rien. Le Seigneur est avec nous et doit nous donner la victoire ! »

La proclamation mystique de février eut un effet immédiat ; quelques jours après, tous les Burghers d'Orange avaient repris les armes. A quelques lieues de Bloemfontein les Anglais perdirent sept canons, un convoi, trois compagnies. Wepener fut assiégé ! On peut se rendre compte de l'enthousiasme religieux qui jeta au mois d'octobre précédent les Boers sur le Natal. Ils étaient alors sûrs de vaincre. Dieu ne pouvait faire autrement que de leur donner la victoire, comme il l'avait toujours fait : « De quelle couleur est le drapeau de l'Angleterre ? demandait le fils d'un Burgher à son père : — Il est blanc, mon fils, je ne l'ai jamais vu autrement. » — Telles furent les espérances.

La facilité de la vie entretenait l'ardeur du soldat. On a dit que les Boers n'avaient pas d'intendance : il n'y a pas de plus grande erreur. De même que le Boer apporte quelques cartouches payées par lui, mais en recevait d'autres du gouvernement de Prétoria, il vivait sur ses propres ressources d'abord, mais aussi sur celles que Joubert avait depuis 1897 accumulées, ou qui arrivaient d'Europe par Lourenço-Marquez. Peut-être aussi, suivant la coutume ancienne, rece-

vait-il des largesses, en bœufs et en chèvres, du commandant ou du feldt-cornet. Il était en famille sur le champ de bataille. Aïeul, fils, petit-fils, se trouvaient côte à côte. L'obéissance aux chefs était volontaire, les rapports avec eux étaient libres et familiers, Une fermière écossaise du Natal, madame Kirby, qui vit arriver à Estcourt les premiers commandos, a conté d'une façon ingénue, à un journaliste de Durban, l'étonnement où l'avait mise l'aisance dégagée de leurs relations avec leurs chefs. Ils n'avaient pas de respect pour leurs officiers, ne les saluaient jamais. Devant eux ils causaient en riant. Et quand ils étaient prêts à partir ils leurs disaient : « Hein, on part ? » Décidés à continuer la guerre, ils croyaient que c'était celle dont parle la Bible, et qu'elle devait durer cinq ans. Mais après il y aurait mille ans de paix. La terre serait heureuse. Ils étaient rudes au mal, à la fatigue, aux intempéries. Pour nourriture, ils avaient de la viande séchée qu'ils faisaient griller eux-mêmes. Une couverture, un manteau contre la pluie formaient tout leur équipement, et l'un d'eux conta que, depuis un mois, il n'avait pas retiré ses vêtements. Quand ils trouvaient une flaque d'eau sur la route, ils y faisaient boire leurs chevaux, les y lavaient, et s'y débarbouillaient ensuite. La simplicité de leur esprit égalait celle de leurs habitudes. Les ballons des assiégés de Ladysmith les étonnèrent. « Ce doit être leurs dieux », pensaient-ils. Et un de ces soldats, Slim Piet, se vantait d'avoir tué le Dieu : il avait tiré dessus pour cent vingt-cinq francs de poudre et de balles.

C'était là des éléments excellents. Il leur manquait seulement une certaine sorte de courage offensif. A Elandslaagte le fer des lances anglaises les remplit de terreur. Ils se jetaient à genoux, suppliant qu'on les tuât autrement. Cette race boer, qui avait vaincu les indigènes par la supériorité du fusil sur l'arme blanche, ne connaissait plus celle-ci, se trouva désarmée devant elle. En fait, elle ne comprit la guerre qu'à la manière dont elle la faisait contre les Cafres.

*
* *

C'est là que fut la cause de ses premiers succès, et de son incapacité à en profiter. Ce fut là aussi la cause des dé-

sastres des Anglais. Ils mirent au début de la campagne une étonnante obstination à procéder par attaques de nuit. C'est ce que des Cafres n'eussent pas manqué de faire, et des Boers ne pouvaient manquer de leur côté d'être sur leurs gardes. Comme ils faisaient jadis pour les *indunas* des Zoulous, ils prenaient pour but de préférence des officiers; et, comme les Zoulous, leur ordre de bataille était le croissant. Ainsi formés ils attiraient l'ennemi sur leur centre, en simulant une débandade. Si cette feinte réussissait, les deux ailes, généralement cachées, tombaient sur les flancs de l'ennemi. Nicholson's Neck, Stormberg, Maggersfontein, ne furent pas autre chose qu'une trappe à sauvages, où l'on prit des Anglais : et c'était plus facile.

Ceux-ci n'éclairent pas. La cavalerie leur faisait défaut, et, quand ils en avaient, ils ne savaient pas s'en servir. Les officiers, particulièrement visés, affectaient de rester droits sous les balles, et se faisaient tuer héroïquement. Mais singulièrement ignorants de leurs devoirs, ne dissimulant pas plus leurs hommes qu'eux-mêmes, il les laissaient décimer avec une magnifique inutilité. A Maggersfontein, lord Methuen fit conduire ses Highlanders à la boucherie, par compagnies en formation serrée. A Colenso l'artillerie anglaise fut jetée en avant sans soutien, et se fit prendre onze canons. L'histoire des six premiers mois de la campagne est celle d'une énorme aberration, d'une étonnante incapacité à adapter les moyens à l'objet, qui rendent difficile d'apprécier le soldat boer à sa valeur réelle. On se demande ce qu'il eût pu faire contre une armée moyennement bien menée.

Mais un fait éclate : jamais les Burghers n'ont su profiter d'une victoire, jamais ils n'ont poursuivi l'ennemi. Gatacre, Buller, Methuen, qui n'avaient pas fait beaucoup pour le mériter, ils les ont laissé échapper. Battus comme des nègres, les Anglais purent toujours se reformer comme des Européens.

C'est sur quoi ne comptaient évidemment pas les adversaires, qui avaient coutume de voir, après un échec, leurs assaillants s'en aller. De plus, très courageux dans certains cas, accomplissant en pleine retraite, avec un remarquable sang-froid, des tours de force pour emmener leurs wagons et

leur artillerie, il leur répugnait de se risquer à découvert; la nécessité de lutter contre un ennemi presque toujours supérieur en nombre leur a fait considérer leur propre vie comme précieuse. C'était là des habitudes à changer, et, en lui en prouvant l'avantage par quelques succès, on arrive à changer en effet des habitudes du soldat. C'est, à proprement parler, le métier des chefs.

Par malheur, dans ce cas, les chefs avaient exactement la même mentalité, la même instruction militaire, ou plutôt le même manque d'instruction militaire que leurs hommes. Bien plus ils avaient été pris pour certaines qualités particulièrement prisées; entre autres une forme étroite et bien connue du patriotisme, qui consiste à prendre en horreur non seulement l'étranger, mais les méthodes étrangères, et à traiter d'étranger tout ce qu'on ne sait pas, ou ne comprend pas. On a vu que l'existence isolée du fermier boer, et jusqu'à la forme particulière de sa religion, le prédisposait à cette sorte d'orgueil fermé.

Enfin, l'indépendance presque complète de chaque commando rendait, malheur plus grave et irréparable, les mouvements d'ensemble, les combinaisons à grande distance impossibles. Avec un peuple de paysans chasseurs et cavaliers on peut se passer d'instruction militaire, faire des soldats en apportant des fusils sur la place du marché. Mais il n'y a pas d'État où les conditions de la vie sociale soient telles que l'officier sache son métier sans l'avoir appris. Plus au contraire le recrutement des armées les fera ressembler à des milices, et plus l'éducation des chefs devra être complète et tout embrasser. C'est bien cette éducation qui a manqué au Transvaal, et c'est aujourd'hui, pour une part, de quoi il meurt.

On s'en souvient, lorsque Cronje fut prévenu à Maggersfontein que la route de Bloemfontein allait lui être coupée, vers Jacobsdal, par la cavalerie du général French, il se contenta de répondre. : « Les Anglais n'abandonneront jamais le chemin de fer. » Éclairez cette réponse des mots par lesquels il accueillit un semblable avertissement donné par un autre officier étranger : « Monsieur, je chassais quand vous n'étiez pas né. » C'était un chasseur. Il savait que l'antilope et le

lièvre font un cercle dans leur fuite, et que leurs mœurs devant les fusils et les chevaux sont immuables. Il ne lui vint pas à l'esprit que des hommes pouvaient changer de méthodes. Il se trompait : il n'y eut que ses compatriotes qui ne changèrent point les leurs.

*
* *

Maintenant, considérons comme échu l'inévitable. L'Angleterre ayant pesé de tout son poids sur un enfant qui venait de naître, l'enfant sera étouffé, Hercule au berceau lui-même n'eût pas résisté à Briarée. Mais, de tout ce qui précède, peut-on se risquer à déduire certaines prévisions sur ce qui va suivre, ou même ce qui a dû se passer déjà et qu'on ne sait pas ?

Voici deux petits États dont l'organisme se constituait à peine, mais dont la conscience nationale était d'une incomparable exaltation : car elle était fondée sur la foi religieuse, sur l'impossibilité de comprendre un autre idéal social, et sur une organisation particulièrement forte de la famille. Et c'est l'autorité du père de famille ou du grand propriétaire qui a primé jusqu'aux derniers jours celle des chefs politiques ou militaires. Ce fut, on peut le dire, la faiblesse de l'armée boer, au même temps que l'origine de sa constitution et la cause de sa singulière résistance.

Il y avait une infinité de petits groupes parfaitement cohérents, et peu de cohésion entre ces petits groupes. On l'a bien vu après la prise de Bloemfontein d'abord, et l'invasion du Transvaal ensuite. Il n'y a plus eu de gouvernement. Chaque chef de commando a commencé d'agir suivant ses intérêts ou ses instincts personnels. Plus tard, on saura s'il est vrai que certains d'entre eux, et les plus importants par le nombre des hommes groupés sous leurs ordres, avaient des intérêts dans les mines d'or, et ont craint que le président Kruger ne les détruisît. Certains correspondants anglais l'ont affirmé. Ils ont pu le faire pour jeter la défiance dans l'âme des Burghers, et il ne faut pas les croire sur parole. Mais il se peut aussi qu'ils l'aient dit parce que le service des renseignements de lord Roberts avait des raisons pour espérer des

défections de ce genre. Elles étaient à présumer : le Transvaal était un État trop jeune. Ses éléments, concentrés un moment par la nécessité de lutter contre l'Angleterre, se sont dissous quand cette lutte est devenue impossible, et certaines grandes familles ont fait leur paix de leur côté afin de sauver ce qu'elles pourraient de leur pouvoir, de leur influence, ou simplement de leur fortune.

Mais, pour la même raison, le phénomène contraire se produira également. Chaque fermier du Transvaal, en cas de destruction de l'État, se considérera comme ayant repris sa complète liberté. Tous ceux qui n'ont rien à perdre, tous ceux chez qui la vieille exaltation huguenote fait taire tout autre sentiment, continueront la guerre pour leur compte. Ce sera l'insurrection, la chasse à l'Anglais, le coup de fusil derrière un buisson, la retraite des groupes importants et indomptables dans les régions montagneuses et boisées du Nord. Cela ne changera rien au résultat final ? Rien n'est plus évident. Mais c'est l'état de siège pour le Transvaal pendant de longues années. Un état de siège que l'Angleterre devra appuyer par cinquante mille hommes, et peut-être par une armée plus nombreuse encore. Elle devra compter non pas seulement avec la chouannerie huguenote des désespérés, mais avec toute la population en apparence domptée : avec les femmes qui ont perdu leurs maris et leurs enfants, et dont on a vu le rôle dans cette guerre ; avec les hommes, qui se diront : « Nous valons bien plus que nos vainqueurs, car ils étaient deux cent vingt mille, et nous trente mille. Chacun de nous vaut sept Anglais. » Qu'on ajoute à ces motifs de haine amère et inexpiable la quotidienne souffrance de vivre sous de nouvelles lois, avec le cerveau le moins fait pour comprendre les nouveautés, et d'être privé du droit de se gouverner soi-même, quand on est, suivant le mot de Farini, « politicailleur jusqu'aux moelles ».

Depuis le XVIIIe siècle, depuis le partage de la Pologne, on n'a jamais vu une chose aussi grave que celle qui va se passer : la suppression pure et simple de deux États, et d'une nationalité. Encore le principe du respect des nationalités n'était-il pas, au XVIIIe siècle, ce qu'il est devenu, un dogme indiscuté. Nous avons vu la Turquie, l'Italie, le Danemark,

la France, perdre des provinces, mais ces États sont demeurés, mais les Turcs de Thessalie eux-mêmes n'ont eu qu'à faire quelques lieues pour retrouver la domination du chef de leur croyance, vivre selon leur foi et leurs mœurs, conserver la supériorité de statut sur les infidèles à laquelle ils croient avoir droit. Ceux de nos Alsaciens qui n'ont pas voulu être Allemands, ont pu sentir de la terre française sous leurs pieds. Jadis, quand les Maures abandonnèrent l'Espagne, gagnèrent la Tunisie, ils emportèrent la clef de leurs maisons de Grenade, et attendirent, campés en Afrique, le moment où Dieu rendrait la victoire à leur race, et où ils rentreraient dans leurs demeures. Ces clefs, leurs descendants les ont encore, et les montrent.

Où iront les Boers ? La France et la Hollande, d'où ils sortirent, sont encombrées, ils n'y peuvent revenir. Toute la terre est prise, l'Afrique est partagée. Il n'y a pas un coin du monde où ils puissent conduire leur Dieu, et leurs bœufs.

Presque tous, ils vont rester sur cette terre qu'ils croient leur avoir été promise. Si leur foi religieuse ne faiblit pas — et pourquoi faiblirait-elle ? c'est le seul bien qui leur reste — l'obstination de leurs espérances égalera celle du peuple juif.

Vaincu, le président Kruger a gagné quelque chose dans cette guerre. L'abîme qui sépare la race afrikander de la race anglaise est maintenant peut-être infranchissable. Les Hollandais du Cap, à cette heure, savent ce qu'ils sont. Beaucoup ont pris part à la guerre. Beaucoup ont été persécutés dans leur chair ou leurs biens. Tous ont subi cette forme moderne, immatérielle et pourtant harassante de la persécution : les réquisitoires de la presse. Et pour répondre à cette persécution, une voix s'est élevée, plus éloquente et plus haute, celle d'Olive Schreiner. C'est fini : l'histoire enseigne qu'un peuple qui a une littérature ne peut plus mourir. Le livre perpétue sa conscience. Que fera l'Angleterre ? Elle va supprimer les droits politiques des citoyens de l'Orange et du Transvaal. Cela n'est rien, et dans son for intérieur c'est un acte qu'elle se reproche. Donc, elle essaiera de submerger la race boer sous un flot d'émigrants, elle jettera sur le sol africain tout ce qu'elle pourra y rassembler d'Écossais, d'Australiens, de Canadiens. Il n'y a qu'un malheur : c'est que l'Australie et le

Canada sont des pays plus riches que l'Afrique Australe, où les mines seules continueront d'attirer les convoitises. Il peut venir des colons, cependant : leur afflux compensera-t-il le progrès naturel de cette race boer si féconde ?

Il ne faut pas dire que la réconciliation est impossible. L'avenir est fait de tant d'éléments qu'on ne les distingue jamais tous, et pourtant, en oublier un seul, c'est fausser le résultat. Il est seulement permis d'affirmer que jamais tâche plus difficile n'a été imposée à un vainqueur, qui a triomphé sans beaucoup de gloire et dont l'auréole est bien pâle. Le sang afrikander a trop coulé sur cette terre d'Afrique, elle en est trop profondément imprégnée, pour que les survivants n'en sentent pas longtemps l'odeur. L'antagonisme économique des deux races ne disparaîtra point parce que les forts de Prétoria seront rasés : et comme, ailleurs que dans le Rand, il n'y a guère d'autre vie à mener sur les immensités du Veldt que la vie qu'y mènent les Boers, l'idéal pastoral et agricole va être humilié, mais non détruit. La langue, la famille, les conceptions religieuses et sociales survivent. Il faudra pour les tuer bien des années.

PIERRE MILLE

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU[1]

Dès l'heure de la première nuit, Stelio, pour gagner la maison de la Foscarina, préférait entrer par la grille du jardin Gradenigo et passer au milieu des arbres et des arbustes redevenus sauvages. L'actrice avait obtenu de faire communiquer son jardin avec celui du palais abandonné, par une brèche ouverte dans le mur de séparation. Mais, depuis quelque temps, lady Myrta était venue habiter les vastes chambres silencieuses qui avaient eu pour dernier hôte le fils de l'impératrice Joséphine, le vice-roi d'Italie. Ces chambres s'étaient ornées de vieux instruments sans cordes et le jardin s'était peuplé de beaux lévriers sans proie.

Rien ne semblait à Stelio plus doux et plus triste que ce chemin vers la femme qui l'attendait en comptant les heures, si lentes et pourtant si fugaces. Dans l'après-midi, le quai de San-Simeon-Piccolo se dorait comme une rive de fin albâtre. Les reflets du soleil jouaient avec les fers des proues alignées près du débarcadère, frissonnaient sur les marches de l'église et sur les colonnes du péristyle, animaient les pierres disjointes et usées. Quelques felses pourris gisaient à l'ombre, sur les dalles, avec leur serge que les pluies avaient endommagée et déteinte, pareils à des catafalques délabrés par l'usage

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai et 1er juin.

funèbre, à des poêles vieillis sur le chemin du cimetière. D'un palais déchu, converti en fabrique de cordages, une suffocante odeur de chanvre sortait par les barreaux de fer qu'obstruait un duvet grisâtre, semblable à un enchevêtrement de toiles d'araignées. Là, au fond du Campiello della Comare, herbeux comme l'enclos consacré d'une paroisse champêtre, s'ouvrait la grille du jardin, entre deux pilastres que couronnaient des statues mutilées où les rameaux du lierre, desséchés sur leurs membres, offraient l'image de veines en relief. Rien ne paraissait au visiteur plus doux et plus triste. Autour du Campiello, les cheminées des humbles maisons fumaient en paix vers la coupole verte. De temps à autre, un vol de pigeons, quittant les sculptures des Scalzi, traversait le canal; on entendait le sifflet d'un train passant sur le pont de la lagune, la cantilène d'un cordier, le bourdonnement de l'orgue, la psalmodie des prêtres. L'été des morts trompait la mélancolie de l'amour.

— Hélion! Sirius! Altaïr! Donovan! Ali-Nour! Nerissa! Piuchebella!

Assise sur un banc contre le mur tapissé de rosiers, lady Myrta appelait ses chiens. La Foscarina était près d'elle, debout, dans un costume fauve qui rappelait cette fière étoffe appelée rouanne, en usage autrefois à Venise. Le soleil enveloppait les femmes et les roses dans une même tiédeur blonde.

— Vous êtes vêtue aujourd'hui comme Donovan, — dit lady Myrta à l'actrice, avec un sourire. — Savez-vous que Stelio préfère Donovan à tous les autres?

La Foscarina se colora de rougeur. Elle chercha des yeux le lévrier fauve.

— C'est le plus beau et le plus fort, dit-elle.

— Je crois qu'il le désire, — ajouta la vieille dame avec une indulgente douceur.

— Que ne désire-t-il pas?

Lady Myrta remarqua la mélancolie qui voilait la voix de l'amante. Elle garda le silence quelques instants.

Les chiens étaient là, graves et tristes, pleins de somnolence et de rêves, loin des plaines, des steppes et des déserts, accroupis sur le pré de trèfle où serpentaient les courges avec leurs fruits creux, d'un vert jaune. Les arbres étaient immobiles, comme s'ils eussent été fondus dans le même bronze

qui recouvrait les trois coupoles inégales de San-Simeone. Le jardin avait le même aspect sauvage que le grand édifice de pierre terni par la fumée tenace du Temps, strié par la rouille des ferrures qui avait coulé sous les pluies d'innombrables automnes. Et, tout entière, la chevelure d'un grand pin résonnait de ce ramage qui certainement, à cette minute, devait arriver aussi, du jardin clos, jusqu'aux oreilles de Radiana.

« Il vous fait souffrir ? » aurait voulu demander la vieille femme à l'amante : car ce silence lui pesait, et elle se sentait réchauffer par l'ardeur de cette âme douloureuse comme par ce tardif été. Mais elle n'osa pas. Elle poussa un soupir. Son cœur, toujours jeune, palpitait au spectacle de la passion désespérée et de la beauté menacée. « Ah ! vous êtes belle encore, et votre bouche attire encore les baisers, et l'homme qui vous aime peut s'enivrer encore de votre pâleur et de vos regards ! » pensait-elle en considérant l'actrice absorbée, vers laquelle s'allongeaient les roses de novembre. « Mais moi, je suis un spectre. »

Elle baissa les yeux, vit sur ses genoux ses propres mains déformées ; et elle s'étonna que ces mains fussent les siennes, tant elles lui semblèrent tordues et mortes, lamentables monstres qui ne pouvaient toucher sans provoquer le dégoût, qui ne pouvaient caresser désormais que les chiens somnolents. Elle sentit les rides sur sa face, les fausses dents contre ses gencives, les cheveux postiches sur sa tête, toute la ruine de son pauvre corps qui jadis avait obéi aux grâces de son esprit délicat ; et elle s'étonna de sa propre persistance à lutter contre les ravages des ans, à se tromper elle-même, à recomposer chaque matin la ridicule illusion avec les essences, avec les huiles, avec les onguents, avec les fards, avec les teintures. Mais, dans le printemps continuel de son rêve, sa jeunesse ne demeurait-elle pas toujours présente ? Hier, hier encore, n'avait-elle pas caressé un aimable visage avec ses doigts parfaits, chassé le renard et le cerf dans les hauts comtés, dansé avec son fiancé dans un parc, sur un air de John Dowland ?

« Il n'y a pas de miroirs chez la comtesse de Glanegg : il y en a trop chez lady Myrta ! — pensait la Foscarina. — La première a caché aux autres et à elle-même sa décadence ; la

seconde s'est vue chaque matin vieillir, a compté ses rides une à une, a ramassé dans son peigne ses cheveux morts, a senti ses dents vaciller dans ses gencives pâles; et elle a voulu réparer par les artifices le dommage irréparable. Pauvre âme tendre qui voudrait vivre encore charmante et souriante! Mais il faut disparaître, mourir, s'abîmer sous terre! » Elle aperçut le petit bouquet de violettes que lady Myrta portait épinglé au bas de sa jupe. En toute saison, il y avait là, dans un pli, une fleur fraîche, à peine visible, comme le signe de la quotidienne illusion printanière, de l'enchantement toujours nouveau qu'elle se donnait à elle-même par le souvenir, par la musique, par la poésie, par tous les arts du rêve, contre la vieillesse, contre l'infirmité, contre la solitude. « Il faut vivre une suprême heure de flamme et puis disparaître à jamais sous terre, avant que tout charme soit évanoui, avant que toute grâce soit morte. »

Elle sentit la beauté de ses propres yeux, la voracité de ses lèvres, la force rude de ses cheveux pliés par la tempête, toute la puissance des rythmes qui sommeillaient dans ses muscles et dans ses os. Elle réentendit les paroles de son ami, celles qui l'avaient louée; elle le revit dans la fureur du désir, dans la douceur de l'alanguissement, dans l'oubli le plus profond. « Quelques jours encore, quelques jours encore je lui plairai, je lui brûlerai le sang. Quelques jours encore! » Les pieds dans l'herbe, le front au soleil, parmi l'odeur des roses qui se fanaient, dans cette robe fauve qui la faisait pareille au magnifique animal de proie et de course, elle se consumait de passion et d'attente, avec une soudaine effervescence de vie, comme si dans le présent eût reflué cet avenir auquel elle renonçait par une volonté de mort. « Viens! Viens! » En elle-même, elle appelait l'aimé, avec une sorte d'ivresse, sûre qu'il allait venir, puisqu'elle le pressentait, et que jamais son pressentiment ne l'avait trompée. « Quelques jours encore! » Chaque minute passée lui paraissait une spoliation inique. Immobile, elle désirait et souffrait vertigineusement. Au battement de son pouls, vibrait tout le jardin sauvage, pénétré de chaleur jusque dans les racines. Elle crut qu'elle allait perdre connaissance et se laisser choir.

— Ah! voilà Stelio! — s'écria lady Myrta, en apercevant le jeune homme qui apparaissait entre les lauriers.

L'amante se retourna, rapide, colorée de rougeur. Les lévriers se levèrent, dressèrent les oreilles. La rencontre des deux regards eut un jaillissement d'éclair. Encore une fois, comme toujours en présence de la créature merveilleuse, l'aimé avait la divine sensation d'être enveloppé tout à coup dans un éther enflammé, dans un vibrant effluve qui semblait l'isoler de l'atmosphère commune et en quelque sorte le ravir. Ce prodige d'amour, il l'avait un jour associé à une image physique, en se rappelant que, certain soir lointain de son enfance, comme il traversait un terrain solitaire, il s'était vu enveloppé soudain par des feux follets et avait jeté un cri.

— Vous étiez attendu par tout ce qui vit dans cette enceinte, — lui dit lady Myrta, avec un sourire qui dissimulait le trouble de ce pauvre cœur juvénile emprisonné dans ce vieux corps infirme, au spectacle de l'amour et du désir. — En venant, vous avez obéi à un appel.

— C'est vrai, — dit le jeune homme, qui déjà tenait par le collier Donovan accouru près de lui en souvenir des habituelles caresses. — Le fait est que j'arrive de fort loin. Devinez d'où?

— D'un paysage de Giorgione!

— Non; du cloître de Santa-Apollonia. Connaissez-vous le cloître de Santa-Apollonia?

— C'est votre invention d'aujourd'hui?

— Mon invention? Nullement; c'est un cloître en pierre, un cloître véritable, avec ses colonnettes et son puits.

— Cela est possible; mais tous les lieux que vous regardez deviennent vos inventions, Stelio!

— Ah! lady Myrta, ce cloître est un joyau que je voudrais vous donner, que je voudrais transporter ici, dans votre jardin! Imaginez un petit cloître secret, ouvert sur une ordonnance de colonnes accouplées et exténuées comme les sœurs qui se promènent au soleil pendant le jeûne, très délicates, ni blanches, ni grises, ni noires, mais de la plus mystérieuse couleur qu'ait jamais donnée à la pierre ce grand maître coloriste, le Temps; et, au milieu, un puits; et, sur la margelle usée par la corde, un seau sans fond. Les nonnes

ont disparu ; mais je crois que les ombres des Danaïdes fréquentent ce lieu...

Il s'interrompit tout à coup en se voyant environné par la troupe des lévriers ; et il se mit à imiter les voix gutturales que jette dans les chenils l'homme de la meute. Les chiens devinrent inquiets ; leurs yeux mélancoliques se ravivèrent. Deux d'entre eux, qui étaient restés à l'écart, accoururent avec des bonds allongés par-dessus les arbustes et s'arrêtèrent devant lui, secs et luisants comme des paquets de nerfs enveloppés de soie.

— Ali-Nour ! Crissa ! Nerissa ! Clarissa ! Altaïr ! Hélion ! Hardicanute ! Veronese ! Hierro !

Il les connaissait tous par leur nom ; et eux, quand il les appelait, semblaient le reconnaître pour leur maître. Il y avait là le lévrier d'Écosse, natif des hautes montagnes, au poil épais et rude, plus dur et plus fourré vers les joues et le museau, gris comme le fer neuf ; et le lévrier d'Irlande, destructeur de loups, rougeâtre, robuste, dont l'œil brun tournait en montrant le blanc ; et celui de Tartarie, moucheté de jaune et de noir, originaire des immenses steppes asiatiques où, la nuit, il gardait la tente contre les hyènes et les léopards ; et celui de Perse, blond et petit, aux oreilles couvertes de longs poils soyeux, à la queue touffue, pâle sur les flancs et le long des jambes, plus gracieux que les antilopes qu'il avait tuées ; et le *galgo* espagnol, immigré avec les Maures, ce magnifique animal que le nain pompeux tient en laisse dans le tableau de Vélasquez, instruit à courre et à forcer dans les plaines nues de la Manche ou dans les landes de Murcie et d'Alicante, couvertes d'alfa ; et le sloughi arabe, le déprédateur illustre du désert, à la langue et au palais noirâtres, avec tous les tendons visibles, avec toute l'ossature se révélant à travers la peau fine, noble cœur fait d'orgueil, de courage et d'élégance, habitué à dormir sur de beaux tapis et à boire le lait pur dans un vase pur. Et, rassemblés comme une meute, ils frémissaient autour de celui qui savait réveiller dans leur sang engourdi les instincts primitifs de la poursuite et du carnage.

— Qui de vous était le meilleur ami de Gog ? — demanda-t-il

en regardant les uns après les autres ces beaux yeux inquiets qui se fixaient sur lui. — Toi, Hierro? Toi, Altaïr?

Son accent singulier animait les bêtes sensitives qui l'écoutaient avec un grondement sourd et interrompu. Chacun de leurs mouvements suscitait une onde luisante dans leur pelage divers; et les longues queues, recourbées à l'extrémité comme des crochets, battaient légèrement les cuisses musculeuses, les jarrets bas.

— Eh bien, je vous dirai ce que j'ai tu jusqu'à ce jour : Gog, vous entendez? celui qui, d'un seul coup de ses mâchoires, cassait les reins du lièvre, Gog est estropié.

— Oh! vraiment? — s'écria lady Myrta, très affligée. — Est-il possible, Stelio? Et Magog?

— Magog est sain et sauf.

C'était la couple de lévriers que lady Myrta avait donnée à son jeune ami et que celui-ci avait emmenée dans sa maison au bord de la mer.

— Mais comment cela est-il arrivé?

— Ah! le pauvre Gog! Il avait déjà tué trente-sept lièvres. Il possédait toutes les vertus de la grande race : la rapidité, la résistance, une promptitude inouïe dans les voltes, et le désir constant de tuer la proie, et la manière classique de la saisir par derrière en courant droit sur elle et faisant le crochet avec elle, presque toujours au même instant. Avez-vous jamais assisté à une course de lévriers, Foscarina?

Elle était si attentive que son nom, prononcé à l'improviste, la fit tressaillir.

— Jamais.

Elle était suspendue aux lèvres de Stelio, fascinée par leur instinctive expression cruelle tandis qu'il expliquait l'œuvre de sang.

— Jamais? Alors vous ne connaissez pas l'un des plus rares spectacles de hardiesse, de véhémence et de grâce qu'il y ait au monde. Regardez!

Il attira vers lui Donovan, se pencha, le palpa de ses mains expertes.

— Dans la nature, il n'existe pas de machine plus précise et plus puisamment adaptée à sa destination. Le museau est aigu pour fendre l'air, long pour que les mâchoires puissent

briser la proie du premier coup. Le crâne est large entre les deux oreilles pour contenir le plus grand courage et la plus grande adresse. Les joues sont sèches et musculeuses, les lèvres si courtes qu'elles recouvrent à peine les dents...

Avec une facilité sûre, il ouvrit la gueule du chien, qui n'essaya pas de résister. La denture apparut, éblouissante, et le palais marqué de larges ondulations noires, et la langue mince et rose.

— Regardez ces dents ! Regardez comme les canines sont longues et un peu crochues à la pointe, pour mieux tenir prise ! Nulle autre espèce de chien n'a la gueule construite pour mordre d'une façon aussi parfaite.

Ses mains s'attardaient à cet examen, et il semblait que son admiration pour ce superbe exemplaire n'eussent pas de limites. Il avait posé un genou dans le trèfle et recevait au visage l'haleine de l'animal qui se laissait palper avec une docilité insolite, comme s'il eût compris l'éloge du bon connaisseur et en eût joui.

— Les oreilles sont petites et attachées très haut, droites quand l'animal est excité, mais tombantes et comme adhérentes au crâne quand il est au repos. Elle n'empêchent pas d'ôter et de remettre le collier sans défaire la boucle. Voyez !

Il ôta et remit le collier, qui cerclait exactement le cou.

— Un cou de cygne, long et flexible, qui lui permet de happer le gibier à toute vitesse sans perdre l'équilibre. Ah ! une fois, j'ai vu Gog saisir en l'air un lièvre qui avait bondi par-dessus un fossé... Mais observez maintenant les parties les plus importantes : la largeur et la profondeur de la poitrine, pour la longue haleine ; l'obliquité des épaules proportionnée à la longueur des jambes ; la formidable masse musculaire des cuisses ; les jarrets courts, l'épine dorsale creuse entre deux faisceaux de muscles solides... Regardez ! Les vertèbres d'Hélion sont visibles en relief, celles de Donovan sont cachées dans un sillon. Les pattes ressemblent à celles des chats, avec les ongles rentrés, pas trop cependant : des pattes élastiques, sûres. Et quelle élégance dans les côtes, disposées à la façon d'une belle carène, et dans cette ligne qui s'efface vers l'abdomen complètement effacé ! Tout concourt à une seule fin. La queue, forte au point d'attache et fine à l'extrémité

— regardez! — presque pareille à celle d'un rat, sert de gouvernail à l'animal et lui est nécessaire pour tourner quand le lièvre fait un crochet. Vérifions, Donovan, si en cela aussi tu es parfait.

Il prit la pointe de la queue, la passa sous la cuisse, la tira vers l'os de la hanche, parvint à lui faire toucher exactement l'apophyse.

— Oui, parfait! Un jour, j'ai vu un Arabe de la tribu d'Arbâa prendre cette mesure sur son sloughi. Ali-Nour, tremblais-tu, quand tu apercevais le troupeau des gazelles? Figurez-vous, Foscarina : le sloughi tremble quand il découvre la proie; il tremble comme un roseau, et tourne vers son seigneur des yeux doux et suppliants, pour qu'on le détache! Je ne sais pourquoi cela me plaît et m'émeut si fort. Terrible est en lui le désir de tuer; tout son corps est prêt à se détendre comme un arc; et il tremble! Non de peur, non d'incertitude; il tremble de ce désir. Ah! Foscarina, si vous voyiez en ce moment-là un sloughi, vous ne manqueriez pas de lui dérober sa façon de trembler, et vous sauriez la rendre humaine par votre art tragique, et vous donneriez encore aux hommes un nouveau frisson... Sus! Ali-Nour, torrent de rapidité dans le désert! Te souvient-il d'avoir ainsi tremblé? Maintenant, tu ne trembles que de froid...

Allègre et mobile, Stelio lâcha Donovan, prit entre ses mains la tête serpentine du tueur de gazelles et le regarda au fond de ces pupilles où flottait la nostalgie des pays torrides et silencieux, des tentes déployées après l'étape aux mirages trompeurs, des feux allumés pour le repas du soir sous les larges étoiles qui semblent vivre dans la palpitation du vent à la cime des palmiers.

— Des yeux de rêve et de mélancolie, de courage et de fidélité! Avez-vous jamais songé, lady Myrta, que le lévrier aux beaux yeux est précisément le mortel ennemi des animaux aux beaux yeux, comme la gazelle et le lièvre?

La Foscarina était entrée dans ce corporel enchantement d'amour par où il semble que les confins de la personne se dilatent et se fondent dans l'air, si bien que toutes les paroles et tous les actes de l'aimé suscitent chez l'amante un tremblement plus doux que n'importe quelle caresse. Le jeune

homme avait pris entre ses mains la tête d'Ali-Nour; mais c'était sur ses propres tempes qu'elle sentait le toucher de ces mains. Le jeune homme examinait les pupilles d'Ali-Nour; mais c'était au fond de son âme propre qu'elle sentait ce regard. Et il lui parut que la louange donnée aux yeux du lévrier allait à ses propres yeux.

Elle était là, debout sur l'herbe comme ces fiers animaux qu'il aimait, vêtue comme celui qu'il préférait entre tous, comme eux hantée par le confus souvenir d'une lointaine origine, et un peu étourdie par l'ardeur des rayons que reflétait le mur tapissé de rosiers, comme dans l'étourdissement et le feu d'une fièvre légère. Elle entendait Stelio parler de ces choses vivantes, de ces membres aptes à la course et à la prise, de la vigueur, de l'adresse, de la puissance naturelle, de la vertu du sang; et elle le voyait près de terre, dans l'odeur de l'herbe, dans la chaleur du soleil, flexible et fort, palpant la peau et les os, mesurant l'énergie des muscles visibles, jouissant au conctact de ces corps généreux, participant presque à cette bestialité délicate et cruelle qu'il s'était souvent complu à représenter dans les inventions de son art. Et elle-même, les pieds dans la terre chaude, sous les souffles du ciel, semblable par la couleur de son vêtement au déprédateur fauve, elle sentait monter des racines de sa propre substance un étrange sentiment de bestialité primitive et comme l'illusion d'une lente métamorphose où elle perdrait une partie de sa conscience humaine et redeviendrait une fille de la nature, une force ingénue et brève, une vie sauvage.

Ne touchait-il pas ainsi en elle le plus obscur mystère de l'être? Ne lui faisait-il pas sentir ainsi la profondeur animale d'où avaient jailli ces révélations de son génie tragique, inattendues et qui avaient secoué, enivré la multitude comme les spectacles du ciel et de la mer, comme les aurores, comme les tempêtes? Lorsqu'il lui avait parlé du sloughi tremblant, n'avait-il pas deviné de quelles analogies naturelles l'actrice tirait les puissances d'expression qui émerveillaient les poètes et les peuples? C'était parce qu'elle avait retrouvé le sens dionysiaque de la nature naturante, l'antique ferveur des énergies instinctives et créatrices, l'enthousiasme du dieu multiforme émergé de la fermentation

de tous les sucs, c'était pour cela qu'elle apparaissait au théâtre si nouvelle et si grande. Quelquefois, elle avait cru sentir en elle-même l'imminence de ce prodige qui faisait se gonfler d'un lait divin le sein des Ménades à l'approche des petites panthères avides de nourriture.

Elle était là, debout sur l'herbe, agile et fauve comme le lévrier favori, pleine du souvenir confus d'une lointaine origine, vivante et désireuse de vivre sans mesure pendant l'heure brève qui lui était concédée. Elles étaient évanouies, les molles vapeurs des larmes ; tombées, les aspirations douloureuses vers la bonté et le renoncement, disparues, toutes les grises mélancolies du jardin abandonné. La présence de l'animateur élargissait l'espace, changeait le temps, accélérait le battement du cœur, multipliait la faculté de jouir, créait une fois encore le fantôme d'une fête magnifique. Elle était une fois encore telle qu'il voulait la façonner, oublieuse des misères et des craintes, guérie de tout mal triste, créature de chair qui vibrait dans le jour, dans la chaleur, dans le parfum, dans les jeux des apparences, prête à traverser avec lui les plaines évoquées et les dunes et les déserts dans la furie des poursuites, à s'enivrer de cette ivresse, à se réjouir au spectacle du courage, de l'astuce, des proies sanglantes. De seconde en seconde, par ses paroles, par ses gestes, il la faisait à sa ressemblance.

— Ah ! chaque fois que je voyais le lièvre se rompre sous les dents du chien, un éclair de regret passait dans ma joie, pour ces grands yeux humides qui s'éteignaient ! Plus grands que les tiens, Ali-Nour, et que les tiens aussi, Donovan, et splendides comme les étangs, durant les soirs d'été, avec leurs forêts de joncs qui s'y baignent, avec tout le ciel qui s'y mire et qui s'y transfigure. Avez-vous jamais vu un lièvre le matin, sortir des sillons fraîchement ouverts par la charrue, courir quelques instants sur le givre argenté, puis s'arrêter dans le silence, s'asseoir sur ses pattes de derrière, dresser les oreilles, regarder l'horizon ? Il semble que son regard pacifie l'Univers. Le lièvre immobile qui, dans une trêve de sa perpétuelle inquiétude, contemple la campagne fumante ! Il serait impossible d'imaginer un plus sûr indice de paix parfaite aux alentours. A cet instant-là, c'est un animal sacré qu'il faut adorer...

Lady Myrta eut un éclat de son rire juvénile qui découvrit sa denture chryséléphantine et fit remuer sous son menton ses peaux de tortue.

— Ce doux Stelio ! — s'écria-t-elle, riant toujours. — Adorer d'abord, puis mettre en pièces. Telle est votre coutume, n'est-ce pas ?

La Foscarina regarda la rieuse avec étonnement, car elle l'avait oubliée ; et cette femme, assise là sur ce banc de pierre jauni par les lichens, avec ces mains tordues, avec cette scintillation d'or et d'ivoire entre les lèvres minces, avec ces petits yeux glauques sous les paupières flasques, avec cette voix enrouée et ce rire clair, la fit penser à une de ces vieilles fées palmipèdes qui vont par la forêt suivies d'un crapaud obéissant. Dans l'oubli où elle s'était perdue, les étranges paroles ne la pénétrèrent pas; néanmoins, elles lui furent désagréables comme un grincement.

— Ce n'est pas ma faute, — répondit Stelio, — si les lévriers sont faits pour tuer les lièvres et non pour somnoler entre les murs d'un jardin, sur l'eau d'un canal mort.

De nouveau il se mit à imiter les voix gutturales que jette dans les chenils l'homme de la meute :

— Crissa ! Nérissa ! Altaïr ! Sirius ! Piuchebella ! Hélion !

Les chiens excités s'agitaient ; leurs yeux se rallumèrent ; leurs muscles secs tressaillirent sous le pelage fauve, noir, blanc, plombé, tacheté, moucheté ; les longues cuisses se courbèrent sur les jarrets comme des arcs prêts à se détendre pour décocher dans l'espace l'ossature plus aride et plus agile qu'un faisceau de flèches.

— Là, là, Donovan ! Là !

Du doigt, il montrait sur l'herbe, au fond du jardin, une forme d'un gris rougeâtre qui offrait l'apparence d'un lièvre aux oreilles couchées, accroupi. Sa voix impérieuse trompait les lévriers hésitants. Et il était beau de voir au soleil ces corps maigres et robustes, dans leur soie vivante, reluire, frémir et onduler à l'incitation de la voix humaine, comme, dans les pavoisements, les plus légers drapeaux sous le souffle de la brise.

— Là, Donovan !

Et le grand chien fauve le regarda dans les prunelles, fit

un bond formidable, s'élança vers la proie illusoire avec toute la véhémence de son instinct réveillé. En une seconde il l'atteignit; il s'arrêta, déçu; il demeura en arrêt, plié sur les pattes antérieures, le cou allongé; puis, de nouveau, il bondit, se mêla aux jeux de la bande qui l'avait suivi en grand désordre, se prit de querelle avec Altaïr; puis, le museau dressé, il poursuivit en aboyant un vol de moineaux qui, de la cime du pin, s'élevaient dans l'azur avec un gai frou-frou d'ailes.

— Une courge! une courge! — criait l'imposteur parmi les éclats de rire. — Pas même un lapin! Pauvre Donovan! Un coup de dent sur une citrouille! Ah! pauvre Donovan, quelle humiliation! Prenez garde, lady Myrta, que, de honte, il n'aille se noyer dans le canal.

Prise par la contagion de l'hilarité, la Foscarina riait avec lui. Sa robe rouanne et les robes des lévriers brillaient au soleil oblique sur le vert du trèfle. La blancheur de ses dents et son rire sonore lui emplissaient la bouche d'une jeunesse nouvelle. L'ennui du jardin séculaire se déchirait comme les toiles d'araignée quand une main violente ouvre une fenêtre depuis longtemps close.

— Voulez-vous Donovan? — dit lady Myrta, avec une grâce malicieuse qui était celle de son âme et qui se perdit dans ses rides comme un ruisseau dans un ravin. — Je connais, je connais votre art...

Stelio cessa de rire, et il rougit comme un enfant.

Un flot de tendresse gonfla le sein de la Foscarina, pour cette rougeur puérile. Tout entière elle étincela d'amour. Et un désir fou de prendre l'aimé entre ses bras fit trembler ses poignets, ses lèvres.

— Le voulez-vous? — demanda de nouveau lady Myrta, heureuse de pouvoir donner et reconnaissante à celui qui savait recevoir le don avec un plaisir si frais et si vivace. — Donovan est à vous!

Avant de dire merci, Stelio chercha des yeux le lévrier avec une sorte d'angoisse. Il le revit splendide, puissant, très beau, avec l'empreinte du style sur chacun de ses membres, comme si Pisanello l'avait dessiné pour le revers d'une médaille.

— Mais Gog? Qu'est-il advenu de Gog? Vous ne nous en

avez plus rien dit ! — ajouta la donatrice. — Ah ! comme on oublie facilement les invalides !

Stelio regardait la Foscarina, qui s'était retournée et s'en allait vers le groupe des lévriers, cheminant sur l'herbe, avec une svelte ondulation un peu semblable à ce pas que les vieux Vénitiens appelaient justement « à la lévrière ». La robe rouanne, dorée par le soleil couchant, paraissait flamboyer sur sa personne flexible. Et il était évident qu'elle se dirigeait ainsi vers l'animal de sa couleur, à qui l'actrice, par un profond instinct mimique, s'assimilait étrangement, tout près d'une métamorphose.

— Ce fut après une course, — expliqua Stelio. — J'avais l'habitude de lancer chaque jour un lièvre sur les dunes, le long du rivage. Souvent les campagnards m'en apportaient de vivants : de ceux de ma terre, bruns, robustes, prompts à la défense, très rusés, capables de griffer et de mordre. Ah ! lady Myrta, il n'est aucun terrain de course plus beau que ma plage libre. Vous connaissez les hauts plateaux immenses du Lancashire, le sol desséché du Yorkshire, les dures plaines d'Altcar, les marais de la basse Écosse, les sables de l'Angleterre méridionale ; mais un galop sur mes dunes plus blondes et plus lumineuses que les nuages d'automne, par-dessus les buissons de genévrier et de tamaris, par-dessus les étroites embouchures limpides des petites rivières, par-dessus les petits étangs salés, le long de la mer plus verte qu'une prairie, en vue des montagnes de neige et d'azur, cela obscurcirait vos plus heureux souvenirs, lady Myrta.

— Italie ! — soupira la vieille fée bénigne. — Italie, fleur du monde !

— C'était sur cette plage que je lançais le lièvre. J'avais instruit un homme à découpler les chiens au moment voulu, et je suivais la course à cheval... Certes, Magog est un excellent coureur ; mais je n'avais jamais vu un tueur plus ardent et plus prompt que Gog...

— Il est des chenils de Newmarket ! — dit la donatrice avec orgueil.

— Un jour, je revenais à la maison par le bord de la mer. La course avait été brève ; Gog avait rejoint le lièvre après deux ou trois milles. Je revenais au petit galop, rasant l'eau

calme. Gog galopait de front avec mon cheval Cambyse; et, de temps à autre, il s'élançait vers la pièce de gibier pendue à l'arçon de ma selle, en aboyant. Tout à coup, devant une charogne qui se trouvait sur le sable, mon cheval fit un bond à droite et, dans l'écart, frappa de son fer le chien qui se mit à hurler, en relevant sa patte gauche de devant, cassée, semblait-il, à la cheville. J'arrêtai à grand'peine la bête effarouchée, et je revins sur mes pas. Mais, dès que Cambyse aperçut de nouveau la charogne, il fit volte-face et me força la main. Ce fut alors une fuite vertigineuse à travers les dunes. Quelques instants plus tard, avec une émotion que je ne saurais dire, j'entendis à la queue de mon cheval le halètement de Gog. Il me suivait, comprenez-vous ! Poussé par la générosité du sang, oublieux de la douleur, il m'avait rejoint, avec sa patte cassée, il m'accompagnait, il passait devant moi ! Mes yeux rencontrèrent ses beaux yeux doux ; et, tandis que je m'efforçais de maîtriser mon cheval affolé, mon cœur se fendait chaque fois que la pauvre patte blessée effleurait le sable. Je l'adorai, je l'adorai alors !... Me croyez-vous capable de pleurer ?

— Oui, — répondit lady Myrta, — même de pleurer.

— Eh bien, pendant que ma sœur Sofia lavait la blessure avec ses belles mains sur lesquelles tombaient des larmes, je crois que moi aussi...

La Foscarina était près d'eux, avec Donovan qu'elle tenait par le collier, redevenue pâle et presque effacée, comme si déjà commençait à la pénétrer le froid du soir. La coupole de bronze allongeait son ombre sur les herbes, sur les lauriers, sur les charmilles. Une humidité violette, où nageaient les derniers atomes de l'or solaire, se répandait entre les troncs et les branches que faisaient trembler les souffles intermittents. Et les oreilles maintenant réentendaient le ramage qui emplissait la chevelure du pin semée de cônes vides.

« Eh bien, oui, nous vous appartenons, — semblait dire la femme accompagnée du lévrier qui, saisi par les premiers frissons du soir, se serrait contre ses genoux. — Oui, nous vous appartenons à jamais. Nous sommes ici pour servir. »

— Rien au monde ne me trouble et ne m'enflamme comme ces soudaines apparitions de la vertu du sang, — continuait le jeune homme, exalté par le souvenir de cette heure émue.

On entendit le long sifflet d'un train qui passait sur le pont de la lagune. Un souffle effeuilla entièrement une large rose blanche, dont il ne resta que la baie à l'extrémité d'une ronce. Les chiens s'approchèrent, se groupèrent, se serrèrent les uns contre les autres, frileux; sous la peau fine, leurs os décharnés frissonnaient, et, dans leurs têtes allongées et plates comme celles des reptiles, reluisaient leurs yeux mélancoliques.

— Ne vous ai-je pas raconté, Stelio, de quelle manière sut mourir une femme du meilleur sang de France, justement dans une grande battue à laquelle j'assistais? — lui demanda lady Myrta, en qui cette image tragique et lamentable avait été réveillée par l'expression qu'elle venait d'apercevoir sur le visage pâli de la Foscarina.

— Non, jamais. Qui était cette femme?

— Jeanne d'Elbeuf. Soit imprudence, soit inexpérience ou d'elle ou du cavalier qui était à son flanc, elle fut blessée (jamais on ne sut par qui) en même temps que le lièvre qui passait entre les jambes de son cheval. On la vit tomber lourdement par terre. Nous accourûmes tous, et nous la trouvâmes là, sur l'herbe, pelotonnée dans le sang, à côté du lièvre qui se tordait. Dans le silence et dans la consternation, comme nous restions tous pétrifiés et que nul n'osait encore ni parler ni faire un mouvement, la pauvre créature leva la main d'une façon presque imperceptible, indiqua l'animal blessé qui souffrait, et (je n'oublierai jamais son accent) elle dit: « Tuez-le, tuez-le, mes amis... Ça fait si mal! » Et elle mourut aussitôt.

***

Déchirante douceur de ce novembre souriant comme un malade qui se croit enfin en convalescence et jamais n'éprouva pareil bien-être et ne sait pas qu'il est près de son agonie!

— Mais qu'avez-vous aujourd'hui, Fosca? Que vous arrive-

t-il? Pourquoi êtes-vous si fermée avec votre ami? Dites! Parlez-moi!

Stelio, entrant par hasard à Saint-Marc, l'avait vue adossée à la porte de la chapelle où est le Baptistère. Elle était là, seule, immobile, le visage dévoré par la fièvre et par l'ombre, avec des yeux pleins d'épouvante fixés sur les figures terribles des mosaïques qui flamboyaient dans un feu jaune. Derrière la porte, on répétait un chœur; et le chant s'interrompait, puis recommençait sur la même cadence.

— Je vous en prie, je vous en prie, laissez-moi seule! J'ai besoin d'être seule! Je vous en conjure!

Le son de ses paroles révélait la sécheresse de sa bouche convulsée. Elle fit un mouvement pour se retourner, pour fuir. Il la retint.

— Mais parlez! Dites au moins une parole, que je comprenne!

Elle chercha encose à se dérober; et ce mouvement exprima une indicible souffrance. Elle eut l'aspect d'une créature déchirée par un supplice, torturée par un bourreau. Elle semblait plus misérable qu'un corps attaché à la roue, tenaillé par le fer brûlant.

— Je vous en conjure! Si je vous fais pitié, la seule chose qu'à présent vous puissiez pour moi, c'est de me laisser partir...

Elle parlait à voix basse; et, qu'elle ne criât pas, que de sa gorge ne sortissent pas des hurlements et des râles, cela paraissait une chose non humaine, tant était visible le spasme de toute cette âme bouleversée.

— Une parole, au moins une parole, que je comprenne!

Une flamme de fureur monta sur ce visage défait.

— Non. Je veux être seule.

Sa voix fut aussi dure que son regard. Elle tourna les épaules, fit quelques pas comme une personne saisie par le vertige et qui se hâte vers un appui.

— Foscarina!

Mais il n'osa pas la retenir. Il vit la désespérée cheminer dans la zone de soleil qui, par la porte qu'ouvrait une main inconnue, envahit la Basilique avec l'impétuosité d'un tor-

rent. La profonde caverne d'or, avec ses apôtres, avec ses martyrs, avec ses bêtes sacrées, scintilla toute derrière elle comme si les mille torches du jour s'y fussent précipitées. Le chant s'arrêta, puis recommença.

« J'étouffe de tristesse... La violente envie de me révolter contre mon sort, de m'en aller à l'aventure, de chercher... Qui sauvera mon espérance? De qui me viendra la lumière?... Chanter, chanter! Mais je voudrais enfin chanter un chant de vie... Sauriez-vous me dire où se trouve à présent le Maître du Feu? » Elle les portait imprimées dans les yeux, imprimées dans l'âme, les paroles que contenait la lettre de Donatella Arvale, avec toutes les particularités de l'écriture, avec toutes les singularités des caractères, vivantes comme la main qui les avait tracées, palpitantes comme ce poignet impatient. Elle les voyait gravées sur les pierres, dessinées dans les nuages, reflétées dans les eaux, indélébiles et inévitables comme les arrêts du Destin.

« Où irai-je? où irai-je? » A travers son agitation et sa désespérance lui arrivait la douceur des choses, la tiédeur des marbres dorés, l'odeur de l'air calme, la langueur des loisirs humains. Elle regarda une femme du peuple enveloppée dans sa mante brune, assise sur les marches de la Basilique, ni vieille ni jeune, ni belle ni laide, qui jouissait du soleil et mangeait un grand morceau de pain dont elle détachait les bouchées avec ses dents et qu'elle mâchait ensuite avec lenteur, les yeux mi-clos pour savourer ce bien, tandis que ses sourcils blonds luisaient en haut de ses joues. « Ah! si je pouvais me changer en toi, prendre ton sort, me contenter de soleil et de pain, ne penser plus, ne souffrir plus! » Le repos de cette pauvre femme lui sembla une félicité infinie.

Elle se retourna avec un sursaut, craignant et espérant d'être suivie par l'aimé. Elle ne l'aperçut pas. Elle aurait fui, si elle l'avait aperçu; mais elle eut le cœur serré comme s'il l'envoyait à la mort sans un mot de rappel. « Tout est fini. » Elle perdait toute mesure et toute certitude. Les idées passaient en elle, rompues et entraînées confusément par l'angoisse comme les plantes et les pierres dans le ravage d'un fleuve débordé. En chaque aspect des choses ses yeux égarés voyaient une confirma-

tion de l'arrêt qui la condamnait, ou une obscure menace de nouveaux malheurs, ou un symbole de son état, ou une signification d'occultes vérités qui devaient agir cruellement sur son existence. Au coin de Saint-Marc, près de la Porte de la Carte, elle sentit vivre comme s'ils eussent été de sombre sang les quatre rois de porphyre qui s'embrassent pour un pacte avec un seul bras, tandis que leur poing dur serre le glaive dont la garde se termine en bec d'épervier. Les innombrables veines des marbres divers dont est incrusté le flanc du temple, ces trames confuses de couleur variée, ces labyrinthes et ces méandres qui s'enchevêtrent, furent pour elle comme une image visible de sa propre diversité intérieure, de la confusion même de ses pensées. Tour à tour elle avait la sensation que les choses étaient étrangères, lointaines, inexistantes, puis familières, voisines, participant à sa vie secrète. Tour à tour elle croyait se trouver en des lieux inconnus, puis au milieu de formes qui lui appartenaient comme si elle les eût composées de sa propre substance. Pareille à l'agonisante, elle était illuminée tout à coup par des images de son enfance la plus reculée, par des souvenirs d'événements très anciens, par l'apparition rapide et nette d'un visage, d'un geste, d'une chambre, d'un paysage. Et, par-dessus tous ces fantômes, dans un champ d'ombre, les yeux maternels la regardaient, cléments et forts, pas plus grands que les yeux humains lorsqu'ils vivent sur terre, mais pourtant infinis comme un horizon vers lequel ils l'auraient appelée. « Vais-je te rejoindre? M'appelles-tu vraiment pour la dernière fois? »

Elle était entrée sous la Porte de la Carte, avait traversé le porche. L'ivresse de sa douleur la ramenait au point où, dans une nuit de gloire, les trois destins s'étaient rencontrés. Elle se dirigea vers le puits du rendez-vous. Autour de cette margelle de bronze, toute la vie de ces quelques instants ressuscita pour elle avec l'évidence et le relief de la réalité. C'était là que, s'adressant à sa compagne, avec un sourire elle avait dit : « Donatella, voici le Maître du Feu ! » L'immense cri de la multitude avait couvert sa voix; et, sur leurs têtes, le ciel s'était embrasé de mille colombes ardentes.

Elle s'approcha du puits. Pendant qu'elle le considérait, les

moindres détails s'imprimaient dans son esprit et prenaient une étrange force de vie fatale : le sillon creusé dans le métal par les cordes, l'oxyde vert qui rayait la pierre de la base, les seins des cariatides usés par les genoux des femmes qui jadis les avaient pressés dans l'effort pour atteindre, et ce profond miroir intérieur que ne troublait plus le heurt des seaux, et cet étroit disque souterrain qui reflétait la divinité du ciel. Se penchant sur le bord, elle vit son visage, elle vit son épouvante et sa perdition, elle vit la Méduse immobile qu'elle portait au centre de son âme. Sans le savoir, elle répétait l'acte de celui qu'elle aimait. Et elle vit aussi le visage de l'aimé et le visage de Donatella, tels qu'elle les avait vus resplendir un instant, cette nuit-là, l'un à côté de l'autre, allumés par les feux célestes comme s'ils eussent été penchés sur une fournaise ou sur un volcan. « Aimez-vous, aimez-vous. Moi, je m'en irai, je disparaîtrai. Adieu. »

Elle ferma les paupières sur cette pensée de mort; et, dans l'obscurité reparurent les yeux cléments et forts de sa mère, infinis comme un horizon de paix. « Tu es en paix et tu m'attends, toi qui vécus et mourus de passion. » Elle se redressa. Un extraordinaire silence occupait la cour déserte. La richesse des hautes murailles sculptées reposait moitié dans l'ombre et moitié dans la lumière; les cinq mitres de la Basilique surpassaient l'enceinte, aussi légères que les nuages de neige qui faisaient paraître le ciel plus bleu, comme les fleurs du jasmin font paraître les feuilles plus vertes. De nouveau, à travers son tourment, elle fut touchée par la douceur des choses. « La vie pourrait encore être douce ! »

Elle sortit sur le Môle, descendit dans une gondole, se fit conduire à la Giudecca. Le bassin, la Salute, le quai des Esclavons, toute la pierre et toute l'eau étaient un miracle d'or et d'opale. Elle regarda anxieusement sur la Piazzetta si elle n'y verrait point apparaître une figure. Sa mémoire lui représenta dans un éclair l'image de la Saison défunte, vêtue d'or et enfermée dans une enveloppe de verre opalin. Elle s'imagina elle-même submergée au fond de la lagune, couchée sur un lit d'algues. Mais le souvenir de la promesse faite sur cette eau et accomplie dans le délire nocturne lui traversa le

cœur comme un coup de poignard, la rejeta de nouveau dans l'horrible convulsion. « Jamais plus, alors? jamais plus? » Tous ses sens eurent le ressouvenir de toutes les caresses. La bouche, les mains, la force, l'ardeur du jeune homme passèrent dans son sang comme s'ils se dissolvaient en elle. Le poison la brûla jusqu'aux fibres les plus profondes. Avec lui, elle avait trouvé à l'extrême limite de la volupté une ivresse qui n'était pas encore la mort et qui déjà outrepassait la vie. « Jamais plus, alors? jamais plus? »

Elle arrivait au Rio de la Croce. La verdure débordait sur une muraille rouge. La gondole s'arrêta devant une porte close. Elle débarqua, chercha une petite clef, ouvrit, entra dans le jardin.

C'était son refuge, le lieu secret de sa solitude, défendu par la fidélité de ses mélancolies comme par des gardiennes taciturnes. Elles vinrent toutes à sa rencontre, les anciennes et les récentes; elles l'entourèrent, marchèrent auprès d'elle.

Avec ses longues treilles, avec ses cyprès, avec ses arbres fruitiers, avec ses buissons de lavande, avec ses oléandres, avec ses œillets, avec ses rosiers, pourpre et safran, merveilleusement doux et alangui dans les couleurs de sa dissolution, ce jardin semblait perdu à l'extrême lagune, dans une île oubliée par les hommes, à Mazzorbo, à Torcello, à San-Francesco-del-Deserto. Le soleil l'embrassait et le pénétrait de toutes parts, tellement que, par leur ténuité, les ombres n'y paraissaient pas. Si grande était la tranquillité de l'air que les pampres secs ne se détachaient pas des sarments. Aucune feuille ne tombait, bien que toutes fussent mourantes.

« Jamais plus? » Elle chemina sous les treilles, s'approcha de l'eau, s'arrêta sur la berge herbeuse, se sentit fatiguée, s'assit sur une pierre, serra ses tempes entre ses paumes, fit un effort pour se recueillir, pour reprendre la domination d'elle-même, pour examiner, pour délibérer. « Il est ici encore, il est tout près, je puis le revoir. Peut-être le retrouverai-je tout à l'heure sur le seuil de ma porte. Il me prendra entre ses bras, me baisera les yeux et les lèvres, me répétera qu'il m'aime, que tout en moi lui plaît. Il ne sait pas, ne comprend pas. Rien n'est arrivé d'irréparable. Quel est donc le

fait qui me bouleverse et me brise? J'ai reçu une lettre écrite par une créature qui est au loin, prisonnière dans une villa solitaire, près de son père dément, et qui se plaint de son état, et qui aspire à le changer. Voilà le fait. Il n'y a pas autre chose. Et la lettre, la voici. » Elle la prit, la déplia pour la relire. Ses doigts tremblaient, et elle croyait sentir l'odeur de Donatella comme si elle avait eu la jeune fille à son flanc, sur cette pierre.

« Est-ce qu'elle est belle? Véritablement belle? Comment est-elle? » D'abord, les traits de l'image se confondaient. Elle essayait de les ressaisir, et ils s'évanouissaient. Avant tous les autres, une particularité se fixa, devint précise, évidente : la main grande et lourde. « Cette main, l'a-t-il vue, ce soir-là? Il est très sensible à la beauté des mains. Quand il rencontre une femme, il les regarde toujours. N'adore-t-il pas les mains de Sofia? » Elle se laissa distraire par ces considérations puériles, s'y attarda quelques moments; puis elle en sourit avec amertume. Et, tout à coup, l'image s'intégra, vécut, brilla de puissance et de jeunesse, l'atterra, l'éblouit, « Elle est belle. Et elle est belle comme il la veut! »

Elle resta les yeux fixés sur la muette splendeur des eaux, avec la lettre sur les genoux, clouée par la vérité inflexible. Et, sur ce découragement inerte, fulguraient d'involontaires images de destruction : le visage de Donatella était brûlé dans un incendie, son corps estropié par une chute, sa voix altérée par une maladie. Elle eut horreur d'elle-même; et puis, elle eut pitié d'elle-même et de l'autre. « N'a-t-elle pas le droit de vivre? Qu'elle vive, qu'elle aime, qu'elle ait sa joie! » Elle imagina pour la jeune fille une aventure magnifique, un amour heureux, un fiancé adorable, la prospérité, le luxe, le plaisir. « N'y a-t-il donc sur terre qu'un seul homme qu'elle puisse aimer? Serait-il impossible qu'elle rencontrât demain celui qui lui prendra le cœur? Serait-il impossible que, tout à coup, son destin se tournât d'un autre côté, l'entraînât bien loin, la conduisît sur une route inconnue, la séparât de nous à jamais? Est-il donc nécessaire qu'elle soit aimée par l'homme que j'aime? Il est possible qu'ils ne se rencontrent plus... » Ainsi tâchait-elle d'échapper à son pressentiment. Mais un esprit contraire lui disait : « Ils se sont rencontrés

une fois : ils se chercheront, se rencontreront encore. Elle n'est pas l'âme obscure qui se perd dans la multitude ou disparaît par un sentier détourné. Elle possède un don qui resplendit comme un astre et qui toujours la fera reconnaître de loin : son chant. Le prodige de sa voix lui servira de signal. Cette vertu qui est sienne, elle la fera certainement valoir dans le monde : elle passera, elle aussi, au milieu des hommes en laissant derrière elle un sillage d'admiration. Comme elle a la beauté, elle aura la gloire : deux phares dont l'appel attirera facilement Stelio. Ils se sont rencontrés une fois, ils se rencontreront encore. »

L'affligée se courba comme sous un joug. A ses pieds, les brins d'herbe recevaient les rayons et semblaient les retenir, de sorte qu'ils respiraient dans une lumière verte colorée par eux-mêmes de leur calme transparence. Elle sentit les pleurs monter à ses yeux. A travers ce voile, elle regarda la lagune, qui trembla de ce tremblement. Une clarté de perle était comme une béatitude des eaux. Les îles de la folie, San-Clemente et San-Servilio, étaient enveloppées dans une pâle vapeur ; et, de temps à autre, elles envoyaient à travers le lointain des cris sourds, comme de naufragés perdus dans la bonace, auxquels répondait tantôt le hurlement d'une sirène, tantôt la rauque risée des mouettes éparses. Le silence devenait terrible, puis se faisait très doux.

Elle retrouva sa bonté profonde. Elle retrouva sa tendresse pour la belle créature en qui elle avait naguère trompé son besoin d'aimer Sofia, la bonne sœur. Elle repensa aux heures passées dans la villa solitaire, sur cette colline de Settignano où Lorenzo Arvale créait ses statues dans la plénitude de la force et de la ferveur, ignorant le coup de foudre qui allait le frapper. Elle revécut ce temps-là, revit ces lieux : — elle posait devant le fameux artiste qui la modelait dans la glaise, et Donatella chantait quelque chanson ancienne, et l'esprit du chant animait le modèle et l'effigie, et ses propres pensées et la pure voix et le mystère de l'art composaient une apparence de vie divine, dans ce grand atelier ouvert de toutes parts à la clarté du ciel et d'où l'on apercevait, au fond de la vallée printanière, Florence et son fleuve.

Outre le reflet de Sofia, quelle autre chose encore l'avait

attirée vers cette jeune fille qui n'avait pas connu la caresse de sa mère, partie du monde en lui donnant le jour? Elle la revoyait grave et immobile à côté de son père, consolatrice du noble labeur, gardienne de la flamme sacrée et aussi d'une secrète volonté propre, qui devait se conserver luisante et tranchante comme une épée dans le fourreau.

« Elle est sûre d'elle-même; elle est maîtresse de sa force. Quand elle se sentira libre, elle se révélera dominatrice. Elle est faite pour subjuguer les hommes, pour exciter leurs curiosités et leurs rêves. Déjà son instinct la dirige, hardi et prudent comme l'expérience... » Et elle se représenta l'attitude que la cantatrice avait eue, cette nuit-là, en face de Stelio : la taciturnité presque dédaigneuse, les paroles brèves et sèches, et la façon de quitter la table, de sortir du cénacle, de disparaître pour toujours en laissant son image enclose dans le cercle d'une mélodie inoubliable. « Ah ! elle connaît l'art de troubler l'âme des rêveurs ! Certainement, il ne peut l'avoir oubliée. Certainement, il attend l'heure où il lui sera donné de la rejoindre; et il n'est pas moins impatient qu'elle, qui me demande où il est. »

Elle reprit la lettre et se mit à la parcourir; mais sa mémoire devançait la rapidité de ses yeux. La question énigmatique était au bas de la page comme un post-scriptum, presque dissimulée. En revoyant l'écriture, elle éprouva la même souffrance aiguë que la première fois. Et, de nouveau, tout se bouleversa dans son cœur, comme si le péril était imminent, comme si sa passion et son espérance étaient déjà perdues sans ressource. « Que va-t-elle faire ? Quelle est sa pensée ? Elle s'attendait peut-être à ce qu'il allât aussitôt la rejoindre, et, déçue, elle veut maintenant le tenter ? Que va-t-elle faire ? » Elle s'acharnait contre cette incertitude comme contre une porte de fer qu'il lui eût fallu ouvrir de force pour recouvrer la lumière de sa vie. « Lui répondrai-je ? Et si je lui répondais de façon à lui faire comprendre la vérité ? Serait-il possible que mon amour fût pour le sien une prohibition ? » Mais son âme se souleva de répugnance, de pudeur et de fierté. « Non, jamais, jamais elle n'apprendra de moi ma blessure; jamais, pas même si elle m'interrogeait ! » Et elle sentit toute l'horreur de la rivalité avouée entre l'amante qui n'est plus

jeune et la vierge qui est forte de sa jeunesse intacte. Elle sentit l'humiliation et la cruauté de cette lutte inégale. « Mais, si ce n'était pas elle, — lui disait un esprit contraire, — ne serait-ce pas une autre ? Crois-tu donc pouvoir conserver à ta triste passion un homme d'une telle nature ? La seule condition qui t'aurait permis de l'aimer et de lui offrir ton amour fidèle jusqu'à la mort, c'était de maintenir le pacte que tu as violé. »

— C'est vrai, c'est vrai ! — murmura-t-elle comme si elle eût répondu à une voix distincte, à un arrêt formel prononcé dans le silence par le destin invisible.

« La seule condition à laquelle il puisse maintenant accepter ton amour et le reconnaître, c'est que tu le laisses libre, que tu renonces à la possession, que toujours tu donnes tout et que jamais tu ne réclames rien... A la condition d'être héroïque !... As-tu compris ?

— C'est vrai, c'est vrai ! — répéta-t-elle en relevant le front.

Toute sa beauté morale resplendissait au sommet de son âme.

Mais le poison la mordit. Une fois encore, tous ses sens eurent le ressouvenir de toutes les caresses. La bouche, les mains, la force, l'ardeur du jeune homme passèrent dans son sang comme s'ils se dissolvaient en elle. Et elle resta là, immobile dans sa souffrance, muette dans sa fièvre, la chair et l'âme consumées comme ces pampres rouges et tachetés qui semblaient brûler par les bords à la façon des papiers jetés sur la braise.

Alors, un chant lointain flotta dans l'air sans changement, trembla dans la stupeur immense : un chant de voix féminines qui semblait sortir de poitrines brisées, de gorges fendues comme de fragiles roseaux, pareil à ces sons qui s'éveillent dans le fond des vieilles épinettes aux cordes affaiblies lorsqu'une main en presse les touches usées, un chant inégal et strident, sur un rythme vulgaire et allègre qui était triste comme les plus tristes choses de la vie, dans cette immobilité et dans cette lumière.

— Qui chante ?

Avec une émotion obscure, elle se leva, s'approcha de la rive, tendit l'oreille pour écouter.

— Ce sont les folles de San-Clemente !

Il arrivait de cette île de la folie, de cet hospice clair et désolé, des fenêtres grillées de la terrible prison, le chœur allègre et lugubre qui tremblait, hésitait dans l'immensité extatique, devenait presque enfantin, s'affaiblissait, allait s'évanouir; puis de nouveau s'élevait, se renforçait, grinçait, se faisait presque déchirant; puis s'interrompait comme si toutes les cordes vocales se fussent brisées en même temps, remontait comme un cri de torture, comme un appel de naufragés éperdus qui voient passer à l'horizon un navire, comme une clameur de moribonds; puis s'éteignait, finissait, ne ressuscitait plus.

*
* *

Déchirante douceur de ce novembre souriant comme un malade à qui la souffrance accorde une trêve, et qui sait que c'est la dernière, et qui savoure la vie empressée à lui découvrir avec une grâce nouvelle ses plus délicates saveurs au moment de l'abandonner, et dont le sommeil diurne ressemble à celui d'un petit enfant qui, plein d'un lait léger, s'endormirait sur les genoux de la mort !

— Regardez là-bas, Foscarina, les monts Euganéens. Si le vent se lève, ils vont s'envoler dans les airs comme des voiles, et passeront sur notre tête. Je ne les ai jamais vus si transparents... Je voudrais un jour aller avec vous à Arquà. Là-bas, les villages sont roses comme les coquilles que l'on y trouve dans la terre par myriades. Lorsque nous arriverons, les premières gouttes d'une petite pluie soudaine enlèveront quelques pétales aux fleurs des pêchers. Pour ne pas nous mouiller, nous nous arrêterons sous un arc de Palladio. Puis, sans demander la route à personne, nous chercherons la fontaine de Pétrarque. Nous emporterons avec nous les *Rimes*, dans la petite édition de Missirini, ce livre minuscule que vous gardez à votre chevet et qui maintenant ne peut plus se fermer parce qu'il s'est gonflé d'herbes comme un herbier de poupée... Voulez-vous qu'un jour de printemps nous allions à Arquà?

Elle ne répondait rien, mais elle regardait les lèvres qui disaient toutes ces choses gentilles; et, sans espérance, elle

prenait à cet accent et à ce mouvement, rien de plus, un plaisir fugitif. Pour elle, dans ces images de renouveau et dans une sextine de Pétrarque, il y avait le même enchantement lointain; mais, dans la sextine, elle pouvait mettre un signet pour la retrouver, tandis que les images se perdaient avec l'heure qui passe. « Je ne boirai pas à cette fontaine », voulait-elle répondre; mais elle se tut, pour jouir doucement de cette caresse. « Oh! oui, enivre-moi d'illusions; joue ton jeu, fais de moi ce qu'il te plaît! »

— Voilà San-Giorgio-in-Alga. Nous serons à Fusina dans quelques minutes.

La petite île murée passa devant eux, avec sa madone de marbre qui se mire perpétuellement dans l'eau comme une nymphe.

— Pourquoi êtes-vous si douce, mon amie? Jamais je ne vous ai vue comme cela. En vous, aujourd'hui, on ne touche pas le fond. Je ne saurais vous dire quel sentiment d'indéfinissable mélodie je trouve aujourd'hui dans votre présence. Vous êtes ici, près de moi; je prends votre main; et cependant vous êtes diffuse aussi dans l'horizon, vous êtes l'horizon avec les eaux, avec les îles, avec les collines que je voudrais gravir. Quand je parlais, tout à l'heure, il me semblait que chacune de mes syllabes créait en vous des cercles se dilatant à l'infini comme ceux que vous voyez là, autour de cette feuille tombée de cet arbre tout en or... Est-ce vrai? Dites que c'est vrai! Ou regardez-moi.

Il se sentait enveloppé par l'amour de cette femme comme par l'air et par la lumière; il respirait dans cette âme comme dans un élément, et il en recevait une ineffable plénitude de vie, comme si d'elle et des profondeurs du jour naissait le même fleuve de choses mystérieuses, et que ce fleuve se déversât dans son cœur débordant. Le besoin de rendre la félicité qui lui était donnée l'élevait à un degré de reconnaissance presque religieux et lui suggérait des paroles de gratitude et de louange qu'il aurait prononcées s'il eût été agenouillé devant elle dans l'ombre. Mais la splendeur du ciel et des eaux s'était faite si grande aux alentours qu'il se tut comme elle se taisait. Et ce fut pour tous les deux une minute d'émerveillement et de communion dans la lumière, ce

fut un voyage bref et pourtant immense, où ils franchirent les vertigineux espaces qu'ils avaient au dedans de leur âme.

Le bateau aborda au rivage de Fusina. Réveillés, ils se regardèrent avec des yeux éblouis, et ils éprouvèrent tous les deux une sorte d'égarement qui ressemblait à la désillusion, quand ils mirent le pied à terre, quand ils virent ce rivage abandonné où poussaient de rares herbes pâles. Et les premiers pas leur furent fâcheux, parce qu'ils sentirent le poids de leur chair qui leur avait paru s'alléger dans le trajet fluide.

« Il m'aime donc ? » Au cœur de la femme se ravivait la peine avec l'espérance. Elle ne doutait pas que l'ivresse de l'aimé fût sincère, que ses paroles répondissent à une ferveur interne. Elle savait combien il s'abandonnait entièrement à chaque onde de sa sensibilité, combien il était incapable de simulation et de mensonge. Plus d'une fois elle l'avait entendu proférer les vérités cruelles avec cette même grâce flexible et féline qu'ont dans le mensonge certains hommes adonnés à la séduction. Elle connaissait bien ce regard limpide et droit qui, par instants, devenait glacial ou dur, mais qui jamais ne devenait oblique. Seulement, elle connaissait aussi la rapidité et la diversité merveilleuses d'émotion et de pensée qui rendaient cet esprit insaisissable. Il y avait toujours en lui quelque chose d'ondoyant, de mobile et de vigoureux qui lui suggérait l'image double et diverse de la flamme et de l'eau. Et elle voulait l'atteindre, le captiver, le posséder ! Il y avait toujours en lui une ardeur démesurée de vivre, comme si chaque seconde lui eût paru la dernière et qu'il eût été sur le point de s'arracher à la joie et à la douleur de l'existence, ainsi qu'on s'arrache aux caresses et aux larmes d'un adieu d'amour. Et c'était à cette avidité insatiable qu'elle voulait suffire elle seule !

Qu'est-ce qu'elle était donc pour lui, sinon un aspect de cette « Vie aux mille et mille visages » vers laquelle son désir, selon une figure de sa poésie, agitait continuellement « tous ses thyrses » ? Pour lui, elle était un motif de visions et d'inventions, comme les collines, comme les bois, comme les orages. En elle, il buvait le mystère et la beauté, comme en toutes les formes de l'Univers. Et voilà que déjà il s'était

éloigné, que déjà il était occupé à une recherche nouvelle : ses yeux ingénus et mobiles cherchaient aux alentours le miracle, pour s'émerveiller et pour adorer.

Elle le regarda sans que lui-même tournât vers elle son visage, attentif à considérer les campagnes humides et vaporeuses que la voiture parcourait lentement. Elle était là, privée de toute force, incapable désormais de vivre en soi et pour soi, de respirer avec son propre souffle, de suivre une pensée qui fût étrangère à son amour, hésitant même à jouir des choses naturelles qu'il ne lui aurait pas indiquées, ayant besoin d'attendre qu'il lui communiquât ses rêves pour incliner vers ces campagnes son cœur souffrant.

Sa vie semblait se dissoudre et se contracter tour à tour. Une minute d'intensité s'évanouissait, et elle en attendait une autre ; et, entre l'une et l'autre, elle n'avait que le sentiment du temps qui fuit, de la lampe qui se consume, du corps qui se fane, des innombrables choses qui se corrompent et périssent.

— Mon amie, mon amie, — dit tout à coup Stelio en se tournant vers elle et lui prenant la main, avec une émotion qui lui était montée peu à peu jusqu'à la gorge et qui le suffoquait, — pourquoi sommes-nous venus en ces lieux ? Ils semblent si doux, et ils sont pleins d'épouvante !

Il fixait sur elle ce regard qui, de temps à autre, apparaissait dans ses yeux soudain comme un pleur, avec ce regard qui atteignait chez autrui le secret même de la conscience et descendait jusqu'à la plus intime obscurité de l'inconscience, profond comme celui d'un vieillard, profond comme celui d'un enfant. Et elle en tremblait comme si son âme eût été une larme de ces cils.

— Tu souffres ? — lui demanda-t-il avec une pitié inquiète, qui la fit pâlir. — Tu sens cette épouvante ?

Elle regarda autour d'elle avec l'anxiété d'une personne poursuivie, et crut voir surgir de la campagne mille fantômes funestes.

— Ces statues ! — dit Stelio avec un accent qui les transforma aux yeux de cette femme en témoins de sa propre ruine.

Et la campagne s'étendait autour d'eux, silencieuse comme

si les habitants l'eussent désertée depuis des siècles ou que tous dormissent couchés depuis la veille dans leurs fosses.

— Veux-tu que nous revenions en arrière? Le bateau est encore là.

Elle semblait ne pas entendre.

— Réponds, Foscarina!

— Allons, allons, — répondit-elle. — En quelque endroit qu'on aille, le sort ne change pas.

Son corps s'abandonnait au mouvement des roues, au roulement berceur, et craignait de l'interrompre, et répugnait au plus léger effort, à la plus petite fatigue, dominé par une pesante inertie. Son visage était comme ces délicates couches de cendre qui se forment autour des braises allumées et qui en voilent la consomption.

— Chère, chère âme! — dit-il en s'inclinant vers elle et en effleurant de ses lèvres la joue blême. — Serre-toi contre moi, abandonne-toi à moi avec confiance. Je ne te manquerai pas et tu ne me manqueras pas. Nous la trouverons, nous la trouverons, cette vérité secrète sur laquelle notre amour pourra se reposer à jamais, immuable. Ne sois pas fermée pour moi, ne souffre pas seule, ne me cache pas ton tourment! Parle-moi, quand ton cœur se gonfle de chagrin. Laisse-moi croire que je pourrai te consoler. Ne nous taisons rien l'un à l'autre, ne nous cachons rien. J'ose te rappeler un pacte que tu as imposé toi-même. Parle-moi, et toujours je te répondrai sans mentir. Laisse-moi venir à ton aide, moi qui ai reçu de toi un si grand bien! Dis-moi que tu n'as pas peur de souffrir... Je crois ton âme capable de supporter toute la douleur du monde. Fais que je ne perde pas ma foi en cette force de passion par laquelle souvent tu m'es apparue divine. Dis-moi que tu n'as pas peur de souffrir... Je ne sais; je me trompe peut-être... Mais j'ai senti en toi une ombre, comme une volonté désespérée de t'éloigner, de te dérober, de trouver un dénouement... Pourquoi? Pourquoi... Et, tout à l'heure, tandis que je regardais cette désolation terrible qui nous sourit, une grande épouvante m'a tout à coup serré le cœur: j'ai pensé que ton amour aussi pourrait changer comme toutes les choses, passer, se dissoudre. « Tu me perdras. » Ah! cette parole,

c'est toi qui l'as dite, mon amie; elle est sortie de tes lèvres!

Elle ne répondait pas. Et, pour la première fois depuis qu'elle aimait, les paroles de l'aimé lui semblaient vaines, lui semblaient d'inutiles sons qui agitaient l'air mais n'avaient aucun pouvoir. Pour la première fois, il lui sembla que l'aimé lui-même était une faible et anxieuse créature, courbée sous les lois inéluctables. Elle eut pitié de lui comme d'elle-même. Voilà qu'il lui imposait, lui aussi, la condition d'être héroïque, le pacte de la douleur et de la violence. Au moment même où il essayait de la consoler et de la réconforter, il lui prédisait les fortes épreuves, la préparait au supplice. Mais que valait le courage, que valait l'effort? Que pouvaient valoir les misérables agitations humaines? Et pourquoi donc pensaient-ils à l'avenir, au lendemain incertain? Le Passé régnait seul autour d'eux, et eux-mêmes n'étaient rien, et tout n'était rien. « Nous sommes des moribonds, toi et moi, nous sommes deux moribonds. Nous rêvons, et nous mourons. »

— Tais-toi! — lui dit-elle avec un léger souffle, comme si elle eût cheminé dans une nécropole.

Et, à fleur de lèvres, un sourire apparut, presque imperceptible, pareil à celui qui était diffus dans les campagnes; et ce sourire se fixa sur sa bouche, y demeura immobile comme sur les lèvres d'un portrait.

Les roues glissaient, glissaient sur la route blanche, le long des berges de la Brenta. Le fleuve, magnifique et glorieux dans les sonnets des abbés galants, à l'époque où sur ses eaux courantes descendaient les bateaux pleins de musiques et de plaisirs, avait maintenant l'humble aspect d'un canal où barbotaient en bandes les canards verts et bleus. Par toute la plaine basse et mouillée, les champs fumaient, les plantes se dépouillaient, les feuilles pourrissaient dans l'humidité de la glèbe. Une lente vapeur d'or flottait sur l'immense décomposition végétale qui semblait atteindre aussi les pierres, les murs, les maisons, et les défaire comme les feuilles. Depuis la Foscara jusqu'à la Barbariga, les villas princières — où la vie aux pâles veines, délicatement empoisonnée par les fards et les parfums, s'était éteinte en badi-

nages langoureux sur un grain de beauté, sur un barbet ou sur un « bombé », — se désagrégeaient dans l'abandon et dans le silence. Plusieurs avaient l'aspect de la ruine humaine, avec leurs ouvertures vides qui ressemblaient aux orbites aveugles, aux bouches édentées. D'autres, à première vue, semblaient sur le point de se réduire en miettes et en poussière, comme les chevelures des mortes quand on découvre leur tombe, comme les vieux vêtements rongés par les mites quand on ouvre les armoires depuis longtemps fermées. Les murs d'enceinte étaient renversés, les pilastres brisés, les grilles tordues, les jardins envahis par les cultures potagères. Mais, çà et là, tout près, au loin, partout, dans les vergers, dans les vignes, parmi les choux argentés, parmi les légumes, au milieu des pâturages, sur les tas de fumier et de marc de raisin, sous les meules de paille, au seuil des chaumières, partout, dans la campagne fluviale, se dressaient les statues survivantes. Elles étaient innombrables, tout un peuple dispersé, blanches encore, ou grises, ou jaunes de lichens, ou verdies par les mousses, ou bigarrées de taches, et dans toutes les attitudes, et faisant tous les gestes, Déesses, Héros, Nymphes, Saisons, Heures, avec leurs arcs, avec leurs flèches, avec leurs guirlandes, avec leurs cornes d'abondance, avec leurs torches, avec tous les emblèmes de la puissance, de la richesse et du plaisir, exilées des fontaines, des grottes, des labyrinthes, des berceaux, des portiques, amies du buis et du myrte toujours verts, protectrices des amours fugitives, témoins des serments éternels, figures d'un rêve beaucoup plus ancien que les mains qui les avaient formées et que les yeux qui les avaient contemplées dans les jardins détruits. Et, sous le doux soleil de ce tardif été des morts, leurs ombres, qui s'allongeaient peu à peu sur la campagne, semblaient être les ombres de l'irrévocable Passé, de ce qui n'aime plus, de ce qui ne rit plus, de ce qui ne pleure plus, de ce qui ne revivra jamais plus, de ce qui ne reviendra jamais plus. Et la muette parole sur leurs lèvres de pierre était la même que disait l'immobile sourire sur les lèvres de la femme fanée : — RIEN.

***

Mais, ce jour-là, ils connurent d'autres ombres, d'autres épouvantes.

Désormais, le sens tragique de la vie les occupait tous deux; et en vain s'efforçaient-ils de vaincre cette corporelle tristesse où, de seconde en seconde, leurs esprits se faisaient plus lucides et plus inquiets. Ils se tenaient par la main, comme s'ils avaient cheminé dans l'obscurité, ou dans des lieux périlleux. Ils parlaient rarement; de temps à autre, ils se regardaient dans les prunelles; et les yeux de l'un versaient dans les yeux de l'autre une onde confuse, qui n'était que l'horreur et l'amour débordants. Mais leurs cœurs ne s'allégeaient pas.

— Nous continuons?

— Oui.

Ils se tenaient par la main étroitement, comme s'ils eussent fait une étrange épreuve, résolus d'expérimenter jusqu'à quelle profondeur pouvaient atteindre les forces jointes de leur mélancolie. A Dolo, les roues firent craquer les feuilles de châtaignier qui recouvraient le chemin; et les grands arbres rouillés flamboyèrent sur leurs têtes comme des rideaux de pourpre qui s'incendieraient. Plus loin, la villa Barbariga leur apparut, seule et désolée au milieu de son jardin dénudé, rougeâtre, avec les traces des anciennes peintures sur les crevasses de sa façade, tels des restes de cinabre dans les rides d'une vieille femme galante. Et, à chaque regard, les lointains de la campagne s'atténuaient davantage et bleuissaient, comme les choses qui se submergent.

— Voici Strà.

Ils descendirent devant la villa des Pisani, entrèrent; accompagnés par le gardien, ils visitèrent les appartements déserts. Ils entendirent le bruit de leurs pas sur le marbre qui les reflétait, l'écho dans les voûtes historiées, le gémissement des portes s'ouvrant et se refermant, la voix fastidieuse réveillant les souvenirs. Les pièces étaient vastes, tendues d'étoffes passées, ornées dans le style de l'Empire, avec les emblèmes napoléoniens. Dans l'une, les murs étaient couverts par les por-

traits des Pisani, procurateurs de Saint-Marc; dans une autre, par les médaillons en marbre de tous les doges ; dans une autre, par une série de fleurs peintes à l'aquarelle et placées dans des cadres délicats, pâles comme ces fleurs desséchées que l'on met sous verre en souvenir d'un amour ou d'une mort. Dans une autre, la Foscarina dit en entrant ;

— *Col tempo !* Ici encore.

Il y avait sur une console une traduction en marbre de la figure de Francesco Torbido, rendue plus horrible par le relief, par la subtile application du statuaire à distinguer l'un de l'autre, avec le ciseau, chaque tendon, chaque sillon, chaque ride. Et, aux portes de la salle, apparurent les fantômes des femmes couronnées qui avaient caché leur infortune et leur dépérissement dans cette demeure ample comme un palais et comme un monastère.

— Marie-Louise de Parme, en 1817, — expliquait la voix fastidieuse.

Et Stelio :

— Ah! la reine d'Espagne, l'épouse de Charles IV, la maîtresse de Manuel Godoï! Celle-là, entre toutes, m'attire. Elle est venue ici au temps de l'exil. Savez-vous si elle y a résidé avec le roi et avec le favori?

Mais le gardien ne savait que ce nom et cette date.

— Pourquoi vous attire-t-elle? demanda la Foscarina. Je ne sais rien de son histoire.

— Sa fin, les dernières années de sa vie d'exil après tant de passion et tant de luttes, sont d'une poésie extraordinaire.

Et il lui dépeignit cette figure violente et tenace, le roi faible et crédule, le bel aventurier qui avait joui du lit de la reine et avait été traîné sur le pavé par la foule en furie, les agitations de ces trois existences liées par le sort et emportées dans la volonté de Napoléon comme des pailles dans l'ouragan, le tumulte d'Aranjuez, l'abdication, l'exil.

— Ce Godoï, le Prince de la Paix, comme le roi l'avait appelé, suivit les souverains dans l'exil, fidèlement: il resta fidèle à sa royale amante, et elle à lui. Et toujours ils vécurent ensemble sous le même toit, et jamais Charles ne soupçonna la vertu de Marie-Louise, et, jusqu'à sa mort, il couvrit les deux amants de sa bénignité inaltérable. Imaginez

leur séjour en ce lieu; imaginez ici un tel amour sorti sain et sauf d'un si terrible orage. Tout était brisé, abattu, réduit en poudre par la force du destructeur. Bonaparte avait passé par là, et il n'avait pas étouffé sous la ruine cet amour déjà chenu ! La fidélité de ces deux violents ne m'émeut pas moins que la crédulité du roi débonnaire. Ils vieillirent ainsi. Figurez-vous !... La reine mourut d'abord, puis le roi; et le favori, moins âgé qu'eux, vécut encore quelques années une vie errante...

— Cette chambre est celle de l'Empereur ! — dit solennellement le gardien, en ouvrant les deux battants d'une porte.

Dans la villa du doge Alvise, la grande ombre semblait omniprésente. Les aigles impériales, signe de sa puissance, dominaient d'en haut toutes ces pâles reliques. Mais, dans la chambre jaune, cette ombre occupa le vaste lit, se coucha sous le baldaquin, entre les quatre colonnes surmontées par les flammes d'or. Le sigle formidable au milieu de la couronne de laurier resplendissait sur le chevet. Et cette espèce de couche funèbre se prolongeait dans le miroir terni, entre deux Victoires qui soutenaient les candélabres.

— L'Empereur a couché dans ce lit ? — demanda le jeune homme au gardien qui lui montrait sur la muraille le portrait du condottiere emmantelé d'hermine, lauré et sceptré ridiculement comme au sacre béni par Pie VII. — Cela est-il certain ?

Il s'étonnait de n'avoir pas éprouvé ce trouble que donnent aux cœurs ambitieux les traces du héros, cet énergique sursaut qu'il connaissait bien. Ce qui rendait obtus son esprit, c'était peut-être l'odeur du renfermé, la moisissure des vieilles étoffes et des matelas, la surdité de ce silence où le grand nom restait sans aucune résonance, tandis que le rongement d'un taret y persistait d'une façon si distincte que Stelio croyait l'avoir à l'intérieur de l'oreille.

Il souleva un bord de la courtepointe jaune, et il le laissa retomber aussitôt, comme si, dessous, il eût aperçu l'oreiller plein de vermine.

— Allons-nous-en ! sortons ! — dit la Foscarina qui, par les vitres de la fenêtre, avait regardé le parc où le soleil

oblique faisait alterner ses bandes fauves avec les zones glauques de l'ombre. — On ne respire pas, ici.

Effectivement, l'air y manquait comme dans une crypte.

— Maintenant, — poursuivit la voix fastidieuse, — nous passons à la chambre de Maximilien d'Autriche, qui avait placé son lit dans le cabinet d'Amélie de Beauharnais.

Ils traversèrent la pièce dans une lueur vermeille. Le soleil frappait sur un canapé cramoisi, irisait les gouttes de cristal d'un lustre gracile, allumait sur la muraille le rouge des raies perpendiculaires. Stelio s'arrêta sur le seuil, se retourna, évoqua dans cette splendeur sanglante la figure pensive du jeune archiduc aux yeux bleus, la belle fleur de Habsbourg tombée sur la terre barbare un matin d'été.

— Partons ! supplia de nouveau la Foscarina, qui le voyait s'attarder.

Elle fuyait à travers le salon immense peint à fresque par Tiepolo, tandis que, derrière elle, le bronze corinthien de la grille rendait en se fermant un son clair comme celui d'une clochette, qui se propageait en longues vibrations dans la concavité de la voûte. Elle fuyait, éperdue, comme si tout le palais menaçait de s'écrouler sur elle, et que la lumière fût sur le point de manquer, et qu'elle craignît de se trouver seule dans les ténèbres, avec ces fantômes de malheur et de mort. Et lui, marchant dans l'air agité par cette fuite, entre ces murailles lourdes de reliques et de spectres, derrière l'actrice fameuse qui, sur toutes les scènes du monde, avait simulé la fureur des passions mortelles, les efforts désespérés de la volonté et du désir, le conflit violent des sorts superbes, il perdait la chaleur de ses veines comme s'il eût cheminé dans une bise froide, sentait son cœur se glacer, son courage faiblir, sa raison de vivre perdre toute force, et se relâcher ses attaches avec les personnes et avec les choses, et chanceler et se dissiper les magnifiques illusions qu'il avait données à son âme pour l'exciter à se surpasser elle-même et à surpasser son destin.

— Sommes-nous encore vivants ? — demanda-t-il, quand ils furent à l'air libre, dans le parc, loin de l'affreuse odeur.

Et il prit la Foscarina par les mains, la secoua un peu, la

regarda au fond des prunelles, essaya de sourire ; puis il l'entraîna vers le soleil, sur l'herbe du pré.

— Quelle tiédeur ! Sens-tu ? Comme l'herbe est bonne !

Il ferma les yeux à demi pour recevoir sur ses paupières les rayons lumineux, subitement repris par la volupté de vivre. Elle fit comme lui, séduite par le plaisir de son ami ; et, entre ses cils, elle regardait cette bouche fraîche et sensuelle. Ils restèrent ainsi quelques instants sous la caresse du soleil, les pieds dans l'herbe, les mains dans les mains ; et, au milieu du silence, ils sentaient palpiter leurs veines comme les ruisseaux qui se font plus rapides quand vient le dégel, au printemps. Elle repensa aux Monts Euganéens, aux villages rosés comme les coquilles fossiles, aux premières gouttes de la pluie sur les feuilles nouvelles, à la fontaine de Pétrarque, à toutes les gentilles choses.

— La vie pourrait encore être douce ! — soupira-t-elle, d'une voix qui fut le miracle de l'espérance prête à renaître.

Le cœur de l'aimé fut comme un fruit qu'un rayon miraculeux mûrirait tout à coup. La bonté et le délice inondèrent son âme et sa chair. Une fois encore il jouit de l'instant présent comme si c'était le dernier de sa vie. L'amour fut exalté au-dessus du destin.

— Tu m'aimes ? Dis !

Elle ne répondit pas ; mais elle ouvrit de grands yeux et elle eut dans le cercle de ses iris l'immensité de l'Univers. Jamais l'amour immense ne fut signifié d'une façon plus puissante par une créature terrestre.

— Elle est douce, elle est douce, la vie avec toi, pour toi, hier comme demain !

Il paraissait enivré d'elle, du soleil, de l'herbe, du ciel divin, comme de choses jamais vues, jamais possédées. Le prisonnier qui, à l'aube, sort de la prison étouffante, le convalescent qui regarde la mer après avoir regardé la mort, sont moins enivrés qu'il ne l'était.

— Veux-tu que nous partions ? Veux-tu que nous laissions derrière nous la mélancolie ? Veux-tu que nous allions dans des pays qui n'ont pas d'automne ?

« Il est en moi, l'automne ; et partout je l'emporterai avec

moi ! » pensa-t-elle; mais elle souriait de ce faible sourire qui voilait sa souffrance. « C'est moi, moi qui partirai, qui disparaîtrai, qui m'en irai mourir au loin, ô mon amour, mon amour ! »

Durant cette minute de relâche, elle n'avait réussi ni à vaincre sa tristesse ni à ressusciter son espérance ; mais, pourtant, sa peine était devenue plus molle, avait perdu toute âcreté, toute rancune.

— Veux-tu que nous partions ?

« Partir, toujours partir, errer par le monde, s'en aller au loin ! — pensait la femme nomade. — Jamais de répit, jamais de repos. L'anxiété de la course n'est pas apaisée encore, et déjà la trêve expire. Tu voudrais me consoler, mon ami ; et, pour me consoler, tu me proposes d'aller au loin une fois de plus, alors que depuis hier seulement je suis rentrée dans ma maison ! »

Tout à coup, ses yeux furent comme une source jaillissante.

— Laisse-moi dans ma maison encore un peu ! Et toi aussi, reste, si cela t'est possible. Plus tard, tu seras libre, tu seras heureux... Tu as devant toi un temps si long ! Tu es jeune. Tu obtiendras ce qui t'est dû. Pour t'avoir attendu, on ne te perdra pas !

Ses yeux avaient deux visières de cristal qui brillaient au soleil, presque fixes dans ce visage fiévreux.

— Ah ! toujours la même ombre ! — s'écria Stelio fiévreux avec une impatience qu'il ne put contenir. — Mais à quoi penses-tu ? Que crains-tu ? Pourquoi ne me parles-tu pas de ce qui t'afflige ? Expliquons-nous, enfin ! Qui m'attend ?

Elle frémit d'épouvante à cette question qui lui sembla inattendue et nouvelle, bien que répétant ses propres paroles. Elle frémit de se retrouver si près du péril, comme si, en cheminant à travers cette bonne herbe, un précipice se fût ouvert sous ses pieds.

— Qui m'attend ?

Et voilà que, soudain, là, dans ce lieu étranger, sur cette belle prairie, à la fin du jour, après toutes ces apparitions de spectres sanglants ou exsangues, surgissait une vivante forme de volonté et de désir qui l'emplissait d'une terreur autrement

forte. Voilà que, soudain, par-dessus toutes ces figures du passé, se dressait une figure d'avenir; et, de nouveau, l'aspect de la vie se transformait, et le bien de ce bref répit était déjà perdu, et cette bonne herbe sous les pieds n'était plus rien.

— Oui, nous causerons, si vous le voulez... Pas à présent...

Sa gorge serrée laissait à peine passer la voix; et elle tenait son visage un peu relevé, pour que les cils pussent arrêter les larmes.

— Ne sois pas triste, ne sois pas triste! — supplia le jeune homme, dont l'âme était suspendue à ces cils humides comme ces larmes qui ne coulaient pas. — Tu as mon cœur dans ta main. Je ne te manquerai pas. Pourquoi te tourmentes-tu? Je t'appartiens.

Pour lui aussi, Donatella était là, debout, avec ses reins arqués, avec son corps agile et robuste de Victoire sans ailes, toute armée de sa virginité, attirante et hostile, prête à lutter et à se rendre. Mais son âme était suspendue aux cils de l'autre comme ces larmes qui voilaient les pupilles où il avait vu l'immensité de l'amour.

— Foscarina!

Enfin les gouttes chaudes se versèrent; mais elle ne les laissa pas couler le long de ses joues. Par un de ces gestes qui souvent naissaient de sa douleur avec la grâce imprévue d'une aile qui se dégage, elle les arrêta, s'en mouilla les doigts, s'en répandit l'humidité sur les tempes, sans les essuyer. Et, tandis qu'elle gardait ainsi son pleur sur elle-même, elle voulut sourire.

— Pardonnez-moi, Stelio. Je suis si faible!

Éperdûment alors il aima les stries délicates qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes humides et les petites veines sombres qui rendaient les paupières semblables aux violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé, et tout ce qui semblait touché par le mal d'automne, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Ah! ces doigts chéris, beaux comme les doigts de Sofia! Permets que je te les baise tout mouillés encore!

Dans sa caresse, il l'entraînait à travers le pré, sur une zone d'or vert. Léger, le bras passé sous le bras de sa com-

pagne, il baisait une à une les phalanges de ces doigts plus fins que les tubéreuses non épanouies. Elle frissonnait. Il la sentait frissonner à chaque touche de ses lèvres.

— Ils sentent le sel.

— Prends garde, Stelio. Quelqu'un peut nous voir.

— Il n'y a personne.

— Mais là-bas, dans les serres...

— On n'entend pas une voix. Écoute.

— Silence étrange. L'extase !

— On entend la chute d'une feuille.

— Et ce gardien ?

— Il est allé à la rencontre de quelque autre visiteur.

— Est-ce qu'il en vient ici ?

— L'autre jour, Wagner y est venu avec Daniela von Bülow.

— Ah ! oui, la nièce de la comtesse d'Agoult, de Daniel Stern !

— Entre tous ces fantômes, quel est celui avec qui s'est entretenu le grand cœur malade ?

— Qui sait ?

— Avec lui-même, avec lui seul, peut-être ?

— Peut-être.

— Regarde les vitrages des serres, comme ils brillent. Ils semblent irisés. La pluie, le soleil et le temps les peignent ainsi. Ne dirait-on pas qu'il s'y mire un lointain crépuscule ? Tu t'es peut-être arrêtée, un jour, sur le quai Pesaro, à regarder la belle pentaphore des Évangélistes. Si tu levais les yeux, tu voyais les verrières du palais peintes merveilleusement par les intempéries.

— Tu connais tous les secrets de Venise, toi !

— Pas tous encore.

— Quelle chaleur, ici ! Regarde comme les cèdres sont grands. Il y a un nid d'hirondelle suspendu à la poutre, là.

— Elles sont parties tard, cette année, les hirondelles.

— Est-ce vrai, qu'au printemps tu me conduiras sur les Monts Euganéens ?

— Oui, Fosca, je le voudrais.

— Le printemps est si loin !

— La vie peut encore être douce.

— On rêve,

— Orphée avec sa lyre, tout vêtu de lichens !

— Ah ! quelle allée de rêves ! Nul n'y passe plus. De l'herbe, de l'herbe... Il n'y a pas une seule trace humaine.

— Deucalion avec les pierres, Ganymède avec l'aigle, Diane avec le cerf, toute la mythologie.

— Que de statues ! Mais celles-ci, au moins, ne sont pas exilées. Les vieilles charmilles les protègent encore.

— Ici se promenait Marie-Louise de Parme, entre le roi et le favori. De temps à autre, elle s'arrêtait pour écouter le bruit des cisailles qui taillaient les charmilles en forme d'arceaux. Elle laissait tomber son mouchoir parfumé de jasmin, et don Manuel Godoï le ramassait d'un mouvement svelte encore, en dissimulant la douleur que lui donnait à la hanche le geste de se baisser : un souvenir des outrages subis dans les rues d'Aranjuez entre les mains de la canaille. Comme le soleil était tiède et que le tabac était excellent dans la tabatière émaillée, le roi sans couronne disait avec un sourire : « Certes, notre cher Bonaparte est moins bien à Sainte-Hélène. » Mais le démon du pouvoir, de la lutte et de la passion se réveillait au cœur de la reine... Regarde ces roses rouges !

— Elles brûlent. On dirait qu'elles ont dans la corolle un charbon allumé. Elles brûlent, vraiment.

— Le soleil s'empourpre. C'est l'heure des voiles de Chioggia, sur la lagune.

— Cueille-moi une rose.

— La voici.

— Oh ! elle s'effeuille !

— En voici une autre.

— Elle s'effeuille !

— Elles sont toutes sur le point de mourir. Celle-ci, peut-être non.

— Ne la cueille pas !

— Regarde. Elles se font de plus en plus rouges. Le velours de Bonifazio... Tu te rappelles ? C'est la même puissance.

— « La fleur interne du feu. »

— Quelle mémoire !

— Entends-tu ? On ferme les portes des serres.

— Il est l'heure de s'acheminer vers la sortie.

— Déjà l'air commence à fraîchir.

— Tu as froid ?

— Non, pas encore.

— Tu as laissé ton manteau dans la voiture ?

— Oui.

— Nous attendrons à Dolo le passage du train. Nous rentrerons par le train à Venise.

— Oui.

— Nous avons encore le temps.

— Qu'est-ce que cela ? Regarde.

— Je ne sais...

— Quelle odeur amère ! Un bosquet de buis et de charmilles...

— Ah ! c'est le labyrinthe.

Il était clos par une grille de fer toute rouillée, entre des pilastres qui portaient deux Amours à cheval sur des dauphins de pierre. De l'autre côté de la grille, on n'apercevait que le commencement d'un sentier et une espèce de taillis enchevêtré et dur, une apparence mystérieuse et touffue. Au centre du dédale se dressait une tour; et, sur le faîte de la tour, la statue d'un guerrier semblait en vedette.

— Es-tu jamais entrée dans un labyrinthe ? — demanda Stelio à son amie.

— Jamais, répondit-elle.

Ils s'attardèrent à examiner ce jeu illusoire combiné par un jardinier ingénieux pour l'amusement des dames et des sigisbées, au temps des paniers et des gilets fleuris. Mais l'âge et l'abandon l'avaient rendu sauvage et triste, lui avaient enlevé tout caractère de grâce et de régularité, l'avaient changé en un épais fourré d'un brun jaunâtre, plein d'inextricables détours, où les rayons obliques du couchant rougeoyaient si fort que, çà et là, les buissons ressemblaient à des bûchers qui brûleraient sans fumée.

— Il est ouvert, — dit Stelio, qui, en s'appuyant sur la grille, avait senti qu'elle cédait. — Tu vois ?

Il poussa le fer rouillé, qui grinça sur ses gonds disjoints ; puis il franchit le seuil et fit quelques pas en avant.

— Où vas-tu ? — lui demanda sa compagne avec une frayeur instinctive, en allongeant la main pour le retenir.

— Tu ne veux pas que nous entrions ?

Elle était perplexe. Mais le labyrinthe les attirait par son mystère, illuminé de cette flamme profonde.

— Et si nous allions nous perdre ?

— Tu vois qu'il est petit. Nous retrouverons facilement la porte.

— Et si nous ne la retrouvons pas ?

Il rit de cette crainte puérile.

— Nous resterons à tourner pendant toute l'éternité.

— Non, non. Il n'y a personne dans le voisinage. Allons-nous-en !

Elle essaya de le ramener en arrière ; mais il s'en défendit, recula dans le sentier, disparut tout à coup en riant.

— Stelio ! Stelio !

Elle ne le voyait plus ; mais elle entendait son rire sonner parmi l'enchevêtrement sauvage.

— Reviens ! Reviens !

— Non. Viens me chercher, toi !

— Reviens, Stelio ! Tu vas te perdre.

— Je trouverai Ariane.

A ce nom, elle sentit son cœur bondir, puis se serrer, palpiter confusément. N'était-ce pas ainsi que, le premier soir, il avait appelé Donatella ? Ne l'avait-il pas appelée Ariane, là-bas, sur l'eau, quand il était assis aux genoux de la jeune fille ? Elle se souvenait des paroles mêmes : « Ariane a un don divin par où son pouvoir dépasse toute limite... » Elle se souvenait de l'accent, de l'attitude, du regard.

Une angoisse tumultueuse la bouleversa, offusqua sa raison, l'empêcha de reconnaître dans les paroles de son ami un jeu du hasard, l'insouciance d'une gaieté spontanée. La terreur qui se cachait au fond de son amour désespéré s'insurgea, la maîtrisa, l'aveugla misérablement. Le petit fait accidentel prit un aspect de cruauté et de dérision. Elle entendait encore ce rire sonner parmi l'enchevêtrement sauvage.

— Stelio !

Dans une hallucination frénétique, elle cria comme si elle le voyait enlacé par l'autre, arraché de ses bras pour jamais.

— Stelio !

— Cherche-moi ! — répondit-il en riant, invisible.

Elle s'élança dans le dédale, pour le retrouver ; elle alla droit vers la voix et le rire, emportée par son élan. Mais le sentier se tordit : une muraille de buis obscur se dressa devant elle et l'arrêta, impénétrable. Elle suivit la courbe trompeuse : et un détour succédait à l'autre, et tous les détours étaient semblables, et les circuits paraissaient n'avoir pas de fin.

— Cherche-moi ! — répéta la voix à travers les haies vives, lointaine.

— Où es-tu ? Où es-tu ? Est-ce que tu me vois ?

Elle se mit en quête de trouées pour y plonger son regard. Elle n'apercevait que l'épaisse trame des branches et la rougeur du crépuscule qui d'un côté les allumait toutes, tandis que, de l'autre, l'ombre les noircissait. Les buis et les charmilles étaient entremêlés, les feuilles toujours vertes se confondaient avec les feuilles mourantes, les plus sombres avec les plus pâles, dans un contraste de vigueur et de langueur, dans une ambiguïté qui augmentait l'égarement de la femme haletante.

— Je me perds. Viens au devant de moi.

De nouveau, le rire juvénile sonna dans le fourré.

— Ariane, Ariane, le fil !

Maintenant, le son venait de la partie opposée, la frappait aux reins comme un coup d'estoc.

— Ariane !

Elle revint en arrière, courut, tourna, essaya de passer à travers la muraille, écarta le feuillage, cassa une branche. Elle ne vit rien que le dédale multiple et partout le même. Enfin, elle entendit un pas si proche qu'elle crut l'avoir aux épaules, et elle tressaillit. Mais elle se trompait. Elle explora encore une fois la prison végétale où elle était enfermée, prêta l'oreille, attendit ; elle ne perçut que son propre souffle et la pulsation de ses poignets. Le silence était devenu très profond. Elle regarda le ciel qui se courbait, immense et pur, sur les deux rameuses parois qui la retenaient prisonnière. Il semblait qu'il n'y eût au monde que cette immensité et cette étroitesse. Et elle ne réussissait pas à séparer par sa pensée la réalité de ce lieu et l'image de son supplice

intérieur, l'aspect naturel des choses et cette espèce de vivante allégorie créée par sa propre angoisse.

— Stelio, où es-tu ?

Pas de réponse. Elle écouta. Elle attendit vainement. Les secondes lui semblaient des heures.

— Où es-tu ? J'ai peur.

Pas de réponse. Mais où donc s'en était-il allé ? Est-ce qu'il avait retrouvé la sortie ? Est-ce qu'il l'avait laissée là toute seule ? Voulait-il continuer ce jeu cruel ?

Une envie furieuse de hurler, de sangloter, de se jeter par terre, de se débattre, de se faire mal, de mourir, assaillit l'insensée. De nouveau elle leva les yeux vers le ciel muet. Les cimes des hautes charmilles rougeoyaient comme les sarments lorsqu'ils ne jettent plus de flammes et vont se réduire en cendres.

— Je te vois ! — dit à l'improviste la voix rieuse, dans l'ombre basse, tout près.

Elle sursauta ; elle se pencha dans l'ombre.

— Où es-tu ?

Il rit entre les feuilles, sans se montrer, comme un faune aux aguets. Ce jeu l'excitait : tous ses membres s'échauffaient et se déliaient par l'exercice de leur agilité ; et le mystère sauvage, le contact du sol, l'odeur de l'automne, la singularité de cette aventure imprévue, l'effarement de cette femme, la présence même des déités marmoréennes, mêlaient à son plaisir corporel une illusion de poésie antique.

— Où es-tu ? Oh ! ne joue plus ainsi ! Ne ris plus de cette façon ! Assez, assez !

Il s'était glissé à quatre pattes dans le buisson, tête nue. Sous ses genoux, il sentait les feuilles mortes, la mousse molle. Et, comme il respirait parmi les branches et palpitait au milieu d'elles et avait tous les sens pris par ce plaisir, la communion de sa vie avec la vie végétale se fit plus étroite, et l'enchantement de son imagination renouvela dans cet enchevêtrement de passages incertains l'industrie du premier ouvrier d'ailes, le mythe du monstre né de Pasiphaé et du Taureau, la légende attique de Thésée en Crète. Tout ce monde devint réel pour lui. Sous le rouge soir d'automne, il se transfigurait, selon les instincts de son sang et les sou-

venirs de son esprit, en une de ces formes ambiguës moitié animales et moitié divines, en un de ces génies agrestes dont la gorge se gonflait des mêmes glandes qui pendent au cou des chèvres. Une lasciveté joyeuse lui suggérait des actes et des gestes étranges, des surprises, des embûches, lui représentait l'allégresse d'une poursuite, d'une poussée à terre, d'une rapide union sur la mousse ou contre le buis inculte. Alors, il désira une créature qui lui ressemblerait, une poitrine fraîche à laquelle il pourrait communiquer son hilarité, deux jambes agiles, deux bras prêts à la lutte, une proie à capturer, une virginité à forcer, une violence à accomplir. Donatella aux reins arqués lui réapparut.

— Assez, Stelio ! Je n'ai plus de forces... Je vais tomber par terre.

La Foscarina, sentant le bord de sa robe tiré par une main qui passait à travers le buisson, jeta un cri. Elle se pencha, entrevit dans l'ombre, parmi les rameaux, la face du faune rieur. Ce rire éclata sur son âme sans l'illuminer, sans rompre l'horrible peine qui l'étreignait. Sa souffrance devint même plus aiguë, par le contraste entre cette joie toujours nouvelle et sa perpétuelle inquiétude, entre cet oubli léger et le poids de son fardeau. Elle reconnut plus clairement son erreur et la cruauté de la vie qui plaçait là, dans le lieu où elle souffrait, la figure de l'autre. A peine eut-elle, en se penchant, aperçu la face du jeune homme, qu'aussitôt, avec la même évidence, elle aperçut celle de la cantatrice qui se penchait comme elle, imitait son acte à la façon de l'ombre qui répète un geste sur une cloison éclairée. Tout se brouilla dans son esprit ; et sa pensée ne réussit pas à mettre un intervalle entre la réalité et cette image. L'autre se superposa à elle-même, l'opprima, la supprima.

— Lâche-moi ! lâche-moi ! Je ne suis pas celle que tu cherches...

Sa voix était si changée que Stelio interrompit son rire et son jeu : il retira le bras ; il se mit debout. Elle cessa de le voir. La rameuse muraille se dressait entre eux, impénétrable.

— Mène-moi dehors ! Je ne me soutiens plus, je n'ai plus de forces... Je souffre.

Il ne trouvait pas les paroles pour l'apaiser, pour la récon-

forter. La simultanéité de son récent désir et de cette divination soudaine l'avait frappé profondément.

— Attends, attends un peu ! Je tâcherai de retrouver la sortie. J'appellerai quelqu'un...

— Tu t'en vas?

— N'aie pas peur, n'aie pas peur. Il n'y a aucun danger.

Tout en parlant ainsi pour la rassurer, il comprenait l'inutilité de ce qu'il disait, le désaccord entre cette risible aventure et l'obscure émotion née d'une cause bien différente. Et lui aussi, maintenant, il avait en lui-même l'étrange ambiguïté par où ce petit événement se présentait avec deux aspects confondus : car, sous son inquiétude, persistait une envie de rire qu'il réprimait, si bien que cette souffrance lui était nouvelle comme certaines angoisses qui naissent de l'extravagance des rêves.

— Ne t'en va pas ! — suppliait-elle, sous l'empire de son hallucination. — Là, au tournant, nous nous rencontrerons peut-être. Essayons ! Prends-moi les mains.

Par une trouée, il lui prit les mains ; et il tressaillit en les touchant, tant elles étaient froides.

— Foscarina ! Qu'as-tu ? C'est vrai, que tu ne te sens pas bien ? Attends ! Je vais enfoncer la haie.

Il entreprit de forcer le fourré, brisa quelques branches ; mais l'entrelacs résistait, très robuste. Il se blessa inutilement.

— C'est impossible !

— Crie ! Appelle quelqu'un !

Il cria dans le silence. Les cimes des hautes parois végétales s'étaient éteintes ; mais, dans le ciel supérieur, se répandait une rougeur pareille à une réverbération de bois incendiés sur l'horizon. Une troupe de canards sauvages passait, rangée en triangle, les cous tendus, noire.

— Laisse-moi m'en aller ! Je retrouverai la tour facilement. J'appellerai. On entendra mes cris.

— Non ! non !

Elle entendit qu'il s'éloignait, suivit le bruit de ses pas, s'égara de nouveau dans les méandres, se trouva de nouveau seule et affolée. Elle s'arrêta. Elle attendit. Elle prêta l'oreille. Elle regarda le ciel, vit le grand vol triangulaire disparaître

dans le lointain. Elle perdit le sentiment de la durée. Les secondes lui semblèrent des heures.

— Stelio ! Stelio !

Elle n'était plus capable d'autres efforts pour vaincre le désordre de ses nerfs exaspérés. Elle sentait venir la crise extrême de la folie, comme on sent le tourbillon qui s'approche.

— Stelio !

Il entendait cette voix d'angoisse, et continuait anxieusement sa recherche par les chemins sinueux qui tantôt le rapprochaient et tantôt l'éloignaient de la tour. Le rire s'était glacé dans son cœur. Toute son âme tremblait jusqu'aux racines, chaque fois que lui arrivait à l'oreille son nom proféré par cette invisible agonie. Et la graduelle diminution de la lumière lui offrait l'image du sang qui coule, de la vie qui défaille.

— Je suis là ! je suis là !

Un des sentiers le conduisit enfin à la place où s'élevait la tour. Il monta furieusement l'escalier en limaçon. Parvenu au sommet, il eut le vertige, s'accrocha aux balustres, ferma les yeux, les rouvrit : il aperçut à l'horizon une longue zone de feu, le disque de la lune sans rayons, la plaine semblable à un marais livide, le labyrinthe au-dessous de lui, avec ses buis noirâtres, avec les taches qu'y faisaient les charmilles, étroit malgré ses interminables circonvolutions, ayant l'aspect d'un édifice démantelé et envahi par les broussailles, semblable à une ruine et à un hallier, sauvage et lugubre.

— Arrête-toi ! arrête-toi ! Ne cours pas ainsi ! Quelqu'un m'a entendu. Un homme vient. Je le vois qui vient. Attends ! Arrête-toi !

Il regardait cette femme qui, comme une démente, tournait en courant par les sentiers obscurs et trompeurs ; comme une créature condamnée à un vain supplice, à une fatigue inutile mais éternelle, sœur des martyres fabuleuses.

— Arrête-toi !

Il semblait qu'elle n'entendît pas, ou qu'elle ne pût maîtriser son agitation fatale, et que lui-même ne pût la secourir, mais qu'il dût rester là, témoin de ce châtiment terrible.

— Le voici !

Un des gardiens avait entendu les appels et s'était approché; il franchissait le seuil. Stelio le rencontra au pied de la tour. Ils allèrent ensemble à la recherche de l'égarée. Cet homme connaissait le secret du labyrinthe. Stelio prévint son bavardage et ses plaisanteries en le confondant par sa générosité.

« A-t-elle perdu le sens ? A-t-elle fait une chute ? » L'ombre et le silence lui semblaient sinistres, l'épouvantaient. Appelée, elle ne répondait rien; et le bruit de ses pas ne se faisait plus entendre. Déjà le lieu était nocturne, sous l'humidité qui descendait du ciel violâtre. « La trouverai-je évanouie par terre ? »

Il tressaillit en voyant soudain, à un détour, apparaître la figure mystérieuse, la face pâle qui attirait toute la lumière du crépuscule, splendide comme une perle, les yeux larges et fixes, les lèvres serrées et rigides.

Ils repartirent pour Dolo, reprirent la même route le long de la Brenta. Elle ne parla pas, n'ouvrit pas une seule fois la bouche, ne répondit à aucune question, comme s'il lui eût été impossible de desserrer les dents : allongée au fond de la voiture, enveloppée dans son manteau jusqu'aux lèvres traversée par instants de frissons violents comme des sursauts, couverte d'une lividité pareille à celle des fièvres paludéennes. Son ami lui prenait les doigts, les gardait entre les siens pour les réchauffer, mais inutilement : ils étaient inertes, semblaient n'avoir plus de vie. Et les statues passaient, passaient.

Le fleuve coulait, sombre entre ses berges, sous un ciel de violette et d'argent où montait la pleine lune. Une barque noire descendait le courant, halée au bout d'une corde par deux chevaux gris qui marchaient sur l'herbe de la rive avec de sourdes foulées, conduits par un homme qui s'en allait sifflant, d'un air paisible ; et sur le pont de la barque, un tuyau fumait, comme la tourelle d'une cheminée sur le toit d'une chaumière ; et, dans la cale, une lanterne répandait sa lumière jaune, et l'air du soir s'imprégnait de l'odeur du repas. Et, de-ci, de-là dans la campagne noyée, les statues passaient, passaient.

C'était une lande stygienne, une vision de l'Hadès : un

pays d'ombres, de brumes et d'eaux. Toutes les choses s'évaporaient et s'évanouissaient comme des esprits. La lune enchantait et attirait la plaine comme elle enchante et attire la mer; de l'horizon, elle buvait la grande humidité terrestre, avec une bouche insatiable et silencieuse. Partout brillaient des mares solitaires; on voyait, dans un lointain indéfini, miroiter de petits canaux entre les files inclinées des saules. D'heure en heure, la terre semblait perdre sa solidité et devenir liquide; le ciel pouvait y mirer sa mélancolie que reflétaient d'innombrables miroirs immobiles. Et, de-ci, de-là, sur la rive décolorée, pareilles aux Mânes d'un peuple disparu, les statues passaient, passaient.

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction de G. Hérelle.)

(A suivre.)

LA BOURSE D'AMSTERDAM

AU XVIIE SIÈCLE

A peine délivrées du joug espagnol, les Provinces-Unies servirent de refuge aux émigrants de tous pays : « Si bien gardées de la mer, dit Michelet, elles ne voulurent jamais vers la terre faire de digue contre un déluge d'hommes, la plupart affamés, malheureux, persécutés. » Les sémites, traqués par l'Inquisition, s'enfuirent vers cet asile de la liberté et de toute noble culture. D'une part, des arguments bibliques, — ceux-là même que Menasse-Ben-Israël développera bientôt devant les puritains anglais, — de l'autre, et surtout, les haines communes, rapprochèrent les persécutés d'hier des persécutés du moment. Amsterdam devint *la Jérusalem nouvelle* ; les synagogues s'y multiplièrent ; des cimetières particuliers y furent réservés aux fidèles de la religion la plus spécialement jalouse.

Les juifs qui, fuyant la péninsule ibérique, s'établirent en Hollande, apportèrent, avec leurs richesses, leur profonde connaissance des questions commerciales : ils pratiquèrent avec succès le grand et le petit négoce, se mirent à la tête de banques puissantes, et s'assurèrent une active participation aux Compagnies des Indes. On les vit également se distinguer par leurs goûts scientifiques et littéraires : ils fondèrent de riches bibliothèques ; leurs sociétés savantes eurent une

réputation européenne. Faut-il rappeler les noms de Joseph Salomo del Medico, de David Kohen de Lara, de Jacob Juda de Léon? Et n'est-ce pas dans ce milieu que naquit Baruch Spinosa?

Un des hommes les plus intéressants de cette colonie fut Joseph Penso[1], qui, empruntant le nom de sa mère, signa de la Vega.

Issu d'un père banquier, « qui donna jusqu'à sa mort le décime de ses gains aux nécessiteux », Don Jose naquit, sans doute, aux environs de Cordoue. Ses biographes nous racontent qu'il dut s'enfuir devant les menaces du Saint-Office et qu'après de nombreuses étapes il « s'établit comme juif à Amsterdam ». A peine âgé de dix-sept ans, il composa le premier drame hébraïque, *Asira Tiqva*, où il imita d'une façon assez heureuse la versification européenne en langue d'Isaïe et transporta dans le milieu de sa race le génie espagnol avec son grandissime pathos. Le succès du jeune auteur fut immense : des vers latins célébrèrent un talent sur lequel on fondait les plus hautes espérances.

Si della Vega suivit néanmoins l'exemple paternel, s'il devint « commerçant », il ne put renoncer à sa passion pour les lettres : il composa des éloges funèbres, dont on disait grand bien, des biographies de princes de l'antiquité, des essais philosophiques, et enfin le plus vivant, si ce n'est le meilleur ouvrage que l'on ait écrit sur la bourse. La *Confusion de Confusiones*[2] est, sous la forme alors très en vogue d'un dialogue animé, plein d'oppositions piquantes, un livre admirable. « Un philosophe subtil, un commerçant discret et un actionnaire savant » y discutent, avec finesse ou en parfaite connaissance de causes, sur « le trafic des actions, son origine, son étymologie, sa réalité, son jeu et ses tromperies ».

1. Sur la famille Penso ou Penço, voir les ouvrages de D. Jose Amador de Los Rios (*Estudios historicos, politicos y litterarios sobre los Judos de España*), de Franz Delitzsch (*Zur Geschichte der jüdischen Poesie*), et de H. Graetz (*Geschichte der Juden*).

2. Il n'existe plus, croyons-nous, que deux exemplaires de ce livre, l'un à la bibliothèque de La Haye, l'autre à la bibliothèque de Gœttingue. — Une société ou un libraire, qui voudrait bien publier une nouvelle édition de la *Confusion*, serait assuré du concours de M. Richard Ehrenberg et du nôtre.

Don Jose manque souvent de naturel, son style est obscur et trop riche en hyperboles et en allusions bibliques et mythologiques, mais nous ne connaissons personne qui soit allé plus loin dans l'analyse d'une des institutions les plus complexes de notre société ; l'organisation de la bourse, le rôle des marchés à terme et des opérations à primes, la vie intime du monde des spéculateurs y sont décrits de main de maître. On sent, à chaque page, le « joueur », qui, après s'être trouvé exposé lui-même à tous les hasards de la Fortune, réfléchit dans le calme relatif d'une composition imagée.

Décrivons à grands traits la bourse d'Amsterdam, telle qu'elle était au XVIIe siècle, et le « trafic énigmatique, le plus réel et le plus faux qui soit en Europe, le plus noble et le plus infâme que connaisse le monde, le plus fin et le plus grossier qui existe sur le globe », en prenant pour principal guide Don Jose de la Vega et ce qu'il appelle lui-même « son résumé candide de la vérité ».

***

Durant les premières années du XVIIe siècle, les commerçants d'Amsterdam se réunissaient chaque jour, lorsque le vent était favorable, sur un pont « large et beau » et, par la neige ou la pluie, dans la « Vieille Église », où les appelait le son des orgues[1]. Ainsi se prolongeait sous une forme particulièrement originale l'antique confusion du temple et du marché.

En 1613, les réunions de *bourse* commencèrent à se tenir dans un nouvel édifice, celui-là même que représente le célèbre tableau de Job Berk-Heyden : un « enclos » entouré de « galeries », avec une cour, des arcades et tout l'aspect d'un cloître. Le type, longtemps classique dans les pays septentrionaux, d'une bourse, partie abritée, partie à ciel ouvert, apparaît ici, avec ses avantages incontestables par les beaux jours de l'automne et du printemps, et ses dangers au cœur de l'été ou de l'hiver.

En 1688, une sorte d'avant-bourse avait lieu sur le

1. R. Ehrenberg, *Zeitalter der Fugger*, t. II.

Dam de dix heures à midi; puis, commençait la bourse proprement dite, qui durait jusqu'à deux heures. Pour assurer l'exactitude à ces réunions, une amende menaçait les retardataires, et l'on voyait sans doute les plus notables banquiers et négociants d'Amsterdam se hâter à grands pas à travers les rues, pour éviter, ainsi que leurs confrères actuels des cités hanséatiques, une peine qui aurait froissé leur orgueil plus qu'elle n'aurait atteint leur solide richesse.

Si tout le monde pouvait venir à la bourse et y contracter à son aise avec qui bon lui semblait, les « courtiers assermentés » étaient les seules personnes autorisées à s'entremettre entre deux autres. C'était là, en dehors de mesures purement policières, la seule disposition qui réglementât le trafic. L'offre et la demande se trouvaient en présence; lorsque l'une et l'autre se rencontraient, lorsque les parties tombaient d'accord sur le prix, une solide « poignée de main » affirmait l'existence du nouveau contrat, la vente d'*une* action. Les intermédiaires faisaient échanger des « bordereaux », lorsque la livraison ne devait pas être immédiate ou presque immédiate.

A côté du marché, existait un petit marché, où l'on n'opérait plus sur des *unités* et sur leurs multiples, mais sur des *fractions d'unités*. Il nous faut voir là, malgré des différences sensibles, la plus ancienne *coulisse* des valeurs mobilières que nous signale l'histoire. Cet ancien foyer du jeu à outrance, où les petites gens venaient risquer leurs économies et les commerçants malheureux tenter la fortune, est devenu, dans notre société moderne, le centre de la spéculation sur les places où la réglementation trop rigide ne répond pas à toutes les nécessités du trafic. Ce petit marché n'était pas, à proprement parler, organisé ; mais il s'y était peu à peu établi en usage de faire constater les ententes par un « secrétaire », qui inscrivait sur un registre les opérations conclues, moyennant une somme correspondant à dix centimes de notre monnaie. C'était là, sans doute, une façon d'éviter des différends sur la réalité même des engagements, que l'on avait dû nier plus d'une fois dans ce milieu d'une honorabilité au moins douteuse.

*
* *

On distingue généralement, parmi les opérations de bourse, les marchés au comptant et les marchés à terme : les premiers doivent être suivis de la livraison des titres et du paiement dans un délai très court; pour les seconds, la livraison des titres et le paiement se font à une époque relativement lointaine. La démarcation entre les uns et les autres n'est pas nette; il y a dans les marchés au comptant une *possibilité* de marchés à terme, qui se réalise tantôt d'une façon presque constante, — ainsi dans plusieurs bourses américaines, — tantôt d'une façon accidentelle, — ainsi aux moments où les fluctuations de cours sont très notables.

Cependant, comme, d'une part, les marchés au comptant répondent mieux aux besoins des rentiers et servent généralement au *placement* de l'épargne disponible, et comme, de l'autre, les marchés à terme répondent mieux aux besoins des spéculateurs et sont plus généralement l'instrument du jeu, les uns et les autres se présentent dans notre société moderne sous des formes différentes. C'est ainsi que les marchés au comptant sont demeurés extrêmement voisins des opérations de la vie de chaque jour : l'achat et la vente d'un mètre de drap ou d'un kilo de sucre; et que les marchés à terme ont pris de plus en plus un caractère particulier. Ceux-ci ont relégué dans le domaine des apparences la livraison effective et le paiement du prix total : si le contrat a pour but ostensible une vente et un achat, ce n'en est pas moins aux seules *différences* entre le prix d'une première opération et celui de sa couverture, que songent les parties.

Dès 1688, cette évolution était presque terminée à la bourse d'Amsterdam. Les marchés au comptant étaient aussitôt ou presque aussitôt suivis de l'exécution : les parties se rendaient ensemble aux bureaux des « Compagnies », où elles demandaient et obtenaient le transfert des actions d'un nom à un autre ; le paiement avait lieu sous la forme d'un virement du prix d'achat sur les registres de la Banque.

Un cadre aussi étroit n'eût pas laissé une place suffisante aux nécessités de l'esprit de spéculation; le *jeu* se présentait

aussi sous une autre forme : l'achat et la vente, *pour le vingt du mois*, d'*une ou vingt actions*, c'est-à-dire l'achat et la vente à crédit de quantités considérables, très généralement supérieures aux moyens des contractants. La spéculation avait lieu dès lors pour un terme fixe — *rescontre*, — et, le plus souvent, sur un certain nombre de titres — *régiment*. L'ancien usage de choisir pour échéance aux lettres de change une ou plusieurs dates particulières, qui permettait de notables économies, fut adopté dans le trafic des valeurs mobilières pour des motifs voisins, sinon identiques. Pour que les bénéfices devinssent plus sensibles, on opérait sur des quantités notables : non sans hésitations, apparut vers les dernières années de XVIIe siècle le *régiment*, qui, composé d'une vingtaine de titres, devait prendre une importance considérable dans nos bourses modernes.

Lorsque « arrivait l'époque où il fallait prendre livraison », il ne restait, dit don Jose, que trois façons de se dégager : *vendre au prix actuel*, avec perte ou gain ; *demander aux banquiers un prêt* pour les quatre cinquièmes de la valeur des actions ; ou *faire porter celles-ci à son compte*, après les avoir payées en banque. Notre auteur ajoute, par la suite, une quatrième « façon de se dégager » qu'il isole de l'ensemble du système, mais que nous devons cependant indiquer dès maintenant : *se faire prolonger*.

C'est aujourd'hui encore par une « vente au prix actuel avec perte ou gain », sous la forme d'une couverture et d'un règlement de différences, qui se terminent, à l'ordinaire et d'une façon pour ainsi dire normale, les actes de spéculation. « Demander aux banquiers un prêt pour les quatre cinquièmes de la valeur des actions » est toujours un des modes qui permettent d'attendre une circonstance favorable pour clore l'opération sans cependant prendre livraison ; c'est même le seul, lorsque les valeurs ne font pas l'objet d'un trafic à terme. Il était, il y a deux siècles, plus rare encore qu'aujourd'hui que l'on « fît porter les actions à son compte », que l'on levât effectivement les titres, parce qu'il fallait une fortune très importante pour payer le prix de vingt ou vingt-cinq « actions ».

Les *mystérieuses prolongations* (les reports) commençaient

à jouer un certain rôle ; elles n'étaient pas encore, cependant, tant s'en faut, *les clefs de la bourse moderne*. Un certain nombre de « marchands achetaient des actions au comptant et les revendaient aussitôt pour l'échéance prochaine », et se trouvaient remplir ainsi les fonctions de *reporteurs*. Mais, comme don Jose fait aux marchés conclus pour un « temps lointain » une place toute particulière et qu'il ne saisit pas complètement le lien qui unit aujourd'hui les reports aux opérations à terme ordinaires, il est fort probable que les avances sur valeurs avaient une importance très spéciale, et que les « achats au comptant et les reventes immédiates pour l'échéance prochaine », employés d'abord pour faire fructifier les capitaux disponibles, n'entrèrent pas aussitôt dans les habitudes de la « pure » spéculation.

La liquidation mensuelle (rescontre) n'avait pas lieu d'une façon très méthodique. Certains courtiers, dits *rescontrants*, cherchaient à opérer le plus de compensations possibles, recevaient les « différences » et les transmettaient à leurs destinataires ; mais tout nous permet de penser qu'ils remplissaient incomplètement leur fonction. M. Richard Ehrenberg suppose que l'on mettait en circulation des sortes de lettres de change, que chacun endossait, et que leur dernier détenteur avait à prendre livraison, tandis que les simples intermédiaires ne réglaient que des différences [1]. Mais le fait est fort incertain : non seulement aucun contemporain ne nous dit que ce système, qui existait dans le commerce de plusieurs espèces de marchandises, fût en vigueur dans le trafic des actions, mais il nous paraît probable que, si des « filières » avaient existé d'une façon quelque peu franche, nous en retrouverions des traces dans la technique de nos bourses.

Sur le petit marché, où l'on opérait non sur des valeurs entières, mais sur des fractions de valeurs, et que nous avons comparé à notre moderne « coulisse », la liquidation avait lieu sous des formes plus voisines des formes actuelles ; comme on contractait entre gens de médiocre surface, on ne tenait pas à faire trop longtemps crédit. Le premier de chaque mois, vers une heure et demie, le caissier, qui constatait les accords, fixait, avec le concours de deux commerçants impartiaux, le

1. *Op. cit.*, t. II, p. 344.

prix actuel des actions; et celui-ci servait, ainsi que notre « cours de liquidation », de base aux règlements momentanés entre parties.

Pour « s'assurer » contre des pertes trop considérables, on faisait souvent à Amsterdam des *opérations à primes* (*opsies*). Lorsque, pour tel ou tel motif économique ou politique, on espère une hausse, mais craint quelque événement, c'est alors, dit de la Vega, que l'on fait des marchés à primes soit *à entrer (à entregar)*, soit *à recevoir* (*à recibir*).

Les marchés à primes, dont on retrouve des traces certaines assez haut dans l'histoire et qui, issus des *paris* ordinaires, étaient apparus dans le commerce sous la forme de *contrats de gageures et assurances des changes*, jouaient un rôle considérable dans le trafic des actions : on en connaissait toutes les subtilités. L'auteur de la *Confusion de Confusiones* va plus loin encore lorsqu'il montre que ce qui fait la force du receveur de « primes », c'est la certitude de « conquérir les avances », et la force du « livreur », la certitude de voir ses pertes limitées.

*
* *

Don Jose distinguait dans le public de la bourse les *princes des rentes*, les *commerçants*, les *joueurs*, les *courtiers assermentés* et les *courtiers marrons*. Étudions successivement l'activité des uns et des autres, pour mieux saisir ce qui se passait sur le marché des valeurs mobilières et dans l'âme de ses visiteurs.

Les *princes des rentes*, ceux qui *plaçaient leur fortune en vue d'un dividende*, sont les ancêtres directs de nos grands capitalistes. Sans craindre, tant s'en faut, les bénéfices résultant de la hausse des cours et de réalisations opportunes, ils cherchaient surtout à faire fructifier leurs fonds disponibles. Mais ils venaient assez rarement à la bourse et s'adressaient le plus souvent aux courtiers officiels. Il n'était probablement pas de bon ton de s'égarer au milieu de ce *dédale* et non loin d'individualités fort louches.

Les *marchands* spéculaient avec calme ou profitaient des circonstances favorables. Ils achetaient des actions au comp-

tant, et en prenaient immédiatement livraison ainsi que les princes des rentes ; mais ils ne se livraient à une telle opération que lorsque les événements politiques ou économiques laissaient prévoir un fort mouvement de hausse. C'étaient bien alors de vrais spéculateurs, puisqu'une *différence* était le but principal de leurs efforts, mais des spéculateurs plus proches des capitalistes que des « joueurs ». Ils achetaient aussi des valeurs au comptant, pour les revendre aussitôt à terme, et plaçaient ainsi des sommes importantes en reports, sans s'exposer à aucuns risques, si ce n'est, comme le remarque Don Jose, « aux risques de l'insolvabilité de la contrepartie ou à quelque autre fatalité». Ce danger devait être assez notable, et cette catégorie d'opérations comportait un sérieux aléa.

Des purs capitalistes, nous voici passés aux capitalistes-spéculateurs et aux reporteurs sans garantie de quelque commissionnaire ; gravissons l'échelle et arrivons aux *joueurs*. « Autant vaut entrer dans le Labyrinthe de Crète que dans leurs desseins ! » « Quelle sorte de vie ont introduite ces troisièmes ! » s'écrie notre auteur. Cherchons, malgré tout, à nous reconnaître au milieu d'activités si diverses.

Les *joueurs* opéraient à terme, pour mieux s'engager au delà de leurs forces normales. Combien d'entre eux étaient en mesure de « lever » un *régiment*, vingt actions, dont la valeur atteignait généralement cent mille ducats ? Très peu, ou tout au moins un nombre si infime de personnes qu'il ne nous faut y voir qu'une rare exception. Ce qui caractérisait leur activité, c'était donc ce que les économistes appellent aujourd'hui l'esprit spéculatif ou esprit de pure spéculation.

L'état d'âme des *joueurs* était le même alors qu'aujourd'hui. Autant l'espérance de notables différences donnait à chacun de l'énergie durant les longs jours, les longues heures d'attente, autant les pertes sensibles les jetaient dans une morne apathie. Mais le moment de la réaction venait bientôt, et l'on cherchait alors quelque motif qui permît de refuser le paiement de ce que l'on devait.

On semble avoir appelé, tout d'abord, à l'aide de ces nouvelles prétentions, une sophistique déplorable : « Qui achète est obligé à payer ; qui n'a pas ne peut payer à celui vis-à-vis

duquel il est obligé ; donc n'est pas obligé à payer celui qui achète ce qu'il n'a pas. » Ce fut bientôt une mesure du prince Frédéric-Henri d'Orange, qui transporta les débats sur un terrain plus étroit, mais singulièrement plus solide au point de vue juridique. Une ordonnance interdit la spéculation à découvert, et l'on appela *faire Frédéric* (*hazer Federique*, dit don Jose) l'acte qui consiste à invoquer cette interdiction pour refuser l'exécution des marchés conclus. Un joueur avait-il spéculé à la baisse et perdu ? il se retranchait derrière l'illégalité de son opération. Le professeur Richard Ehrenberg a trouvé dans une bibliothèque de Hollande un formulaire de notariat datant de 1682 et contenant le texte d'une requête à l'usage des spéculateurs dont les tentatives auraient été malheureuses.

Mais des discussions animées surgissaient. Qui pouvait invoquer cette exception ? Le seul acheteur, ou le vendeur aussi bien que l'acheteur ? Les marchés à primes étaient-ils visés tacitement par la loi ? Nous regrettons de ne pouvoir suivre don Jose dans ses discussions, qui nous montreraient tous les côtés de son esprit et sa dialectique aussi serrée que subtile. En tout cas, c'est là la première trace d'une exception dilatoire, appliquée aux marchés de bourse ; c'est là la digne ancêtre de notre exception moderne de jeu : on voulait bien s'exposer à des chances infinies de gains ; mais si la fortune devenait défavorable, on était heureux d'appeler à son secours une disposition légale.

La grande lutte qui se livrait à la bourse avait lieu entre les haussiers et les baissiers ; entre les *amants de la patrie, de l'État et de la compagnie*, et la *contremine*. Elle avait une grande influence sur les prix qui, nous dit della Vega, n'étaient pas fixés seulement par *la situation des Indes et celle de l'Europe*, mais encore par *le jeu des actionnistes*.

Les spéculateurs les plus puissants, qui étaient au nombre d'une vingtaine, avaient une énorme influence sur le marché ; ils dirigeaient les cours à leur volonté. Don Jose cherche à nous le prouver à l'aide de comparaisons fort voisines de celles que nous établissons aujourd'hui avec des travaux de statistiques. Prenez deux valeurs de même rendement sur deux places différentes, l'une de nature fort spéculative,

l'autre de nature assez calme ; l'écart entre les prix variera de 30 à 80 p. 100. Cette tendance vers la hausse des valeurs émises par l'intervention d'éléments divers, que nous appelons *la loi d'airain des bourses modernes* pour limiter les « profits » des rentiers et petits capitalistes et augmenter d'autant ceux de la haute finance, trouve ici une expression incomplète et naïve, bien que vivante.

Les manœuvres des agioteurs sont fort bien décrites par don Jose. Voici un joueur, qui perd *par hasard* la lettre d'un compère annonçant quelque terrible nouvelle; en voici un autre, qui dit à l'oreille d'un ami, mais assez haut pour qu'on puisse l'entendre, des mots qui jettent aussitôt le trouble dans tous les esprits; en voilà un troisième, qui charge un inconnu de demander ou d'offrir des quantités considérables de titres afin d'amener une panique et de pêcher ensuite en eau trouble.

Les syndicats (*cabales*) à la hausse et à la baisse jouaient un rôle important. Ceux-ci vendaient à terme et au besoin au comptant un nombre énorme d'actions; il en résultait une frayeur générale, des réalisations précipitées; et les titres étaient rachetés aussitôt à un prix si favorable. S'agissait-il d'une opération opposée, on préparait ostensiblement des fonds pour l'achat de quantités considérables; les cours montaient, et, au lieu de se porter acquéreur, on liquidait tout un stock d'actions dans des conditions particulièrement avantageuses.

Les opérations des *courtiers officiels* n'étaient pas d'un caractère aussi simple que pourraient le faire croire les lois assez strictes qui réglementaient leur profession. Pour *gagner beaucoup*, ils devaient se dépenser beaucoup : il leur fallait souvent accepter ferme certaines offres dans l'espérance de rencontrer prochainement une contrepartie réelle; il leur fallait parfois devenir eux-mêmes les contreparties de leurs clients. Aussi, à côté d'un profit variant avec l'importance des opérations, se greffait-il couramment d'autres bénéfices. Ces bénéfices étaient très légitimes lorsque les courtiers étaient les contreparties réelles de leurs clients à un prix déterminé, ils étaient franchement malhonnêtes, lorsque, agissant comme mandataires, ils achetaient à un prix moins élevé ou vendaient

à un prix plus élevé que celui qu'ils portaient sur les bordereaux, évitant tout contrôle en signant ceux-ci à la fois en qualité de courtier et en qualité de parties.

Ces derniers abus étaient très répandus dans le monde fort louche des *courtiers marrons (çanganos, horsele)*, épaves de la spéculation à outrance, écume du commerce régulier. Ceux-ci, dont on retrouve les traces plusieurs siècles auparavant dans le trafic des marchandises[1], nous apparaissent dès lors dans le trafic des actions. Ils étaient tout autant de petits *joueurs*, que de vrais *courtiers*; leur activité était sensiblement la même que celle de nos petits « banquiers » ou « changeurs », qui cherchent partout une source de gains, servent autrui toutes les fois que se présente une circonstance favorable, mais se trouvent souvent être leur principal client.

En tout cas, on les voyait s'agiter, avant ou après les heures de réunions publiques, dans les *cafés* du Dam, troublant buveurs de café ou de chocolat par la vivacité de leurs offres et leurs cris répétés, excitant chacun, profitant de leurs vices apparents ou cachés, mettant en circulation les nouvelles les plus fausses.

Que manque-t-il à ce tableau, en dehors des traits plus ou moins particuliers à chaque place et à ses besoins? Rien, ou presque rien : le livre de Don Jose de la Vega décrit de la façon la plus vivante toute notre bourse moderne; la passion du jeu, l'avidité au gain, ferments éternellement les mêmes, avaient fait établir dès le premier développement des valeurs mobilières, dès le XVIIe siècle, toute une technique qui a pris forme au cours des temps, sans se modifier dans ses traits essentiels.

Si les bourses sont souvent des lieux privés ou semi-privés de réunion, la cause en est dans des nécessités de nature financière ou policière; si l'intermédiaire d'un courtier officiel est parfois obligatoire, c'est que le privilège de la seule « entremise » laissait place à de trop habiles manœuvres de la part des courtiers marrons, et si la grande majorité des bourses

1. Voir notre *Étude sur les Bourses allemandes*. Paris, 1898, p. 510 et suiv.

sont devenues des marchés libres, c'est que l'on n'a pas tenu à conserver une institution vieillie et n'offrant que de très vagues garanties, tant matérielles que morales.

Il nous suffit, pour compléter la théorie générale des opérations de bourse, d'indiquer les cristallisations des formes primitives et le développement des reports. Quant à la liquidation, elle a lieu dans des conditions plus voisines de celles que l'on employait sur l'ancienne coulisse d'Amsterdam que de celle que l'on employait dans son ancienne bourse.

Les types des *princes des ventes*, des *marchands*, des *joueurs*, des *courtiers officiels* et des *courtiers marrons*, sont décrits d'une façon presque parfaite : à peine nous faut-il remarquer que l'activité des *princes des ventes* s'est toujours rapprochée de celle des *marchands*, et celle des *courtiers officiels* de celle des *courtiers marrons*.

Toutes les manœuvres qui existaient il y a deux siècles, existent encore aujourd'hui; et ce n'est pas l'interdiction de certains intermédiaires. ni des mesures réglementant strictement le marché, qui pourraient y mettre terme. La source des abus est dans la nature humaine; atteignez la nature humaine, si vous le pouvez, ou vous n'atteindrez jamais les gens vraiment néfastes et vraiment malhonnêtes.

ANDRÉ-E. SAYOUS

HÉLÈNE

Des grappes de douleur chargent ton souvenir,
O toi qui fus, aux temps mycénéens, Hélène !
Les tours rouges de Troie illuminaient la plaine,
Le jour où ta beauté brandit vers l'avenir
Ses feux et ses éclairs comme un autre incendie.

L'angoisse humaine à ton éternité dédie
Son cri, son chant, sa joie et tout à coup sa peur,
A voir sur quel amas de poitrines trouées,
Dans quel tumulte fou d'ivresse ou de huées,
Tu domines l'amour et la haine, sa sœur.

Trépieds de flamme et d'or, sur le plateau des mers,
Brûlent en ton honneur les merveilleux navires ;
A l'occident, sous les éclairs, les mâts chavirent
Et les étalons noirs, autour des flots amers,
Vaguent avec leurs chars rebondissants et vides.

15 juin 1900.

Des bras tordus au ciel et des faces livides
Apparaissent, parmi les feux, les dards, les poings;
L'âpre mêlée et sa forêt d'horreur qui bouge
Et ses héros d'airain dont les armes sont rouges
Hurlent, sous tes regards qui ne regardent point...

La terre et l'océan sont pleins de ta démence;
Et quel que soit le temps qui dort sur ton tombeau,
Ta mémoire renaît, comme un feu de flambeau,
Les batailles, sous tes baisers, se recommencent
— Et ce sera jusqu'au déclin des jours ainsi :

Car il faut que tu sois sans honte et sans merci,
Puisque l'homme a besoin de pleurs, d'affres, de râles,
D'amour qui leurre et tue et de haine qui bout,
Pour se connaître et s'explorer jusques au bout,
Tranquille Hélène, avec du sang sur tes seins pâles!

ÉMILE VERHAEREN

LETTRES

SUR LA

CAMPAGNE DE MARENGO

Les lettres qui suivent, écrites au général Mathieu Dumas pendant la campagne de Marengo, racontent, avec le charme de la sensation directe, l'abandon de la confidence et le franc-parler du mécontentement, les impressions vraies d'un témoin et d'un acteur. On ne s'étonnera pas d'y voir sombrement représentées ces parties du tableau sur lesquelles la légende devait jeter ensuite tant d'éclat, et particulièrement la journée même de Marengo. C'est ici le cliché négatif qui sert à tirer l'épreuve de l'histoire et qui ne restitue pas la vie sans quelques virages et quelques manipulations. On ne demandera pas davantage à Dampierre ces jugements d'ensemble qui ne pouvaient convenir ni à son grade ni à sa position, mais on lui saura gré d'avoir pu suivre à peu près le fil des événements, malgré le peu de lien qu'a son odyssée propre par rapport au plan de l'exode général. Parti de Dijon une semaine après le gros de l'armée, les lenteurs du passage au Saint-Bernard lui permettent de la rejoindre; il suit Bonaparte à Turbigo et à Milan, marche ensuite avec la division Gardanne, combat à Montebello, à Marengo... et là quitte un peu tôt l'armée qu'il avait ralliée un peu tard : il est fait prisonnier dans un coin du champ de bataille, à l'instant même où Desaix et

Kellermann gagnent la journée, et n'apprend qu'avec étonnement de la bouche des Autrichiens le coup de fortune qui vient d'échoir aux Français.

Apprise ainsi, contée ainsi, cette victoire par ouï-dire ressemble sans doute plus au vrai Marengo qu'aucun des récits officiels qui prétendirent ensuite changer en une bataille classique cette bousculade et cette échauffourée; mais, par rapport à la personne même de Dampierre, ces hasards du 14 juin ont quelque chose de significatif. Dampierre est dans une passe malheureuse, Dampierre appartient à une classe d'hommes sur qui le vent du succès, à l'aube du XIXe siècle, ne souffle pas : c'est l'ancien parti *constitutionnel* de 1790, ce groupe infortuné dont l'heure tardive ne sonnera qu'en 1830. Il se recompose en France, avec une rapidité singulière, au lendemain du 18 Brumaire; le général Mathieu Dumas, Lafayette, Latour-Maubourg, Bureaux de Pusy viennent du Danemark; Charles et Alexandre de Lameth débarquent de Hambourg, où ils tenaient un commerce d'épicerie; Romeuf, rentré le premier dès 1798, a fait dans l'intervalle l'expédition d'Égypte, ou du moins il est allé jusqu'à Malte, d'où il s'échappe en septembre 1799, après un an de famine et de blocus. Les pères désabusés ne songent qu'à la retraite, mais les enfants, les deux Dampierre, Philippe de Ségur, Georges de Lafayette, Alfred de Lameth demandent du service; leur idée est de régénérer la France, en rétablissant au sommet de la hiérarchie, dans l'exercice de l'autorité, la vieille aristocratie française. Bonaparte les laisse former à Dijon, sous le général Mathieu Dumas, un corps de *Volontaires de Bonaparte*.

Au mois de mai 1800, ce corps ne compte que deux escadrons, trop peu de monde encore pour régénérer une armée qui vient des Pyramides et de Zurich, et qui s'en va à Marengo et à Hohenlinden. Bonaparte les passe en revue, lorsqu'il traverse Dijon pour gagner Genève et Milan, et les laisse derrière lui tandis que l'armée de réserve quitte ses cantonnements, s'approche secrètement du lac de Genève et dérobe son passage par le Saint-Bernard. Quiconque a des services, parmi *ses* volontaires, prétend le suivre. Or Achille Dampierre a des services, datant des années 1792 et 1793; il fut aide de camp de Dumou-

riez à la bataille de Valmy, puis au camp de Maulde, à l'armée du Nord. La défection de Dumouriez ayant valu le commandement de cette armée au général Dampierre, son père, Achille Dampierre ne perd pas au change. Un heureux parallélisme continue de lier sa carrière à la carrière paternelle : capitaine du 28 juillet 1792, date où son père est promu général de brigade; fait chef d'escadron tandis que son père devient divisionnaire, et chef de brigade le jour même où son père recueille le commandement en chef de l'armée du Nord, il commande quelques jours le 3e régiment de chasseurs à cheval. Mais, tout à coup, la mort du général interrompt cet avancement. Dampierre désemparé essaie de se rattacher à Custine, qui le demande comme aide de camp; mais ce général, qui monte à l'échafaud, entraîne dans sa ruine tous ceux de sa suite; Dampierre disparaît de la scène militaire jusqu'au mois de mars 1801.

Il cherche alors à rouvrir sa carrière, et se reporte à l'épisode même où elle s'est arrêtée : « C'est à vous que j'en appelle, père des guerriers, écrit-il à Bonaparte; c'est à vous que je me présente pour ainsi dire encore tout couvert du sang d'un père qui tomba à mes côtés pour la défense de son pays. Pourriez-vous ne pas prendre quelque intérêt à son fils et ne pas mettre sur cette lettre une apostille? » Bonaparte écrit en travers dans la marge, avec trois pâtés : « Recommandé au ministre de la guerre. » Le difficile dans cette affaire est de déterminer la situation militaire d'Achille Dampierre : on ne retrouve pas la trace de ses grades, si rapidement gagnés du mois de mars au mois d'avril 1793, qu'ils n'ont pas eu le temps d'être confirmés par le Comité de salut public. Pas même son brevet de capitaine, retiré en 1793 comme *entaché du nom de Louis* et jamais rendu à l'intéressé. Un instant, le ministre, qui le confond avec son frère Charles Dampierre, le nomme sous-lieutenant de cavalerie. Mais le général Mathieu Dumas intervient avec bonté, proteste avec politesse; il s'adresse à Daru, inspecteur général des revues : « Si vous pouvez, mon cher Daru, distraire un œil et une oreille, voyez un instant et écoutez Dampierre... Son secours m'est indispensable et votre obligeante sensibilité appréciera bien aussi le plaisir que j'éprouverais à rapprocher de moi par des rapports de service

le fils de mon intime et honorable ami, le feu général Dampierre. »

Dampierre arrive à Dijon et de là passe en Italie, où, paraît-il, il est également indispensable; mais le général Mathieu Dumas a été moins heureux pour lui-même que pour son protégé. C'est qu'aussi il *marque* davantage; il appartient tout à fait, irrémédiablement, à l'ancien régime; enfin il est cet homme de qui l'un de ses adversaires politiques disait, le 18 fructidor, à l'officier chargé d'arrêter plusieurs des Anciens: « Dumas s'est échappé? Tant pis!... Mais vous le retrouverez: c'est un *revenant*. » Au revenant qui lui demandait de l'emploi, Bonaparte a fait offrir la préfecture de la Gironde; puis il l'a nommé général de brigade, lui, ancien lieutenant général des armées du roi, en observant que pour un homme de sa valeur, il était plus convenable de reconquérir le grade de général de division sur les champs de bataille. C'est pourquoi Dumas sollicite une place aux armées actives; à la revue du Premier Consul, à Dijon, il déclare son désir de le suivre en Italie, dit connaître particulièrement le théâtre stratégique du Milanais et du Piémont, se recommande de son *Précis des événements militaires* paru à Hambourg l'année précédente. Bonaparte, en convenant que ce livre est bien, juge aussi que Mathieu Dumas lui sera plus utile là où il est. Recevoir les *Volontaires*, les habiller en jaune serin, surtout pourvoir à leur carrière et les placer auprès des généraux, sont les occupations de Mathieu Dumas jusqu'à la fin du mois de juin 1800; alors, l'armée de Marengo s'étant fondue avec l'armée d'Italie, les troupes restées à Dijon se constituent en une deuxième armée de réserve dont Mathieu Dumas devient le chef d'état-major. Tout irait bien si Brune ne commandait pas cette armée, Brune, le révolutionnaire avec lequel un homme du passé de Mathieu Dumas ne saurait s'accommoder. Une maladie de Masséna survient à point pour rendre vacant le commandement de l'armée d'Italie; Brune, de Dijon, passe à Milan; l'armée de réserve échoit à Macdonald. Macdonald est un galant homme sous lequel Dumas et Philippe de Ségur font agréablement la campagne des Grisons. Ségur, reprenant la plume d'écrivain qu'il disait attachée à son plumet, en montrant son shako à madame de Staël, l'essaie à décrire la *Via Mala*,

le mont Splugen et tous les paysages de neige qui préparent d'avance son œil aux tableaux de la retraite de Russie.

Après la paix de 1801, nouveaux changements dans les personnes : Mathieu Dumas se sépare de Macdonald, que son amitié pour Moreau entraîne dans une disgrâce momentanée; il devient chef d'état-major du 3e corps. On le voit ensuite ministre de la guerre à Naples, Joseph régnant; général de division en Espagne, avec Joseph; chef d'état-major adjoint en 1809, mais pour la dernière fois, l'Empereur l'ayant vivement tancé pour un acte d'initiative et ne lui reconnaissant pas l'automatisme et la passivité qu'il juge être les qualités premières d'un chef d'état-major [1]. Mathieu Dumas ne remplira plus désormais que des emplois d'administration · directeur de la conscription et des revues; intendant général de l'armée; directeur général de la liquidation des armées. Sa carrière ralentie le ramène à ses travaux sédentaires de 1790 en même temps que l'empire finissant achemine la France vers une restauration monarchique; malheureusement Mathieu Dumas prend parti aux Cent Jours; il se laisse nommer directeur général des gardes nationales. Cette fidélité à l'Empereur le range parmi ceux que le roi ne peut plus employer; elle le condamne au médiocre destin de ces neutres dont le loyalisme va toujours soit au delà, soit en deçà du juste milieu, et que Napoléon condamnait dans la personne même de Mathieu Dumas en lui disant un jour : « Vous fûtes un imbécile; vous n'entendiez rien aux révolutions. »

A. R.

I

Saint-Brancher [2], ce 3 prairial an VIII (23 mai 1800).

Vous devez être bien étonné, mon *cher* général (permettez-moi cette expression qui n'irait guère à mon âge, si l'amitié

1. *Souvenirs* de Mathieu Dumas, tome III.

2. Dampierre écrit en interligne, sans doute en se relisant : « Pardon d'un pareil griffonnage, mais je suis si pressé que j'ai pris la première plume qui m'est tombée sous la main. »

et la confiance que vous m'avez toujours témoignées ne la justifiaient pas), de ne pas encore avoir reçu de mes nouvelles. Je ne le suis pas moins que vous, mais je voulais avoir quelque chose de positif à vous mander. Il était impossible de se former une idée juste de la situation de l'armée d'après les bruits qui couraient sur la route. S'il fallait en croire les uns, le Consul était en pleine marche sur Milan, où il avait promis d'entrer le 7 de ce mois; les autres lui faisaient prendre le fort de Bard après une affaire qui avait coûté cinq à six cents prisonniers et plusieurs pièces de canon aux Autrichiens.

Le fait est que la presque totalité de l'armée a passé le Saint-Bernard. Il ne reste à Saint-Brancher, situé au pied du mont du côté du Valais, que quelques munitions de bouche. Le payeur en est parti hier pour se porter à Saint-Pierre.

Le Premier Consul a son quartier général à Aoste. Il a fait sommer le fort de Bard que l'on canonne à force en ce moment; il n'y a encore que quelques centaines de prisonniers. Dès que j'aurai franchi le Saint-Bernard, qui met tant de distance entre ce qui se passe sur ses extrémités opposées, je serai à même de vous donner des détails plus circonstanciés.

Je ne devrais pas vous parler de ma route; je l'ai trouvée si différente de celle que j'avais faite avec vous comme en famille, qu'à peine ai-je été ému du spectacle majestueux du Léman et des monts. Pourquoi n'y étiez-vous pas avec moi, mon cher général? Comme ils se seraient agrandis à mes regards! Mon attention, ma pensée y eussent été tout entières; elles ne se seraient pas sans cesse reportées sur Dijon et sur le bonheur que j'y avais trouvé près de vous. Il n'y avait que quelques instants que nous étions ensemble et déjà vos bontés, votre amitié m'avaient fait croire qu'il y avait des années que je m'efforçais de les justifier.

Je n'ai encore pu voir aucune des personnes pour qui vous m'avez remis des lettres. Le général Vignolles[1] a passé le Saint-Bernard il y a deux jours. J'aurais bien voulu arriver plus tôt. On ne peut guère se faire une idée de ce que c'est que

1. Major-général de l'armée de réserve, sous Berthier, général en chef, et Dupont, chef d'état-major. Vignolles avait fait la campagne de 1796 en Italie; il était demeuré à Milan, comme ministre de la guerre de la République Cisalpine, jusqu'à la débâcle de cette République, en avril 1799.

courir la poste à la suite d'une armée qui met en réquisition les chevaux pour le service de charrois; on vous dit que les chevaux vont être de retour dans une demi-heure; avant qu'ils soient attelés, il y en a quatre ou cinq de passées. Quoique je ne me sois pas couché depuis Dijon, je n'ai pu arriver que le 1er au soir à Vevey et le 2 à Saint-Brancher, où depuis minuit on me promet dans un *quart d'heure* des mulets qui n'arrivent jamais. Il est cependant six heures du matin.

Mille choses à tout ce qui vous entoure, amitié à votre aide de camp Lameth : qu'il ait soin de mes deux volumes des *Manœuvres de troupes légères*.

J'ai été reçu à merveille chez madame de Senescleux à Lausanne. Je vous en parlerai une autre fois. Mais on m'annonce les mulets et je pars.

Salut, amitié et souvenir.

A. DAMPIERRE

II

Ivrée, ce 7 prairial an VIII (27 mai 1800).

Mon cher général,

J'ai attendu jusqu'ici pour vous rendre compte de toutes les commissions dont vous m'aviez chargé, espérant avoir quelques réponses relativement aux demandes que vous faisiez pour les Volontaires, mais je n'ai pas été assez heureux pour en obtenir. Au milieu de l'activité d'une campagne laborieuse, les généraux sont absorbés par les travaux qu'elle demande. Le seul Vignolles, tout harassé qu'il était, a paru prendre quelque intérêt à votre souvenir; il s'est félicité de vous voir nommé chef de l'état-major de la deuxième armée de réserve. « Elle aura sûrement beaucoup à faire à la fin de la campagne. m'a-t-il dit, et je ne vois pas pourquoi Dumas désirerait un autre poste que celui-là. Je n'en vois pas qui lui convienne mieux et qui le mette plus à même d'employer ses talents. »

Le général Murat a été sensible aux nouvelles que vous lui donniez de sa femme[1]. « Pourquoi a-t-elle voyagé de nuit?

1. Murat venait d'épouser Caroline Bonaparte.

s'est-il écrié, je le lui avais défendu. » J'ai insisté sur la nuit tranquille qu'elle avait passée chez M. Ramfer. Alors le général m'a dit qu'il était touché comme il le devait de votre attention et qu'il me priait de vous en témoigner toute sa reconnaissance; puis il passa aux Volontaires : « Combien sont-ils? — Environ quinze cents. Les hommes de cavalerie sont équipés à leurs frais. Les Volontaires à pied doivent être habillés; il ne leur manque que cela pour pouvoir venir à l'armée; ils ont d'excellents officiers et vont tous les jours à l'instruction. » Notre conversation à ce sujet se termina là. Il me dit qu'il désirait que je fusse attaché à la cavalerie et qu'il en ferait la demande au général en chef. Celui-ci y a mis beaucoup d'honnêteté et a voulu que je restasse attaché à son état-major général. J'avoue que cela m'accommode beaucoup mieux et que je préfère être sous les ordres immédiats du général en chef à être sous ceux d'un général divisionnaire, que je n'ai pas connu et sous qui je n'ai point été employé en aucun temps.

J'ai trouvé le Premier Consul à Aoste, après une marche de neuf lieues sur le Saint-Bernard, que j'ai été obligé de faire à pied, faute de mulets : à peine avons-nous pu en trouver un pour porter les bagages de deux personnes, en le payant un louis chacun. D'Aoste, j'allai à Verres au quartier général de Berthier, où le Consul se rendit le lendemain pour aller avec lui à Ivrée le 5. Cette journée n'est guère moins pénible que celles du Saint-Bernard. Le fort de Bard ne se rendant toujours point, on est obligé de se frayer un chemin sur une montagne, où jamais les chèvres elles-mêmes n'ont passé. Les convois d'artillerie passent de nuit sous le canon du fort, mais ce n'est pas sans perdre beaucoup de monde.

La petite ville d'Ivrée nous a fait oublier toutes nos fatigues. Sa situation au sortir des montagnes, la fertilité de son sol la rendent vraiment propre à restaurer une armée après le passage du Saint-Bernard. C'est sûrement une ville pareille qui inspira le discours d'Annibal à ses soldats. La citadelle en est fort bonne et capable d'arrêter longtemps une armée et de la forcer à un siège méthodique. Par un coup de bonheur qui n'arrive qu'à Bonaparte, le général Lannes entra dans la ville quelques heures avant un convoi de vivres qui

devait la mettre en état de tenir plusieurs mois. Faute de ce secours, on s'en est emparé de suite ; on y a trouvé de la poudre, des boulets, dix pièces de canons de fonte. Le Consul a donné l'ordre qu'on la mît en état de défense.

Le général Lannes, dont l'avant-garde n'était qu'à une lieue d'Ivrée[1] le 5, jour où le Premier Consul se décida à y venir établir son quartier général, remporta le matin du 6 un grand avantage sur le corps qui lui était opposé. Il a enlevé un pont en avant de Romano et a placé ses avant-postes au delà de ce village. Le régiment de Latour a été presque en totalité porté à terre par le feu de l'infanterie. Pour vous donner une idée des pertes qu'il a faites, je vous dirai qu'un seul escadron a eu cinq officiers de tués. Ce ne sont que chevaux morts sur la route et sur le champ de bataille, depuis le pont jusqu'à Romano. Le général autrichien Pauli, qui commandait la cavalerie, a été tué dans cette affaire. Adoré des siens, ils l'embrassaient encore après sa mort et l'ont transporté à Turin pour lui rendre les derniers devoirs.

Partout les Français préludent par de glorieux combats, à des victoires plus signalées. Le général Turreau a battu l'ennemi dans dix rencontres[2]. La consternation est déjà en Italie; le nom de Bonaparte, le souvenir de ses victoires, ne permettent pas aux habitants de douter de ses succès. Une très grande partie est portée pour les Français; les arrestations impolitiques qu'on s'est permis de faire à Turin à la première nouvelle de leur approche ne contribuent pas peu à leur rallier des partisans.

Je ne suis occupé que des moyens de faire tenir au citoyen Marcel Carrard de Lausanne les six cents francs que je vous dois; personne n'étant en correspondance avec la Suisse en ce pays, je serai obligé d'attendre à Turin. Adieu, mon cher

1. C'est-à-dire : *en avant* d'Ivrée. Lannes, commandant l'avant-garde, avait passé par ce sentier de l'Albaredo dont il est question un peu plus haut; le 22 mai, il enlevait Sorée, et, le 26 — c'est l'affaire dont parle ici Dampierre, — s'ouvrait la route de Turin en forçant le passage de la Chiusella.

2. Turreau, dont la colonne avait passé par le Mont-Cenis, refoulait le corps autrichien de Lamarseille dans la vallée de Suze et menaçait par là Turin. Les démonstrations de Lannes et de Turreau cachaient le mouvement vrai de l'armée, qui, dès le 27, se dessinait vers Milan.

général, j'espère que votre santé est meilleure; la maison, les bons lits de M. Ramfer doivent rendre promptement à la santé. C'est un si brave homme que ce M. Ramfer, qu'on en trouve rarement de cette pâte-là. Pour moi, je suis logé ici chez un certain Avocato Framisio, qui est bien le plus rusé piémontais de dix lieues à la ronde. Nommé président de la municipalité provisoire, chargée de veiller et de pourvoir aux besoins de l'armée, il feint d'être malade, de peur de se compromettre et d'être inquiété, si les Autrichiens revenaient. Au reste il joue fort bien son rôle; il m'a reçu dans son lit; les volets étaient fermés pour laisser reposer le malade. Il s'est exprimé à peu près en ces termes : « Monsieur, vous voyez un malade qui est doublement affligé de ne pouvoir se rendre aux vœux des Français et de ses concitoyens, mais *mon couleur*, *mon pâleur* vous disent assez combien je suis malade. Veuillez, monsieur, en avertir le commandant de la place et de la province. » Le général Vignolles n'en a pas été dupe.

A. DAMPIERRE

III

Verceil, ce 10 prairial an VIII (30 mai 1800).

Mon cher général,

Je ne vois rien de mieux pour excuser mon griffonnage d'avant-hier que de vous envoyer une nouvelle dépêche télégraphique à déchiffrer. Comme je n'ai pas encore été beaucoup employé, les détails que je vous donnerai seront plutôt d'un voyageur que d'un officier d'état-major.

Le quartier général du Premier Consul et celui du général en chef viennent d'arriver à quatre heures; ils se portent cette nuit à Novare. Le général Turreau est à Rivoli et à Rivalta, au delà de Turin, sans avoir cependant la possession de cette ville.

Le général Lannes est à Chivasso, au delà de Romano. Il paraît qu'il va nettoyer la rive gauche du Pô de tous les Autrichiens qui s'y trouvent encore.

D'après le rapport des gens du pays, on présume que le corps d'armée aux ordres du général Moncey, qui a passé le Saint-Gothard, est déjà en possession de Milan[1]; ce qui est plus sûr, c'est que ce corps était à Bellinzona il y a déjà plusieurs jours. Le général Murat, qui a obtenu un très grand avantage sur la cavalerie autrichienne opposée au corps d'avant-garde qu'il commande, est en avant de Novare et n'a pas même l'espoir de rencontrer l'ennemi, qui se retire de tous côtés et paraît vouloir concentrer ses forces entre Alexandrie et Tortone.

Je ne peux vous donner d'ailleurs aucun rapport positif sur leur situation; ce qu'on en dit est si varié, si contradictoire même qu'il faut attendre pour asseoir un jugement qui porte quelque caractère de vraisemblance. Le général Vignolles craint qu'ils ne prennent la position entre Tortone et Alexandrie, pour ne pas lever le siège de Gênes. J'ai bien de la peine à me rendre à cet avis : Bonaparte est un ennemi assez redoutable pour qu'ils emploient contre lui la réunion de tous leurs moyens. Ce serait en paralyser une bonne partie que de continuer un siège dont les avantages ne peuvent pas balancer les inconvénients d'une bataille perdue. Ils sont trop bons militaires pour ne pas profiter de l'exemple de Bonaparte lui-même, qui, sachant bien que Mantoue ne pouvait pas tenir plus de trois jours, ne balança pas à en lever le siège pour aller s'opposer à l'ennemi et le battre à Castiglione. Mais ce ne sont là que des conjectures; les événements nous montreront jusqu'à quel point elles étaient fondées. Il est à croire que Masséna et Suchet vont occuper au moins un nombre d'Autrichiens égal à celui de leurs troupes et assureront par là la réussite des plans de cette campagne. — Mais trêve au militaire pour m'occuper un peu de vous, général; votre santé est-elle un peu meilleure? Avez-vous votre aide de camp Romeuf? Veuillez lui dire mille choses de ma part. J'ai écrit

1. Moncey commande le détachement de quinze mille hommes prélevé sur l'armée du Rhin et chargé d'assurer à l'armée de réserve une fois parvenue à Milan la communication par le Saint-Gothard. A la date de cette lettre, le 30 mai, Moncey n'est encore qu'à Côme et Lugano. Murat d'abord et Bonaparte ensuite sont ceux qui entreront les premiers à Milan. « Les quinze mille hommes que conduisait le général Moncey arrivaient lentement, dit Napoléon dans ses *Commentaires*; leur marche ne se faisait que par régiment; ce retard fut nuisible... »

à Girault. Tourné n'est pas encore auprès du Premier Consul, et personne n'a pu me donner de renseignement sur ses chevaux[1].

Le général Berthier avait promis au général Vignolles de vous répondre relativement aux Volontaires, à leur habillement; mais il paraît que la grande activité qu'il a mise dans les projets et dans les marches l'ont empêché de réaliser cette promesse.

Je suis employé auprès de lui et je ne le vois ni ne lui parle. C'est vous dire assez combien il est affairé. Tout concourt à me faire regretter Dijon et surtout le général auprès de qui j'étais. Il n'avait peut-être pas à la vérité d'aussi grandes affaires, mais en eût-il eu, qu'il m'aurait encore dit quelques mots qui m'eussent fait oublier toutes les situations pénibles; son amitié, ses bontés m'en sont de sûrs garants. Ce n'est pas sans émotion que je le prie d'agréer l'assurance des sentiments d'amitié et de reconnaissance qu'il a inspirés à

A. DAMPIERRE

Mille choses à Lameth et à tout ce qui vous entoure. Nous avons ici deux Volontaires qui sont dans l'état-major.

Pardon de l'huile, mais vous savez ce que c'est que la guerre, on écrit à table.

1. Romeuf, aide de camp de Lafayette en 1791, l'avait accompagné en exil. Il devint dans la suite aide de camp de Mathieu Dumas, puis général de brigade, et fut tué à la Moskowa. Girault, aide de camp de Mathieu Dumas vers la fin de 1799, puis de Clarke, au début de 1800, rejoint en mai l'armée d'Italie. Volontaire dans la garde nationale de Paris, en 1790, puis gendarme, maréchal de logis chef, adjudant-major, capitaine, capitaine adjoint, enfin, par l'effet de l'*amalgame*, réduit au titre de capitaine à *la suite*, il avait eu la plus grande peine, en 1799, à se dégager de la foule des officiers réformés et à accéder de nouveau au service actif. La protection de Bernadotte, alors ministre, l'avait aidé à franchir ce pas et à trouver de l'emploi à l'armée d'Italie. Il est à Saint-Domingue en 1802 et termine sa carrière en 1808, entraîné dans la disgrâce de son protecteur, le général Canuel.

Tourné avait servi comme volontaire en 1793; réformé en 1795 pour cause de maladie, il reparaît en 1799, lors de la formation des bataillons dits *auxiliaires* et de l'énergique application faite de la loi de conscription, après les désastreux événements de la campagne d'Italie. Sous-lieutenant en septembre de la même année, il devient aide de camp du général Clarke, fait avant la campagne les reconnaissances du Saint-Bernard et du Simplon, assiste à la journée de Marengo, dans la suite immédiate du Premier Consul. Compris dans les promotions que le Premier Consul signe le surlendemain à Milan, fait lieutenant, il va mourir comme Dampierre à Saint-Domingue, étant alors capitaine, aide de camp du général Leclerc.

IV

Milan, ce 13 prairial, an VIII (2 juin 1800)

Mon cher général,

Il n'y a qu'un mois que nous quittions Paris. Qui nous aurait dit à cette époque que l'avant-garde de l'armée française entrerait à pareil jour (le 12) dans Milan, presque sans coup férir? Car on ne peut guère appeler des batailles le combat de Romano dont je vous ai parlé, aussi bien que le passage du Tessin, qui n'a été défendu que par quelques coups de canon, et par le village de Turbigo, qu'on a été obligé d'attaquer deux fois pour l'enlever à la baïonnette. C'est à la première de ces attaques qu'un aide de camp du chef de l'état-major Dupont[1] a eu une balle au travers du bras. Il voulait mener des grenadiers qui l'abandonnèrent sans qu'il s'en aperçût. Entraîné par son ardeur, il était près d'entrer dans le village, lorsqu'il retourna la tête et vit que personne ne le suivait. Il est bien heureux d'en avoir été quitte pour cela, en butte à tous les coups d'un ennemi qui n'avait rien à craindre en ce moment.

1. Dupont, si tristement célèbre par sa capitulation de Baylen (1808), appartenait à la famille militaire de Mathieu Dumas. Rochambeau l'avait fait sous-lieutenant à l'armée du Nord en 1791; la même année, Théobald Dillon l'avait demandé comme aide de camp, en louant fort son républicanisme : « ... Je serai sûr de n'être pas abandonné par mon aide de camp, comme vient de l'être M. de la Roque par M. de Lubersac, et M. de la Noue par M. de Fleury. » Le général Dampierre, à son tour, le protégea. Mais au delà de 1793, sa carrière est toute d'accrocs. Suspendu par la Convention, réintégré par le Directoire; divisionnaire, directeur du Dépôt de la guerre, il est révoqué pour cause politique au lendemain du 18 fructidor. Rappelé à l'activité par Bonaparte, chef d'état-major de l'armée de réserve en disponibilité l'année d'après, il commande une division à la Grande Armée de 1805 et le 2e corps d'observation de la Gironde en 1807. Arrêté après son malheur de Baylen, destitué en 1812 du grade de général de division, privé du droit de porter aucun insigne militaire, c'est lui que la Restauration choisit d'abord comme son ministre de la guerre. Le court intervalle entre l'abdication de l'Empereur et les Cent Jours lui suffit pour bouleverser l'armée de fond en comble. Déchu du Ministère, il trouve à la fin une belle stabilité dans l'emploi de gouverneur de la 22e division militaire, de 1816 à 1830.

Je ne sais si c'est l'effet de la fatigue, mais les grenadiers n'ont point eu l'honneur de la journée (soit dit entre nous). Cinquante se sont rendus presque sans tirer à un escadron de cavalerie que leur feu aurait pu détruire, dans un terrain où il avait peine à se mouvoir. Les conscrits, au contraire, se sont comportés en vieux soldats.

Le fort de Bard a enfin capitulé. Pavie est tombée au pouvoir des Français; ils y ont trouvé des munitions et cinquante ou soixante pièces de canon, vrai trésor pour une armée qui vient de passer les Alpes.

Le Premier Consul a été reçu partout avec enthousiasme de la part du peuple, mais froideur de la part des grands. A Novare cependant, l'évêque, qui n'avait pas voulu suivre l'exemple de ses confrères, est venu le féliciter et lui demander sa protection pour une religion qui faisait le bonheur de ce pays. Bonaparte lui a répondu qu'on devait connaître sa vénération pour une institution aussi grande, et consacrée par autant de siècles, qu'il ne venait point en Italie pour y amener les musulmans comme protecteurs de la chrétienté, mais bien pour assurer la liberté de la religion et le maintien de ses institutions.

Cette phrase a été goûtée, car l'évêque, chez qui j'étais logé avec le général Vignolles, a eu bien soin de nous la répéter avec cette expression de sensibilité qu'il est si difficile de rendre.

L'entrée de Bonaparte à Milan s'est faite[1] au milieu d'un peuple immense qui criait de toutes parts en son style presque oriental : *Ecce il sole, il Liberatore della nostra Italia, vivat! vivat!* etc., etc., etc.

Cette bonne disposition du peuple à l'égard des Français a été si grande qu'elle a forcé presque tous les grands seigneurs à s'enfuir, plus par crainte de la vengeance que pourraient exercer ceux de leurs concitoyens qui avaient à se plaindre d'eux depuis la rentrée des Autrichiens, que par celle que leur inspiraient les Français.

Avec la sagesse et l'ordre qui règnent dans les différentes administrations de cette armée, on pourra tirer un grand

1. Ce même jour, le 2 juin.

parti de la richesse d'un aussi beau pays sans y produire trop de mécontentement. Le mieux serait, je crois, de suivre les mêmes errements que l'administration de l'Empereur et de ne demander qu'à peu près les mêmes contributions qu'elle.

On vient de faire un grand exemple d'un préposé aux vivres, nommé Vidal, qui avait détourné quelques bœufs à son profit. Cela a produit le meilleur effet. Il serait bien à désirer qu'on fît un pareil exemple à l'armée du Rhin, car on me mande que le désordre, le pillage et les relâchements dans la discipline y sont à leur comble. Effet funeste des victoires chez les Français, et qui est presque toujours la cause de leurs revers!

C'est un véritable Paris que cette ville; elle l'emporte sûrement de beaucoup sur cette première par la magnificence de ses palais particuliers; le nombre en est infini. Les maisons de simples bourgeois qui ne passent point pour être fort riches, ont cet appareil de majesté, ces portiques, ces colonnades, ce luxe de peinture, de sculpture, de marbres, qu'à peine trouverait-on dans les dix premières maisons de notre capitale. Le Grand Théâtre est peut-être le plus beau, le plus vaste qui existe. Que les nôtres en sont loin pour la grandeur, la coupe savante de la salle qui permet à toutes les loges de voir également bien, la beauté, la fraîcheur et le goût des décorations du théâtre et des loges...

Adieu, mon cher général; portez-vous bien, et veuillez agréer l'assurance de mon attachement.

A. DAMPIERRE

V

Saint-Giuliano, ce 24 prairial an VIII (13 juin 1800).

Je reçois à l'instant, mon cher général, la lettre pleine d'obligeance et d'amitié que vous m'avez envoyée avec mes chevaux; j'ai trouvé ces derniers dans le meilleur état possible; ils ne pouvaient pas venir dans un moment où l'on ait plus besoin d'eux. Depuis cinq jours, nous poursuivons l'ennemi sans pouvoir l'atteindre. Si nous avions eu ordre

de poursuivre dès le soir même, on aurait fait sept ou huit mille prisonniers, qui ne demandaient qu'à mettre bas les armes; on ne peut guère se faire une idée de la déroute dans laquelle ils étaient le soir de cette bataille [1]. A en croire les gens du pays et les prisonniers, l'infanterie refusait le service et aurait infailliblement été détruite, si la nuit et quelques escadrons de cavalerie n'avaient contribué à voiler leur déroute. Quelques-uns pensaient qu'ils tiendraient au poste de Ponte-Curone; j'étais chargé de tourner ce village par la gauche; mais on ne nous y a pas attendu, nous n'avons pu réussir qu'à rencontrer quelques tirailleurs. Le général Lannes, qui est à notre droite, a été plus heureux; il tire du canon dans ce moment. Le général Desaix, arrivé d'avant-hier, commande une division à la gauche; j'aurais bien préféré être employé auprès de lui, mais il faut un peu prendre les choses comme elles sont. Je désirerais bien vous faire là-dessus de plus grands détails, mais je suis forcé de les remettre après la campagne.

Je suis bien aise de ce que vous m'avez dit sur le départ de Georges Lafayette; il n'y a qu'une manière de le faire adjoint à l'état-major d'une manière digne de lui, il faut que Romeuf en fasse la demande le soir d'une affaire où son corps aurait donné. Adieu, mon cher général, je suis fâché toutes les fois que je suis obligé de vous quitter. Je ne peux finir une lettre sans me rappeler notre séparation, c'est une nouvelle peine pour moi, presque aussi sensible que la première. Je ne vous parlerai pas du contraste que je trouve du général Dumas à ceux auprès de qui j'ai été employé, c'est celui d'un ami à un être presque étranger. Je me réserve, mon cher général, de causer de tout cela quand nous en aurons le loisir. Veuillez ne pas m'oublier auprès de madame Dumas et de toute votre famille, et dire à Lameth que c'est plutôt des choses *amicales* que *respectueuses* que j'ose attendre de lui.

1. La bataille de Montebello. Après s'être arrêté à Milan le temps politiquement nécessaire, Bonaparte revient vers le Piémont par la rive droite du Pô et cherche pour la battre cette armée autrichienne enfournée dans le cul-de-sac de la rivière de Gènes. Après différents combats épisodiques au passage du Pô, à Plaisance et Stradella, la journée de Montebello (9 juin), où Lannes aidé de Victor bat le général autrichien Ott, ouvre définitivement la route de Plaisance vers Alexandrie et prépare d'une manière directe la rencontre de Marengo.

Adieu, mon cher général; portez-vous bien et soyez heureux; personne ne fait des vœux plus ardents pour vos succès que celui à qui vous permettez de se dire votre ami.

A. DAMPIERRE

VI

Alexandrie, ce 27 prairial, an VIII (16 juin 1800).

C'est encore un malheureux prisonnier qui vous écrit. S'il a partagé tous les périls de la bataille de Marengo, il n'a pas eu le bonheur de jouir du succès avec les siens.

Comme je ne me suis point trouvé à la fin de la bataille, je ne pourrai guère vous raconter que ce qui s'est passé à la vue de l'extrémité gauche, où je commandais un petit corps d'environ trois cents hommes. L'importance de ce commandement et le nombre de la troupe ont sûrement droit de vous étonner, mais vous ne le serez plus quand j'aurai repris les choses de plus haut.

La division Gardanne, où l'on m'envoya adjudant général, ne forme pas, à bien dire, une bonne brigade; elle ne compte qu'environ deux mille hommes; le 2e bataillon de la 44e demi-brigade n'a pas plus de cent vingt hommes au drapeau. C'est avec cette prétendue division que nous fûmes chargés d'attaquer le village de Marengo le soir du 24; on me donna un piquet de cinq cents hommes pour l'attaquer par la gauche, pendant que les grenadiers l'attaqueraient par la droite. Mes cinq cents hommes (ou pour mieux dire trois ou quatre cents qui me restaient, après les détachements de tirailleurs et de garde d'artillerie fournis) emportèrent le village avant qu'aucune autre attaque eût commencé. Deux pièces de canon et quelques caissons furent le fruit de la rapidité de cette attaque. Trop d'ardeur dans la poursuite, et le peu de jour qui restait pensèrent nous être fatals[1]. Nous nous avançâmes jusqu'au pied

1. La facilité avec laquelle la division Gardanne avait enlevé Marengo dans l'attaque du 13 juin acheva de tromper Bonaparte, influencé déjà dans le même sens par le rapport d'un espion : il crut que Mélas se retirait devant lui et voulait

des retranchements de la Bormida. Le jour qui nous quittait ne permettait pas aux autres divisions de combiner une attaque capable de forcer des retranchements qui avaient plutôt l'air d'une ville que d'un ouvrage de campagne. Après nous en être approchés à portée de pistolet, au milieu d'une pluie de balles et de mitraille, il fallut se retirer à neuf heures du soir et aller asseoir le bivouac à la portée du canon des retranchements.

Mon petit détachement, qui était affaibli par le feu de l'ennemi, le fut encore plus par la désertion de cent et quelques hommes de la 101e qui allèrent rejoindre leur brigade. C'est avec ces deux ou trois cents hommes de la 44e demi-brigade que je fus chargé de défendre la gauche de l'armée, n'ayant d'autre aide qu'une seule pièce de canon, qui ne tirait point, faute de munitions, et un peloton de chasseurs. L'ennemi attaqua la droite vers les neuf heures et, une demi-heure après, le feu s'étendait sur toute la ligne. J'avais placé la moitié de ma petite troupe dans une espèce de retranchement que forment les fossés d'une cassine sur le bord de la Bormida. L'autre moitié s'étendait sur la droite, dans des ravins qui couvraient les hommes jusqu'à la tête; j'étais à cheval entre ces deux corps. L'ennemi vint se former à une très petite portée de fusil de nous; l'irrégularité du ravin nous procurant des feux de flanc pendant son déploiement, nous l'avons beaucoup incommodé: nous voyions tomber des hommes dans ses rangs à chaque décharge.

Nous tînmes dans cette position pendant la déroute de la droite, qui eut lieu à trois heures; il était sept heures du soir que nous tenions encore. Enfin, battus par six pièces de canon ou obusiers à mitraille, entourés par tout le régiment des hussards de Nauendorf, par plusieurs régiments d'infanterie, sans cartouches, sans artillerie, n'entendant plus le feu de notre droite qui avait fait sa retraite dans le plus grand désordre, nous avons été obligés de nous rendre au prince qui sert dans le régiment de Nauendorf. Voyant que nos sol-

éviter la bataille. Cette opinion erronée, débattue dans son esprit jusqu'au matin, durant cette nuit du 13 au 14 qui fut pour lui une nuit d'angoisse, l'amenait en ordre dispersé devant un adversaire puissamment massé; elle causait cette suite de revers dont se compose la première partie de la journée de Marengo.

dats ne tiraient plus, il s'avança, et nous fîmes une sorte de capitulation pour conserver les armes aux officiers. Il n'a pas tenu qu'à ce prince autrichien qu'elle ne fût tenue, mais, pendant qu'il était occupé à distribuer des coups de plat de sabre à ses hussards, pour faire respecter un officier, on en pillait un autre. Un de ces hussards est venu auprès de moi, m'a pris mon sabre qu'on m'avait laissé; un autre m'a tiré une épaulette; j'ai tellement tenu l'autre qu'ils n'ont pas pu l'avoir. C'étaient comme des filous; aussitôt qu'un officier paraissait, tous se sauvaient; mais il était impossible de retrouver ni le voleur ni les effets.

A peine entrions-nous à Alexandrie que nous nous aperçûmes que la chance avait tourné et que les Français avaient repris la supériorité. Mais, d'après tout ce que j'entends dire, il me paraît qu'il était bien temps que le brave Desaix se dévouât pour le salut de l'armée; il ne pouvait pas mieux finir sa glorieuse carrière qu'en ramenant la victoire un moment infidèle aux Français. L'alarme était déjà grande, les fuyards couvraient plus de deux lieues de pays, Bonaparte ne songeait qu'à se faire tuer. L'armée ennemie s'avançait dans un ordre admirable; elle marchait sur deux lignes; la première comptait dans ses rangs les meilleurs généraux, la seconde était animée par Mélas lui-même[1], qui lui donnait ordre de tirer sur ceux de la première qui oseraient oublier leur devoir; une nombreuse artillerie, douze mille hommes de cavalerie soutenaient ces deux lignes et s'avançaient de pair avec elles; rien n'avait pu leur résister jusqu'à sept heures et demie, et le hasard et la terreur des femmes attachées à leur armée, peut-être, ont autant de part à leur défaite que la bravoure de la division du général Desaix.

J'ai été au désespoir, en apprenant le succès de la journée, de ne pas avoir pu tenir une demi-heure de plus. J'avais fait perdre beaucoup de monde à l'ennemi dans sa retraite précipitée, et, quoique je puisse dire qu'il n'est pas un soldat de notre détachement prisonnier qui n'ait fait périr un ennemi, j'ai regretté de ne pas avoir pu doubler encore leur nombre sur

1. Ce détail n'est pas exact : Mélas, légèrement blessé, convaincu qu'il avait journée gagnée, était rentré à Alexandrie pour se faire panser et pour envoyer à sa cour la nouvelle de son succès.

les bords de la Bormida. J'ai perdu la moitié de mon monde (d'après un relevé fait depuis, j'ai 194 hommes de blessés sur mes 300). Presque tous les officiers étaient blessés; j'en soutenais deux qui ne pouvaient plus se porter au moment de notre reddition. Mon cheval a été blessé à la cuisse et à l'oreille, et, par une bizarrerie inconcevable, les fuyards de l'armée française pillaient mes effets arrivés de la veille, tandis que les Autrichiens me dévalisaient.

Pardon, général, de cette relation qui se sent un peu du désordre de la bataille, mais j'ai voulu ne vous parler que de ce qui concernait votre ami, et de ce que les journaux ne pourront pas vous dire. Adieu, veuillez me rappeler à madame Dumas, mille choses à Lameth.

P.-S. — Je suis libre actuellement, ayant été échangé à l'instant contre le général Zach[1], chef de l'état-major de l'armée autrichienne, qui avait aussi été fait prisonnier par les Français. Adieu, mon cher général, je vais joindre ici quelques notes historiques sur la situation de l'armée avant et après la bataille; elles sont le fruit de conversations entre les généraux autrichiens et français, auxquelles j'étais présent.

Pour donner une idée précise de la situation des deux armées et en particulier de l'armée française à l'époque de la bataille de Marengo, le 25 prairial an VIII, on est forcé de se reporter aux événements antérieurs, et de suivre d'un côté les Autrichiens dans leur expédition de Nice, et de l'autre les Français dans le passage de montagnes étonnées de leur audace. Cette entreprise extraordinaire a eu trop d'influence sur le reste de la campagne, sur les ressources et la pénurie de l'armée française, pour qu'on n'en considère pas les effets avec attention.

Malgré l'ardeur que les troupes avaient mise à passer et à traîner l'artillerie démontée, dans des montagnes de glace, on n'avait pu réunir qu'un très petit nombre de pièces en bon

1. D'après les Mémoires du duc de Bellune, le général Zach fut fait prisonnier par un carabinier français nommé Riche, lors de la charge menée par Kellermann contre le flanc de la colonne autrichienne; on sait que cette charge accompagnait l'attaque de front que Desaix effectuait avec la 7e légère.

état et très peu de munitions. On ne mit que trois ou quatre pièces en batterie contre le fort de Bard, ce qui fut la cause de la résistance de ce fort. Les huit pièces que l'on trouva à Ivrée étaient dans le plus mauvais état. Celles qu'on prit depuis à Pavie étaient presque toutes enclouées ; à peine put-on en mettre cinq ou six en état pendant le peu de jours qui s'écoulèrent entre la prise de cette ville et la bataille du 25.

Outre toutes ces difficultés, il en existait de plus grandes encore du côté des charrois. Les Français, qui s'étaient avancés sans aucune espèce de train, avaient beaucoup de peine à y suppléer par les voitures du pays, qui s'échappaient dès que la nuit et la connaissance de chemins détournés pouvaient leur en fournir le moyen.

La majeure partie de l'armée avait passé le Pô à Belgiojoso, sur deux mauvais ponts volants qui mettaient une heure à passer trois ou quatre mille hommes. La cavalerie et l'artillerie mettaient encore beaucoup plus de temps. Le peu de voitures du pays qui apportaient des munitions de guerre et de bouche étaient obligées de rester sur la rive gauche, tandis que le soldat déjà victorieux à Montebello éprouvait les privations les plus cruelles. Son courage lui avait fait trouver des cartouches dans les gibernes de ses ennemis tués ou prisonniers, mais rien n'avait pu remplacer le pain et la viande qui lui manquaient depuis trois jours.

C'est au milieu de toutes ces difficultés que l'armée française s'avança, le 24, dans les plaines de Saint-Giuliano. Son avant-garde, de deux mille hommes, fut chargée d'attaquer à sept heures et demie du soir le village de Marengo (devenu si célèbre par la bataille du lendemain). Ce village, défendu par sept ou huit pièces de canon et trois ou quatre mille hommes, fut enlevé en moins d'une demi-heure, et les troupes qui le défendaient repoussées dans le plus grand désordre jusque dans les retranchements en arrière de la Bormida.

La nuit, la rivière et le feu de la nombreuse artillerie de la tête du pont et des retranchements forcèrent l'avant-garde à cesser le feu à dix heures du soir. Elle bivouaqua dans la position qu'elle occupait à portée du canon de l'ennemi, sa gauche appuyée à la Bormida et sa droite s'étendant au delà de la route, à des cassines qui se trouvent à gauche de la route

d'Alexandrie à Marengo; c'est dans cette position qu'elle fut attaquée le matin du 25.

L'armée autrichienne, forte d'environ quarante mille hommes, dirigée par le général en chef Mélas et particulièrement par le général-major Zach, qui fut fait prisonnier dans cette bataille, s'avança dans un ordre inconnu jusque-là. Sa première ligne, animée par l'exemple de plusieurs généraux-majors qui étaient à sa tête, marchait sans être précédée de cette nuée de tirailleurs qui accompagne ordinairement les attaques des Autrichiens. Une nombreuse artillerie légère précédait cette première ligne et en suivait tous les mouvements avec beaucoup de rapidité.

La seconde, commandée par Mélas en personne, comptait dans ses rangs l'élite de l'armée, tant en officiers qu'en soldats. Elle avait ordre de tirer sur les premiers soldats de la première qui oseraient oublier leur devoir.

Tous les soldats avaient reçu les jours précédents des habits, des souliers neufs, le prêt pour cinq jours d'avance, une distribution d'eau-de-vie le matin de la bataille ; en un mot, rien de ce qui peut encourager le soldat n'avait été oublié. Aussi rien ne put résister à son choc ; ce fut en vain que les Français déployèrent leur valeur accoutumée; ce fut en vain que, soutenus par des charges fréquentes de cavalerie, ils tentèrent de se maintenir ou de reprendre le village. Les divisions des lieutenants-généraux Victor et Lannes, formant environ vingt mille hommes, tout fut repoussé et obligé d'abandonner plus de trois lieues de terrain. Il était déjà sept heures du soir, tout semblait encore désespéré pour les Français, lorsque l'arrivée du brave Desaix changea le sort des armes et ramena la victoire sous les drapeaux français. En un moment, l'on passa de la défaite au triomphe; l'exemple du héros avait transformé tous ses compagnons en autant d'imitateurs de son courage. Ce n'était plus la même armée; le renfort de quelques mille hommes avait électrisé toutes les âmes !

D'un autre côté, l'arrivée de Masséna avait jeté l'alarme dans les rangs des ennemis. Toutes les vivandières et les femmes des soldats sorties d'Alexandrie sur les bruits de victoire, voyant quelques chasseurs français égarés et qui étaient fort embarrassés, se mirent à crier, en fuyant, « que leurs

maris étaient perdus, que c'était l'avant-garde de Masséna ». Cette terreur panique passa bientôt des femmes aux soldats de la seconde ligne; on eut beau envoyer quinze cents hommes de cavalerie contre la prétendue avant-garde, et dire aux soldats que ce bruit était faux, qu'on avait fait prisonniers les chasseurs à cheval qui y avaient donné lieu; l'impulsion était donnée, il fut impossible de la détruire.

A la vigueur de l'attaque de Desaix, ceux qui n'avaient pas cru le premier bruit ne doutèrent plus que cette attaque ne fût combinée avec celle de Masséna; le besoin d'aller chercher son salut dans les retranchements de la Bormida mit le désordre dans tous les corps. La cavalerie augmenta encore ce désordre en se jetant sur l'infanterie, tellement que, s'il y avait eu encore une heure de jour, au lieu de six mille prisonniers qu'on lui fit, on aurait jeté toute l'armée ennemie dans la Bormida.

Les Français se disposaient le lendemain à passer cette rivière et à poursuivre leur succès, lorsqu'il leur arriva un parlementaire de la part du général Mélas, qui demandait à *terminer* (c'est l'expression du parlementaire aux avant-postes). On le mena au général en chef qui se rendit dans la ville d'Alexandrie pour y conclure le fameux traité du 26.

Je ne croirais avoir donné qu'une notice bien imparfaite de la situation de l'armée française, si, après avoir parlé des privations qu'elle éprouva avant ses succès je passais sous silence celles qui la poursuivirent jusqu'après sa victoire.

Le traité du 26 mettait bien à la disposition des Français la moitié des magasins d'Alexandrie et des villes comprises dans le présent traité, mais il ne devait avoir son effet qu'à l'époque de l'évacuation. C'était un spectacle affligeant de voir une armée victorieuse en proie à tous les besoins; n'ayant que quelques onces de pain, manquant de toute espèce de secours pour ses blessés longtemps restés sur le champ de bataille ou le long des murs des cassines, exposés à la chaleur et à la poussière, tandis que l'armée vaincue trouvait dans de bons magasins, dans des hôpitaux et dans les églises qu'on avait transformées, tous les secours qu'on peut désirer pour des troupes et pour des blessés.

Telle fut à peu près la situation des deux armées jusqu'au

1er messidor où les troupes françaises entrèrent dans les citadelles d'Alexandrie et de Tortone. On a procédé depuis au partage des magasins conformément aux articles du traité. Les Autrichiens ont cherché à tirer le plus qu'ils ont pu et à faire des réquisitions sur un pays déjà ruiné, mais qui retrouvera, dans une abondante moisson, des ressources pour l'armée française.

Ne m'oubliez pas ; songez, mon cher général, que je veux être des vôtres, si, comme tout me porte à le croire, vous êtes employé d'une manière active. Faites-moi demander par le général Brune, je suis persuadé qu'il ne demandera pas mieux, surtout si son premier aide de camp, Bastat, est prévenu et se mêle de le lui demander pour moi. Adieu, général, au revoir dans le Tyrol.

DAMPIERRE.

FLORENCE MONNEROY

Elle avait droit à la vie, elle aussi...

M. MAETERLINCK.

A MADAME FLORENCE D..., AU MANS

Chère Madame,

Lorsque j'eus l'honneur de vous rendre visite le mois dernier, et que je vous eus raconté la mort de madame Le Quesnel, votre nièce, et de son beau-frère, le comte d'Enceline, vous me dîtes à peu près ceci :

— On aura peine à me persuader qu'il n'y a pas là un mystère. Florence était une âme rare et précieuse, une de ces âmes qu'il faut chercher. Mais on la connaissait peu : elle et sa mère ne se sont jamais comprises. Pendant les quelques journées qu'elle a passées chez moi, dans sa première jeunesse, j'ai eu le sentiment de ce qu'elle était : un souffle d'affection la transformait; l'enfant taciturne devenait alors expansive et confiante. Puis, quelque chose d'indéfinissable retombait sur elle, ses élans s'arrêtaient : on eût dit qu'elle venait d'apercevoir, la menaçant, une main étrangère et froide. C'était une nature passionnée à qui manquait l'emploi de ses énergies. J'ai toujours pensé que sa vie ne serait point ordinaire : sa mort tragique ne m'étonne pas. Je vous avoue qu'il m'est difficile de croire à un simple accident !...

Vos paroles correspondaient à mes propres réflexions. Mais

je ne vous le dis pas sur-le-champ. Maître d'un secret que je suis seul à posséder, de quel droit en disposerais-je, fût-ce en faveur d'une parente et d'une amie, à qui son affection pour une des victimes créait pourtant une sorte de privilège? Ce secret pour moi est presque un tourment, car il me semble qu'une part de responsabilité m'incombe dans ce qui est arrivé. Je me décide à vous le confier. Voici la relation complète des incidents que je connais. Votre amitié ne m'en voudra pas d'être remonté un peu loin, aux origines mêmes de la catastrophe.

Je ne vous rappellerai pas la manière dont je fis la connaissance, au Caire, de madame Monneroy, ni comment je l'épousai, après avoir eu tout le loisir d'apprécier ses qualités charmantes. Nos goûts, nos positions, nos fortunes, nos âges s'accordaient à souhait: veuf, sans enfants, et frôlant cette heure mélancolique où le cœur assagi ne réclame plus que la paix des affections durables, j'aspirais à me reconstruire un foyer. De son côté, madame Monneroy était heureuse de me confier le soin de son existence, et de s'assurer mon aide pour diriger dans le monde ses deux filles jumelles, qui achevaient en ce moment leur éducation à Paris.

Un des grands regrets de ma vie, c'est de n'avoir pas été père : aussi la perspective de partager l'affection de ma femme avec ses deux grandes filles, loin de me rebuter, m'enchanta, et je me réjouissais d'avoir le droit d'aimer, de protéger, de gâter.

Simone et Florence avaient alors seize ans. Vous pensez bien qu'avant notre mariage je m'étais déjà formé quelque idée de leur figure et de leur caractère. Lorsqu'il me fut permis de prendre un intérêt plus direct à leur avenir, ma femme se montra encore plus communicative. Que de bonnes causeries, au sujet de nos filles, n'avons-nous pas indéfiniment prolongées, alors que le bateau qui nous ramenait en Europe fuyait sous les douces nuits étoilées !

— Je me demande quelle impression elles feront sur vous? me répétait sans cesse leur mère. Florence est, je crois, la plus belle, mais d'une beauté froide, que l'on remarque à peine; son caractère est grave, concentré, presque trop raisonnable; elle ne donne rien d'elle-même et n'éprouve pas de grands

besoins de tendresse. Simone est bien différente. C'est la plus délicieuse enfant qu'on puisse voir!... Oh! quant à elle, je ne suis pas inquiète, vous l'aimerez...

Elle les aimait toutes deux extrêmement, mais ses paroles, qui trahissaient une évidente prédilection pour Simone, m'influençaient peut-être plus qu'elle ne l'eût voulu. C'est ainsi que je m'habituai, avant même de les avoir vues, à considérer Florence comme la moins aimable et à réserver pour sa sœur le meilleur de ma sollicitude.

A peine arrivés à Paris, nous fîmes aux deux jeunes filles notre première visite. Ma femme, qui se faisait une fête de les surprendre, ne leur avait pas écrit, et nous attendîmes tous deux au parloir, troublés d'une émotion bien naturelle. Je sentais que de cette entrevue dépendraient en grande partie nos relations dans l'avenir. Elles entrèrent enfin, l'une derrière l'autre, sondant la salle, un peu obscure, de leurs yeux curieux, — d'abord vaguement pareilles avec leurs robes d'uniforme, leurs frais visages, leurs cheveux bruns massés en un chignon sévère, sur leur col de toile blanche. Puis Simone, avec un cri de joie, se précipita dans les bras de sa mère. Ce fut une pluie de baisers et de larmes, une avalanche de questions à travers mille caresses dont ma femme se dégagea en souriant pour aller embrasser Florence. Pendant que sa sœur accaparait leur mère, celle-ci demeurait hésitante près du seuil, observant le groupe que nous formions, Simone et ma femme enlacées, moi debout à côté d'elles. Se crut-elle, dès ce premier instant, mise à l'écart? Il m'avait semblé voir une flamme soudaine éclairer ses yeux sombres qu'elle éteignit très vite, sous ses lourdes paupières. Elle était déjà belle, mais de cette beauté froide, qui réside plutôt dans l'extrême harmonie des traits que dans leur expression. Je la trouvai telle qu'on me l'avait dépeinte et, sans réfléchir, je me tournai vers Simone, dont le visage rose et mutin, aux jolis yeux caressants, m'attirait davantage. Elle eut surtout un mouvement d'une spontanéité gracieuse qui me la rendit chère tout de suite. Comme sa mère nous présentait l'un à l'autre, elle vint à moi, et, tout simplement, offrit son front à mes lèvres. Ce fut naïf et gentil: mon cœur s'y laissa gagner. Peut-être attendais-je également de Florence un témoignage de sympathie;

ma femme la regardait aussi, sans doute dans le même espoir. Mais elle se contenta de me donner la main, et la différence de leurs accueils, que je ne sus pas attribuer à la divergence de leurs caractères, établit l'inégalité de mes rapports avec elles.

Je ne puis rien reprocher à Florence. Pendant les quatre années qui s'écoulèrent entre son départ du couvent et son mariage et qui nous réunirent sous le même toit, je n'eus qu'à me louer de sa déférence. Nos relations, sans cordialité, étaient excellentes et correctes. Mais mille détails accentuèrent toujours la dissemblance entre les deux sœurs. Ainsi, ni l'une ni l'autre de mes belles-filles, qui conservaient encore la mémoire de leur père, n'aimait à m'en donner le nom. Je respectais leurs légitimes scrupules; seulement, Simone, qui ne voulait pas me traiter en étranger, tournait la difficulté en me disant *daddy*, comme les jeunes filles anglaises. Quant à Florence, je ne crois pas qu'elle m'ait jamais appelé par un nom quelconque; cependant, en parlant de moi, je l'ai entendue quelquefois dire « mon père », et toujours avec une pointe d'ironie. Elle était, en effet, ironique, — ce qui me déplaît fort chez une jeune fille, — quoique d'une ironie si discrète et si voilée que je me demandais parfois si je ne me trompais pas. Éloigné par son indifférence et ne parvenant pas à la connaître, je finis par renoncer à conquérir une affection qu'elle avait évidemment pris le parti de me refuser et je la négligeai pour Simone.

Pourtant, Simone était moins facile à diriger. Lorsque la santé déclinante de ma femme m'obligea, surtout pendant la saison qui précéda leur mariage, à chaperonner seul mes belles-filles dans le monde, Florence ne me causa jamais aucun souci, car elle était la vivante image de la correction et de la bienséance. Auprès de Simone, mon rôle était plus malaisé. Sa tête folle, à plus d'une reprise, faillit m'attirer des embarras, et j'eus parfois à réparer des étourderies dont les suites auraient pu être fâcheuses. Elle avait hérité de la constitution délicate de sa mère : il fallait l'obliger à des précautions dont sa légèreté se fût volontiers dispensée et qu'elle ne prenait, m'assurait-elle gentiment, que par égard pour moi. Florence se portait très bien; du moins, je ne la vis

jamais malade. Elle souffrait d'assez violentes migraines; mais, comme elle repoussait plutôt les sympathies, personne ne lui en parlait jamais.

Après leur sortie du couvent, notre vie s'était arrangée douce et plane. Nous demeurions une partie de l'année à Paris. Simone et Florence devinrent rapidement mondaines: leur figure, leur fortune, leur esprit même leur valurent quelques-uns de ces succès auxquels l'amour-propre des jeunes filles est toujours sensible. Pour être tout à fait sincère, je ne devrais parler que de Simone, car Florence passait souvent inaperçue. Elle n'avait pas l'entrain de sa sœur, ni cette gaieté toujours prête à jaillir comme une fusée légère. Je me rappelle même qu'à son premier bal elle fut si négligée que je ne pus me défendre d'être triste pour elle, et j'eus encore le malheur d'aggraver maladroitement son chagrin. Distrait par des rencontres, je n'avais pas tout de suite remarqué son abandon. Plus tard, la retrouvant à côté de sa mère, immobile, silencieuse, avec un pli triste qui lui rayait le front, je l'interrogeai :

— Comment! vous ne dansez pas? Seriez-vous déjà fatiguée?

Un éclair ironique glissa sous ses longues paupières, et elle me répondit d'une voix nette, sans le moindre embarras :

— Fatiguée? Oui, mais de rester assise!

Je me rappelle très bien m'être alors reproché le peu d'intérêt que je lui portais. Je me promis de m'occuper d'elle avec plus d'affection. Le lendemain matin, en causant avec ma femme de ce malencontreux début, je lui dis :

— Florence n'était point à son avantage hier. Ne croyez-vous pas qu'elle devrait renoncer à porter les mêmes toilettes que sa sœur? Les mêmes choses ne leur vont pas. Ainsi, Simone est ravissante dans un nuage de tulle blanc, mais je préférerais pour Florence un genre qui s'harmonisât mieux avec sa beauté plus sérieuse.

Ma femme me jeta un regard étonné.

— Quelle idée! Le tulle, la gaze, les étoffes vaporeuses sont ce qu'il y a de plus joli pour les jeunes filles. Deux sœurs jumelles doivent être habillées de même et sa toilette d'hier va bien à Simone! Et puis, Florence n'y attache aucune importance.

Peut-être? Je me demandais d'ailleurs à quoi Florence pouvait bien attacher de l'importance, car jamais je ne connus âme de jeune fille plus fermée...

Peu d'événements marquèrent les années qui suivirent. J'étais si bien pris dans les liens très doux tissés autour de moi par la vie familiale et de chères affections, que je ne songeais pas à me plaindre des jours monotones. Mes belles-filles continuaient leur existence un peu superficielle de jeunes filles mondaines ; seulement, la santé de leur mère m'obligeait à remplir de plus en plus souvent les devoirs d'un père qui se dévoue. Je ne savais rien refuser à Simone. Elle avait la grâce étonnée et ravie de l'enfant dont les yeux, s'ouvrant sur les choses, n'en voient que les brillants contours, et qui muse par les sentiers dorés, semant son rire avec candeur sous le ciel bleu, dans l'air léger. Tout l'enchantait et la faisait heureuse. Sa gaieté peuplait d'échos notre maison ; son ignorance des réalités laides nous créait une atmosphère d'innocence. Elle eût été ma propre enfant que je n'aurais pu l'aimer davantage et il me semblait que chacun devait partager mes sentiments pour elle.

Les recherches en mariage dont elle fut l'objet ne servirent qu'à me confirmer dans ce que j'appelais mes illusions paternelles. Si elle restait encore libre à vingt ans, c'était un peu ma faute; je me montrais trop difficile pour elle et la priais, moitié riant, moitié sérieux, de m'accorder le temps de lui trouver un mari digne d'elle. Mon grand désir, que j'avais amené sa mère à partager, était de lui faire épouser le comte Louis d'Enceline, le fils d'un vieil ami d'enfance. Je ne l'avais guère revu depuis plusieurs années, car il vivait continuellement à l'étranger, promené dans des capitales lointaines par les hasards de la carrière diplomatique. Je reportais toutefois sur lui mon ancienne affection pour son père, dont j'aimais à lui croire le caractère généreux, loyal, la grande bonté et la tendresse. Ayant accepté la mission de surveiller quelques-uns de ses intérêts, je correspondais avec lui : il me témoignait une vive reconnaissance pour les services que je lui avais rendus et je retrouvais dans toutes ses lettres comme un écho de l'âme très noble et très chère de mon ami. Peu à peu je pris l'habitude, en

lui écrivant, de lui parler de mes filles, de Simone surtout. Il parut s'intéresser à ces confidences dont il devina sans doute l'intention. Quand il m'annonça son prochain retour et sa décision de vivre désormais en France, je pensai que mes projets avaient des chances d'aboutir et je commençai à causer de lui avec les deux sœurs. Mais, je m'en souviens fort bien à présent, c'était toujours à Simone que je m'adressais, et la fine mouche ne tarda pas à percer mes petites ruses. Le nom de M. d'Enceline revenait à chaque instant dans nos entretiens. Et c'était toujours Simone qui me donnait la réplique, comme s'il eût été tacitement convenu qu'elle seule pouvait apprécier Louis d'Enceline, comme s'il n'existait que pour elle.

Florence nous écoutait, ses grands yeux indifférents levés sur nous, et, si elle se mêlait à notre conversation c'était toujours pour dire d'une voix posée, où vibrait en sourdine son imperceptible ironie, des choses raisonnables, auxquelles on ne trouvait rien à reprendre. Quatre années de vie mondaine avaient fait d'elle une personne distinguée, intelligente, causant peu, mais bien. Cependant, les hommes jeunes ou vieux la remarquaient à peine. Il y avait dans cette jeune fille de vingt ans quelque chose d'impeccable et de solennel, comme une léthargie d'âme, qui arrêtait les sympathies. Souffrait-elle de la préférence accordée à sa sœur ? Si j'ai été quelquefois tenté de le croire, elle s'en cachait si bien, qu'aucun indice certain n'est jamais venu confirmer mes soupçons. Sa mère la jugeait comme moi : froide et sage, incapable de se laisser entraîner par son cœur ou par son imagination. Insensiblement, nous avions renoncé à exercer aucun contrôle sur ses actions, sur ses lectures, sur sa correspondance, et nous lui accordions une liberté complète. Un détail vous peindra à quel point notre confiance était absolue.

Ayant un jour à traiter une question d'affaires avec Florence, j'allai lui en parler dans sa chambre. Elle était à lire, auprès de la fenêtre; elle se leva d'un mouvement lent qui lui était habituel et m'offrit un siège, avec une politesse cérémonieuse. Mon message délivré, je restai un moment à causer avec elle. Elle se prêta de bonne grâce à la conversation, sans que je pusse comprendre s'il lui plaisait ou non de la

prolonger. Mes yeux erraient autour de moi, à la recherche de quelque bibelot qui me trahît ses préférences; mais sa chambre, élégante, ne se distinguait de celle des autres jeunes filles riches que par un aspect plus sérieux et un ordre sévère. Je remarquai enfin une bibliothèque bien garnie, où les livres harmonisaient sur des rayons leurs reliures recherchées. Un volume qu'elle lisait à mon entrée et qu'elle avait fermé, en le repoussant sur la table, fixa tout à coup mes regards.

— Mais c'est le *Théâtre d'Amour* que vous lisez là?

— Oui, dit-elle, je viens de me le faire envoyer. J'aime le talent de Porto-Riche.

Je me récriai :

— Hum!... Comment se peut-il?...

Et, pris d'une soudaine inquiétude, je lui demandai :

— Puis-je examiner vos livres?

— Comme il vous plaira.

Elle s'était levée de nouveau et rapprochée de moi, tandis que je parcourais les titres imprimés en or au dos de ses jolis volumes.

— Margueritte, Bourget, Maupassant, Loti, en violet; Édouard Rod, en mauve pâle; Baudelaire... ah! vous aimez aussi les poètes? George Sand, Alfred de Vigny, Lamartine... Vous classez les romantiques ensemble, prose et vers? Voici le rayon des Anglais : Shelley, Byron, Élisabeth Browning... Je vois qu'il vous manque un Tennyson, vous me laisserez vous l'offrir?... Je ne vous savais pas si instruite! C'est très bien... Qui vous a choisi tous ces livres?

— Moi-même, en partie. Les autres appartenaient à mon père.

— Fort bien... Votre mère a-t-elle approuvé votre choix?

— Je ne l'ai pas consultée. Mais, je vous en prie, ne lui en parlez pas.

Ce cri lui avait échappé. Je la regardai, surpris et perplexe. C'était la première fois que je la voyais rougir, se troubler, que j'entendais trembler sa voix. D'ailleurs, cela dura une seconde. Ses joues reprirent aussitôt leur pâleur, ses yeux leur paix immuable; le geste suppliant qu'esquissaient ses mains retomba, et sa voix se raffermit :

— Quand ma mère entre dans ma chambre, elle ne

regarde même pas ma bibliothèque. Vous savez qu'elle me laisse très libre. Je comprendrais votre sollicitude pour Simone. Mais moi, je ne suis pas romanesque... Si je lis ces livres, c'est pour former mon goût littéraire... et j'aime les belles reliures, en vrai bibliophile...

Je la revois encore, debout à côté de moi, triomphant de sa facile victoire. Je me souviens même de sa toilette. Comme en chacun de ces épisodes qui se sont gravés si profondément dans ma mémoire, je retrouve Florence inséparable des étoffes qui la drapaient. Si elle devait, dans le monde, se conformer au goût de sa mère, c'est-à-dire au goût de Simone, on lui permettait de choisir ses robes d'intérieur. Celle qu'elle portait, ce jour-là, était en soie de Chine, jaune, droite à la taille et retombant en plis antiques. Elle tenait dans ses mains sans bagues *le Disciple* relié en bleu éteint, qu'elle me fit admirer, et je me rappelle lui avoir conseillé pour sa robe une broderie de hauts iris de cette nuance. Je m'en allai sur ce conseil esthétique, mis en déroute, une fois de plus, et m'étonnant avec simplicité du goût de cette fille de vingt ans pour les belles reliures.

Peu de temps après, le comte d'Enceline nous annonça son arrivée, et je ne songeai plus qu'à mes projets. Les choses marchèrent selon mes désirs, avec une extrême facilité. Dès la première entrevue, Simone lui plut; ma diplomatie consista ensuite à les rapprocher le plus possible, à vanter discrètement, quand j'étais seul avec Louis, la grâce, la gaieté, la nature affectueuse de ma belle-fille; avec elle, à faire l'éloge de M. d'Enceline. Je plaidais des deux côtés une cause déjà gagnée. Le résultat ne se fit point attendre, et les deux jeunes gens ne tardèrent pas à se fiancer.

Nous étions alors en mars: le mariage fut décidé pour la fin d'avril. C'est vous dire que nous eûmes six semaines d'une vie agitée, absorbante, à laquelle Florence continua de participer, indifférente, chaque fois que les convenances l'exigeaient. Sauf les banalités d'usage, je ne sache pas qu'elle ait échangé dix paroles avec le fiancé de sa sœur.

— Comment trouvez-vous Florence? — demandai-je à Louis, un soir que je l'avais emmené fumer. — Vous ne m'avez pas encore parlé d'elle.

— Elle est très belle.

— Une belle statue, n'est-ce pas ?

Il regarda le nuage bleuâtre qui s'arrondissait au-dessus de sa tête, fit tomber la cendre de son cigare et finit par répondre :

— Une statue, vous l'avez dit... Mais représentez-vous cette figure-là animée par la passion : elle deviendrait superbe.

— Cela, mon cher, ni vous ni moi ne le verrons. Florence ne se passionne pas. C'est un sage.

Un sage !... Je ne croyais pas si bien dire. Sa sœur se maria un des tout premiers jours du printemps, et ce fut une fête gracieuse et parée, dont tous les assistants conservèrent, je crois, un agréable souvenir. Dans le ciel d'un bleu léger, moutonné de blanc, de brèves averses, qui jetaient des diamants sur les feuilles, alternaient avec le soleil. Nous étions entrés à l'église par la pluie ; un rayon vint frapper aux vitraux, baignant d'une large lueur rose la svelte forme prosternée de la mariée. Et il en fut tout le jour de même. Averses et rayons ; rayons et averses. Le vrai temps pour les noces de Simone : la nature reflétant son âme, ou, pour mieux dire, son âme reflétant la nature. Elle pleura un peu à l'église, souriait à la sacristie, riait en distribuant les fleurs de son bouquet à ses amies, éclatait en larmes nouvelles en disant adieu à sa mère, bien pâle et bien affaiblie. Et j'eus le temps de voir encore, comme elle montait en voiture, la flamme de bonheur qui séchait les pleurs sous ses cils. Louis paraissait gravement heureux. Mais, en ce jour-là, où nous avions tous un peu perdu la tête, le sang-froid de Florence nous fut très précieux. Elle remplaça sa mère souffrante auprès de nos amis, et se révéla une maîtresse de maison très entendue. Un provincial de passage à Paris, M. Le Quesnel, qui s'ennuyait au milieu de tous ces inconnus, me prit à part pour me confier que mademoiselle Monneroy était une aimable jeune fille. Florence, en effet, le voyant isolé, lui avait parlé deux ou trois fois. C'était un gentilhomme campagnard, bien élevé et nul, qui vivait toute l'année dans ses terres, n'en sortait qu'à de très longs intervalles, pour une courte visite d'affaires à Paris. Il avait connu autrefois le père de Simone et de Florence, et ma femme, à ce titre, l'avait invité au mariage. Il revint quelquefois nous voir pendant le reste

de son séjour, puis, avant de repartir pour ses Hautes-Pyrénées, il demanda la main de Florence. A notre grande surprise, la jeune fille se montra disposée à accepter ce médiocre parti. Elle avait vingt ans, lui, cinquante. Sa fortune était modeste et il ne s'intéressait, au fond, qu'à son train de campagne qu'il brûlait de retrouver après un mois d'absence. Je ne crois pas qu'il fût question d'amour dans son cas : il cherchait une femme, et Florence lui convenait, voilà tout.

— Mademoiselle Monneroy, me dit-il, m'a séduit par une raison et un sérieux au-dessus de son âge. Elle me paraît posséder les qualités que j'estime le plus chez une femme : l'égalité d'humeur, l'ordre, un esprit posé. Et, de mon côté, je ne pense pas que je lui déplaise.

— Mon ami, me dit ma femme, parlez donc à Florence. Elle vous écoutera peut-être mieux que moi. Je n'arrive pas à la convaincre. Elle me répète toujours qu'elle n'est ni romanesque, ni ambitieuse, qu'elle n'aime pas le monde, adore la campagne, que M. Le Quesnel est un homme estimable... Si indifférente qu'elle soit, elle n'est qu'une jeune fille qui va faire une folie. Elle ignore tout de la vie, il faut l'avertir. Elle a le droit d'être heureuse. Comment le serait-elle dans un pareil mariage?

J'essayai tout aussi vainement de combattre la résolution de ma belle-fille. Un soir, je la priai de m'accompagner dans mon cabinet de travail; chez moi, je me flattais d'avoir plus d'autorité. Je lui parlai avec chaleur, d'un ton que je tâchais de rendre le plus bienveillant possible, quoique ce dernier trait de « raison » m'inspirât, cette fois, pour son caractère, une certaine mésestime. Mais elle resta froide et figée, n'opposant à tous mes arguments que des phrases d'une désespérante sagesse.

— Il faut bien que je vous éclaire les côtés de la vie que vous ne paraissez pas soupçonner, Florence ! — m'écriai-je, après avoir épuisé tous mes autres arguments. — Vous dites que vous n'aimez personne, que M. Le Quesnel est un galant homme, que rien ne s'oppose à ce qu'il vous rende heureuse. Mais vous ne songez donc pas que vous avez vingt ans ! Savez-vous si votre cœur ne réclamera jamais ses droits?

Elle fit un geste lent de dénégation. Cette sécheresse, ce

parti pris d'indifférence pour l'avenir m'agacèrent. Je repris avec une croissante vivacité :

— Vous allez engager toute votre existence, vous allez vous lier par le serment qui enchaîne à jamais une honnête femme, et cela, sans illusions, sans amour, — car vous reconnaissez que M. Le Quesnel vous inspire à peine une banale sympathie, — sans avoir même la médiocre excuse de l'intérêt. Mais si cette combinaison vous plaît aujourd'hui, pour des raisons que je ne puis concevoir, dites-vous bien que le moment viendra où vous la regretterez. Songez que vous serez dans tout l'éclat de votre jeunesse quand votre mari ne sera plus qu'un vieillard. Car enfin, il a cinquante ans...

Elle m'arrêta pour corriger :

— Cinquante-deux. Il n'a pas cherché à se rajeunir, ni à me tromper sur la nature de ses sentiments. Nous nous sommes expliqués en toute franchise, et je lui suis reconnaissante de sa loyauté. Je sais qu'il a besoin d'une femme pour tenir sa maison. Je sais que ma dot lui sera utile. Je sais que je suis pour lui un excellent parti, et qu'en l'acceptant je lui fais une grâce. Il le sait aussi et il me l'a dit. Il me devra donc plus qu'il ne pourra me rendre. Il m'en saura gré. Nous vivrons côte à côte comme deux êtres qui s'estiment, et qui se feront les sacrifices que la vie exige. Vous voyez que je raisonne aussi.

Elle s'interrompit, fixa sur moi ses yeux noirs ironiques, sans doute pour voir l'effet qu'avait produit cette dernière phrase, et poursuivit, le menton appuyé sur sa main, d'une voix lente et grave :

— Sa recherche me flatte ; je peux bien vous l'avouer, à vous qui me tenez lieu de père. Ma sœur a eu quatre propositions avant celle de M. d'Enceline ; moi, aucune... C'est un peu humiliant... Il ne m'aime pas d'amour, soit, mais il m'a choisie. Et c'est une satisfaction nouvelle pour moi d'être quelque chose dans la vie de quelqu'un... Cela vous semble puéril, sans doute, que j'y attache tant de prix?... Mais je n'ai pas eu beaucoup d'affection...

Elle me regardait bien en face en parlant ainsi. Je sentis l'amertume de ce reproche. Il frappait si juste que je n'osai pas le relever ; et, pour la première fois, j'eus l'intuition de

la souffrance, peut-être de la rancune qui s'était amassée dans cette âme mystérieuse de jeune fille.

— Du moins, répliquai-je, attendez un peu. Rien ne nous empêchera, votre mère et moi, de nous occuper de vous maintenant, de vous chercher un mariage plus raisonnable et plus avantageux.

Elle s'inclina.

— Je vous remercie, dit-elle. Mais je persiste à croire qu'en épousant M. Le Quesnel, j'arrange ma vie pour le mieux.

— Le bonheur de Simone ne vous fait donc pas envie? lui demandai-je, après un court silence.

— Voudriez-vous que j'en fusse jalouse? s'écria-t-elle.

Puis, se reprenant aussitôt, elle répéta une de ses phrases favorites :

— Je ne suis pas romanesque.

— Ah! ma pauvre enfant, m'écriai-je, je crains plutôt que vous ne le soyez trop, à votre manière. Mais vous voyez faux, vous raisonnez faux, vous êtes comme un aveugle qui ne voudrait pas qu'on lui rendît la lumière. Puissiez-vous ne jamais vous repentir de votre entêtement!

Le mot la froissa, car elle se leva, pour mettre fin à la conversation.

— Alors, si « la faute fut mienne, que la peine soit mienne! » conclut-elle, citant un vers d'une romance anglaise.

C'est ainsi que ce mariage fut accepté et célébré peu après celui de Simone, très simplement, à la campagne. Florence partit aussitôt après le déjeuner pour son domaine des Hautes-Pyrénées où M. Le Quesnel, qui s'attendrissait en parlant de ses montagnes, lui promettait une existence paisible, selon ses goûts. M. et madame d'Enceline, qui faisaient un long voyage de noces, n'assistaient point à la cérémonie.

***

Voilà, chère madame, où s'arrêtent mes souvenirs de vie commune avec mes belles-filles. Six mois après le mariage de Florence, j'eus la douleur de perdre ma femme et je cherchai à me distraire en voyageant. Je revenais souvent à Paris :

j'y voyais Simone heureuse, gaie et jolie, toujours un peu folle, insoucieuse, divisant son temps entre le monde, son mari et ses deux petites filles. M. d'Enceline avait des goûts plus graves, mais il ne contrariait point sa femme.

— Simone est un papillon : les papillons sont faits pour agiter leurs ailes ! — disait-il avec une indulgence que parfois j'aurais voulu moins tranquille.

Mes relations avec Florence se bornaient à l'échange de quelques lignes de politesse, de temps à autre. J'avais de ses nouvelles par sa sœur : elle habitait toute l'année la campagne, ne s'ennuyait pas et s'accommodait de son mari. Elle n'avait pas d'enfants, et M. Le Quesnel, meilleur administrateur que je ne l'aurais cru, grâce à la dot de sa femme étendait son domaine. Elle fit deux séjours à Paris, chez madame d'Enceline, mais pendant mes absences.

Cinq ans s'étaient donc écoulés depuis son mariage, sans que je la revisse, car, malade elle-même à la mort de sa mère, elle n'avait pu venir aux funérailles. La dernière année, nous ne correspondîmes même plus et elle se serait ainsi effacée de ma vie, sans y laisser de trace, si nous n'avions refait connaissance chez Simone.

M. et madame d'Enceline avaient acheté dans l'Ain, au bord d'un petit lac de montagne, un château dont ils disaient merveilles et où ils me pressaient d'aller les voir. Leur invitation, si cordiale, me fit plaisir, d'autant plus que je ne savais où passer mon été et que j'ai toujours adoré la vraie campagne. Je partis sans m'annoncer, certain d'être le bienvenu.

A la gare, je ne trouvai pas de voiture, mais on m'assura que le trajet n'était pas long : aussi, laissant mes bagages, je m'acheminai à pied, heureux de faire tout de suite connaissance avec le pays. C'était le Jura, dans toute sa rude beauté. Des roches énormes, couronnées de durs sapins, défiaient le ciel, un torrent se ruait dans un ravin. Tantôt, en me penchant sur son lit étroit, je recevais au visage l'écume d'une eau neigeuse, tantôt je le voyais, décrivant une courbe, enserrer des prairies abruptes semées d'une herbe drue, que bordaient, en haut, de grandes fleurs sauvages, en bas, une ceinture de rocs éboulés. Puis, à un tournant, le vallon s'élar-

git brusquement, plus frais et plus hospitalier. Quelques maisons de pauvres gens apparaissaient entre les verdures. A droite, au ras d'une paroi rocheuse, presque verticale, sommeillait un lac, d'une eau bleue, doublée d'émeraude. Des sapins géants s'y miraient d'en haut. Le soleil, à son déclin, s'effaçait dans une ombre violâtre, nuée d'or, et un rayon d'adieu rougeoyait encore aux fenêtres d'un petit château tout blanc, adossé aux rochers. Une terrasse en pente douce, plantée de cèdres argentés, descendait à la rive. Ce château me sembla d'abord la seule habitation ; puis, en avançant, je découvris une manière de village à l'autre extrémité du lac. Lorsque j'arrivai sur la terrasse, la nuit était tombée et des lumières brillaient dans la montagne. Involontairement, je songeai à des feux follets, et la forme blanche d'une femme, soudain détachée sur les marches d'une véranda, les bras levés en signe d'étonnement, me causa un délicieux frisson d'apparition. Ce fantôme, c'était Simone qui avait entendu le gravier crier sous mes pas. Elle se jeta à mon cou, et le surnaturel s'envola.

— Oh ! cher *daddy*, — me dit-elle, après quelques minutes d'un intarissable et affectueux bavardage, — Louis n'est pas là ! Tant pis ! Nous nous mettrons à table sans lui. Je vais recommander qu'on ne l'avertisse pas, pour qu'il ait la surprise... A propos de surprise !... Votre chambre est prête, je vous donne cinq minutes pour vous faire beau, et vous verrez...

Comme je posais la main sur le bouton de la porte, une femme entra, venant du jardin. Je me retournai, saluai.

Simone se mit à rire.

— Que je vous présente, dit-elle. Vous ne reconnaissez pas Florence?

Plus étonné que joyeux, je m'excusai en alléguant l'obscurité de la pièce. Florence me tendit la main et me souhaita la bienvenue. A ce moment, Simone, pressant du doigt quelque mystérieux ressort, fit jaillir du plafond une gerbe de rayons électriques : des tulipes roses versèrent une tendre lumière sur les deux sœurs, debout à côté l'une de l'autre. Toujours pareille à elle-même, Simone, avec ses yeux rieurs et doux, dans sa nuageuse toilette blanche, avait une grâce de fin bibelot. Mais, Florence, grande et svelte,

d'une suprême élégance de lignes, Florence, avec son visage harmonieux couronné d'opulents cheveux sombres, était belle. Toujours, il est vrai, à la façon de ces Grecques de marbre, pâles et pures, à qui manque l'étincelle de vie. Leur sérénité, sculptée dans la pierre, semble immuable, et l'on dit, parce que les petites choses ne les émeuvent point, qu'elles n'ont pas d'âme. J'ai cru cela d'elles autrefois. Erreur! L'âme vit, palpite, souffre et s'exalte, comme chez d'autres, sous cette rigide enveloppe, et plus belle, plus noble, plus vibrante, car, si profondément enclose, aucun contact extérieur ne l'a jamais déflorée. Elle se donne, vierge et entière, à un seul sentiment. Et n'est-ce pas peut-être cette flamme intérieure qui affine et cisèle les traits? Mais, à l'époque où je retrouvai madame Le Quesnel, je n'étais pas encore clairvoyant, et mon premier mouvement fut plutôt de contrariété. « Elle va compromettre par sa présence, me disais-je avec humeur, le plaisir que je m'étais promis de mon séjour chez Simone! »

— Comment se fait-il que vous soyez ici? — lui demandai-je, un quart d'heure plus tard, quand je me trouvai à table entre elle et sa sœur.

— Son mari nous la prête pendant qu'il fait réparer leur maison, expliqua Simone. Il en a bien pour trois mois de bruit et de poussière, n'est-ce pas? Lui, s'est installé à la ferme et surveille les travaux. Mais il ne pouvait être question de garder Florence. N'est-ce pas une bonne surprise, *daddy?*

— Très bonne!

Comme madame Le Quesnel posait sur moi son regard ironique, Louis entra dans la salle à manger. Il me serra la main, très heureux de me voir, en s'excusant brièvement de son retard. Il me parut maigri et nerveux. Je fis la réflexion que le séjour dans cette paisible contrée lui serait excellent, et il me répondit, en riant, qu'il y avait acheté un château précisément dans le dessein de se reposer. Une certaine amertume perçait sous son rire. Par la suite, il me confia que la vie mondaine et oisive lui pesait, mais qu'il s'y résignait par amour pour Simone; celle-ci, en revanche, consentait à venir passer quatre mois d'été à la campagne. Chez eux, un rouage grinçait; je m'en apercevais depuis longtemps, sans

pouvoir en déterminer la cause. Simone, jolie nature, aimante et frêle, faite pour vibrer sous un archet très doux, sans résonance pour les notes fortes de la passion, ne devait pas suffire à remplir toute l'existence d'un être comme Louis, et je commençais à craindre qu'il ne vît dans sa femme qu'une aimable poupée. Pourtant elle se trouvait heureuse, je n'aurais pas voulu troubler sa sérénité. Je remarquai encore que M. d'Enceline, prévenant pour sa femme, était gravement poli avec sa belle-sœur. Florence causait toujours très peu et ne se mêlait de rien. Elle était, dans la maison de sa sœur, l'hôte discret, sans exigence, qui se contente de peu, sait fermer les yeux quand il le faut et offrir ses services avec tact. Elle gardait ses allures calmes et indépendantes de jadis, s'occupait volontiers seule, ne fuyait ni ne recherchait la compagnie des autres ; et elle faisait, à pied, de longues promenades, sans but, avec un livre qu'elle ouvrait sous quelque mélèze et qu'elle ne lisait pas.

Nous menions dans ce petit coin de montagne, abrité du monde par ses hauts remparts, une vie délicieusement saine. La pêche, les excursions, les lectures, les causeries, occupaient assez bien mes journées. Nous voyions très peu de gens. Cependant, Simone, sous prétexte que je devais m'ennuyer, invita deux ou trois fois à dîner quelques familles du voisinage. Je n'y tenais pas, mais je feignais d'y trouver du plaisir, car je savais qu'il lui en coûtait un peu de se passer ainsi de toute distraction. Ces belles montagnes barraient pour elle l'horizon comme les murs d'un cachot. Douce petite âme! Pour plaire à son mari, elle s'efforçait d'aimer ce pays austère, mais une ombre de mélancolie cernait parfois ses jolis yeux.

Un jour, en herborisant dans les bois, je rencontrai Florence, rêveuse sur un vieux tronc, les mains croisées sur ses genoux, comme une immobile statue. Je m'assis à côté d'elle: nous causâmes un peu et nous fîmes ensemble le chemin du retour. Insensiblement, je pris l'habitude de l'escorter dans ses promenades. C'était presque toujours le matin, pendant que Simone dormait encore et que Louis, le fusil sur l'épaule, parcourait de son côté la montagne. Tout en marchant, elle me donnait, avec assez d'abandon, quelques détails

sur sa vie, et elle s'enquérait, plutôt par politesse que par sollicitude, je le crains, de mes propres affaires. Aux haltes, nous retombions dans le silence, elle, cherchant un siège dans la mousse au pied d'un arbre, moi, sur quelque roche caressée de soleil. Que de fois ne l'ai-je pas observée! Son fin profil se détachait sur l'écorce verdie, ses mains gisaient dans les plis de sa jupe, ses grands yeux noirs, indifférents et tristes, se fixaient dans le vide.

« Elle est jeune, elle est belle, — pensais-je, — je suis sûr qu'elle n'est pas heureuse. Pas d'amour, pas d'enfant, rien de ce qui peut remplir un cœur de femme!... Mais un cœur, en a-t-elle un? Et personne ne lui demande d'en avoir. Son mari, j'imagine, s'il est accessible à quelque poésie, la considère comme un beau lis tranquille, parmi les fleurs du jardin. Pour les autres êtres qui l'ont frôlée, pour sa mère, pour sa sœur, pour moi-même, elle n'a jamais été, elle ne sera jamais qu'une étrangère! »

Une ou deux fois, la grande silhouette de Louis nous apparut sur quelque distante arête, découpée dans le bleu matinal. Il restait immobile, appuyé sur son fusil, les yeux perdus dans la contemplation du paysage. S'il nous apercevait, il esquissait un geste large pour nous saluer, puis redescendait dans les bois. La jeune femme regardait à peine de son côté. Comment me serais-je douté qu'il y eût entre eux un coupable secret? Le hasard devait brusquement me l'apprendre, et l'effet de cette découverte fut sur moi d'autant plus foudroyant, que j'y étais moins préparé.

Simone réunissait un soir quelques amis à dîner. Florence descendit la dernière, pâle, les yeux cernés. A ma question, elle répondit qu'elle souffrait d'une migraine. L'évidente lassitude empreinte sur son visage excita ma pitié. Après le dîner, tout le monde, sauf elle, sortit pour admirer le lac.

La nuit était superbe, une nuit de lune, sous un ciel en désordre. De gros nuages, chassés par la brise, passaient et repassaient sur le disque d'argent. Dans l'air vif, saturé de l'arome des sapins, on respirait la fraîche haleine de la montagne. Par prudence, au bout de quelques minutes, je revins à la maison chercher mon pardessus. Je rentrai par le salon, dont les portes-fenêtres, communiquant avec la véranda, res-

taient ouvertes. La lune y luisait aussi, blanchissant un grand cercle aux bords inégaux devant la cheminée. Florence, seule, reposait sa tête malade sur la soie rouge d'un fauteuil; elle avait une expression douloureuse que je ne lui connaissais pas. J'allais m'avancer et lui parler, quand une vision inattendue m'arrêta, stupéfait. Louis venait d'entrer par la porte de la salle à manger. Croyant Florence seule, il s'approcha rapidement, se courba sur le dossier du fauteuil, et la jeune femme, avec un frisson de bonheur, blottit la tête sur son épaule. Oh! comment oublier son regard! Il brûlait de tout ce que la passion, la confiance, le réconfort dans la souffrance physique, la joie d'aimer et d'être aimée peut mettre d'ardeur dans les yeux d'une femme. Je voyais mal Louis, mais cette admirable tête d'amoureuse, transfigurée d'une blancheur extatique, aux yeux enivrés, aux lèvres frémissantes! Comme alors, je la retrouve aujourd'hui en moi : elle me prend le cœur, elle obscurcit ma mémoire, elle brouille toutes mes notions du bien et du mal, elle paralyse ma conscience, qui me semble se détacher de moi, molle et sans force.

La surprise m'étourdit : et je demeurai là, caché dans l'ombre, tandis que m'apparaissait soudain, dans son éclat dangereux et tragique, l'âme de Florence, cette âme ignorée, que depuis si longtemps je croyais absente. Son masque d'indifférence était tombé : comme une autre femme, elle aimait, elle souffrait, elle s'abandonnait dans le même oubli, dans la même ferveur de douleur et de joie. Et de quel amour devait-elle aimer... pour aimer!... Cependant, ils restaient enlacés, dans ce salon où le premier domestique venu pouvait les surprendre. Je tremblai pour eux. Un instant, j'eus l'idée de me montrer, de les accabler de reproches, de leur parler en père et en père irrité. Je n'osai pas. L'amour qui transformait Florence n'était point celui qui connaît la peur, il n'y avait rien à faire pour l'avertir ou pour la sauver : le seul résultat probable de mon intervention serait de précipiter une catastrophe qui nous menaçait tous. Et puis je ne me reconnus pas le droit — pas le droit, moi qui ne lui étais rien, de lui briser le cœur, en invoquant froidement le devoir. Le devoir, la morale, la raison! des mots qu'elle n'écouterait pas, dont elle n'entendrait pas le sens!

Un nuage passa sur la lune, et l'obscurité envahit la pièce jusque dans ses recoins. Un pressentiment qu'ils n'étaient pas seuls leur signala-t-il enfin ma présence? Louis se dégagea soudain et disparut avec la légèreté d'un fantôme. Florence se leva lentement et marcha vers la véranda. Je retenais mon haleine, je comprimais de la main les battements de mon cœur. Elle passa droite, sans un regard. Je ne sus jamais si elle m'avait vu, mais la traîne de sa robe a effleuré mes pieds. La lune s'était de nouveau dévoilée et brillait sur les marches de pierre. Je vis s'y détacher une seconde sa forme haute et mince, puis elle s'éloigna par l'avenue des cèdres.

... Je crois que je remontai alors dans ma chambre, pour y chercher mon pardessus que je ne parvins pas à trouver et que Robert, le domestique, finit par découvrir à sa place accoutumée. Ensuite, je m'en allai vers le lac.

Un murmure de voix rieuses, que dominait le timbre clair de Simone, quittait la rive. Une barque les emportait, piquée à l'avant et à la poupe de deux lanternes vénitiennes, l'une verte, l'autre rouge. La clarté qui tombait du ciel était si pure que les rames trempaient dans une eau d'argent. Florence, arrivée trop tard, se tenait debout, au bord du lac. J'éprouvai à son aspect une sorte de répulsion mélangée de curiosité. Allait-elle lire dans mon regard? Moins habitué qu'elle à me contraindre, j'avais peine à composer mes traits. J'aurais voulu l'éviter; il n'en était plus temps : déjà elle m'avait aperçu et m'adressait un signe de tête. Puis, sans rien dire, elle me désigna la barque qui s'approchait de l'autre rive. Elle avait repris son impassibilité coutumière. Mais le masque m'était devenu transparent et, dès lors, je vis toujours au travers son visage de passion.

Que ne puis-je vous décrire la magie de cette nuit et vous faire sentir tout le charme de ce hautain et mélancolique pays? Le lac, froissé par le vent, clapotait en chantant; dans l'échancrure des montagnes, la lune, suspendue, laissait glisser une brillante traînée pâle jusqu'aux cailloux des rives, polis et blancs. Florence, dressée sur une pierre étroite détachée du bord, regardait fuir la barque. Sa robe, dans laquelle cette merveilleuse lumière faisait courir des ruissellements de drap

d'argent, coulait autour d'elle, dérobant la pierre : ainsi elle avait l'air d'émerger directement de l'eau, profonde en cet endroit.

— Prenez garde, lui dis-je. Cette pierre est branlante, vous pourriez tomber.

— Oh ! répondit-elle, je n'ai pas peur. Je n'ai jamais peur de rien !

Je connaissais cette phrase de longue date : pourquoi, ce soir-là, fus-je frappé par son ambiguïté ?

Je fis un geste qu'elle dut interpréter comme un mouvement pour lui venir en aide car elle s'écria, sans bouger, et avec un étrange sourire :

— Ne m'approchez pas ! Je suis en équilibre sur une pointe de couteau...

Mit-elle quelque intention dans ses paroles ? Voulut-elle m'avertir ? Il me parut que sa voix avait un accent de menace. Dès cette heure où je *sus*, j'imaginai toujours, à tort ou à raison, un sens caché à ses rares et mystérieux sourires, à ses légères ironies, une importance d'énigme à ses plus simples propos.

La nuit ne fut pour moi qu'une longue veille, pleine d'anxiété. Fallait-il parler à Florence ou à Louis ? essayer, s'il en était temps encore, de les arrêter sur la pente fatale ? Mais que pourraient mes exhortations, mes remontrances, mes menaces, eussé-je même l'autorité d'un père, contre l'amour qui les poussait aux bras l'un de l'autre, tels que les avaient surpris mes yeux effrayés ? Je ne pouvais les soupçonner d'un caprice frivole, d'un accès de banale sensualité, hélas ! et l'on n'éteint pas un incendie avec des mots ! Je me rappelai les paroles de Florence, au bord de l'eau, dont le double sens m'avait déjà inquiété. Sûrement, elle m'avait prévenu ; je n'en doutais plus, je comprenais : je ne parlerais pas...

... Je ne parlerais pas, je ne tenterais rien pour défendre Simone ! Mais, alors, je serais complice de la trahison... Je me souviens très bien qu'en la plaignant je me répétai, plusieurs fois, en moi-même :

« La pauvre enfant, qui a toujours été heureuse !... »

L'absurdité de cette réflexion, tout à coup, m'arrêta. La longue série des injustices passées, se réveillant dans ma

mémoire, m'éclaira impitoyablement la fausse route où nous avions persévéré, ma femme et moi. Nous jugions Florence insensible ; nous ne croyions point qu'elle souffrît, parce qu'elle ne se plaignait pas. A Simone allaient toutes les tendresses, toutes les adorations. Nous n'avions songé qu'à son bonheur, oubliant que l'autre attendait aussi ; maintenant la balance reprenait son équilibre. L'enfant incomprise, la jeune fille négligée, la femme résignée rencontrait l'amour : elle prenait et se donnait sans préjugé, sans scrupule, ardente et libre, libre des liens d'affection que nous n'avions pas pris soin de tisser autour d'elle.

Mais comment cet amour avait-il pris naissance ? Datait-il d'hier ou de plus longtemps ?... Avait-elle aimé Louis au temps de ses fiançailles ? Était-ce le secret du fâcheux mariage dans lequel elle s'était réfugiée pour s'éloigner, peut-être pour nous fuir ?... Ou bien, en se retrouvant après des années, s'étaient-ils tout à coup découverts, reconnus trop tard ?... Je ne savais pas, je ne saurai jamais...

Et pas plus que je ne pouvais remonter aux origines de leur passion, je ne pouvais prévoir l'avenir qui les attendait. Que feraient-ils ? Bientôt, quand M. Le Quesnel viendrait chercher sa femme, accepteraient-ils paisiblement la séparation ?... Je frémissais en songeant aux désastres que pourrait causer leur révolte. Mais une voix secrète me disait que « quelque chose » les arrêterait, qu'ils ne feraient jamais souffrir qu'eux-mêmes, que Simone n'avait rien à redouter de leur part.

C'est ainsi que je raisonnais sur leur situation, confiant malgré tout en leur noblesse d'âme, et préoccupé de Simone, qui devait continuer à tout ignorer.

Après cette nuit sans repos, je me levai la tête lourde. Le matin était radieux. Tout en m'habillant, je regardais, de ma fenêtre, le lac danser sous un treillis d'or, et je me demandais si je n'avais pas fait un mauvais rêve. Je me le demandai encore une heure plus tard, en rencontrant les deux jeunes femmes installées devant la véranda avec les enfants. Simone m'offrit son front et Florence me tendit la main. Elles avaient toutes les deux leur air habituel. Cela me rassura : il y a tant d'orages, dans ce pays de montagnes, qui s'amassent et n'éclatent pas ! Égarés un instant, Florence et Louis com-

prendraient qu'aucun sentiment coupable ne pouvait exister entre eux : ils sacrifieraient leur rêve. Peut-être l'avaient-ils déjà fait ; peut-être se fuyaient-ils pour se vaincre ; peut-être la scène de la veille était-elle la dernière du drame douloureux, une surprise qui ne se renouvellerait pas... Sinon, Florence ne serait pas là, paisiblement assise à côté de sa sœur...

Cependant les deux petites filles faisaient des pâtés dans le sable ; je les appelai, les pris sur mes genoux et, tout en les caressant, je regardais Florence. Son calme visage, hier encore, m'aurait paru le même; aujourd'hui, j'y découvrais une expression douloureuse, qui de nouveau m'inquiéta.

— Tante Florence nous emmène à la promenade, dit l'une des petites. Venez-vous, grand-père ?

— Oui, répondis-je machinalement.

Et je m'imaginai que Florence, en se chargeant d'elles, ce qu'elle faisait rarement, voulait m'empêcher de l'accompagner seul.

Le lendemain, il pleuvait à verse, nous ne sortîmes pas. Le surlendemain, nous allâmes en famille passer la journée chez des amis. Les jours suivants, Florence dut chercher à m'éviter, car je ne retrouvai plus l'occasion de causer en tête à tête avec elle. J'observais avec une attention soutenue ses gestes, ses regards, sa physonomie, si bien que ses yeux noirs finirent par s'attacher aussi sur moi. Ils semblaient me répéter : « Prenez garde ». Je voyais aussi un avertissement dans les phrases les plus simples prononcées par elle ou par M. d'Enceline. Et je n'osais pas davantage m'adresser à lui. Il me fuyait, d'ailleurs. Sous le calme apparent, j'étais seul à soupçonner des menaces d'orage, et je vivais dans une telle anxiété que j'aurais bien voulu, prétextant un rappel à Paris, abréger ma visite. Mais je ne cédai pas à cette tentation. Ma présence était une sauvegarde pour tous, et pouvait devenir nécessaire à l'une ou l'autre des deux sœurs.

Je ne goûtais plus aucun plaisir à mes promenades du matin. Florence m'accompagnait encore quelquefois ; mais, comme si elle n'eût plus pris la peine de jouer un rôle pour moi, elle laissait errer son âme, et je n'avais qu'une compagne absente et muette. Nous marchions et nous nous reposions en silence. Parfois, il me venait le désir bi-

zarre de toucher sa main nue, ou sa joue pâle, pour sentir si sa chair n'avait pas le froid de la pierre. Il m'arriva plusieurs fois de l'appeler :

— Florence!

Elle tressaillait, levait sur moi son regard noir, demandait doucement :

— Plaît-il?...

Elle attendait, un instant, les paroles qui hésitaient sur mes lèvres, et se levait avec docilité, quand je lui disais :

— Ne pensez-vous pas qu'il est temps de rentrer?

Dès que je ne la voyais plus, je chassais ces pensées pour me poser des questions, qui demeuraient sans réponse. Se voyaient-ils seul à seule? Où? Quand? Comment?... Cela n'était pas impossible : le château était vaste; les rives du lac et de grands bois de sapins, étendaient les limites du jardin. Les indigènes, graves montagnards, courbés vers la terre, n'avaient pas même pour nous des regards curieux. Chacun de nous vivait à peu près à sa guise. Et ma petite Simone, absorbée par ses soins de mère et de maîtresse de maison, allait et venait gaiement, comme une gentille oiselle, insoucieuse, heureuse du beau temps qu'il faisait, heureuse de la gaieté de ses petites filles, heureuse de nous grouper autour d'elle...

Une après-midi, nous prenions le thé au jardin, Louis, Simone et moi, en attendant Florence. Nous la vîmes sortir de la maison, une lettre dépliée à la main. Arrivée devant nous, elle dit sans préambule :

— J'ai reçu des nouvelles de mon mari. Il viendra me chercher dans trois jours.

— Ah! fit Simone! Je serai bien heureuse de le voir, mon beau-frère. Une fois là, nous vous garderons tous les deux.

Elle s'adressa à son mari qui, debout pour offrir sa chaise à Florence, avait détourné la tête.

— Quel dommage que notre dîner soit déjà organisé pour demain. Nos amis auraient eu du plaisir à rencontrer le mari de Florence.

— Rien ne t'empêchera de donner un second dîner pour M. Le Quesnel, répondit Louis.

Florence s'était assise. Elle refusa, d'un mouvement de

la tête, sa tasse de thé. Elle ne voulait pas qu'on vît que sa main tremblait.

Et ce fut tout. Au bout d'un moment, Louis nous quitta et descendit au lac. Puis nous vîmes le bateau gagner le large. Sa coque blanche, enjolivée d'or, glissait alerte, entre les deux rames écartées.

— Rapporte du poisson ! — lui cria Simone — C'est un incorrigible rêveur, reprit-elle. Il passe des après-midi entières, étendu sur le dos, flottant à la dérive, sous prétexte de pêcher, et il s'aperçoit qu'il a oublié sa ligne !

Je vous avoue, madame, qu'en ce moment-là, je ne pensai qu'au dénouement prochain, et que cette perspective me remplit de joie. Rien ne pourrait engager M. Le Quesnel à rester absent plus de deux ou trois jours; il emmènerait Florence qui, dans la paix de sa vie coutumière, se consolerait ou se résignerait. Louis, après le déchirement des premières heures, aurait ses enfants, l'affection dévouée de sa femme. Force leur serait — quelque douloureux que pût être le sacrifice — de céder à la destinée, puisque ni l'un ni l'autre n'aurait acheté son bonheur au prix d'une cruauté et d'un scandale. La confiance de Simone l'avait protégée : ils ne lui feraient aucun mal, ils sauraient s'immoler en silence, comme il convient à de nobles âmes qu'un amour défendu peut séduire, mais non abaisser.

La veille du jour où Florence attendait son mari, le soleil se leva dans un ciel nuageux, bizarre et tourmenté. L'eau du lac se ridait en petites vagues régulières, le vent relevait en courant les têtes inclinées des longues herbes. Machinalement, je sortis. En vérité, je n'aurais su que faire dans la maison. Je m'arrêtai à ma place favorite — une baie gazonnée ouverte dans la forêt, au bord du chemin, d'où l'on contemple le torrent qui bondit, éperdu, de roche noire en roche noire. Florence m'y avait devancé. Elle avait emporté un album, des crayons, mais la feuille ouverte devant elle restait blanche. Je ne sais quels propos insignifiants nous échangeâmes tout d'abord, puis, notre conversation glissa, sans transition, à un ton plus sincère. Trop brisée ou trop fière, elle renonçait à me cacher son souci et pressait, abattue, son front contre ses mains. Ce fut-elle, qui, la première, me parla de son mari.

— Il vous aime bien, lui dis-je, timidement.

— Il est très bon pour moi, répondit-elle.

Elle se leva, rassembla avec lassitude les feuilles de son album que le vent s'amusait à éparpiller, puis se tint debout, un moment, adossée à un sapin. Les nuages se tassaient sur le bord de l'horizon. Elle les contempla longtemps, et, sans détourner la tête vers moi, finit par me dire d'une voix sourde, à travers le murmure du vent et le fracas du torrent :

— Vous rappelez-vous ... une conversation que nous eûmes, quelques jours avant mon mariage? Vous m'avez dit que je voyais et raisonnais faux, et que je le comprendrais plus tard. Notre entretien est toujours demeuré dans ma mémoire.

— Oui, je me rappelle, répliquai-je.

Et toute la scène reparut devant mes yeux.

— Je me rappelle aussi quelque chose que vous m'avez répondu : « Si la faute fut mienne, que la peine soit mienne. » Vous en souvenez-vous aussi, Florence ?

— Oh! très bien... La question est de savoir si la faute fut vraiment mienne.

A ces mots, ma tendresse pour Simone l'emporta sur la pitié que Florence commençait à m'inspirer. Je voulus parler. Mais, avant même que j'eusse prononcé une parole, sa boîte à dessin tombait, renversant crayons et fusains. Elle fut aussitôt à genoux dans l'herbe pour les recueillir.

— S'il vous plaît, me dit-elle, voulez-vous m'apporter ce gros crayon qui a roulé sur le chemin?

Force me fut de lui venir en aide : calculé ou fortuit, ce ridicule incident coupa net à mes tentatives d'explication; et nous nous retrouvâmes tous deux sur la route, marchant dans la direction de la maison. Une fois de plus, j'avais obéi à un ordre muet de me taire, et je la quittai, harcelé de nouveaux remords et de nouvelles appréhensions. Elle me paraissait de moins en moins résignée. Allait-elle, dans une suprême révolte, saisir de ses propres mains le bonheur qui n'était pas pour elle?

Ces pensées me poursuivirent tout le reste du jour, et, le soir, je n'aurais pas été étonné d'apprendre qu'ils étaient partis ensemble. Il était dit que je méconnaîtrais Florence

jusqu'au bout. Ce fut presque une surprise pour moi de la trouver au salon, causant avec une jeune femme invitée à dîner. Elle était à peine plus pâle que de coutume et portait cette robe originale que je lui avais déjà vue, un inoubliable soir. Quelques autres personnages entouraient les maîtres de la maison, et Simone expliquait qu'il faisait si froid qu'elle avait eu envie de demander du feu. Il faisait froid réellement, non pas dans la maison, mais dehors, car la température a des sautes brusques dans ces montagnes. C'est pourquoi, après le dîner, nous restâmes au salon. Nous étions peu gais. Louis, très sombre, desserrait à peine les lèvres, et le calme de Florence me semblait artificiel et menaçant. Peut-être aussi le vent qui sifflait aux fenêtres insufflait-il à nos âmes sa tristesse. Les invités de Simone se retirèrent assez tôt et il ne resta bientôt plus avec nous qu'un M. Monnier et sa femme, qui habitaient une maison cachée dans un repli de la montagne, à l'autre bout du lac. Étant voisins, ils ne se pressaient pas de rentrer.

— Il ne fait pas mauvais dehors, — dit Louis, qui revenait d'escorter ses derniers hôtes. — Nous aurions pu sortir, le vent n'est pas très violent.

Je compris qu'il ne pouvait tenir dans ce salon clos où la petite madame Monnier tapotait du piano; peut-être aussi comptait-il sur l'obscurité de la nuit pour se rapprocher de Florence.

— Une idée! Ne pourriez-vous pas nous reconduire en bateau? — s'écria madame Monnier, en retirant ses mains du piano.

— Volontiers, si vous ne craignez pas de danser un peu.

— Oh! bien au contraire, le vent, j'adore ça!

Ces dames firent aussitôt apporter leurs manteaux et, tandis qu'elles s'enveloppaient, Louis ouvrit la porte de la véranda.

— Il fait un vent terrible, Louis, lui dis-je en le rejoignant.

— Bah! répondit-il. Je connais le lac. Il n'y a pas de danger.

Dans le ciel pâle et clairsemé d'étoiles, des stries sombres s'enchevêtraient et se rompaient.

Au-dessus de l'eau agitée, un nuage noir, entouré d'une bande d'or diffus, cachait la lune. Le bateau se soulevait un peu sur ses ancres. Louis, le retenant d'un pied, installa d'abord les Monnier ; puis, sautant à son tour, il détacha les rames.

— Venez-vous, Florence ? demanda-t-il tout à coup.

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation et le suivit, s'appuyant sur la main qu'il lui tendait.

— Prends-moi aussi, supplia Simone.

— Le lac est trop agité pour toi. Tu aurais peur, répondit-il.

Je ne sais quel soupçon irraisonné me poussa à m'écrier :

— J'ai envie d'aller avec vous !

— Oh ! non, fit Simone, je n'aime pas à rester toute seule.

Et elle se suspendit à moi.

— Restez donc avec elle, — dit Louis, d'un ton grave.

Comme je demeurais perplexe, il se hâta de lever l'ancre, et la barque, tournant lentement gagna le large. Le vent la balançait assez fort.

— Allons-nous-en, — me dit alors Simone, le cœur un peu gros, — puisqu'ils ne veulent pas de nous.

— Voyons-les partir, murmurai-je.

Un rayon de lumière tombait sur Florence : ses yeux brillèrent sous la dentelle qui protégeait sa tête. Elle fit le geste de rattacher ses cheveux, et nous envoya de la main un léger signe d'adieu. Ces détails, très nets, se sont imprimés dans ma mémoire. Je ne sais quelle puissance rivait mes regards sur elle, qui s'éloignait dans la nuit ; mais Simone, me prenant par le bras, m'emmena.

Elle papillonna encore un peu dans le salon, croqua un bonbon, ferma le piano, puis vint me tendre son front.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Bonsoir, *daddy*. Ils sauront bien rentrer tout seuls. D'ailleurs, Louis n'aime pas qu'on l'attende.

Nous montâmes ensemble. Je l'entendis donner encore l'ordre de fermer les portes comme d'habitude, son mari ayant une clé. Et j'allai me coucher, étrangement las, pour m'endormir assez vite. Ma dernière pensée consciente fut celle-ci :

« Enfin, demain le mari de Florence viendra la chercher... »

Toute la nuit, le vent chanta de sa grande voix solennelle dans les sapins. Le lac roula ses vagues inquiètes d'une rive à l'autre. Puis, aux premières blancheurs matinales, ces rumeurs s'apaisèrent. Ce fut sans doute ce brusque silence qui me réveilla. Un rais jaunâtre glissait entre mes rideaux. Il me prit fantaisie d'ouvrir les persiennes et d'assister, de mon lit, à l'éclosion du jour. Le ciel était d'une pâleur à peine nuancée; je ne voyais pas le soleil, mais une rougeur teignait l'orient. Le lac, très calme, se glaçait d'un reflet d'opale. J'aperçus une barque blanche, la coque retournée, immobile sur la surface de l'eau endormie.

D'abord, je ne compris pas. Puis, mon cœur faillit s'arrêter et je courus à la fenêtre. Je ne me rappelle pas combien de temps j'y restai, à demi vêtu, grelottant de froid, hypnotisé par cette chose blanche au-dessus de laquelle le soleil finit par étinceler, glorieux, dans la paix d'un ciel adorable.

Deux hommes, gesticulant et criant, qui arrivaient à grands pas sur la route, m'arrachèrent soudain à ma torpeur. Ce fut tout de suite un éveil affolé du château, et je courus aux informations auprès d'eux. Les domestiques, les yeux encore gonflés de sommeil, se réunissaient dans la cour; des campagnards, en blouse, se joignirent à leur groupe. Puis une jeune femme de chambre vint dire que le lit de madame Le Quesnel n'avait pas été défait de la nuit. Et, comme j'essayais d'obtenir quelques explications des deux hommes, l'un d'eux me désigna de son bras étendu les civières que l'on apportait, par le sentier du lac. Ce fut en ce moment-là que Simone — qui l'avait avertie? — parut aussi sur le perron, blanche, oh! plus blanche que son peignoir blanc; ses yeux cherchèrent, égarés, autour d'elle, puis se tournèrent instinctivement du côté où nous regardions tous... Elle poussa un cri et s'évanouit.

Nous dûmes emporter son corps insensible pour laisser entrer les deux autres. On les déposa dans le vestibule.

— C'est François, le pêcheur, qui les a retrouvés, en allant détacher sa barque, — me dit un homme à demi-voix. — M. le comte était un fameux nageur, mais la pauvre dame a dû se

cramponner à lui et l'entraîner. On a eu toutes les peines du monde à séparer leurs bras...

Leurs visages ne gardaient pourtant aucune trace d'angoisse; ils étaient calmes, d'un calme auguste, malgré une légère bouffissure des traits... Je les contemplai très longtemps, puis des larmes coulèrent de mes yeux...

Vous avez su, Madame, ce que tout le monde a su: que le comte d'Enceline et sa belle-sœur, ayant accompagné en bateau des amis, furent surpris au retour par un mauvais coup de vent qui renversa leur embarcation, et qu'ils se noyèrent, leurs appels n'ayant pas été entendus... Contrairement à ce qui arrive en pareil cas, cette version fut et demeura la seule. La réserve de Florence était trop connue pour qu'aucune supposition maligne l'effleurât. La douleur de Simone, aujourd'hui, est encore aussi pure. Ils ont fait en sorte qu'elle puisse sans amertume, pleurer son mari et sa sœur...

M. Le Quesnel arriva le soir même et Simone joignit ses prières aux miennes pour qu'on enterrât les deux morts dans le cimetière du village. Ainsi les mêmes sapins ombragent leurs tombes jumelles, les mêmes rosiers y effeuillent au printemps leurs pétales, la même main pieuse soigne leur dernier asile; et, sauf vous et moi, nul ne connaît le secret d'amour qu'ils ont emporté avec eux.

ANDRÉ GLADÈS

LA VIE RÉELLE

EN MUSIQUE

M. Gustave Charpentier a remporté, cet hiver, avec *Louise*, son « roman musical », beaucoup plus qu'un succès : une victoire. Cette œuvre est une bataille gagnée, décisive, dit-on, et qui marque la déroute du lyrisme à l'ancienne mode. Avec une impétuosité sans égale, l'auteur a déclaré la guerre aux antiques formules de cet art noble dont l'Opéra fut le sanctuaire et dont il restera vraisemblablement le refuge.

L'« art noble », au théâtre lyrique, est un legs de la Renaissance, qui nous l'a transmis avec toute l'autorité de son pédantisme et que nous avons pieusement recueilli, sans murmures. Sa théorie, aucun esthète ne l'a formulée : elle n'a jamais abouti à une règle absolue, impérative et claire. Tout plie devant elle, sans que l'on sache exactement quelles sont ses exigences. C'est un monstre à faire peur aux enfants, qui se cache partout et à qui, dans les instants de fanfaronnade, les enfants tirent la langue, mais toujours en tremblant. Où commence, où s'arrête son pouvoir? Elle ne le dit pas. Il lui suffit de décréter qu'il y a deux espèces de mondes, l'un qui est noble, l'autre qui ne l'est pas. A celui-ci elle interdit de se produire sur *la scène où l'on chante*. Essaierons-nous de définir le monde qu'elle y admet?

Ce ne sont ni leurs sentiments, ni leurs idées qui valent aux personnages du théâtre lyrique leurs titres de noblesse : c'est leur défroque. Il faut qu'elle soit pompeuse et qu'elle soit irréelle. L'âme des héros doit être assortie à leur toilette.

Il semblerait que l'art noble, au théâtre lyrique, fût tout ce qui s'éloigne de la vie vraie, tout ce qui est mystère, légende, mensonge, convention, mascarade. Pour avoir le droit de chanter, il est nécessaire d'être dieu, gentilhomme ou carême-prenant; il faut porter la toge, la perruque ou le masque, et la muse Euterpe ne consent pas à s'habiller suivant le goût ni la mode du jour. Si le costumier ne vient en aide au librettiste, au musicien, pour ennoblir les gens qui vocalisent leurs joies ou leurs douleurs, le musicien et le librettiste sont menacés des pires épreuves.

Admirons une nuance subtile. Les mêmes spectateurs qui s'intéressent fort à l'exhibition sur *la scène où l'on parle* d'une jaquette ou d'une jupe à la mode, voire d'une blouse bleue, ne tolèrent pas que le costume contemporain se fourvoie sur la scène lyrique. Ils le condamnent sans doute par respect pour les toges, pour les armures, pour les manteaux et les habits de cour, dont les vestiaires de nos théâtres lyriques sont encombrés. La dernière mode, si opulente qu'elle soit, ferait triste figure à côté de ce brillant appareil!

Or M. Charpentier a rompu bruyamment avec les errements consacrés par l'usage, et, s'il n'est pas le premier qui ait pourchassé l'art noble et tenté de démocratiser la musique, du moins a-t-il fait preuve d'une audace inouïe... Non seulement ses chanteurs s'habillent à la Belle Jardinière ou au Pont-Neuf, — ce sont des ouvriers, — mais plusieurs fois la scène est envahie par des loqueteux sordides, qui placent la muse Euterpe en fâcheuse compagnie! Ce n'est pas que les ouvriers et les loqueteux n'aient jamais affronté la scène de l'Opéra. Toutefois ils n'y ont point paru sans passer par les mains de l'habilleur. C'était à lui, par les ressources de son art, à en faire des « manants », des « truands », et ainsi à les rendre nobles! Songez-y en effet : la misère en pourpoint ou en culotte devient tout à fait lyrique. Mais gardez-vous de la montrer telle que nous la voyons près de nous! Cachez ces défroques du pauvre : elles ne peuvent servir de livrée au

chanteur. M. Charpentier a regimbé contre cette proscription. Il jette bas les fantoches du théâtre lyrique : dieux et demi-dieux, héros casqués, grands seigneurs, belles dames, jolis pages, villageois et bergers Watteau, militaires chamarrés, Orientaux dorés sur tranche, manants, truands, bourgeois 1830, toute la théorie des mannequins et des grotesques que l'Opéra et l'Opéra-Comique produisent chaque soir. Il lève le rideau sur un coin de Paris, de Paris tel qu'il est, pour nous présenter des ouvriers, des trottins, des gavroches, des chiffonniers. C'en est fini des dieux, des héros et des pages et de tout l'attirail qui sert à les encadrer. Le sanctuaire est profané! M. Charpentier a violé la majesté du lieu, et il ne s'est trouvé, pour lui barrer la route, ni prêtres ni fidèles. Le temple ne s'est pas défendu et la foule a battu des mains. Les applaudissements qui ont salué les personnages du drame, malgré leurs nippes et leurs haillons, témoignent du triomphe de l'auteur sur la routine. Et cependant Dieu sait si le préjugé de l'art noble, au théâtre lyrique, poussait loin ses racines!

M. Charpentier a de la chance. On ne lui en a pas voulu d'être parti en guerre contre un vieux tyran respecté. Par un bonheur rare, une véritable gâterie du destin, le musicien-poète qui a écrit *Louise* tout entière, paroles et musique, a eu affaire à un public qui semble être devenu tout à coup tolérant, libéral, intelligent et juste. L'auteur de ce roman musical, dont l'esthétique audacieuse bat en brèche tant de traditions scéniques, a fait triompher ses idées, presque sans coup férir.

Faudrait-il voir en *Louise* l'œuvre libératrice du théâtre lyrique, celle qui l'affranchit, pour la première fois et à jamais, des conventions qui l'ont encombré jusqu'ici? *Louise* a-t-elle installé, avec l'agrément du public, la vie réelle à l'Opéra? A-t-elle relégué dans les dessous et dans les cintres les vieux trucs et les anciennes mœurs? *Louise* est-elle une rupture avec la tradition et la première étape, déjà fort avancée, vers le réalisme en musique?

I

Il serait bon d'expliquer cette formule, « la vie réelle en musique », que *Louise* a rendue courante, et ce serait au public, qui l'emploie volontiers, à nous livrer l'énigme qu'elle recouvre. Interrogez-le là-dessus : sa réponse sera tellement ondoyante et diverse que les perplexités de l'enquêteur ne connaîtront plus de fin.

La vie réelle paraît bien être, au théâtre lyrique, l'antithèse de l'art noble. Mais celui-ci, nous n'avons pu le définir. Nous avons dit seulement comment il s'habillait; constatation vexante pour le public-roi, pour ce maître et seigneur qui bâtit les renommées et qui les démolit, car elle le montre sensible à l'étiquette seule, plein de superstitions, tout prêt à retourner le proverbe et à dire : « L'habit fait le moine ». J'en suis fâché; mais, faute d'y voir clair dans ses dédains non plus que dans ses faveurs, j'ose croire sincèrement que le public, le « grand public » même, se paie de mots ou de masques, qu'il ne sait rien de ce que serait, de ce que pourraît être la vie réelle en musique. Il en parle, comme il a parlé de l'art noble, sans y avoir pensé, sans regarder au fond.

La preuve en est que l'abonné du Théâtre Lyrique[1] s'est depuis longtemps empêtré dans des distinctions singulières, pour justifier après coup ses arrêts. Il est devenu un juriste retors qui, serré de près par *Primus* et par *Secundus*, trouve toujours une échappatoire qui le mette à l'abri de l'un comme de l'autre. « La musique, déclare-t-il, appelle la chimère. Elle est un art rêveur qui répudie le fait banal dont nous vivons, le détail de la vie quotidienne. Elle ne peut, elle ne doit pas leur servir de parure. La redingote sera exclue de la scène lyrique, aussi bien que le bourgeron... Il ne serait pas tolérable que la rampe éclairât des chanteurs faits à notre image. » Voilà un principe! Pour l'appliquer il faudra donc démarquer les

1. Le lecteur voudra bien entendre par là une dénomination commune à l'Opéra et à l'Opéra-Comique; à l'Académie Nationale de musique et à la salle Favart.

choses ou les gens, transposer les gens ou les choses dans un autre temps ou dans un autre lieu, les rendre chimériques à dose suffisante et leur permettre de s'exhiber lyriquement. Les évêques et les moines grotesques des *Huguenots* traverseront la scène mitrés, encapuchonnés, pour la grande joie des spectateurs, — les *Huguenots* étant, de par les dates, chimère, — tandis que la soutane violette de Jean d'Hautecœur, un noble prélat, d'une dignité non empruntée, scandalisera les spectateurs. Et en effet l'évêque du *Rêve* pourrait officier demain à Notre-Dame.

Boileau, qu'on ne s'attendrait pas à voir intervenir en cette affaire, était déjà d'avis « que la musique ne saurait narrer; que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent », et que la vie de tous les jours ne se passe point en « fredons ». Nos abonnés sont tout aussi sévères et, de plus, ils sont capricieux. Il ne leur suffit pas que l'auteur transpose ses personnages dans la durée ou dans l'espace, qu'il habille ses chanteurs à la mode d'un autre temps et d'un autre pays. Il y a des gens qu'ils déclarent vils et dont la muse a le devoir de rougir, quelle que soit la livrée qu'ils endossent. N'allez pas croire toutefois qu'un spadassin ou une fille soient inscrits d'office sur la liste de proscription. Si Carmen y a figuré quelque temps, la Maddalena de *Rigoletto*, et tant d'autres, n'ont effarouché personne. Les bannis appartiennent à toutes les classes et à tous les mondes : la fantaisie seule paraît avoir décidé de leur sort.

Ainsi, après avoir demandé compte aux abonnés de leurs verdicts et de leurs entêtements, et consulté les annales de ces théâtres qui, tout subventionnés et officiels qu'ils soient, ont suivi le goût du public au lieu de le former, on arrive à n'y rien comprendre. Une seule conviction s'impose, c'est que le public, dans son horreur incohérente pour la vie réelle en musique, n'a jamais su ce qu'il voulait, ni ce dont il ne voulait pas. Pauvres auteurs, qui ont affaire à lui!

Parmi ceux qui ont tenté d'exprimer lyriquement les scènes de la vie vraie, de la vie simple, tous cependant n'ont pas été bafoués; à quelques-uns des précurseurs de M. Charpentier les clients de l'Académie royale — ou nationale — de musique ont fait bon accueil. Le premier en date et le plus célèbre de

tous fut Jean-Jacques Rousseau. Son *Devin de Village*, exécuté devant la Cour, à Fontainebleau, en 1752, et à l'Opéra l'année suivante, atteignit, pendant les soixante-seize années qu'il figura au répertoire, plus de quatre cents représentations. C'est une fade paysannerie où la naïveté n'est qu'affectation, où la nature, évoquée à chaque page, s'est dépouillée de toute rusticité pour s'enrubanner de rose. Ecoutez le Devin :

A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer.

Et Colette :

Ici de la simple nature
L'amour suit la naïveté.

Et le chœur :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes,
Allons danser sous les ormeaux,
Galans! prenez vos chalumeaux!

Tout le poème est sur ce ton, et la musique est digne de cette niaise sentimentalité. Il n'en est pas moins vrai que c'était un coup droit porté aux héros à cuirasse. Les artistes de l'Opéra, à qui l'on imposa l'exécution de l'ouvrage, pendirent son auteur en effigie dans la cour même du théâtre. Ce fut leur vengeance. Mais ils durent s'incliner devant les ordres de la Cour et les exigences du public. Rousseau avait, sous une forme lyrique enfantine, exposé sa philosophie et du même coup fait à Colin, à Colette, une place durable parmi les Bellérophon, les Persée, les Phaéton et les Alceste. C'était une révolution. Seul, un Jean-Jacques avait pu, grâce à son prestige, faire paraître en scène de simples pastoureaux, sans ameuter les nobles clients de l'Académie royale. Il est vrai que leur costume n'avait plus rien de fruste, partant rien de vil : on l'avait volé à Lancret.

Dès l'année 1753, l'Opéra-Comique, dont Monnet venait d'obtenir le privilège, parodia[1], suivant la coutume, l'œuvre

1. Il ne faut pas donner à ce mot une signification trop dérisoire. La *parodie*, au XVIIIe siècle, est, à l'Opéra-Comique, un genre assez délicat.

en faveur à l'Opéra. Madame Favart écrivit une aimable « comédie à ariettes », *Bastien et Bastienne*, qui faillit échouer, parce que « Madame Favart s'y montra avec un habit de serge, des cheveux plats, une croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette observation *(sic)* du costume villageois fut très blâmée par les amateurs accoutumés à l'ancienne mode théâtrale ». Le nouvelliste qui nous rapporte le fait prend parti pour les amateurs.

Peu de temps après, madame Favart osa mettre en scène dans une « pastorale mêlée de vaudevilles et d'ariettes », *Annette et Lubin*, un fait divers, passablement scandaleux, dont un garçon et une fille de Bezons étaient les héros. Tout Paris courut à l'Opéra-Comique. « On s'était empressé, dit notre chroniqueur, de consacrer l'union, un peu hâtive, des deux amants, pour leur permettre d'assister aux représentations de madame Favart ; de sorte qu'il y avait sur la scène les portraits vivants de Lubin et d'Annette et, dans la salle, le vrai Lubin et Annette en personne[1]. » Le succès de l'ouvrage fut grand, bien que la musique de Blaise fût petite. L'anecdote graveleuse avait rendu à la partition le même office que la philosophie de Rousseau au *Devin de Village*. Une estampe coloriée de Debucourt nous renseigne sur la mise en scène de *Lubin et Annette* : elle est, sans équivoque, franchement réaliste, et elle emprunte tous ses éléments au monde contemporain.

Le *Devin de Village* eut la vie dure. Il ne disparut de l'affiche qu'en 1829, après une représentation pendant laquelle un spectateur jeta sur la scène une perruque. L'ouvrage de Rousseau serait presque le seul, dans le répertoire du grand opéra, jusqu'en 1830, à faire chanter des personnages qui ne fussent divinités ou héros, si nous ne trouvions, aux archives de l'Académie nationale de musique, plusieurs opéras[2], exécutés avec un succès copieux, de 1790 à 1800, et qui peuvent se réclamer, ceux-là, du plus pur réalisme ! Contemporains des événements révolutionnaires, ils en sont le tableau et la glorification sur la scène. Des lauriers qu'ils gagnèrent, en dépit

1. Cité par Castil-Blaze, notes manuscrites.

2. La plupart sont inédits.

de leur ineptie musicale, il n'y a pas lieu de se montrer surpris, si l'on songe à l'état d'âme des spectateurs qui les ont acclamés. On ne s'étonnera pas non plus que ces ouvrages n'aient pas survécu à la première République.

Toulon soumis[1] fut exécuté le 14 ventôse, an II, à grand renfort de trombones, de trompettes, de timbales, mais surtout de tambours, de cloches et de canons. Les Anglais, à qui la trahison des royalistes a livré la ville, s'endorment dans une sécurité qui n'exclut pas toute prudence :

Restons derrière ces remparts
Qui nous couvrent de toutes parts.
Ne tentons point hors des murailles
Le destin douteux des batailles;
Combattons de loin les Français,
Qui de près sont trop sûrs, sont trop sûrs du succès.

Leur chœur et leur quiétude sont troublés par un coup de canon : la ville est bombardée par les patriotes, qui ont juré de la reprendre. Les boulets pleuvent, le tocsin vibre, les maisons flambent et les Anglais décampent. Les auditeurs s'aperçurent-ils que, en dehors de la formidable batterie orchestrale détaillée plus haut, deux timides bassons, deux clarinettes, deux hautbois et deux petites flûtes, quelques instruments à cordes, soufflant, sifflant, râclant, se mettaient aussi aux trousses des Anglais?

Il faut croire que *Toulon soumis* ne les rendit pas sourds, car, un mois plus tard, les mêmes auditeurs acclamèrent la *Réunion du 10 août*, « sans-culottide dramatique en cinq actes et en vers, dédiée au peuple souverain »[2]. Au lever du rideau, le théâtre représente « l'emplacement de la Bastille. Au milieu des décombres, la fontaine de la Régénération est figurée par la Nature, qui, pressant de ses mains ses fécondes mamelles, en fait jaillir deux sources d'une eau pure ». Le

1. « Fait historique, opéra en un acte », dit le sous-titre du manuscrit. Les auteurs sont le citoyen Rochefort pour la musique, le citoyen Fabre-Olivet pour les paroles.

2. Auteurs des paroles : les citoyens G. Bouquier, membre de la Convention nationale et du Comité de l'Instruction publique, et Ph. Moline, secrétaire greffier attaché à la Convention. — Le musicien qui ne se nomme pas, sur la partition, est Porta.

président de la Convention et chacun des conventionnels viennent longuement s'abreuver. A chaque rasade, « une salve d'artillerie annonce la consommation de l'acte de fraternité. Puis ils sortent de l'enceinte des ruines de la Bastille avec cette égalité sacrée, première loi de la Nature et de la République ». Autre tableau : le président de la Convention distribue « aux femmes des 5 et 6 octobre, assises sur les affûts de leurs canons, telles qu'elles étaient sur le chemin de Versailles », des couronnes glorieuses qu'il accompagne d'une accolade présidentielle :

Au nom de la Patrie, au nom de la Victoire,
A la place des fleurs qui parent la beauté,
Recevez ces lauriers!...

Plus loin, le décor nous transporte aux Invalides. « Sur la cime d'une montagne, on voit un colosse, symbole du peuple français; d'une main il rassemble le faisceau départemental, de l'autre il écrase le monstre du fédéralisme. » D'abondants discours, lyriquement débités, constituent le fonds de l'ouvrage. La musique ne faiblit pas un seul instant, grâce aux tambours et aux canons.

La Belgique se propose de publier bientôt la partition de *la Rosière républicaine*[1]. Je doute que la gloire du bon Grétry, auteur de la musique, en soit accrue, mais le « poème » de Maréchal est digne de passer à la postérité. Dans l'église du village, sur l'ancien autel, se dresse l'autel de la divinité nouvelle, la Raison. Incarnée en une agréable personne, qui s'appelle Alison, et qui est la promise du vertueux Lysis, la déesse reçoit les hommages de tous les paroissiens. Le curé n'y voit point malice et, loin de troubler la fête, il se joint à ses ouailles, « déchire son bréviaire et le jette, déchire sa lévite et se trouve habillé en sans-culotte » :

Oui, je reprends ma dignité,
D'homme libre et pensant.
Je veux qu'à cette fête,
L'on place sur ma tête,
Le bonnet de la liberté.

1. Dite aussi *la Fête de la Raison*. Exécutée le 6 nivôse an II (26 décembre 1793).

Au diable la marotte!
Au diable la calotte!
Je me fais sans-culotte,
Moi, je me fais sans-culotte

Tous, en chœur, émerveillés :

Le curé sans-culotte!
Le curé sans-culotte!

Le curé continue :

Pour être tous à l'unisson
Je veux aller à Rome,
Prêcher au pape la raison,
Convertir le saint homme.

Il lui dira :

Reprends ta dignité
D'homme libre et pensant,
Au diable ta marotte!
Au diable ta calotte!
Je te fais sans-culotte,
Moi, je te fais sans culotte!

Le chœur, avec enthousiasme :

Le pape sans-culotte!
Le pape sans-culotte!

L'ouvrage se termine par un ballet auquel la *Carmagnole* sert de conclusion et d'apothéose.

Ces trois opéras ne sont pas les seuls de leur espèce, mais ils suffisent à donner une idée de la vie réelle en musique, en l'an I et en l'an II de la République. Assez vite cependant le public ne se contenta plus de ces rodomontades « lyriques », et voici le programme d'une soirée à l'Opéra, pour le 12 floréal, an IV : *Iphigénie en Aulide* (Gluck); *Offrande à la Liberté* (opéra-ballet de Gardel et Gossec); *le Devin de Village* (J.-J. Rousseau). Si ce programme, par l'étrange juxtaposition des œuvres qu'il mentionne, ne témoigne pas d'un parfait discernement, du moins fait-il une place à l'art véritable[1].

1. On trouverait la nomenclature des opéras et opéras-ballets révolutionnaires dans le *Catalogue de la Bibliothèque musicale du Théâtre de l'Opéra*, par Th. de Lajarte. Elle est assez longue. D'autre part, les cantates, les hymnes, les odes exécutés

Il est assez étrange que, dans le cours du XIXe siècle, le public de l'Opéra et de la salle Favart se montre de plus en plus intolérant. Il semble vouloir effacer le souvenir de sa complaisance pour *Bastien et Bastienne*, *Lubin et Annette* et consorts. Il se prosterne de nouveau, et plus bas que jamais, devant les dieux de l'Olympe et les héros légendaires. Si l'Opéra-Comique, moins rigoureusement censuré par sa clientèle que l'Opéra, admet des comédies musicales d'une allure assez libre, il fait surtout recette avec la pitrerie et avec le travesti. A partir de 1850 les tentatives réalistes apparaissent, sur l'une et sur l'autre scène lyrique, un peu plus audacieuses. Alors la lutte commence entre le public et l'auteur, lutte inégale et pleine de surprises, car si les horions pleuvent sur le dos des artistes, le caprice au moins autant que la malignité les distribue. Les abonnés se montrent féroces ou tolérants, suivant les cas, — qui peuvent être les mêmes ; ils s'inspirent, dans leur mépris ou dans leurs engoûments, d'une casuistique étrange qui fournirait au chercheur, curieux des anecdotes théâtrales, ample moisson de drôleries, souvent tristes.

Lorsqu'en 1868 furent représentés à Munich *les Maîtres Chanteurs de Nüremberg*, les rares journaux de France qui firent à l'ouvrage l'honneur de le signaler raillèrent nos voisins d'avoir pu supporter le personnage d'Hans Sachs. Un cordonnier-poète, un savetier-chanteur, quel outrage aux mœurs lyriques! Ce rôle « réaliste » leur parut suffisant à disqualifier l'ouvrage. En vain une belle étude de M. Edouard Schuré[1] montra que, dès cette époque, il se trouvait chez nous des esprits capables de juger la poétique wagnérienne, et prouva qu'aucune atteinte n'avait été portée à la dignité de la scène où l'on chante. Hans Sachs, l'artisan, n'était-il pas

souvent aux représentations de l'Opéra, pendant la période révolutionnaire, sont intégralement publiés dans le magnifique recueil que la Ville de Paris vient d'éditer à ses frais, et qui a pour titre : *Musique des fêtes et cérémonies de la Révolution française* (Imprimerie Nationale, 1899). L'auteur, M. Constant Pierre, un érudit du plus rare mérite, a réuni et commenté cent cinquante œuvres musicales de toute nature, de valeur inégale, généralement médiocre, mais historiquement d'un très haut intérêt. Rien ne peut mieux renseigner sur l'état d'âme de l'époque que ces étranges manifestations lyriques. Elles témoignent d'une irrécusable sincérité.

1. Publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (1868).

une magistrale figure? L'âme d'un poète ne peut-elle loger dans une pauvre demeure? Non! M. Schuré prêcha dans le désert.

Plus tard, en 1876, nos chroniqueurs ne songèrent pas à protester contre la forge du nain Mime, dans *Siegfried*. Il s'y trouve pourtant une enclume, un marteau, et celui-ci devient presque un personnage, tant son bruit est réglé, persistant, musical. Heureusement, il s'agit de battre un noble fer : « Détresse », l'épée invincible, va sortir étincelante des mains qui l'ont trempée et ce sont les mains d'un héros. Glorieuse besogne, en laquelle personne ne songea, même de ce côté-ci du Rhin, à reconnaître et à déplorer l'humble métier du forgeron. Les Français réservèrent leurs quolibets à la musique.

L'histoire de *Carmen* est douloureuse. Séduit par un roman déjà ancien de Mérimée, et qui n'avait à son apparition indigné personne, Bizet voulut que ce roman devînt opéra en quatre actes, sans prévoir les dangers d'un tel poème : l'inspiration lyrique avait tout sanctifié aux yeux du musicien. Quel réveil, lorsque le public accabla de son bruyant mépris l'œuvre superbe, devenue depuis l'une de nos gloires! Une fille au théâtre lyrique, tout un acte en un mauvais lieu! C'était un défi jeté à la vertu bourgeoise. *Carmen* dut quitter l'affiche. Il est vrai que les abonnés cherchaient un honnête prétexte pour imposer silence au musicien, non moins qu'aux librettistes. La manière de Bizet n'était pas pour séduire les admirateurs d'Adam ou de Massé. Ils firent les prudes, un peu par pruderie, beaucoup par intolérance « harmonique ».

La même vertu, depuis vingt ans, se montrait désarmée en face des charmes de *la Traviata*. On peut se demander par quelle complaisance messieurs les siffleurs de *Carmen* acceptaient d'assister, dans les salons de Violetta Valéry, à une fête qui excita leurs fureurs dans le cabaret de Lillas Pastia? Il est vrai de dire que la musique de *la Traviata* n'est pas subversive, mais il convient d'ajouter surtout que Marguerite Gautier, devenue Violetta, s'affublait d'une perruque Louis XV. L'histoire de cette perruque est édifiante.

L'ouvrage avait été monté à Venise en 1853. Il échoua. Parodie monstrueuse de *la Dame aux Camélias*, il avait affligé

les Italiens eux-mêmes, en dépit des efforts rimés du poète Piave, par le réalisme de la scène, bien que ce réalisme n'allât pas au delà d'un habillement à la moderne. Mais il parut, une fois de plus, que la coupe à la mode exerce, au théâtre lyrique, une influence énorme : des courtisanes, dont les robes étaient empruntées aux élégantes de la place Saint-Marc, furent un spectacle affreux et condamnable. Les Vénitiens n'applaudirent pas, et la pièce faillit succomber. Un an plus tard, par l'opération d'un directeur très avisé, *la Traviata* revécut, fut acclamée à Venise même et partit pour son tour d'Europe, qui fut une marche triomphale. M. le directeur avait simplement poudré ses actrices à frimas, mis du rouge et des mouches à leurs joues, des perruques sur le chef des hommes, des épées à leur côté. Voilà nos gens faits honorables et Violetta réhabilitée ! C'est dans cet appareil qu'elle se présenta à la salle Ventadour ; c'est sous cette forme qu'elle y plut. Il faut l'avouer : elle est irrésistible, cette « fille » qui est aussi une « sainte », et la tendresse du public pour elle, de ce même public qui méprisera Carmen, vient sûrement de ce qu'il a su démêler la dignité du personnage ! Relisez, dans la version française, la visite que M. d'Orbel père vient rendre *ex abrupto* à la maîtresse de son fils. Les sentiments magnanimes débordent dans cet entretien. M. d'Orbel père expose à Violetta ses inquiétudes et combien il serait désirable qu'elle consentît à se séparer de M. d'Orbel fils. Violetta proteste. Mais l'éloquence du solliciteur est si persuasive, l'âme de l'amante est si généreuse que Violetta se plie à toutes les exigences de M. d'Orbel père. Non sans larmes ! M. d'Orbel père en est attendri et, reconnaissant, il s'écrie :

Noble fille ! Ah ! pour toi, que puis-je faire ?
O noble fille ! que puis-je fai...aire ?

Rien du tout. La noble fille est décidée à mourir. Cela ne tardera pas trop, en effet, et cela causera à M. d'Orbel père, les plus cuisants remords :

Douce et noble victime,
Mon erreur fut un crime,
Et ton amour sublime !..

Dès qu'elle a rendu l'âme, MM. d'Orbel, père et fils, se soulagent par un cri d'espérance : « Elle est au ciel », et la toile tombe. Les spectateurs n'avaient-ils pas le devoir de tout pardonner à une Marguerite Gautier si saintement lyrique? Cela n'empêche que *la Traviata* n'ose encore, de nos jours, se produire en toilette de ville !

M. Albert Cahen a fait exécuter à la salle Favart, il y a peu d'années, une adaptation lyrique d'un autre ouvrage d'Alexandre Dumas fils : *la Femme de Claude*. L'auteur du roman avait placé le drame en 1870, bien que, de son propre aveu, l'élément guerrier y fût simplement toile de fond. D'un commun accord, le romancier et le musicien sacrifièrent le cadre de l'action. Les plaies encore saignantes étalées dans le livre, ils estimèrent qu'il était préférable de ne pas les présenter *aux yeux* des spectateurs : on changea les costumes. Cela permit de reculer dans le passé et de transposer l'action en 1792; date assez éloignée pour que la mise en scène ne pût offenser personne, et assez voisine pour que le modernisme des caractères fût respecté. Cette mesure était une sage concession, et utile, faite d'avance à des réclamations qui n'auraient pas manqué de se produire, et qu'il était bon de prévoir.

De même M. Bruneau, dans sa vigoureuse et vibrante *Attaque du Moulin*, n'a pas habillé ses soldats conformément à l'histoire d'hier, et il a consenti — j'imagine qu'il en a souffert — à sacrifier les authentiques uniformes. Le public[1] eût protesté, très haut, croyez le bien, si les casques, les képis et les épaulettes rouges eussent évoqué la vie vraie.

Pour avoir eu, dans *Messidor*, l'audace de faire paraître en scène des ouvriers d'aspect rébarbatif, auquel le costumier n'avait pas fait subir toute la transformation voulue, M. Bruneau s'est vu reprocher un excès de réalisme. D'autre part, le livret en prose de M. Zola, d'une si belle venue dans son allure lyrique, a paru aux abonnés une autre indécence. Quoi ! substituer aux vers traditionnellement « mirlitonesques » du « poème » des phrases sonores, pleines, vraiment épiques, mais des phrases en prose nue ! Les nobles images de M. Zola, ses légendes, la poudre d'or que « l'Enfant Jésus

1. Peut-être aussi la diplomatie, sous prétexte de convenances internationales.

laisse retomber de ses petites mains divines dans l'eau de la source, éternellement », n'ont pas désarmé les spectateurs : ils ont méprisé des prolétaires ameutés contre un accapareur et ils ont réclamé des rimes. Si *le Rêve* réussit mieux que *Messidor*, j'ai déjà dit que l'évêque Jean ne rallia pas tous les suffrages. Il eut beau, sur la scène même, opérer un miracle, et, par la sainte magie de sa devise: «Si Dieu veut, je veux », ranimer Angélique, il se trouva des gens pour se plaindre que la vie réelle entrât sur la scène lyrique dans les plis de cette soutane. Et voilà pourquoi toute justice ne fut pas rendue au fier talent de M. Bruneau ! J'ai confiance d'ailleurs, et j'ai la certitude, qu'à sa prochaine reprise, *le Rêve* sera acclamé. Cet ouvrage puissant n'a pas été sans influence sur *Louise*.

Nous pourrions étendre cette enquête : elle est dès maintenant suffisante à prouver qu'en fait de réalisme, les auditeurs du théâtre lyrique s'en tiennent aux impressions de leurs yeux[1]. Pour eux, la vie réelle est une apparence, rien de plus. Elle ne réside ni dans la situation, ni dans les caractères. La moindre transposition, le plus léger masque suffisent à dérouter ou à rassurer l'opinion du public. Tel personnage, qui serait hué s'il montrait à nu son visage plébéien, devient noble de par le manteau, dont le costumier règle la forme et la couleur. Tel autre qui, par sa ressemblance extérieure avec nous, perd le droit de chanter ce que nous disons en prose, recouvre la liberté du gosier et le droit aux roulades, s'il consent seulement à endosser un vêtement vieux de coupe. Inversement, un chanteur en jaquette ou en blouse aurait beau accomplir sur la scène des prodiges et parler un langage mythique, il appartient au monde réel, ou du moins on feint de le croire.

1. Ils firent médiocre accueil, en 1875, à un amusant opéra-comique de M. Paladilhe, *l'Amour africain* (livret de Legouvé, d'après Mérimée), qui met en scène au premier acte un « prix de Rome », dont la cantate est exécutée au second; — en 1877, à *la Clé d'or*, qui échoua au théâtre lyrique et dont le livret, signé d'Octave Feuillet et Louis Gallet, ne put sauver la musique, d'ailleurs infirme. En revanche, ils applaudirent la *Sapho* de M. Massenet, d'après Alphonse Daudet partition dans laquelle on retrouve toute l'habileté d'un maître qui ne compte que des succès. Ces trois ouvrages furent joués en costume de ville. La *Cavalleria rusticana*, de Mascagni, porta aussi l'étiquette contemporaine, — en costume italien, naturellement.

Ce n'est donc pas au public que nous demanderons de définir la vie réelle en musique. Il n'est pas même capable de dire ce qu'elle est ni où elle est, dans les ouvrages déjà parus. Quand il donne à l'œuvre de M. Charpentier l'étiquette réaliste, quand, par un singulier revirement d'opinion, il l'applaudit avec chaleur, je le soupçonne fort de se laisser piper une fois de plus par des apparences et de prendre encore le Pirée pour un homme : il s'en tient au témoignage de ses yeux qui lui montrent, en scène, de petites gens, même des va-nu-pieds, et il s'imagine peut-être adorer tout à coup ce qu'il a si souvent brûlé jusqu'à ce jour. Mais je le félicite de son erreur ou de son caprice, ou des deux à la fois. S'il croit saluer en *Louise* un ouvrage lyrique qui décidément tourne le dos à la convention, il se trompe. Il n'en reste pas moins vrai, pour des motifs que j'essaierai de dégager, que *Louise* était digne du succès. Avant de lui rendre hommage, ne pourrions-nous formuler, avec quelque précision, les conditions essentielles de la vie réelle en musique?

Nos actes et nos paroles ne peuvent pas même sur la scène où l'on parle se transporter tels quels. Il faut qu'ils s'y déforment pour que l'optique spéciale aux « spectacles » leur rende l'apparence de la réalité. Le théâtre lyrique, outre qu'il est soumis aux mêmes lois de perspective, se complique de l'expression musicale, qui est une convention de plus. Ne peut-on concevoir cependant qu'à ces conventions nécessaires, primordiales, se réduise la part d'artifice qu'il ne peut éluder?

Ce que nous faisons et ce que nous disons, les personnages du théâtre lyrique le feraient et le diraient, en ayant soin de se tenir dans les limites mêmes du théâtre parlé, *mais ils chanteraient*. Leurs allures seraient les nôtres, leur langage et aussi leur aspect. Le costumier ne serait plus qu'un tailleur, le librettiste s'interdirait la rime et la métaphore. Point de fictions, plus de merveilles ; la vie toute simple apparaîtrait, celle que tout le monde peut comprendre sans effort et dont la formule, banale si l'on veut, mais humaine, deviendrait attachante pour tous : chacun de nous pourrait se l'appliquer.

Un tel art n'est pas une utopie et ne serait point une

déchéance. Il s'efforcerait d'être vrai, mais il ne se ferait point le champion de la laideur. Il ne deviendrait pas l'ennemi juré de toute convention, puisque la convention ne peut être chassée du théâtre ; en lui faisant les sacrifices utiles, il saurait sauvegarder son indépendance.

Cet art-là est en train de naître. Le jour n'est peut-être pas loin où le public lui reconnaîtra le droit de « chanter » en toute liberté sur la scène. Le succès de *Louise* est un acheminement vers cette tolérance.

II

Toutefois il ne faut pas s'y tromper : si la *Louise* de M. Charpentier fournit par instants d'admirables exemples et peut-être les premiers modèles vrais, au théâtre, de la vie réelle en musique, elle n'est point une œuvre toute réaliste. Tant s'en faut: la convention y surabonde. Je n'ai pas la moindre intention de le reprocher à l'auteur. Même je le féliciterai d'avoir, en libre artiste, donné à son roman musical la forme de son choix, qui est exempte de parti pris. Si je souligne, dans l'étude qui suit, le respect de M. Charpentier pour de très vieilles choses, ce n'est pas que je veuille intenter un procès au musicien-poète et lui faire un crime de ne pas être resté toujours indépendant. Je voudrais simplement, puisqu'on le dit révolutionnaire, faire voir qu'il garde encore de fortes attaches avec le passé. Considérons d'abord ses personnages.

Certes, l'art noble est loin ! Et il est merveilleux que les abonnés ne l'aient pas réclamé à grands cris. Julien n'est, dit la mère de Louise, qu' « un chenapan, un débauché, un bohème, un pilier de cabaret, dont l'existence est le scandale du quartier ». Elle exagère un peu, la bonne dame, mais c'est assez ressemblant. Ce bohème est doublé d'un philosophe. Il exposera sommairement, bien que la scène soit très longue, des théories sociales à faire frémir, qui n'ont soulevé aucune protestation : la philosophie de Julien chante à merveille et ne traîne après elle nul ennui. Elle a même eu le

don de charmer le public! Ce personnage singulier, qui se montre ardent, rageur, égoïste, rebelle à toutes les contraintes sociales, qui songe au moment présent et fait bon marché de tout le reste, est très vivant, s'il n'est pas toujours sympathique.

Louise est une fillette qu'il serait malaisé de juger avec indulgence si l'on s'en tenait aux vieux principes qui ordonnent aux enfants d'honorer père et mère. Elle a bien ses excuses. M. Charpentier s'arrange de manière qu'elle en ait beaucoup, et en cela il se montre auteur prévoyant, qui prépare, le plus tôt possible, un dénoûment assez fâcheux. Louise est à l'âge où la jeune fille, confinée jusque-là dans la maison paternelle, peut sentir brusquement, aux souffles venus du dehors, s'épanouir son cœur, son être tout entier. C'est l'heure où le roman pénètre dans la vie d'une femme, si la femme veut. Julien le sait et il en profite. Louise se laisse aller doucement au fil de l'eau, sans regarder à la rive. Bientôt son « chevalier » l'emportera sans qu'elle ait un regard de pitié ou de regret pour le foyer de son enfance. L'auteur a donc voulu que Louise ne fût pas une perfection, mais il souhaite visiblement qu'on ne pense pas trop de mal d'elle. Prenons-la pour ce qu'elle vaut : elle est peut-être — tant pis! — un type très réel à Montmartre.

Dans les deux premiers actes de l'ouvrage, les rôles de Julien et de Louise échappent, autant que faire se peut, à la convention. Elle s'empare tout à coup de nos deux personnages, dans une scène du troisième acte où, en un long duo, ils échangent des idées abstraites : Julien instruit Louise des droits et des devoirs d'un être libre. Le roman musical de M. Charpentier, en effet, n'est pas simplement une œuvre lyrique : c'est une thèse en bonne forme. La soutenance a lieu en présence de Paris, qui s'étale, gigantesque au fond du décor. M. Charpentier est un charmeur : il nous fait accepter au passage, sans protestation, les axiomes qui lui sont chers. Il y en a de singuliers. Il entraîne l'auditeur en un mouvement impétueux de sentiments, de sensations, d'idées, d'images qui, jusqu'à présent, Dieu merci! ne sont pas tous tombés dans le domaine public. Que cette scène soit, malgré le naturalisme de la morale qu'elle expose, parfaitement chi-

mérique, il est inutile de le faire ressortir, mais il arrive un moment où la convention, s'exagérant encore, touche à l'étrange. M. Charpentier est bien libre de nous mener où il veut et il en a le droit : il est un artiste assez maître de lui pour nous emporter au gré de sa fantaisie, ou, plus justement, de sa volonté, qui est ferme. Nous n'en sommes pas moins étonnés de voir Julien et Louise s'agenouiller devant Paris « cité de force et de lumière, Paris, splendeur première, cité de joie, cité d'amour », de les entendre s'écrier : « Protège tes enfants, garde-nous, défends-nous ! » N'est-ce pas là une restauration de la prière au bon Dieu, telle qu'on la trouve dans les vieux opéras? Le sentiment religieux, systématiquement exclu de l'ouvrage, réapparaît ici, sous un masque.

Nous le reconnaîtrons encore, bien qu'il y soit de plus en plus déformé, à la fin de l'ouvrage. Louise, qu'un dernier souvenir du cœur, un mouvement de pitié, ont ramenée, à demi librement, au foyer paternel, y souffre d'une pesante contrainte. Séquestrée par sa mère, elle frémit d'impatience en songeant à l'Amant, à l'Élu ! Pour les vieux parents qui la séparent de lui, elle ne sent plus que de la haine, et elle cherche dans les leçons de morale individuelle et sociale que Julien, du haut de la Butte, lui a données, la justification de la révolte et de la fuite qu'elle prépare. A ce moment où son cœur, oppressé par un reste d'amour filial, cherche à secouer les derniers liens de la famille, la voix de Paris s'élève, en un chœur de Sirènes, qui plonge Louise dans un ravissement extatique. « O la magique, la chère musique de la grande ville ! O l'attirante promesse ! L'inoubliable, l'affolant vertige ! Au secours de la Fille, la Ville viendrait-elle ? Paris ! Paris !... secours ma détresse ! » Cette prière est une hallucination, et l'auteur emploie les moyens d'un poète : Paris n'est plus seulement la cité qui entasse autour de la Butte et jusqu'aux lointaines collines bleues ses constructions cyclopéennes ; c'est un être qui palpite et dont le souffle bruyant retentit au cœur de Louise : folle griserie de la Ville, qui monte jusqu'à ce logis d'ouvriers et que M. Charpentier a su rendre magnifiquement poignante, dans l'expression irréelle de son mysticisme à rebours.

Les rôles du Père et de la Mère sont exempts de tels arti-

fices. Purs de tout mélange, tirés de la vie vraie, ils apparaissent comme deux créations très remarquables par l'unité et la vigueur de leur facture. Le Père est un brave homme d'ouvrier, très honnête, simpliste, qui adore sa fille et qui aime son foyer. Ses allures ont de la bonhomie, sans mélange de trivialité. La sympathie va tout de suite à cet homme dont la dignité et la tendresse nous touchent et qui est cependant, — nous l'apprendrons plus loin avec surprise — « un égoïste plus aveugle que les autres ». C'est l'avis de Julien, et Louise y souscrira! En attendant, il se montre plein d'indulgence et même de faiblesse. L'amoureux de sa fille ne lui va guère, mais il ne l'éloignera pas sans examen. Il lit au fond du cœur de Louise; sa tendresse paternelle s'émeut : « O mon enfant, ma Louise, tu sais combien nous t'aimons! Si nous sommes prudents vis-à-vis de ceux qui te remarquent, c'est qu'arrivés au bout du chemin que tu vas gravir, nous en connaissons toutes les misères! » La scène est d'une grande beauté. L'émotion musicale contenue, — exprimée dans une langue à la fois familière et touchante où les phrases se déroulent avec ampleur, — donne à l'entretien du père et de la fille un charme profond. Dans cet affectueux dialogue, voici que la mère jette le trouble. C'est une mégère qui ne sait être ni bonne ni adroite. Elle rudoie, elle raille, elle gifle. D'une voix persiflante, elle dit les mots irréparables, et sa cruauté, qui paraît calculée, fait présager, dès les premières paroles, un douloureux dénoûment. Tout de suite l'auditeur a conscience que la paix a fui cette demeure : les parents de Louise ne savent pas travailler en commun au bonheur de leur fille. Louise, blessée dans sa fierté, n'a plus d'affection pour sa mère et elle n'ose plus mettre en son père les espérances de son cœur : voilà le drame préparé.

Tels ils apparaissent au début, tels le Père et la Mère se conforment, jusqu'au bout de l'ouvrage, aux prémisses de leurs rôles. Le Père demeure un être bon et faible, incapable de vouloir efficacement le bien de sa fille. La Mère reste une égoïste, aussi maladroite dans ses actes que dans son langage; elle ne veut voir en l'homme aimé par sa fille qu'un irréconciliable ennemi. C'est la Mère, assurément, qui vaut à Louise les circonstances atténuantes.

Je n'insisterai pas maintenant sur les jeux de scène qui accentuent le réalisme dont le Père et la Mère sont les types saisissants : la bonne grosse joie, très gauche dans ses explosions, que témoigne le Père lorsqu'il rentre au logis, harassé mais heureux, après une journée de labeur, le dîner de famille, la pipe du soir : tout cela est souligné musicalement avec un art exquis. Nous y reviendrons.

En fait de réalisme, M. Charpentier nous conduira plus loin. Il s'intéresse aux humbles, il les aime. De la vie misérense il dit l'étreinte, mais il dégage aussi la poésie. La scène du carrefour, où le Paris de Montmartre s'enveloppe dans le brouillard d'une matinée d'avril, met sous les yeux du spectateur de pauvres êtres grelottants. Une glaneuse de charbon, une petite chiffonnière, un « bricoleur près d'une poubelle renversée fouillent les ordures ». Ils sont sordides; leurs haillons doivent sentir mauvais... Pauvres gens! Ce dénûment n'est pas leur seule infortune. Un homme paraît, tout noir dans sa riche défroque : grand chapeau, grand manteau, longs cheveux, imberbe, d'un aspect inquiétant. C'est un coureur de filles, au cynique langage; rôle ingrat, difficile, que l'on a eu raison de confier à un artiste de talent. Ce décor, ces gens composent un tableau cruellement vrai.

Mais voici qu'au moment même où le réalisme semble s'installer, brutalement despote, sur la scène, l'homme noir tout à coup flamboie et apparaît « séduisant » dans un ruissellement de lumière satanique, bariolé de rouge, chamarré d'or. *Vade retro, Satanas!* Serait-ce Méphisto? Méphisto dans un drame tiré de la vie contemporaine? Mon Dieu, oui, c'est le diable; mais il a oublié ses cornes, coupé sa queue et rajeuni son nom. Il s'appelle « le Plaisir ». Il est « le Procureur de la grande cité », et lorsqu'il disparaît, non dans une trappe, mais par un des escaliers de la Butte, un vieux chiffonnier, qu'il bouscule au passage, le reconnait et le maudit : M. le Procureur, jadis, lui a volé sa fille.

Une pareille scène, où la réalité et la fantasmagorie voisinent, montre que M. Charpentier fait appel, le plus franchement du monde, à la convention quand il a besoin d'elle : elle lui est utile pour donner une forme sensible aux conceptions abstraites de son esprit. Nous l'avons dit déjà : *Louise*

est pour son auteur l'occasion d'exposer une théorie sociale qui peut se discuter, mais à laquelle il tient. Il se préoccupe moins de secouer le joug de toutes les traditions que de rendre claire son idée; et, poursuivant son rêve de philosophe autant que son idéal d'artiste, il ne répudie pas les anciens moyens d'expression, quand ils peuvent servir sa cause.

Il le fait bien voir encore dans le langage qu'il prête à ses héros. Ce langage est, si j'ose dire, polymorphe et va de l'onomatopée, de l'argot à la poésie lyrique en passant par la prose simple, la prose rythmée, les assonances, etc. On entendra des ouvrières[1] chanter : « C'est tordant! C'te tête! Quel type! Il est saoul! Assez! Quelle scie! Quel crampon! Ferme ça ! » Ailleurs, les gavroches crieront, mais en musique : « J'en suis bleu! J'en suis baba! C'est plus bath qu'à l'Opéra! » Les grisettes hurleront, lyriquement toujours: « Vive la rigolade, dans un royal bacchanal, loin du flic et du cipal! » En revanche Julien et Louise dialogueront comme il suit :

— Je marche dans une féerie !
— Regarde ton domaine.
— Vision fleurie!
— Ici, loin de la peine,

Loin de l'envie et de la haine,
Ton clair sourire de bonté
Rayonnera sur la cité.

Plus haut j'ai cité de vraie prose, dite par le Père qui s'exprime, tout le long de son rôle, avec une simplicité souvent très heureuse. Mais la prose plus ou moins rythmée, avec assonances, n'est pas rare non plus : « Depuis le jour où je me suis donnée, toute fleurie semble ma destinée. Je crois rêver sous un ciel de féerie, l'âme encore grisée de ton premier baiser... Quelle belle vie! » Citations suffisantes à faire la preuve que M. Charpentier ne tient pas exclusivement au réalisme du langage et qu'il ne tourne pas le dos, avec mépris, au chemin du Parnasse.

Dans la philosophie de M. Charpentier, la convention me

1. On ne les entend pas beaucoup, il est vrai, car les voix s'enchevêtrent dans un chœur, qui est charmant.

semble régner en maîtresse; peut-être même y commet-elle des excès de pouvoir.

Que M. Charpentier tienne le « Père Préjugé et la Mère Tradition » pour un vieux et peu respectable ménage, c'est une opinion qui n'est ni bien neuve, ni, sous cette forme du moins, bien dangereuse. Qu'il revendique pour la femme le droit dont on la frustre trop souvent d'aimer suivant son cœur, quitte à ce que « la misérable, l'odieuse, l'infâme, l'hypocrite, l'inféconde Expérience », dont M. Charpentier ne veut plus, mais qui pèse lourdement sur la vie de chacun, apprenne à cette femme qu'elle s'est trompée et que désormais sa vie est vouée à l'infortune; qu'il veuille la femme libre; qu'il proteste contre son accaparement par une mère jalouse; qu'il lui prêche la révolte quand il s'agit d'organiser sa vie librement, consciemment, et lorsqu'elle se heurte à l'égoïsme du père ou de la mère, — ce sont là de généreuses pensées et d'utiles conseils. Mais la liberté que M. Charpentier réclame pour la « Fille », c'est de se ruer au plaisir, le seul bien digne de la jeunesse.

Au début du premier acte, lorsque le prélude expose une phrase courte, mordante, qui deviendra le thème essentiel de la partition, on s'imagine — du moins ce fut mon erreur de le croire — que ce motif est un cri d'amour jeune et enthousiaste. Or il arrive bientôt que, par la volonté de l'auteur, cette phrase expansive se dégrade au contact d'une chanson obscène[1] : « Régalez-vous, mesdames, voilà l'plaisir! » Le chant d'amour et le refrain brutal alternent à l'orchestre[2], pendant que les hourras des grisettes et des gavroches les accompagnent en chœur. M. Charpentier ne veut pas qu'on s'y trompe : la tendresse de Julien et de Louise, les sensations d'une populace éhontée relèvent du même « plaisir ». Et c'est ce plaisir auquel M. Charpentier sacrifie la vieillerie qui s'appelle la famille : elle n'est qu'un repaire d'égoïsme et la femme doit le fuir sitôt que ses sens s'éveillent. Le plaisir sensuel, voilà l'idéal que *Louise* nous propose : il est médiocre! Il n'éclaire pas non plus d'une lumière très vive la route que

1. Voyez les paroles, page 274 de la partition piano et chant.

2. *Ibidem*, page 312.

chacun de nous, bon gré mal gré, doit suivre. Ce n'est pas suffisant, en effet, de démolir tout : il est nécessaire d'adopter une règle de vie, si arbitraire qu'elle soit. La recette que nous offre sérieusement M. Charpentier peut-elle en tenir lieu?

Notez que ce même Noctambule du second acte réapparaît au troisième costumé en pape des fous ; de sorte que la joie, dont il est ici l'incarnation, devient passablement crapuleuse si l'on se rappelle la scène du carrefour. Du plaisir au vice abject, la distance est vite franchie, grâce à ce troublant personnage, roi de la Bohème et en même temps pourvoyeur louche de la Grande Cité! A entendre la phrase initiale, pleine de charme émouvant et de fraîche ardeur, s'avilir en pareille compagnie, on comprend que dans la volonté de l'auteur elle n'exprime rien qu'un appétit sensuel. L'amour n'est donc pas même une passion : c'est un instinct.

Serait-ce que M. Charpentier place la morale de sa pièce dans ce tableau du premier acte où les loqueteux du vice étalent leur misère? Veut-il faire pressentir, en cette vision sombre, que Louise deviendra ce qu'est devenue la balayeuse des rues? Si telle doit être la destinée de la « Fille », il faut plaindre celles que Julien pourra convertir par ses beaux discours : elles iront à travers la vie, de toutes les forces de leur être, vers le Plaisir, et pour avoir un appui, tout le long du chemin, elles garderont dans leur cœur le culte de la Grand Ville : Paris sera leur dieu en même temps que leur temple.

Paris! Paris! Julien et Louise ont l'air d'y croire, puisqu'ils l'adorent à genoux; mais en réalité ce qu'ils aiment et ce qu'il leur faut, — ils nous le font entendre sans ambages, — c'est le plaisir, c'est l'amour libre, qui se passent fort bien de Paris. Est-il très naturel qu'une petite ouvrière de Montmartre sache regarder la Ville et s'éprendre d'elle, comme fait la Louise de M. Charpentier? La griserie de Paris, elle est ailleurs et elle envahit d'autres cerveaux. Elle habite plus près du Bois. Elle s'alimente aux courses, aux fins soupers, aux redoutes brillantes: elle se fait voiturer; elle attelle à quatre. Louise se soucie peu de cette « grande vie ». Elle se contente d'avoir un galant plein d'ardeur, « un chevalier, un prince Charmant», et l'on ne s'explique pas le mysticisme où elle tombe, dont la Ville est le dieu.

De sa Butte, M. Charpentier considère Paris en artiste, et plus d'un d'entre nous, guidé par lui, regardera dorénavant la capitale avec d'autres yeux, lui découvrant un charme nouveau. Reste à savoir si Louise, telle que l'auteur la met en scène, est appelée à s'émouvoir des images et des sentiments qui sont ceux de l'auteur lui-même. M. Charpentier ne prête-t-il pas sa vision propre à des yeux qui ne ressemblent guère aux siens? Ces effluves de la grande ville, ses personnages sont-ils à même de s'en griser? Leur foi en ce dieu Paris, qui doit les « défendre » et les « protéger », gardera-t-elle longtemps son efficacité?

Telle est pourtant la religion nouvelle dont le musicien-philosophe expose les dogmes avec une conviction qui rend sa partition très peu recommandable aux mères de famille. Cela est fâcheux, même pour M. Charpentier, j'ose le dire; parce que son œuvre est belle, parce qu'elle marque une date dans la musique française et qu'elle ouvre à son auteur une brillante carrière. *Louise* devrait pouvoir entrer dans toutes les demeures où l'on a le culte de l'art : bien des portes, derrière lesquelles on croit encore à la morale, s'obstineront peut-être à lui rester fermées. C'est grand dommage.

Le public, lui, s'est montré bon prince; et, pour la cause de l'art, il faut s'en réjouir. Qu'il veuille bien cependant ne pas se méprendre sur la portée de son verdict. S'il a été capable d'apprécier une œuvre, réaliste en ses plus belles parties, et s'il a voulu l'applaudir, que bénis soient les dieux, de qui lui est venue cette soudaine lumière! Mais s'il se flatte d'avoir, par une tolérance toute neuve, encouragé un art tout neuf, ennemi déclaré de toute convention, il se trompe. La vérité est que ses faveurs ont pour objet une œuvre belle, puissante, très libre en ses allures dramatiques, essentiellement raisonnable et pondérée dans sa forme musicale. Par son talent de musicien, M. Charpentier a imposé ses types, sa prose et sa philosophie : c'est un fier succès! Il est merveilleux que les haillons des chiffonniers n'aient pas empêché les gens d'écouter la musique. Les auditeurs de *Carmen* s'étaient bouché les oreilles et avaient sifflé le livret. Les auditeurs de *Louise* ont consenti à regarder et à entendre. Que l'aspect des prolétaires et des loqueteux les ait charmés,

j'en doute. Ce n'est pas non plus la prose des gavroches. Même je les soupçonne, et, ma foi, je les excuse, d'avoir jugé subversive la philosophie de l'auteur. Le triomphe du musicien est précisément d'être entré au port contre vents et marées.

Les malintentionnés avaient prêté par avance à M. Charpentier l'intention « d'épater le bourgeois ». Or il est arrivé que, par la sincérité qui éclate à toute page de l'œuvre, par la loyauté même de certaines contradictions, M. Charpentier a produit sur son auditoire une impression profonde qui n'est pas de l'étonnement, et qui vaut mieux. Je ne jurerais pas qu'il tient en haute estime le public même dont il a su gagner les faveurs, mais je me refuse à voir dans son roman musical une gageure et un défi. La preuve en est que, loin d'être un révolutionnaire à tous crins, le romancier-musicien a fait dans son œuvre — nous venons de le voir — une large part à la convention : *Louise* n'est pas le dernier mot du réalisme en musique. Le « bourgeois » y retrouve par endroits de vieux amis qui lui sont chers, — Méphisto, entre autres, qui a toujours eu ses faveurs. — Il y entend quelquefois des rimes, qui délectent son oreille. Il assiste même à un petit ballet agrémenté de beaux costumes. Voilà de quoi le consoler des libertés prises par l'auteur.

III

Les seules protestations qui s'élèvent contre *Louise* sont le fait de gens à qui la nature a refusé des oreilles sensibles. Ces rebelles, qui s'obstinent à regretter l'art noble et qui conspuent la hotte des chiffonniers sont de ceux dont Auber disait : « Vous n'avez, messieurs, ni harmonie dans l'âme ni harmoniques dans l'ouïe! » C'est au lettré qu'ils en veulent, M. Charpentier est un musicien.

Un vrai musicien; un musicien de race, qui se préoccupe beaucoup moins d'être singulier dans son art que de s'y abandonner à une verve impétueuse, mais savamment réglée. Autant dans son livret il paraît s'insurger contre les traditions de la scène et des mœurs, autant il est docile, lorsqu'il chante,

à l'influence des maîtres dont il est le brillant disciple. Son langage musical est souple et pur. Il a une saveur très personnelle, mais il ne vise pas à l'étrange; il consent volontiers à être simple; il reste toujours franc; d'aucuns disent qu'il est français. M. Charpentier possède une technique consommée. Il a tout écouté et il a profité de tout, mais il ne s'est mis à la remorque de rien ni de personne. La saveur de ses harmonies relève des arrangements souvent classiques. Également sûr de sa pensée et de sa main, M. Charpentier est un artiste supérieur qui se rattache, par la facture, aux plus hautes traditions. Tenterai-je d'analyser quelques-unes des pages où l'auteur de *Louise* donne à la vie réelle une magnifique interprétation musicale, et de découvrir les moyens qu'il emploie pour se tirer d'affaire, à son honneur, en un cas si embarrassant? J'essaierai d'abord de définir la difficulté.

Si la vie réelle, en montant sur la scène où l'on parle, subit nécessairement une modification, elle ne peut s'installer sur la scène où l'on chante, elle ne peut devenir « musique », qu'au prix d'une vraie métamorphose. Le principe qui régit ces transformations pourrait se tirer d'une symphonie célèbre, tout étrangère qu'elle soit à la scène. La « pastorale » de Beethoven ne s'adresse pas aux yeux; elle est cependant une suite de tableaux vrais : images imprécises à la fois et lumineuses, ils demeurent ineffaçables dans le souvenir de ceux qui savent les entrevoir. Elle donne au dramaturge musicien la mesure de ce que doit rester dans son œuvre l'imitation, la traduction du « fait ». Elle constitue, grâce aux analogies qui en découlent, un modèle précieux entre tous, un code assez vaste et assez libéral pour que les musiciens, quelles que soient leurs tendances et la forme de leur activité, y trouvent la réponse à leurs doutes, lorsqu'ils se demandent par quels moyens la langue des sons peut exprimer la vie des choses.

Cette expression, dans Beethoven, est avant tout une interprétation. En présence de la nature il fait son choix, il simplifie, il organise à sa manière les éléments qu'elle lui fournit et qui se réduisent à des images et à des bruits. Il façonne, par une transformation nécessaire, — puisqu'il s'agit d'en faire des sons, — les mots d'un langage convenu dont il est le vrai

créateur. Ces mots, véritables signes sonores, tirent leur valeur représentative des émotions mêmes de l'artiste et de celles qu'elles font naître en nous. Pour nous annoncer un orage Beethoven ne fait rouler ni timbale, ni grosse caisse, ni tambours ; il ne frappe point les cordes du violon avec le bois de l'archet, s'abstenant ainsi des moyens les plus propres, en apparence, à traduire un lointain grondement du tonnerre ou les premières gouttes de pluie. Un court frémissement, à peine perceptible, des instruments à cordes graves, — violoncelles et contrebasses, — alternant avec des traits de violon d'une forme très simple dans leur allure saccadée, suffisent au musicien pour produire un effet de terreur grandissant[1].

En quelques mesures l'auditeur, est préparé à une explosion superbe où tous les exécutants d'un orchestre, d'ailleurs très restreint, s'unissent en accords d'une plénitude et d'une franchise parfaites : c'est l'ouragan qui se déchaîne avec une incomparable violence[2]. Or le musicien ne fait appel ni aux dissonances harmoniques, ni à toutes les ressources de la polyphonie dont il dispose : deux trompettes et une timbale, c'est c'est tout ce qu'il lui faut pour clamer les fureurs de l'orage. Il n'a employé ni trombones, ni ophicléide, ni contre-basson[3]. Il n'a pas même doublé les deux bassons ni les deux cors. Dans la seconde moitié de la scène seulement, la petite flûte siffle au sommet de l'édifice sonore. Presque à la fin, deux trombones, pendant douze mesures, pas davantage, sonnent de terribles octaves. Avec une famille orchestrale systématiquement réduite, le plus tragique des musiciens, celui qui par la symphonie seule a remué le plus de sentiments humains, nous emporte dans le tourbillon d'une tempête qui dure cinq minutes, qui ne fait pas grand bruit, qui n'a rien d'échevelé, à n'en considérer que la facture, et qui est affolante. C'est que, pour peindre la nature, Beethoven a peint l'homme : il

1. Page 48 de la partition d'orchestre (Édition Litolff).

2. Page 49, mesure 3.

3. C'est-à-dire que Beethoven se contente presque des ressources du *petit orchestre symphonique*, qui se compose, comme on le sait, du quintette des cordes (contrebasses, violoncelles, altos, seconds violons, premiers violons) et du quintette des instruments à vent (deux cors, deux bassons, deux clarinettes, deux hautbois et deux flûtes). Le *grand orchestre symphonique* s'adjoint les cuivres (trois trombones et un ophicléide ou tuba, deux, trois ou quatre trompettes, etc.).

le montre apeuré en face des nuées qui se heurtent au ciel. Pas un instant il n'imite les bruits eux-mêmes. Lorsque la foudre éclate[1], elle ne roule point par saccades; elle ne promène pas à travers l'espace des grondements nuancés; elle s'incarne en un vaste chœur instrumental dont l'intensité ne se dégrade pas. Autant dire qu'elle n'est plus la foudre; mais ce que le musicien nous fait entendre n'est pas moins terrifiant qu'elle. Peut-être Beethoven a-t-il voulu, un peu plus loin et à plusieurs reprises[2], donner à l'oreille une sensation analogue à celle que l'éclair fait éprouver aux yeux: un arpège de deux doubles croches, aux violons, aboutissant à un accord sec des instruments à vent, voilà tout l'artifice employé par le symphoniste. Et ce petit trait brusque, incisif, imprévu comme les lueurs de la foudre, nous surprend, nous secoue, sans qu'il y ait un rapport bien étroit entre l'éclair et sa représentation musicale. Cette langue sonore est en effet une poésie; elle n'est pas une imitation. Un auditeur qui n'aurait pas été prévenu par le mot « Orage », que Beethoven a inscrit sur sa partition, et qui entendrait, isolées, ces pages merveilleuses, ne leur attribuerait peut-être pas leur véritable sens. Il pourrait croire à un choc de deux armées, à une émeute populaire, que sais-je? à tout ce qui est, dans la vie des hommes, aussi bien que des choses, ébranlement tumulteux. Qu'importe! La musique n'est pas la peinture : elle traduit avec une intensité sans égale des émotions simples, et si elle peut rendre, au gré des auditeurs vraiment sensibles, toutes les nuances de leurs propres sentiments, c'est tout juste parce qu'elle est vague et imprécise. Et elle doit le rester. Beethoven a écrit cette seule mention: « Orage », comme il avait mis en tête de l'admirable Andante: « Scène au ruisseau », La musique à programme détaillé n'était pas encore inventée. La musique ne visait pas encore à être pittoresque. Elle se contentait d'être décorative, comme une fresque aux perpectives lointaines, indécises et qui font rêver.

J'ai parlé plus haut de la forge de Mime, au premier acte de *Siegfried*. On peut y admirer les moyens dont s'est servi

1. Dès la 21e mesure de la pièce.

2. Page 50, mèsures 6 et 7; page 51, mesures 6 et 10; page 52, mesures 1, 2, 3, 4, 5.

Wagner pour imposer à l'auditeur, avec une persistance qui n'engendre aucune monotonie, l'effort prolongé, impuissant du marteau. Le motif caractéristique, rythme obstiné qui *figure* le choc de l'acier sur l'enclume, est d'abord dévolu aux instruments à cordes graves, aux altos [1], puis aux violoncelles [2], que la timbale, un peu plus loin, vient alourdir. Rien ne ressemble moins à un bruit métallique que ce ronflement des basses à cordes. Mais lorsque, après un intermède où les instruments de bois haletants [3] se poursuivent en dessins capricieux, le rythme revient aux altos, doublés cette fois par les violons, lorsque la toile se lève et que le nain, penché sur l'enclume, la frappe réellement avec son martelet, alors tout ce préambule musical prend la valeur expressive que l'imitation directe lui eût enlevée; sans compter que le choc du fer contre le fer eût été, à pareille dose, intolérable. La musique s'est substituée au bruit pour mieux faire passer en nous quelque chose du découragement et de l'affreuse lassitude de Mime.

Bientôt le nain jette son marteau : cependant le rythme obstiné ne cède pas. Les altos, les violoncelles vont le reprendre [4], en attendant que de nouveau la main de Mime tente de battre le fer, plus furieusement cette fois [5] : les cors éclatent en vigoureux triolets, à ce nouvel effort, pour en souligner l'épuisement, car il demeure stérile et « Détresse reste en deux ! » Bizarrement déformé et de plus en plus rude, le rythme du marteau reparaîtra encore, à un moment où il ne s'agit plus de forger, mais de boire. Mime veut attendrir Siegfried; traîtreusement il lui tend des plats que le héros repousse. Les violons, les altos s'agitent derechef; ils s'emparent de cette impitoyable formule qui exprime l'angoisse du nain bien plus qu'elle ne peint son métier, et la dispute se poursuit entre Mime et Siegfried, au grattement angoissant des cordes [6].

1. Page 2, ligne 1, mesure 9, de la partition piano et chant (version française de Victor Wilder; Schott éditeurs).

2. *Ibidem*, Page 2, ligne 4, mesure 5.

3. Page 3, ligne 4, mesure 5.

4. Page 6.

5. Page 9.

6. Pages 20, 21, 24, 37, 39, etc.

Ce n'est pas la dernière intervention ni la dernière métamorphose du motif initial. Il nous poursuivra jusqu'à ce que Siegfried, devenu lui-même forgeron et plus habile que Mime, ait réparée l'épée brisée. Alors ce rythme, qui avait exprimé l'impuissance, éclatera en une apothéose vengeresse. Il pétille dans les instruments de bois, en notes claires, et une fanfare des quatre cors unis[1] sonne le triomphal achèvement de l'ouvrage, entrepris par le héros qui n'a douté de rien : Détresse a retrouvé sa trempe.

Wagner, comme Beethoven, s'est refusé à un réalisme formel. Il aurait pu trouver dans son orchestre des organes sonores plus aptes à imiter les bruits d'un atelier du fer. Il a préféré que l'homme se substituât à la chose, le forgeron à son outil, l'art expressif à l'imitation pure. Il a conservé aux instruments de l'orchestre leur véritable rôle, qui est de colorer la pensée musicale. Depuis Beethoven, on peut dire, sans abuser des mots, que chaque instrument a sa valeur psychologique; et comme il peut entrer en association ou en combinaison avec les autres, prenant à leur contact une valeur nouvelle, les ressources du musicien dans le domaine du « sentiment orchestral » — un monde inconnu de trop de gens — sont infinies. C'est les avilir que de les employer à étonner l'oreille par des timbres inédits et par la production de bruits plus ou moins musicaux. Dans le très riche domaine de la polyphonie orchestrale, l'artiste supérieur s'assigne volontairement des limites : il sait — écoutez Beethoven et Wagner — que dans la langue des sons l'expression est d'autant plus intense qu'elle est plus immatérialisée. L'orchestre est pour la voix humaine bien plus qu'un accompagnement; il dialogue avec elle; il ne craint pas, à l'occasion, de se substituer à elle ; il est devenu l'auxiliaire de la pensée. Cette dignité lui impose de rester un interprète et de n'être jamais un traducteur servile.

Il faut rendre à M. Charpentier cette justice que, pas un instant, dans sa belle partition, l'idée musicale n'est sacrifiée à un réalisme étroit. On n'y découvre jamais, entre l'objet à peindre et les moyens employés pour le peindre, que des liens

1. Page 129, ligne 2, mesures 3 et suivantes.

d'art librement choisis et formés. Leur solidité tient à ce que l'auteur sait les rendre apparents et qu'il nous amène à les trouver logiques. Il joue de l'orchestre avec une magistrale habileté. Il a connu les vrais modèles, et c'est d'eux qu'il s'est inspiré pour obtenir l'expression de la vie réelle en musique.

Dès le prélude de *Louise*, l'auteur affirme l'orientation de son ouvrage : il nous donne tout de suite la sensation de la vie vraie, qui va droit devant elle, sans s'occuper de la galerie. Une courte phrase vibre à l'unisson des cordes, des bois et des cors, toute frémissante de la plénitude que cette association lui communique. C'est bien un cri de la vingtième année... Quand Julien apparaît sur sa terrasse, nous savons ce qu'il va dire : la même phrase, devenue caressante et souple, sort de ses lèvres pour attirer l'élue; et l'orchestre s'efface, soutenant à peine, en teinte douce, le dessin mélodique de la voix[1]. Le musicien veut qu'un sentiment simple soit traduit simplement ; il réserve sa polyphonie pour d'autres temps. Les paroles de Julien vibrent dans l'air du soir et les accords de la harpe, qui s'égrènent longuement, semblent dire la joie sereine d'un amour partagé. En deux pages, voici l'auditeur emporté dans le rêve; mais, du même coup, le voici mis en face d'une réalité saisissante : ces deux êtres qui se rapprochent dans un mutuel élan ne sortent pas d'un magasin de décors. Ils nous sont présentés sans fard, dans leur cadre. Le peintre a choisi sur sa palette les couleurs les plus franches et aussi les plus douces. Aucun effet cherché, pas de science étalée; de la jeunesse et de l'ardeur, pour mettre en scène Julien et Louise qui sont jeunes et ardents : le musicien n'a rien voulu de plus. Voilà de beau réalisme.

Tout le long des quatre actes, sans jamais devenir obsédante, la même phrase reviendra, symbole des mêmes désirs, et s'il lui arrive de se fourvoyer, par la volonté de l'auteur, en fâcheuse compagnie, partout, avec un art consommé, elle s'adaptera au milieu, à l'instant. Entendez-la dans le prélude du dernier acte, page orchestrale navrante de douleur, qui nous prépare au dénoûment. Enchâssée dans les plaintes des

1. Page 2 de la partition piano et chant.

instruments à cordes qui lentement enguirlandent leurs lignes mélodiques[1], chantée par la clarinette et le hautbois, elle est comme un écho des joies passées, et un présage de l'avenir. Enfin, dans les dernières luttes, quand Louise hallucinée croit entendre la voix de Paris qui l'appelle, lorsque le Père, indigné, chasse sa fille, une dernière fois l'élan d'amour et de jeunesse éclate à l'orchestre : ce sont les cuivres qui le lancent, terribles, vengeurs... Louise affolée s'enfuit et cet écho la poursuivra. Elle court à sa destinée; elle court au Plaisir, son dieu, sans regarder derrière elle si le vieux père verse des pleurs.

Les silhouettes musicales du Père et de la Mère ont une fermeté de contours qui leur donne un magistral relief. Rappelez-vous l'entrée de la Mère, en tapinois, pendant que les jeunes gens échangent leurs doux propos. Le violoncelle, le cor, la clarinette et le hautbois viennent d'enlacer, de leurs dessins caressants, les mots de tendresse qui volent d'une fenêtre à l'autre. La porte s'ouvre; sans être vue la Mère, écoute. A son apparition les douces voix instrumentales se taisent; un instant, les cuivres se déchaînent comme pour prédire les orages futurs et saluer d'un ricanement l'entrée en scène d'un nouveau personnage que l'auteur tient à nous présenter sous de vilains auspices. Mais l'amoureux entretien s'achève, tandis que la Mère épie, et l'orchestre, alangui de nouveau, murmure en même temps que Julien et Louise les serments de leurs cœurs. Tout à coup la « geôlière » se montre et sa fureur éclate. Son affreuse raillerie, pire que sa colère, va reprendre en les parodiant les phrases amoureuses, et elle appelle à l'aide un grotesque basson qui lance, à tort et à travers, des triolets à la fois burlesques et terribles[2]. Ces triolets rapides qui jabotent dans le registre grave, pendant que la Mère répète à Louise, dans un ricanement, les paroles de Julien, deviennent effrayants par leur rythme essoufflé. Et de plus en plus ils menacent[3], au fur et à mesure que l'entretien se prolonge entre les deux femmes et que l'exaspération de la Mère

1. Page 362, lignes 1, 2, 4, 5.

2, Page 34, lignes 3 et suivantes.

3. Page 38, lignes 3 et 4, mesure 2; page 40, ligne 2, mesure 2; ligne 3, mesure 1; page 43, mesures 2 et 3 des trois premières lignes.

s'accroît. Il est temps qu'une seconde fois la porte s'ouvre et que le Père se montre sur le seuil.

C'est la paix qui entre avec lui. Les violoncelles, largement, reprennent les triolets de tout à l'heure; ils sont décidément un rythme de famille, mais ils changent d'allures suivant les gens qu'ils accompagnent. Cette fois, ils traduisent[1] la sérénité d'un brave homme qui rentre à son foyer le soir, le corps lassé, l'âme béate, heureux de retrouver sa fille et tout joyeux à l'idée qu'une bonne soupe l'attend. L'ouvrier s'assied, se prélasse. Il tient une lettre; sans hâte il l'ouvre et la lit. Louise l'a suivi des yeux; anxieuse, elle regarde. Elle sait de qui vient le pli; et la flûte[2], qui à ce moment élève sa douce voix, paraît adresser au Père une requête très humble. Le hautbois répond[3] à la flûte, mais il adoucit son aigreur; à peine souligne-t-il un regard tendrement malicieux que l'ouvrier lance à sa fille... La table est mise, la soupe fume; tous mangent. Encore les triolets reviennent, en haut, cette fois; ils ont passé à la flûte, qui les murmure mélodieusement tandis que la harpe les scande[4]. La scène, jusqu'à présent, est muette. Elle n'en est pas moins un tableau délicieux de vérité et de simplicité, où tout est à sa place, en pleine valeur et en belle lumière.

La conversation s'engage, quand le ragoût est apporté. Le Père ne se plaint pas de son labeur, mais la fatigue est lourde; l'âge vient. Qu'importe! « Quand on n'a pas de rentes, il faut se contenter d'en gagner pour les autres... Le bonheur c'est d'être comme nous sommes, nous aimant bien, nous portant bien. Ce bonheur-là, nul ne peut nous le prendre! » Et, tranquillement, aux violoncelles, les triolets descendent de nouveau[5]... La paix honnête qui règne dans le cœur de cet homme rayonne à l'orchestre. Puis elle s'égaie, un tout petit moment. « Nous, toujours nous serons heureux! » s'écrie l'ouvrier. Ce disant, il oublie sa fatigue, et le rythme grave, lui aussi, se fait leste : il devient valse. « Je suis heureux! »

1. Pagé 44 tout entière.
2. Page 45, ligne 2, mesure 1.
3. *Ibidem*, ligne 2, mesure 3.
4. Page 46, ligne 2, mesure 2.
5. Page 52, lignes 3 et suivantes.

Et le bonhomme tourne quelques mesures de la danse avec son épouse boudeuse, qu'il y entraîne malgré elle.

Tout cela se déroule musicalement avec une logique à la fois rigoureuse et tout à fait exempte de pédantisme. A l'occasion, M. Charpentier ne craint pas les redites, et il en tire des effets puissants. Le dîner se termine. Le Père relit la lettre de Julien. Le chant de flûte, si doux qu'on entend Louise déposer sur la chère enveloppe un baiser furtif, précède, comme plus haut, une réponse du hautbois[1], et le hautbois souligne, comme il l'a fait déjà, un regard du père à sa fille, plein de bienveillance et de malice. Scène intime, profondément touchante, où Louise et son père, pour la dernière fois de leur vie, se parlent avec le cœur et communient dans un mutuel amour. Scène de vérité aussi, je le répète, et où chaque personnage prend un relief puissant, grâce aux formes musicales qui le déterminent. Ce n'est pas qu'elles soient tout fait propres à chacun d'eux : nous avons vu qu'il y a des échanges entre elles, des emprunts, qui loin d'amener la confusion, ne jettent que plus de clarté sur les divers rôles. Ainsi en transformant, en déformant les motifs dévolus à Julien et au Père, en les hachant menu, en les rendant caricaturesques, M. Charpentier a construit avec ces débris la figure saisissante de la Mère. Suivez le dialogue qui s'engage entre les parents de Louise au sujet de la demande formulée par Julien[2], prêtez l'oreille aux apartés de la Mère[3], rappelez-vous d'ailleurs les cruels et ridicules triolets du basson, et vous verrez avec quel art M. Charpentier crée ce type, dont la vulgarité n'est jamais exprimée, musicalement, par des moyens grossiers.

Dans ce premier acte — un chef-d'œuvre — quelques pages de vie réelle devraient être spécialement admirées : le Père, en familier langage, donne à Louise les conseils de l'« expérience », les mêmes conseils que Julien. au troisième acte, déclarera dictés par l'égoïsme le plus pur. Pour se tirer d'un pareil colloque, où la raison dispute contre le cœur, le musicien n'a eu, si je puis dire, qu'à prolonger ses personnages tels qu'il les avait façonnés tout d'abord. La raison,

1. Page 56, à partir de la ligne 2. Comparez avec la page 45.

2. Pages 58 à 62.

3. Pages 70 à 75, *passim*..

c'est le Père : les paisibles triolets l'accompagnent; l'amour, c'est Louise : la petite phrase de la flûte charmeuse l'exprimera. Entendez-les, ces antagonistes qui luttent[1] courtoisement : l'heure des grandes batailles n'a pas encore sonné. A travers une polyphonie toujours transparente malgré sa complexité, les intentions se dégagent aussi nettement que les physionomies. Il n'est pas jusqu'aux ricanements de la Mère dont les triolets ne trouvent place[2] en cet ensemble symphonique. L'art des sons intervient, dans cette scène magnifique, pour accuser les profils, mais aussi, mais surtout, pour forcer l'auditeur — si peu qu'il sache entendre — à pénétrer plus loin dans l'âme des personnages. Comme le motif du marteau dans *Siegfried*, le chant des triolets, au premier acte de *Louise*, exprime des sentiments humains, sans qu'il y ait ici plus que là un rapport nécessaire entre le signe et la chose signifiée. La volonté du musicien seule établit le lien et nous l'impose par des moyens d'art qui ne sont pas empruntés à l'imitation.

La persistance des types musicaux est une des qualités de cet ouvrage. A regret, je renonce à suivre chacun d'eux dans tout son développement; mais je ne puis, avant de me séparer des protagonistes, passer sous silence la scène du dernier acte, où le Père, cherchant à convaincre lui chante la berceuse naïve : « L'enfant dormira bientôt... » Il faut que Louise soit de fer pour résister aux supplications paternelles, — et aussi à la prière que la viole d'amour[3] exprime avec une déchirante tendresse. Le hautbois lui-même se fait humble et demande grâce; sa petite voix aigrelette trouve des inflexions caressantes. Toute cette éloquence se perd, mais une émotion se dégage, qui étreint l'auditeur, si Louise y est rebelle !

Il est dans l'ouvrage de M. Charpentier des scènes où le réalisme semblerait devoir influer directement sur les moyens musicaux nécessaires à le rendre. L'auteur, qui a profondément senti la poésie des rues, a enveloppé tout un tableau de

1. Page 68, lignes 3 et suivantes.

2. Page 67, ligne 2.

3. Page 386, lignes 1 et suivantes. La viole d'amour est un ancien instrument. d'une voix pénétrante, dont M. Charpentier fait ici un très heureux emploi.

son ouvrage dans le bourdonnement même de la grande ville. Il a tiré des « cris de Paris » une symphonie étrange et séduisante, purement instrumentale, au prélude de l'acte, et qui se complètera plus loin par les voix humaines. Les instruments à cordes, dans le grave[1] ouvrent doucement cet « andante tranquille, majestueux » qui est comme le souffle engourdi de la cité. Un cor chante[2], lointain, la petite phrase attendrie du « Mouron pour les p'tits oiseaux ». En même teinte, le cor anglais[3] évoque le marchand d'oublies, qui ne paraîtra pas en personne, mais dont le refrain servira si souvent à l'auteur, jusqu'à la fin du dernier acte : « Régalez-vous, mesdames, voilà l'plaisir ! » Cela deviendra une maxime. En attendant, c'est un motif dont l'auteur tire un bon parti et qui lui est un thème de prédilection. Tout à l'heure, au lever du soleil, les chants de la rue eux-mêmes s'élèveront, s'appelant, se croisant en tous sens : la rempailleuse, le marchand de chiffons, la marchande d'artichauts, le marchand de carottes, la marchande de mouron, le marchand et la marchande de pommes de terre, le marchand de balais, le marchand de tonneaux, le fifre du chevrier, greffent successivement leurs mélodies les unes sur les autres; tout cela s'enchevêtre, s'harmonise, dans un arrangement très musical. De ces trivialités M. Charpentier fait sortir une poétique chimère, parce qu'il a su, en artiste à la fois sincère et respectueux de son art, leur donner un revêtement de beauté.

Le même soin et la même habileté se retrouvent dans une scène où l'auteur fait cependant une large part à la photographie et à « l'instantané ». Le tableau de l'atelier, où les campagnes de Louise jacassent à côté et à propos d'elle, où les bohèmes, dans la rue, servent à ces dames leur stratégique sérénade, et qui se termine par un « chahut » de barrière, n'exclut pas l'élégance des allures musicales. Le développement symphonique se poursuit à travers mille détails, avec une continuité qui donne à la scène une parfaite unité de facture.

Il y a plus. Ces bohèmes, qu'on entend de l'atelier, sont

1. Page 78, lignes 1, 2, 3.
2. *Ibidem*, ligne 2, mesure 3.
3. *Ibidem*, ligne 4.

les mêmes qui ont envahi la scène au second acte, lorsque les chiffonniers, chassés par le jour, l'abandonnent; ils doivent aider Julien à s'emparer de Louise. Sous les fenêtres des apprenties, messieurs les conjurés règlent leur plan d'attaque, et la Muse burlesque qui préside à leur entretien est une échappée des cabarets célèbres au nord de Paris. Nous la connaissions déjà : M. Charpentier, dans sa *Vie du Poète*, nous l'avait présentée. Elle y souffle dans des instruments terribles, habitués des bals de la banlieue. Ici elle entre en exercice de la même façon et ce ne sont pas seulement les voix instrumentales qui sont vulgaires : les formes mélodiques, les rythmes s'assortissent au nasillement des cornets. Le tuba hurle de temps en temps une gamme descendante formidable, qui résume dans sa comique brutalité[1], l'intention du metteur en scène. Cette fois-ci, les moyens sonores sont directement empruntés par le musicien aux réalités « montmartroises », sans subir la moindre métamorphose. Mais le musicien a voulu cette charge, que la situation amène et il en tire parti. Il emploie le grotesque à propos, et dans la bonne mesure. Ses bohèmes sont impayables; et leurs manières cocasses, leurs chansons funambulesques apportent, par contraste, un élément tragique de plus au drame qu'ils interrompent un instant. Le Beckmesser des *Maîtres Chanteurs*, est caricaturesque, lui aussi, et sa guitare sonne faux. Il est une plaisanterie énorme, dans un ensemble d'une infinie délicatesse. M. Charpentier, pas plus que Wagner, n'a manqué à un devoir absolu : le rire doit rester musical, — comme les pleurs.

L'orchestre de M. Charpentier est d'une souplesse féline : rageur avec la Mère; noble sans apparat dès que le Père entre en scène; étincelant, éloquent, lorsque Louise s'épanche ou lorsqu'elle plaide; plein de fougue et de rudesse pour soutenir Julien; burlesque à l'occasion, il s'adapte à tout. Puissent les auditeurs apprécier ces touches orchestrales si légères et si bien placées, goûter l'intervention, toujours au bon endroit, des divers instruments[2], y compris les timbales et aussi la

1. Page 116, ligne 3, mesures 2 et 3. *Ibidem*, ligne 4, mesures 3 et 4. Etc.

2. Une simple question : l'auteur n'abuse-t-il pas un peu des *sons bouchés*, aux cors et aux trompettes? Ce timbre factice devient aisément monotone, en raison de sa singularité même.

grosse caisse! Car M. Charpentier a une manière à lui de faire ronfler, dans la nuance *piano*, les instruments graves et les membranes tendues. Telles pages, qu'il faudrait pouvoir mettre sous les yeux du lecteur, sont des trouvailles à rendre jaloux les confrères. Celles que j'ai citées me paraissent être des modèles de l'adaptation orchestrale à la vie réelle en musique.

Ne pouvons-nous maintenant donner au succès de *Louise* son interprétation vraie? Il est dû au rare mérite d'un musicien qui a su exprimer par les seuls moyens de l'art, sans charlatanisme et sans trucs, — qu'on me pardonne le mot, — sa conception personnelle de la vie. On peut ne pas la partager; il est indiscutable cependant qu'il nous la présente avec sincérité, et de là vient la vigueur de la peinture.

Évidemment, c'est la vie réelle, entendue d'une certaine manière, que M. Charpentier a voulu mettre en scène. Qu'importe si son ouvrage n'est pas de la vie réelle en musique l'exclusive expression, et si la chimère, si la convention traditionnelle interviennent plus d'une fois? L'artiste a le droit de ne pas être logicien rigoureux.

IV

Ne sommes-nous pas aussi amenés à conclure que la vie réelle en musique n'a pas deux modes de langage, selon qu'elle s'exprime par la symphonie seule ou qu'elle s'installe sur la scène lyrique? Ici comme là elle se transforme, elle se métamorphose. De mouvement ou de bruit elle se fait voix, et pas seulement voix humaine : tous les organes sonores de l'orchestre moderne deviennent ses interprètes. Ils ne sont jamais ses esclaves.

Le chant des personnages, aussi bien que la mélodie et la polyphonie instrumentales, sont réglés par des convenances propres au genre musical, et dont ils ne doivent, sous aucun prétexte, s'écarter. La musique est une langue, en soi complète, et qui peut se passer de l'idée littéraire, exprimée par des mots. Quand la musique et l'idée s'associent, quand le

langage des sons et celui des mots se superposent, il faut de toute nécessité, pour que la musique reste un art, qu'elle garde la prééminence. Sous peine de déchéance, elle doit prendre le pas sur tout et demeurer l'arbitre dans le choix des moyens expressifs. Sa délicieuse indétermination ne peut être asservie à la brutalité du fait matériel.

La musique doit s'emparer du fait ou de l'idée et les rendre siens en les revêtant de formes sonores propres à son lyrisme. Un orage, peint par un maître musicien, nous emplit l'âme plus que l'oreille d'un tumulte passionné. Une scène de forge se métamorphose en une obsession rythmique qui nous rend manifeste l'effort du forgeron. La tendresse d'un père devient un chant large, doux et fort à la fois, qui nous prend aux entrailles... Ne demandez pas à la musique autre chose que cet enveloppement. Elle n'est pas l'art qui décrit, mais elle est l'art qui, au delà des sens et plus profondément que les mots, secoue l'être humain tout entier par une force mystérieuse.

Aussi s'accommode-t-elle de tous les sujets, pourvu qu'elle les orne de sa parure même, sans jamais abdiquer ses droits. Dans l'art musical pas plus que dans les autres le sujet n'importe beaucoup. Ce qui prévaut, c'est la manière de le traiter. Ce qui gêne, ce n'est ni la convention ni le réalisme. Chaque artiste, suivant ses tendances, fera à celui-ci ou à celle-là une plus large part.

Les maîtres sont ceux qui engendrent les divines chimères de l'art. Leur matière, ils la prennent où ils veulent, mais ils la pétrissent, ils l'organisent, ils la créent à nouveau. Elle sort de leurs mains, transformée, lumineuse. Elle vit, de la vie même de son auteur.

Le maître musicien reste avant tout un musicien. Il ne se laisse pas égarer par des préocupations étrangères à son art, littéraires ou autres. La langue des sons, si merveilleusement souple qu'elle soit, a pourtant sa logique propre, elle a aussi sa dignité, qui se refusent à faire d'elle un truchement capable seulement de répéter les mots : elle les interprête. elle les commente. Elle allonge, elle supprime. Elle généralise, elle simplifie. Toujours elle doit garder la préséance.

A cette condition, le musicien est libre de choisir où il veut son sujet et de le prendre où il le trouve.

Pourquoi M. Charpentier vient-il d'étonner le public, tout en faisant sa joie, ce qui est fort heureux? C'est qu'il a, dans le choix de son sujet, rompu violemment avec le préjugé encombrant de l'art noble. Depuis trois cents ans les musiciens ont pillé la mythologie et l'histoire, dans la croyance que seules elles pouvaient lui fournir belle et riche matière. Les gens du XVIe siècle le décrétèrent ainsi, par une fausse interprétation des mœurs théâtrales antiques.

Les Grecs chantaient en scène, il est vrai, les exploits des héros, les aventures des dieux ; mais leur foi religieuse vénérait tous ces mythes sacrés. Leur théâtre était une chaire de vérité. L'âme de la Grèce vibrait aux grandes représentations dramatiques, et ce n'était point un vain spectacle qui la faisait tressaillir. Les merveilles des fables lui étaient un aliment salutaire. A s'en nourrir, elle se fortifiait dans la crainte des dieux et dans le respect des sentiments humains. Le moyen âge aussi cherchera dans les Mystères des enseignements et des exemples.

Le théâtre grec n'a pas été pompeux; sa noblesse n'a rien d'emprunté : elle est un rite. Il n'a pas exclu de parti pris la vie réelle, le fait contemporain. Le plus solennel des poètes-musiciens de la Grèce a chanté la défaite des Perses sept ans après la fuite de Xerxès. Eschyle avait combattu à Salamine: il a raconté la victoire en minutieux détails, mais son inspiration de poète-musicien les grandit, et les vainqueurs des barbares, massés sur les pentes du théâtre, ont acclamé l'œuvre de leur frère d'armes. Que dire de la comédie lyrique d'Aristophane, sinon qu'elle dépasse en réalisme les productions les plus osées des modernes?

La Renaissance s'est donc trompée lorsqu'elle a, dans son désir de faire revivre l'art antique, imposé aux artistes des principes que les générations suivantes, par la routine, ont renforcés. Et c'est pourquoi les Orphée, les Iphigénie, et tous les demi-dieux de la Grèce et de Rome, et les Grecs eux-mêmes et les Romains aussi; puis, par analogie, les héros des légendes médiévales, enfin les personnages « noblement » historiques des temps moins reculés ont envahi la scène lyrique et serrent les rangs pour défendre la place. Malheur aux petites gens qui, par surprise, pénètrent jusqu'à eux!

Mais voici que l'audace de ces intrus augmente, et les dé-

fenseurs de l'art noble vont avoir à subir un rude siège. Qu'ils se rendent enfin et désarment! Ou plutôt qu'ils fraternisent avec les assaillants! On n'en veut pas à leur lyrisme : il fut assez fécond et il reste assez jeune pour tolérer qu'un lyrisme nouveau s'installe à côté de lui. Il ne s'agit pas de fonder un autre art: dans son essence, en effet, l'art ne change pas. Seuls les hommes changent d'opinion sur ses moyens et sur ses limites. Quand ils seront bien sûrs enfin que celles-ci sont purement arbitraires et que tout a droit à la vie dans la cité du Beau, ils concevront plus facilement la fécondité de l'art, inépuisable. L'Académie des Beaux-Arts vient de se refuser à couronner *Louise*, infligeant ainsi un démenti officiel au succès éclatant de l'ouvrage. Sans vouloir sonder le mystère de ses délibérations[1], on peut regretter qu'elle paraisse s'attarder à des querelles surannées et qu'elle s'expose au reproche d'être peu ou pas libérale.

Idéalisme, réalisme, naturalisme, ce ne sont guère là que des mots, des étiquettes. Il n'y a pas conflit irréductible entre l'imagination et le fait, entre la fantaisie et la réalité. Les anciens, qu'on propose toujours en exemple, avaient trouvé le moyen de réconcilier l'art noble et la vie vraie.

Parmi les plus purs artistes, le grand nombre s'est contenté des formes traditionnelles, sans protestation comme sans malaise. Faut-il croire que Racine ait eu un tendre amour pour les Grecs et pour les Romains, et Wagner une prédilection pour les légendes du moyen âge? Ne serait-ce pas plutôt que l'un et l'autre, par un sentiment très profond des conditions qui font l'œuvre durable, et par un impérieux besoin de généraliser, ont choisi des héros et des mythes qui semblent devoir échapper aux atteintes du temps? Il y aura sûrement dans l'avenir des artistes qui s'inspireront des mêmes désirs et qui resteront fidèles à « l'art noble ». Il ne manquera pas de musiciens pour suivre l'exemple d'un Gluck, d'un Mozart, d'un Weber et des maîtres que j'ai cités. C'est pour leur liberté un droit imprescriptible.

Non moins légitimement, les autres — plus nombreux peut-être que par le passé — aimeront à prendre « la vie

1. Il s'agissait d'attribuer le prix Monbinne.

réelle » pour sujet de leurs chants. Ils trouveront en elle une mine très riche : je n'en veux d'autre preuve que la *Louise* de M. Charpentier. Mais leur vigilance ne devra jamais être en défaut; ils auront à se défendre contre un double danger : l'imitation servile, qui tuerait la musique, le trop grand respect pour les idées du jour et les goûts des contemporains, qui tuerait le livret. Le fait divers, l'instantané, l'homme ou la chose à la mode ne sont pas du domaine de l'art. Qu'on les y fasse entrer, ils portent en eux la tare qui frappera l'ouvrage d'une caducité précoce, irrémédiable. Les lieux communs dont nous vivons, et dont l'humanité se contentera toujours, ne sont pas légion; c'est à l'art de les rajeunir, de leur rendre sans cesse une énergie et un éclat nouveaux. S'il s'en écarte, il s'égare et il s'éteint. Les sentiments simples, éternels, les événements toujours pareils que les passions font renaître d'âge en âge, sont les seuls qui aient chance, une fois exprimés par l'art, d'intéresser plusieurs générations.

Dans la *Louise* de M. Charpentier ne se trouve-t-il pas certains détails qui nous amusent et qui, au bout de cinquante ans, ne seront plus compris? On peut le craindre. Toutefois l'œuvre est une synthèse assez forte et une généralisation assez dédaigneuse de la mode pour avoir droit à une belle et longue carrière. On en sera quitte plus tard pour modifier la mise en scène et changer quelques mots d'argot : il restera une peinture vivante des tristes joies de la grande ville. La misère gardera ses haillons, et le vice, comme aujourd'hui, hantera les carrefours. Mais ce n'est point parce qu'elle est par endroits comme une image photographique des mœurs contemporaines que l'œuvre pourra vivre; c'est au contraire parce qu'elle échappe à la mesquine préoccupation d'être réaliste avant tout. Elle est « lyrique ».

Le lyrisme, c'est « la voix d'une âme à la fois émue et maîtresse d'elle-même, d'une sensibilité vive en même temps que consciente, d'une imagination capable de s'attacher aux choses présentes, sans perdre l'espèce de joie intellectuelle que l'art exige toujours[1] ».

MAURICE EMMANUEL

1. Alfred Croiset, *Histoire de la littérature grecque.*

L'OR DU CAP NÔME

C'est mon ami Jafet Linderberg qui, le premier, m'en raconta l'histoire, et si je ne l'ai pas redite plus tôt, c'est que je lui avais promis de n'en souffler mot avant qu'il eût passé par les fonts baptimaux de l'Oncle Sam. Cent onces d'or[1], deux avocats et un baiser sur la bible ont fait de cet « ignorant Européen » un libre citoyen de la libre Amérique. *Yes, Sir. Yankee doodle went to town*, etc. Donc, maintenant que ma parole m'est rendue, si vous voulez descendre dans le trou noir qu'on lui avait donné en guise de cabine à bord du *San Juan*, à son premier retour du cap Nôme, vous en saurez bientôt autant que moi.

Nous étions assis sur ses sacs de pépites, les pieds dans la saumure que berçait le navire à la marée montante du Pacifique ; un filet de lumière entrait par le hublot, avec les odeurs de Chine, du Japon, d'Hanoï, de la Nouvelle-Zélande ou d'Alaska, mêlées aux cris de presque toutes les langues qui se parlent sur une moitié du monde. Mais pas une des cargaisons qui se déchargeaient ce jour-là dans le port de Seattle, thé, sucre, soies, poissons, fruits ou dépouilles d'otaries, pas une en vérité ne valait celle du mauvais petit sabot de la mer de Behring, le *San Juan*, — car elle était toute en or! Et c'est pourquoi Bryntesen, une carabine sur ses genoux,

1. Une once égale 31 gr. 091, et vaut au Klondike 80 francs en moyenne.

s'assit en travers de la porte, cependant que Jafet commençait à hacher ses phrases de Suédois parlant chinook[1] à un Français.

*
* *

« Sémiré, si l'on te dit que c'est Charles Gjertsen, ou le révérend Hultburg de Golovin bay[2] qui ont trouvé l'or du Nôme, tais-toi. Ne réponds rien. Aie l'air de croire. Mais tu sauras en ton esprit que ce n'est pas vrai, et que c'est moi qui te parle, moi Jafet Linderberg, qui l'ai trouvé, le 16 septembre 1898, avec Lindblom et Bryntesen. Le même qui fume ici sa pipe. Quand il aura fini, il pourra te dire si je mens.

» Comment c'est arrivé? Par hasard, en prospectant. Tu sais que le gouvernement des États-Unis nous avait amenés à Port-Clarence pour élever des rennes qui y crevaient comme des maringouins en septembre. Un pays où il n'y a pas de lichen! Pendant qu'on en cherchait, le bruit du Klondike remonta jusqu'à nous, par les Esquimaux de Saint-Michaël. On n'y fit pas d'abord grande attention, et puis, on se mit à en causer le soir, à la veillée, jusqu'au moment où Lindblom dit à voix haute ce que nous avions tous fini par penser : « Pourquoi n'irions-nous pas essayer notre chance, nous pareillement? Le gouvernement en fera venir d'autres pour ses animaux! »

» Alors nous sommes partis, et nous avons passé l'été de 1898 à prospecter le long de la mer, sous ce maudit vent qui vous gèle plus vite que cinquante degrés de bon froid sec. Et, tu sais, il n'y a pas plus d'arbres là qu'au Groenland, rien pour se chauffer si ce n'est le bois que les vagues jettent à la côte. Donc, l'automne était déjà venu que nous commencions à penser mourir de misère, lorsque le 16 septembre — vois, je l'ai fait marquer là à la poudre, sur mon bras, avec une ancre par-dessus — nous avons lavé un plat de cinq dollars dans Anvil creek, cinq dollars sortis à miracle de la tundra[3], et qui ont cru, au contraire,

1. Patois anglo-franco-russe qui se parle sur les territoires du Nord-Ouest et particulièrement sur ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson.

2. Mission luthérienne.

3. Étendue marécageuse en dessus, gelée en dessous, recouverte de mousse et d'herbes.

nous faire mourir de plaisir. J'avais comme une gaffe dans mon gosier, et qui m'empêchait de prendre mon souffle, quand j'ai appelé le ruisseau « Anvil », à cause du rocher à côté, en forme d'enclume.

» Mais Lindblom, qui avait une doutance des lois du pays, ne voulut pas perdre de temps. Il dit : — Nous devons prendre nos claims tout de suite ; pour ça, il faut être cinq, nommer un receveur et faire un district. Allons vitement querir à Golovin bay le docteur Kettelen et W. Price.

Aussitôt, nous partîmes sans manger. Nous n'avions plus faim, plus du tout, et nous courions ainsi que des rennes. Price est un Yankee. On ne peut rien lui apprendre sur les mines. Il revient avec nous ; il fallait l'entendre jurer, tant il était content ! et c'est lui qui a constitué le premier district, où nous nous sommes réservés un mille[1] du ravin du Snow Gulch. Riche? Je te crois. Chut !

» A propos de lois minières, tu sais qu'il n'y en a pas en Alaska. Ce sont celles d'Oregon dont on se sert, à ce que disent les avocats. J'en ai deux, moi, et qui coûtent gros, gros. Chacun peut prendre vingt arpents[2] de placer, et autant qu'il en veut pour les amis dont il a la procuration. Eh bien, quand les autres meurt-de-faim qui cherchaient en haut ou en bas, à Kowak ou à Kuskoquim, ou ailleurs, eurent entendu parler de notre découverte, ils arrivèrent vivement ainsi que des loups de neige, un par un, deux par deux, dix par dix, jusqu'à ce qu'ils eussent découpé en lots vingt-cinq mille carrés. Et l'hiver n'avait pas encore commencé !

» Pourquoi me regardes-tu comme ça, avec un drôle d'air? J'aurais dû piqueter un claim pour toi? Est-ce que je savais où tu étais à ce moment-là? D'ailleurs, ta procuration, sans elle, je ne pouvais rien faire. Parole. Ceux qui s'en sont passés perdront tout... il y a autant de procès que d'hommes, là-bas. Moi-même, si je ne me faisais pas Yankee... tu ris? c'est que tu ne connais pas la loi ; moi, je la sais, à présent, mes avocats me l'ont écrite sur ce bout de papier : bientôt, je la réciterai par cœur, jusqu'à ce que j'aie lavé tout mon or de l'Anvil creek. Quand ce sera fait... pas avant... approche-toi,

1. 1 609 mètres.
2. L'arpent égale 34 ares.

que je parle bas... Lorsque j'aurai ramassé ma dernière pépite, eh bien, je quitterai ce *goddam son of a bitch* d'Amérique, et je retournerai au pays, au pays !

» Que veux-tu savoir de plus? Ce que firent les premiers survenants après l'hiver? Ils s'en allèrent presque tous, parce qu'il n'y avait plus un seul claim à prendre dans les ruisseaux, les ravines ou même sur la tundra ; et ils criaient : « Cap Nôme est une blague ! une damnée blague comme la rivière Copper ! Il y a quatre grains d'or sur l'Anvil, et c'est tout. » Leur clameur de tchi-tcha-klos[1] s'en fut jusqu'à Frisco, jusqu'à New-York même, où Price ne put réussir à vendre nos lots. Dans ce temps-là je voulais vendre, fou que j'étais. A présent, pas, *No, sir*, à aucun prix, car je vais être citoyen yankee.

» Or, les gens commençaient de descendre de Dawson, le long du Yukon, en barques, en radeaux, en caisses même bouchées au goudron, je crois, et beaucoup avaient envie de se jeter à l'eau pour en finir. Tu te rappelles bien, Sémiré? Il y avait une petite Australienne qui mourut avec son bébé, en touchant à St Michaël. Les autres, qui n'avaient plus de quoi payer leur retour par mer, décidèrent de remonter sur Nôme. « S'il n'y a rien ce ne sera pas plus mal qu'ici : et puis, le gouvernement ne nous y laissera peut-être pas mourir de faim ! » Eh bien, cette fois, l'étoile du nord ne leur mentit pas. Elle les amena à Nôme juste au moment où ce vieux scorbutique de Wallingford trouvait de l'or sur la grève, le 10 juillet 1899, sur la grève qui n'est à personne, qui est à tout le monde, cinquante à cent pieds de sable entre les deux marées, de sable où, pour écrémer l'or, il suffit d'une pelle et d'un berceau[2]. Hourra pour les pauvres gens !

» Je te dis que ça fut beau. Ils étaient deux mille hommes à sasser le sable côte à côte, deux mille à laver dix à quarante dollars chacun par jour, sur la plage, et sur la bordure de soixante pieds que le gouvernement s'est réservée après la ligne des plus hautes marées. Oui, ce fut beau à voir pendant deux mois qu'on ne perdait pas une minute entre les deux marées. Duyer, qui était venu à pieds de Dawson en trois mois et six

1. Novices.
2. Rocker.

jours, avec Carson, du Montana, firent une digue et lavèrent deux mille huit cents dollars en un jour. L'eau ne manquait pas : on la puisait à la mer. Chacun s'était taillé un lot de trente pieds carrés par mutuelle entente. Des accapareurs voulurent chasser les mineurs : les vaisseaux prétendirent ne plus pouvoir aborder, bref, on dit tant de mensonges que le capitaine Walker arrêta avec ses soldats trois cents laveurs. Mais il les relâcha au bout d'une semaine, parce qu'il ne savait plus comment les nourrir. Et depuis, personne n'a gêné les gueux qui devenaient riches. Oui, Nôme est le pays pour les misérables ! Chacun de ceux qui étaient là a fait au moins mille dollars en sept semaines l'été passé. Les deux Clafin en ont tellement ramassé qu'ils sont morts de joie : l'aîné s'est tué en délire ; pour le second, les docteurs ont parlé de froid au cerveau, mais moi, je connais mieux qu'eux. Fou de joie, je te dis. Je sais ce que c'est. J'ai été bien près de l'être... Sais-tu combien il y a dans ces petits sacs ? Tu les trouves durs... si c'était à toi, tu les trouverais aussi bons que des trônes de rois. Il y a là dedans deux cent vingt-cinq mille dollars[1].

» Tais toi. Ne dis rien. On pourrait t'entendre. Viens plutôt avec nous à la Monnaie, et quand l'or sera en sûreté, nous irons tous nous saouler ensemble.

— Enfin, dit Bryntesen, ce bavard de Jafet finit par où il aurait dû commencer. Venez : les policemen attendent dehors pour nous escorter, et j'ai pris une soif de baleine rien qu'à vous entendre jaser tous les deux si longtemps.

***

Depuis le jour où Georges Cormack a gratté les sables du Klondike pour faire battre un peu plus vite le cœur de cent millions d'hommes, pas une année ne s'est écoulée sans une nouvelle découverte d'or au pays des fantastiques aurores de minuit. Ce fut d'abord Munock, en 1897, entre St Michaël et Dawson, puis, en remontant au sud-est, Atlin, près du lac Bennett, en 1898, et enfin, en 1899, tout à fait au nord-ouest cette fois, les plages du cap Nôme, à mille huit cents

1. C'est, en effet, le chiffre du produit du claim de découverte à Nôme (1899).

kilomètres de Dawson City. Ainsi, de l'extrême source du Yukon à son embouchure de Behring, sur deux mille six cents kilomètres de parcours à travers le Canada et l'Alaska, des indices précis de nouveaux gisements aurifères se sont révélés, trésors qui feront oublier un jour ceux pour lesquels tant de sang coule aujourd'hui sur la terre africaine.

Voilà qui paraît à première ouïe une assertion bien osée. Mais, si l'on examine sur la carte l'immense étendue de la région aurifère qui court tout le long du 64e degré de latitude, si l'on se rappelle que les placers de Sibérie se classent « riches » sitôt qu'ils donnent vingt-cinq francs au mètre cube, que ceux de Californie n'ont jamais présenté une richesse moyenne égale à celle de l'Eldorado ou du Haut-Bonanza, au Klondike, soit cinq à huit cents francs au mètre cube, si enfin on tient compte des facilités extraordinaires d'exploitation des grèves de Nôme, alors il faut se rendre à l'évidence et reconnaître que l'Alaska[1] promet de devenir le plus grand centre d'or du monde.

Voyez plutôt ses premiers rendements, obtenus sans machines, c'est-à-dire avec un pic, une pelle et des conduites de lavage en bois. Là où quatre Indiens faisaient sécher leurs saumons il y a trois ans, sur ce marécage qui est devenu Dawson City, deux banques ont reçu et envoyé au monde, en l'année 1899, dix-huit millions de dollars en pépites.

Le rendement de 1900 sera plus considérable, parce que quelques claims ont fait venir des outillages scientifiques, et, pour gagner du temps, commencent à s'éclairer à l'électricité et à laver à l'eau chaude leurs plus riches tumulus. Mais la production atteindrait vite des chiffres doubles ou triples, si l'écrasant impôt de 10 p. 100 sur le produit brut des placers était enfin réduit, et si l'on rayait la moitié des restrictions légales qui ligottent ce merveilleux pays. Les prospecteurs sont toujours prêts à jouer leur vie au terrible pile ou face — or ou mort — des contrées aurifères. Mais eux seuls ont les qualités ou les vices indispensables aux *découvreurs* : faites-leur sentir les lisières de la loi, à ces enfants perdus, et ils partent, ils s'envolent, ils ne reviennent plus ; les tré-

1. Alaska canadien et américain.

sors que la glace gardait là depuis les âges du mammouth y demeureront en sûreté, peut-être pour bien des siècles.

C'est ainsi qu'Atlin, dont la production a cependant atteint huit millions de francs, s'est trouvé dépeuplé le jour où la législation de la Colombie britannique[1] a refusé aux étrangers le droit de posséder des claims, au moment même où les États-Unis accordaient au contraire ce droit aux Canadiens en Alaska. La loi votée, il y eut exode en masse, comme des oiseaux aux premiers jours d'automne ; seulement, au lieu d'aller au sud, les prospecteurs s'en allèrent au nord, et ils trouvèrent Nôme[2], sans parler d'une trentaine d'autres petits camps, tout le long de la grande artère du Yukon, et dont des lavages commencent à grossir considérablement les revenus des États-Unis. Munock produit l'or le plus pur, près de vingt dollars à l'once de trente et un grammes, et Nôme a dejà lavé au delà de dix millions de francs.

Les mineurs de Dawson eurent plus de patience que ceux d'Atlin, parce que le pays était plus riche et qu'aucune naturalisation n'y est exigée. Ils supportèrent même tant d'iniquités que, si je laissais courir ma plume, moi qui ai encore dans les oreilles les voix brisées des hommes, les sanglots des femmes honnêtes, comme l'Australienne dont parlait Yafet, l'horrible affaissement enfin de ceux qui vinrent se faire détrousser au bout du monde, et après quels sacrifices et quelles fatigues, ô Dieu ! vraiment, pour sceptique qu'on devienne avec l'âge, je crois que ce papier prendrait feu. Mais j'attendrai mon jour et mon heure, et aussi le calme sans lequel il est impossible d'être juste.

Oui, ils acceptèrent tout, les mineurs de Dawson : malversations qu'a rapportées le *Times*, et qu'on croirait dater du règne de Bigot, à Québec ; pétition demandant en grâce les lois minières du Transvaal, et que le gouvernement a mise vite au feu ; retenue pour la couronne d'un claim sur deux ; taxe aurifère, décuple de celle qu'exige le « despote de toutes les Sibéries », à cent quarante kilomètres de Nôme : ils acceptèrent tout en silence, jusqu'à ce que l'impossible fût

1. Province du Canada.

2. A cent soixante kilomètres nord-ouest de St Michaël.

arrivé, je veux dire le retour à huit cents ans en arrière. *Ego sum lex. Dixi.* Car ce fut au mois d'octobre 1899 qu'une étonnante décision du gouvernement d'Ottawa laissa au bon plaisir du ministre de l'intérieur la libre disposition des claims de la couronne. Exemple : vous trouvez de l'or; vous plantez les deux piquets de la découverte. Elle promet un million de dollars, au moins, par lot de deux cent cinquante pieds de long : c'est arrivé, et ça arrivera encore. Les dix claims suivants appartiennent à la couronne, — dites à Son Excellence de l'Intérieur, qui en fait *ce que bon lui semble.*

Lorsque cette loi fut affichée au Klondike, les mineurs se frottèrent les yeux pour relire le texte anglais, car six mois de noirceur finissent par donner d'étranges cauchemars. Et voilà qu'un à un, sur le seuil du xxe siècle, ils relurent le texte anglais : *The minister of the interior is authorized to dispose of any claim and fractions in the Yukon territory reserved to the crown,* « *in such manner as he may decide* ».

Or, à cette époque, remontant le Yukon, le vent du nord apporta l'incroyable nouvelle : Il y a de l'or au cap Nôme, sur la grève, de l'or pour les gueux, dans un sol qui, n'étant à personne, est à tout le monde, de l'or qui reste votre bien sans qu'une taxe, un ministre, trente à quarante faux serments, cent et un bureaucrates interviennent pour partager avec vous ! — Enfin, enfin, enfin ! Ils sont partis, en plein hiver, sur l'interminable traîne qui file de Dawson à Kaltag, le long du Yukon, pour gagner ensuite Unalaklik et remonter vers Nôme[1], le long de la mer de Behring. Le plus grand nombre attend le printemps pour un exode en masse : déjà, Dawson a perdu les deux tiers de sa population. Sans doute, les gisements du Bonanza, du Hunker, du Dominion, sont trop riches pour ne pas toujours occuper des milliers d'orpailleurs; sans doute, l'esprit anglais est trop pratique, il aime trop le « fair play », pour ne pas rétablir l'ordre et la justice par une sage législation qui assurera l'essor de Dawson. Mais ce développement va se trouver retardé pour bien des années par la fuite des prospecteurs, au profit de l'Alaska américain.

Des milliers d'autres se préparent aussi dans chaque port

1. 1 800 kilomètres par les tracés les plus courts.

du Pacifique à gagner Nôme vers la fin de mai, où plus de cinquante grands paquebots[1] s'en iront remonter la débâcle de Behring[2]. Les places, pour cette navigation de 5 000 kilomètres (San Francisco à Nôme), ont été retenues trois et quatre mois d'avance. Et le camp, où près de deux mille orpailleurs ont hiverné, absolument séparés du reste du monde, comptera certainement plus de trente mille errants au 4 juillet de la fête nationale des États-Unis. Les lois qu'on y observe actuellement laissent aux mineurs la plus grande autonomie; l'ordre y est assuré par une compagnie d'infanterie. Plusieurs comités préparent à Washington une législation spéciale pour l'Alaska. Bref, quels que soient les déboires inévitables à toute émigration considérable, il est certain que Nôme City va devenir la capitale d'un centre minier fort important.

*
* *

Tandis que Jafet Linderberg se rendait à cet hôtel des Monnaies de Seattle[3], ouvert le 15 juillet 1898, et qui, depuis cette époque, a reçu 8 203 sacs de mineurs, formant un total de dix-huit millions cinq cent cinq mille dollars, près de cent millions de francs, la curiosité me prit d'interroger le capitaine de l'*Albion*, un steamer dont le lest, rapporté des plages de Nôme, a donné une moyenne de cent quarante-cinq francs à la tonne de sable (2 500 francs à 1 franc la tonne). Comme tous les marins d'Alaska, il avait certaines connaissances géologiques qui lui avaient permis de vérifier les dires des premiers mineurs. La tundra paraît être une masse de sable dolomitique qui, au microscope, laisse voir une poussière d'or extrêmement fine. Ancien lit de l'Océan, maintenant gelé, des couches de 40 à 50 centimètres de sable gris y alternent avec des tranches de 5 à 10 centimètres de sable aurifère, jusqu'à une profondeur de 3 ou 4 mètres, où se rencontre

1. Appartenant à seize compagnies différentes, sans compter ceux qui descendront le cours du Yukon. Le chemin de fer de Skaguay, par-dessus les montagnes, sera prolongé jusqu'aux rapides du White Horse (180 kilomètres).

2. La débâcle a eu lieu, de 1888 à 1898, du 31 mai au 25 juin, et la prise de glaces, de 1888 à 1898, du 18 octobre au 16 novembre.

3. Ville de 90 000 âmes, de l'État de Washington, frontière des États-Unis, contre la Colombie britannique du Canada.

alors un fond d'argile bleue. Chaque ruisseau qui la sillonne forme une sorte de conduite naturelle où s'est amassé l'or, quand il n'a pas été porté sur la grève. Cette dernière a donné de l'or jusqu'à trois cents pieds en avant dans la mer.

A huit kilomètres en arrière, s'élèvent des terrasses de 1 500 à 2 000 pieds ; d'autres ruisseaux, plus riches en or, ceux-là, en sortent pour courir à l'océan ; enfin, à 45 kilomètres plus loin, il y a des montagnes dont l'altitude atteint parfois 3 000 pieds ; elles sont composées de micaschiste, de calcaire, par couches inclinées de 45° au sud-ouest. On a trouvé des pépites de trois cents dollars à leurs pieds.

Seuls les ruisseaux tels que Nôme, Cripple Snake, etc., et les sables de la plage ont été travaillés. La tundra ne supporte pas actuellement les frais d'un travail, qui s'est élevé un moment jusqu'à dix francs de l'heure.

Cette tundra du Nôme court parallèlement au rivage pendant 70 kilomètres : survient alors une déchirure de trois kilomètres de montagnes, et puis la tundra recommence jusqu'au cap Prince de Galles. La largeur du détroit n'est plus entre l'Asie et l'Amérique que de 90 kilomètres avec, au milieu, les îles de Diomède. A 24 kilomètres à l'est, se trouve le cap York, où le Révérend Lop *(Congregational church)* a organisé un autre district aurifère, avec l'équipage du *cutter* des États-Unis, Bear, et le capitaine Yarvis. La ville d'York a été campée à l'embouchure de la rivière Anacrovir. Ainsi le révérend prouvera à ses ouailles qu'on peut gagner le ciel, avec, aussi, une belle grosse pile de dollars. C'est même la façon la plus agréable d'y arriver.

Cette fois, l'exode des prospecteurs, beaucoup moins difficile que celui du Klondike, se portera aussi bien en Sibérie (baie d'Anadyr, cap Tolstoï, 64° de latitude, où va se diriger une expédition) qu'au nord le plus extrême d'Alaska, le fort Barrow. Et 1900 ne se passera pas que nous n'apprenions quelque nouvelle découverte sur ce bout de continent qui est criblé d'or. D'où et comment il y est venu, les savants le déchiffreront le jour, moins lointain qu'on ne pense, où l'on ira de New-York à Paris par le transcontinental canadien, le Yukon and Alaska railroad, quatre heures de traversée au cap Prince de Galles, et le transsibérien. Déjà on

étudie un tracé télégraphique entre Seattle et Nôme. De là, il pourra sauter facilement en Sibérie.

En attendant, les mineurs discutent toujours aux veillées les merveilleuses théories aurifères avec lesquelles chacun arrive en Alaska. Érosion de quelque fabuleuse veine mère — oh ! la veine mère de l'or ! — transport de ce même or par des glaces très complaisantes, combinaison primordiale de l'or avec des pyrites de fer, silice qui s'est déposée par désagrégation dans les fentes survenues à la suite du retrait des masses ignées, résidu de la démolition des épigénies aurifères, le tout avec un nombre de siècles qui varie selon votre imagination — pas une explication ne me satisfait autant que celle de Bill-Eau-qui-court, un soir après dîner.

Il y avait là, Cazelais, de Montréal, qui vendit 4 000 francs un claim sur l'Eldorado d'où les propriétaires retirent chaque année deux millions et demi; il y avait Boucher, le roi du Klondike, dont le trou avait plus de millions que le vieux n'en pouvait compter sur ses doigts, et qui, une fois riche, est mort de la peur de mourir; Bill-Eau-qui-court, enfin, le plus rassasié de tous, parce qu'il avait mangé ce jour-là à pleines dents, et moi qui, regardant rouler sur le cercle arctique le soleil de minuit, avais grande envie de lui crier : « Mais couche-toi donc, à la fin, pour nous laisser dormir ! »

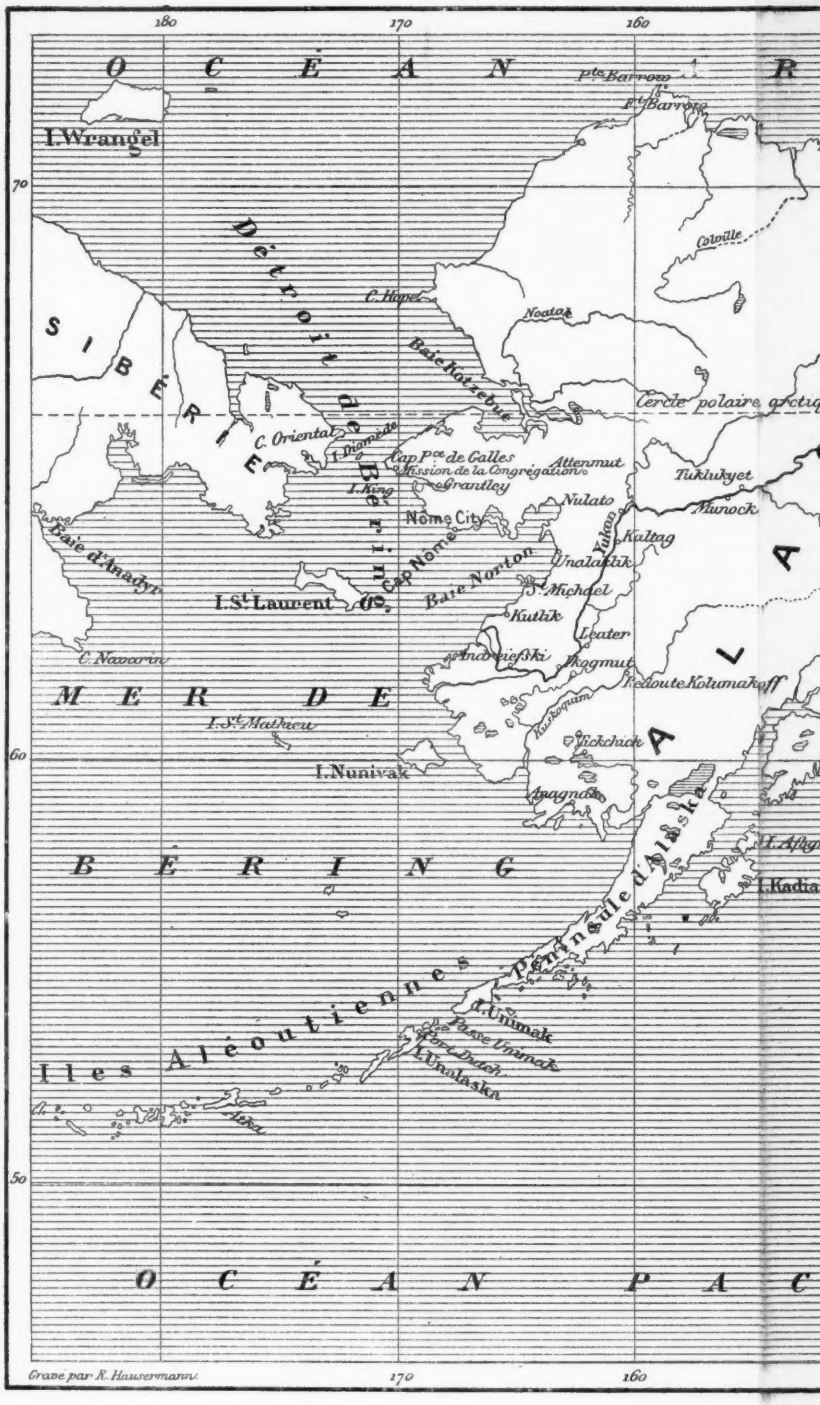
Le trappeur pensait sans doute comme moi, car il se leva pour s'entortiller dans sa couverture, et dit : « A quoi bon parler pour rien, mes petits gars? L'or est là où il se trouve : et je vous le déclare, moi, c'est le diable qui l'a éternué d'en bas, un jour que, regardant l'Alaska, il disait : « Damnation de pays ! »

» Voilà. *Good night, boys. Let us go to sleep.* »

AMÈS SÉMIRÉ.

En rade de Skaguay
Mars 1900.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD



180
170
160
70
60
50
O C É A N R
Pte Barrow
Ft Barrow
I. Wrangel
Détroit de Béring
Colville
C. Hope
Noatak
SIBÉRIE
Baie Kotzebue
Cercle polaire arctiq
C. Oriental
I. Diomède
Cap Pce de Galles
Mission de la Congrégation
Attenmut
Tuklukyet
I. King
Grantley
Nulato
Munock
Nome City
Yukon
Kaltag
Baie d'Anadyr
Cap Nome
Baie Norton
Unalaklik
St Michael
I. St Laurent
Kutlik
Leater
C. Navarin
Andreiefski
Ikogmut
Redoute Kolumakoff
MER DE
I. St Mathieu
Kuskoquim
Tickchick
I. Nunivak
Anagnak
BÉRING
Péninsule d'Alaska
I. Kadia
Iles Aléoutiennes
I. Unimak
Passe Unimak
Port Dutch
I. Unalaska
Atka
O C É A N P A C
Gravé par R. Hausermann.

150
140
130
70
60
50
R C T I Q U E
A C I F I Q U E
Colville
polaire arctique
Porcupine
Ft Yukon
Yukon
Circle City
Fort Cudahy
Forty Mile
Klondike
District
Dawson City
Stewart
Peel
Ft Norman
Mackenzie
Gd Lac de l'Ours
Ft Wrigley
Ft Selkirk
Pelly
Ft Pelly Banks
Ft France
Lac Labarge
L. Marsh
Lac Teslin
Ft Liard
Liard
Ft Nelson
Mt St Elie
5900m
Kolumakoff
I. Afognak
I. Kadiak
Ile Chichagoff
Sitka
Ile Baranoff
Arch. du Pce de Galles
Glenora
Ft St John
Hagem
Ft George
Barkerville
Alexandria
Is de la Reine Charlotte
Ile Vancouver
Vancouver
N. Westminster
Victoria
Seattle
Olympia
Astoria
Portland
Colombie Britannique
L A S K A
C A N A D A
E T A T S U N I S

T

GABR
LIEU
MAU
LOU
JACQ
JOSÉ
AUZI
JULE

E. D
GABI
J. J.
MAU
LIEU
ANDI
ÉDOI
★★

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1900

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages.
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(1re partie)*	1
LIEUTENANT X	La Guerre de Course et la Défense navale. — I.	62
MAURICE MAETERLINCK	Le Mystère de la Justice	93
LOUIS COLDRE	L'Impératrice Régente Sy-Tay-Heou	113
JACQUES NORMAND	Visions familières	140
JOSÉ VINCENT	Sensations d'un Haschischin	151
AUZIAS-TURENNE	Le Roi du Klondike *(fin)*	166
JULES COMBARIEU	« Pygmalion » ou l'Opéra sans Chanteurs	201

LIVRAISON DU 15 MAI

E. DUCLAUX	Les Sources	225
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(2e partie)*	241
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — I.	288
MAURICE COURANT	Le Théâtre en Chine	328
LIEUTENANT X	La Guerre de Course et la Défense navale. — II.	351
ANDRÉ RIVOIRE	La Cousine Émilie	383
ÉDOUARD WALDTEUFEL	Le Roi de France Éthelbald	410
★★★	La Russie en Perse	438

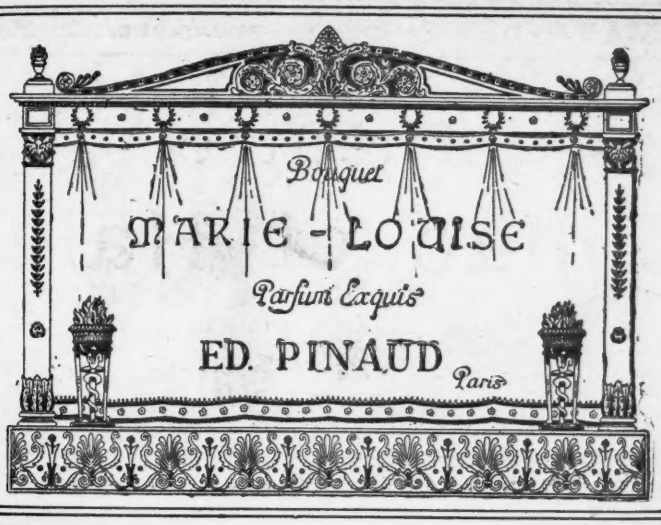
LIVRAISON DU 1er JUIN

		Pages.
E. SPULLER	Lettres à Gambetta	449
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(3e partie)*	481
★★★	L'Assassinat des Ministres de France à Rastatt.	534
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — II.	553
ADOLPHE ADERER	Hélène	588
FRÉDÉRIC MASSON	« L'Aiglon » et la Comtesse Camerata	613
MAURICE ALBERT	Une Guerre de Comédiens	621
MAURICE POTTECHER	Promenades	655
CHARLES LOISEAU	L'Équilibre adriatique	660

LIVRAISON DU 15 JUIN

PIERRE MILLE	Les Boers	673
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(4e partie)*	722
ANDRÉ-E. SAYOUS	La Bourse d'Amsterdam au XVIIe siècle	772
ÉMILE VERHAEREN	Hélène	785
ADJUDANT GÉNÉRAL DAMPIERRE	Lettres sur la Campagne de Marengo	787
ANDRÉ GLADÈS	Florence Monneroy	811
MAURICE EMMANUEL	La Vie réelle en Musique	841
AUZIAS-TURENNE	L'Or du Cap Nôme	884

VA
F
Co
KOLA
G
Il
hatteme
digestio
L'I
vigueu
beaucou
régulier
éminem
au goût
Exige
Formul
Dépôt : 18
EXTR
Vérit
DE
SAV



Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de Marine

Cordial Régénérateur

KOLA — COCA — QUINQUINA
GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la **santé**. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention :

Formule du Dr A.-C., ex-médecin de la marine.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS.

Dépôt : **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine) France.** *Toutes Pharmacies.*

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

Société " LA FRANÇAISE "

MARQUE DIAMANT

Les meilleures bicyclettes pour la route et la course, Illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition
29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LA TOILETTE ASEPTIQUE par le SANOL DEDET *au Salicylate de Méthyle Borique*

Assure **IMMUNITÉ** contre toute invasion microbienne, en assainissant surfaces et cavités muqueuses. Prévient inflammations, Carie dentaire, Cancer des fumeurs, Grippe, Angine, Laryngite; fortifie et assouplit Cordes vocales; fait disparaître Boutons, Dartres, Rougeurs, Couperose, Pellicules. — Spécifique pour Soins intimes (voir Notice).

Incomparable pour la **TOILETTE des BÉBÉS.** — Odeur agréable, absolument inoffensif. Adopté par le Corps médical.
DEMANDER NOTICE GRATUITE : **DEDET**, Phien, *FONTAINEBLEAU.*

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le COURRIER de la PRESSE, 19, boulevard Montmartre, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les Journaux du monde, sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER de la PRESSE lit 6.000 Journaux par Jour.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. GEORGES ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 19, rue de la Bourse.

A BRUXELLES. — M. C.-J.-A. LACOSTE, 44, rue d'Arenberg.

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le **FROID** et la **GLACE**
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

*Extait de l'*UNIVERS ILLUSTRÉ. SEMAINE COMIQUE (DRANER)

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Exposition Universelle de 1900

BILLETS COLLECTIFS A PRIX RÉDUITS POUR PARIS

Du 1er juin au 31 octobre 1900, toutes les gares situées à plus de cent kilomètres de Paris délivreront des billets aux familles (époux, ascendants, descendants) d'au moins trois personnes, voyageant ensemble.

Pour les familles de trois personnes, le prix perçu sera égal à celui de trois billets d'aller et retour ordinaires.

Pour les familles plus nombreuses, le prix ci-dessus sera augmenté de la moitié du prix d'un billet d'aller et retour pour chacun des membres de la famille en plus des trois personnes.

Le prix total ne pourra être inférieur à 50 0/0 du prix qui serait perçu pour l'ensemble de la famille si le tarif général était appliqué.

Ces billets seront valables pendant :

12 jours pour les parcours de **100** à **700** kilomètres ;
14 — — de **701** à **900** —
16 — — au delà de **900** —

Faculté de prolongation de moitié à deux reprises, moyennant un supplément de 10 0/0 chaque fois.

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

BILLETS VALABLES POUR 30 JOURS, DÉLIVRÉS DU 1er MAI AU 30 SEPTEMBRE

Avec facilité de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France, soit à l'étranger

VOYAGE EN BELGIQUE ET DANS LE NORD DE LA FRANCE

1er Itinéraire : Classe mixte (1) : **79** francs. — Deuxième classe : **64** fr. **60.**
2e Itinéraire : Classe mixte (1) : **62** fr. **40.** — Deuxième classe : **49** fr. **45.**
3e Itinéraire : Classe mixte (1) : **67** fr. **80.** — Deuxième classe : **54** fr. **65.**

On délivre des billets pour ce voyage :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares de Lille, Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin, pour les deux premiers itinéraires, et à Paris-Nord et à Saint-Quentin, pour le troisième itinéraire.

BORDS DE LA MEUSE

Classe mixte (1) : **69** fr. **20.** — Deuxième classe : **53** fr. **20.**

On délivre des billets pour ces voyages :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux principales gares du réseau du Nord situées sur l'itinéraire.

VOYAGE EN BELGIQUE, HOLLANDE ET LE RHIN

Classe mixte (1) : **105** fr. **70.** — Deuxième classe : **83** fr. **80.**

On délivre des billets pour ce voyage :

PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

CHAQUE BILLET DONNE DROIT AU TRANSPORT GRATUIT DE 25 KILOS DE BAGAGES SUR TOUT LE PARCOURS

(Excepté sur les chemins de fer de l'État belge.)

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

CINQ DÉPARTS PAR JOUR A HEURES FIXES

Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

1° Par Calais et Douvres :

Trains rapides à 9 h. 30 et 11 h. 50 du matin (1re et 2e classe) et à 9 h. du soir (1re, 2e et 3e classe)

2° Par Boulogne et Folkestone :

Trains rapides à 10 h. 30 du matin (1re et 2e classe) et à 3 h. 30 du soir (1re, 2e et 3e classe)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES POUR UN MOIS, SOIT PAR BOULOGNE, SOIT PAR CALAIS

1re classe : **118** fr. **45** — 2e classe : **87** fr. **25** — 3e classe : **50** fr.

SAISON DES BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 Octobre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

PRIX AU DÉPART DE PARIS POUR

	1re cl.	2e cl.	3e cl.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Eu	25.40	20.40	13.70	**Boulogne**	34. »	25 70	18.90
Le Tréport-Mers	25.75	20.35	13.90	**Wimille-Wimereux, (Ambleteuse, Andresselles)**	34.55	26 10	19.30
Woincourt	26.45	20.85	14.35	**Marquise-Rinxent** (Wissant)	35.50	26 75	20. »
Saint-Valery	27.15	21.35	14.75	**Calais**	37.90	29. »	21.85
Cayeux	29.30	23.05	15.95	**Gravelines**	38.85	29.95	22.60
Le Crotoy	27.90	21.95	15.15	**Loon-Plage**	38.75	29.90	22.50
Quend (Fort-Mahon)	28.30	22.15	15.45	**Dunkerque**	38.85	29.95	22.60
Conchil-le-Temple (Fort-Mahon)	28.80	22.50	15.75	**Ghyvelde** (Bray-Dunes)	39.95	31.15	23.40
Berck	31. »	24.15	17. »	**Leffrinckouke** (Malo-Terminus)	39.40	30.55	23.05
Etaples (Paris-Plage)	30.90	23.95	17. »	**Zuydcoote** (Nord-Plage)	39.80	30.95	23.35
Dannes-Camiers	31.70	24.40	17.50				

(1). 2e classe sur les lignes de l'État belge: 1re classe sur les autres parcours.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard,	18 à 24 la 12
Savon Borate.. à 10 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé, »	24 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, »	24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard, »	12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard, »	12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, »	18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

BAINS DE MER DE DIEPPE

CASINO DE DIEPPE

STATION BALNÉAIRE

la plus rapprochée et la plus fréquentée

Les plus riches familles et les plus distinguées, les artistes les plus célèbres, les écrivains les plus illustres ont fait de DIEPPE leur séjour d'été.

Ouverture le 15 Juin — Clôture le 15 Octobre

Brillant Orchestre de soixante musiciens, sous la direction de M. A. BOURDEAU

TOUS LES SOIRS : **THÉATRE, BAL** ou **CONCERT AVEC CHANT**

KIOSQUE POUR LA MUSIQUE SUR LA TERRASSE

GRAND CAFÉ-RESTAURANT — PRIX FIXE

Paris à Dieppe en 3 h.

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré.

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF**

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

Saison 1900

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES

LONDRES

ÉCOSSE & IRLANDE

Départ de Paris : *25 Juin, 16 Juillet, 6 et 27 Août et 17 Septembre*

DANEMARK

SUÈDE & NORVÈGE

Départ de Paris : *10 Juin et 14 Juillet*

SUISSE

Départ de Paris : *6 et 19 Juillet 10 et 23 Août*

S'ADRESSER

Pour Renseignements et Inscriptions :

TH. COOK ET FILS

1, Place de l'Opéra, PARIS

AUX SOURDS. — Une dame riche, qui a té guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympans artificiels de L'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25.000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympans puissent les avoir gratuitement.

S'adresser à L'INSTITUT, « LONGCOTT, » GUNNERSBURY, LONDRES, W.

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 200 MILLIONS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

12

Luxuriance des SEINS

Développés, Reconstitués, Embellis, Raffermis

en deux mois par les

PILULES ORIENTALES

Bienfaisantes pr la Santé.

Réputation Universelle. (Marque Déposée)

Flac. av. Notice: France, 5f35 fco.

J. RATIÉ (Phen de 1re Cl.)

5, Passage Verdeau

(Fg Montmartre)

PARIS, *et Pharmacies.*

Etranger **6f35.** — DÉPÔTS :

Bruxelles : Phcie St-Michel, **Genève** P. DOY & F. CARTIER, **Milano :** Fcia ZAMBELETTI, **Barcelona :** CEBRIAN Y Cª, Puertaferrisa, 18 ; **Wien :** Apoth. PSERHOFER, Singerstr., 15 ; **Buenos-Aires :** C. PERREL, C. Cuyo, 645-647.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

PROPRIÉTÉ à Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.), Schapper, n° 14, rue Sainte-Radegonde et rue nemain. Contenance 22.500 mètr. env. Mise à prix 000 francs. A adj. sur 1 ench. Ch. not., le 26 juin, Me Panhard, not., n° 4, rue de Rougemont, Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 17 juin 1900, à 2 heures de relevée, de :
UN IMMEUBLE A PARIS
Rue du Bac, n° 44 (7e arrondissement).
D'une contenance de 1.370 mètres.
Revenu 34.700 francs environ.
Mise à prix : 480.000 francs.
S'adresser à Me Émile Bertinot, avoué, n° 10, rue ienne; Mes Reneaume et Maziers, avoués à Nantes; Beudin, architecte, n° 52, rue Demours, à Paris.

MAISON à Paris, rue Charenton, n° 185. Conten. 0 mèt. env. Rev. br. 13.405 fr. M. à pr. 80.000 fr. adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 26 juin 1900. S'ad. Max. Aubron et Fauchey, not., 3, rue du Louvre.

MAISON rue de Tolbiac, n° 74, angle rue Sthrau. t. 167 mèt. Rev. br. 6.820 fr. Prêt à conserver. M. r. 90.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., le 26 juin. dr. à Mes Salle et Fauchey, not., 3, rue du Louvre.

PROPRIÉTÉ rue Doudeauville, 34, et passage Dou- uville, n° 7. Cont. 693 m. Rev. 9.377 fr. M. à prix 000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 26 juin. dr. à Me Lardy, not., n° 4, rue Basse-du-Rempart.

MAISON rue Guilleminot, 4, et 96, rue du Château. venu 8.000 fr. env. Mise à prix 80.000 fr. A adj. s. ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 19 juin 1900. dr. à Me Bourdel, notaire, n° 30, rue Beuret, Paris.

NTE sur licitation, au Palais de Justice, à Paris, le 16 juin 1900, à 2 heures.
PROPRIÉTÉ A PARIS, rue Laugier, n° 40.
Contenance totale 1.846 mèt. 53 c.
Mise à prix 250.000 francs.
S'adresser à Me Vandewalle, avoué à Paris, rue martin, n° 54, et à Me Escarra, avoué.

PAVILLON avec JARDIN à Neuilly-Saint-James, n° 7, rue Windsor, à vendre à l'amiable. S'adresser à Me Bertrand-Taillet, not., 66, rue Pierre-Charron.

TERRAIN à Paris, aven. Victor-Hugo, n° 26. Contenance 892 mèt. 14. Mise à prix 400.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 26 juin 1900. S adr. à Me Nottin, not., n° 5, rue de la Ville-l'Evêque.

MAISON à Paris, rue Brézin, n° 23. Contenance 652 mèt. 44. Rev. br. 16.062 fr. M. à pr. 180.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 26 juin 1900. S'adr. à Me Max. Aubron, not., n° 146, rue de Rivoli.

VENTE au Tribunal de Versailles,
le jeudi 21 juin 1900, à midi.
1° MAISON A CHATOU
Avenue de l'Hôtel-de-Ville, n° 3.
Mise à prix 40.000 francs.
2° PROPRIÉTÉ A VEULES-LES-ROSES
(Seine-Inférieure). Mise à prix 10.000 francs.
3° TERRAIN A VEULES (Seine-Inférieure).
Mise à prix 300 francs.
S'adresser à Me Meunier, avoué, n° 19, rue des Réservoirs, à Versailles;
A Me Deguingand, avoué à Versailles,
Et à Me Aubry, notaire à Chatou.

VENTE le 30 juin 1900, à 2 heures, au Palais de Justice, à Paris, en 4 lots, de :
IMMEUBLES A SAINT-MAUR-LES-FOSSÉS (Seine).
1er lot : Propriété boulevard de Créteil, n° 12, et boulevard de la Pie, n° 5. Contenance 250 mèt. env. Rev. br. 1.300 fr. env. M. à pr. 10.000 fr.
2e lot : Propriété boulevard de la Pie, n° 10. Cont. 432 mèt. Rev. br. 590 fr. env. M. à pr. 5.000 fr.
3e lot : Propriété square des Arts, n° 3. Cont. 397 m. Rev. br. p. bail 800 fr. env. M. à pr. 8.000 fr.
4e lot : Terrain de 1.959 mètres environ, boulevard de la Pie, n° 20. Mise à prix 2.000 francs.
S'adresser à Me Ferté, avoué à Paris, n° 36, rue des Petits-Champs; Me Leclerc, notaire à Charenton; Me Braux, notaire à Saint-Maur.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900
THÉ DE CEYLAN
Le plus parfumé des Thés, le mieux préparé et le plus économique,
rendant à l'infusion, le double des autres Thés.
DÉGUSTATION
PAVILLON de CEYLAN, au TROCADÉRO
En Vente { THÉ des 3 MARQUES, 14, Rue de Rome.
HARROW TEA ROOMS, 21, Rue des Pyramides.
R. DONOVAN & Ce, 15, Rue Royale.
J. WINTERBORN, 73, Av. des Champs-Élysées.
J. DAMOY, 31, Boulevard de Sébastopol.
et dans toutes bonnes Maisons d'Épicerie de Paris et de la Province

60 ANNÉES DE SUCCÈS
ALCOOL DE MENTHE de RICQLÈS
(Le Seul Alcool de Menthe véritable)
CALME instantanément la SOIF et ASSAINIT L'EAU
DISSIPE les maux de cœur, de tête, d'estomac, les indigestions, la dysenterie.
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE
Préservatif contre les Épidémies
Exiger le nom de RICQLÈS

DÉMÉNAGEMENTS
BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

POUR NOS ENFANTS

L'établissement de ses enfants est à coup sûr l'un des principaux soucis du père de famille. Beaucoup se demandent comment ils pourront distraire de leur modeste fortune les capitaux nécessaires.

Les Compagnies d'assurances sur la vie mettent depuis longtemps à leur disposition une combinaison qui leur permet de constituer des capitaux par le versement de primes annuelles régulièrement acquittées jusqu'à l'échéance du contrat. Mais ils craignent que si la mort vient les surprendre, la charge de ces primes ne soit trop lourde pour leurs héritiers. L'ASSURANCE DOTALE, récemment mise en pratique par quelques Compagnies et notamment par la NATIONALE-VIE, leur enlève ce souci.

Dans cette combinaison le capital est payable à l'époque fixée si l'enfant est vivant et les primes ne sont dues que pendant la durée de la vie du contractant. Celui-ci est donc certain que s'il vient à être enlevé prématurément à l'affection des siens, le but cherché par lui n'en sera pas moins atteint, sans qu'aucun sacrifice n'incombe à ses héritiers.

L'assurance dotale peut être faite avec contre-assurance. Dans ce cas, si l'enfant vient à décéder avant le terme fixé, toutes les primes payées sont remboursées au contractant ou à ses ayants-droit.

L'assurance dotale avec contre-assurance comporte la faculté de rachat et d'emprunt.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

RENTES VIAGÈRES

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

VINS DE BORDEAUX

Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.
Palus d'Ambarès 1 an, 95 francs la barrique de 228 litres logé.

Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

COMPRIMÉS DE VICHY

Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

POUR RECONQUÉRIR **VIRILITÉ et FORCE** DEMANDEZ dans les phcies **CITRATE** DU Dr **CHABLE** ou écrire, RUE BERGÈRE, 28, PARIS

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le Timbre officiel. — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature* Berthé
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvenient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CANAL DE SUEZ

ASSEMBLÉE DU 17 JUIN 1900

Extrait du Rapport du Conseil d'administration

Le Rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue Charras, 9, à Paris.

L'ANNÉE 1899 succédait à un exercice qui avait été marqué par une augmentation de recettes de plus de 12 millions, et l'on aurait eu lieu d'être satisfait si la situation de 1898 avait été seulement maintenue et consolidée. Mais les résultats du dernier exercice ont dépassé cette espérance : les recettes de 1899 apportent une plus-value nouvelle d'environ six millions et demi, et le trentième anniversaire de l'exploitation du Canal coïncide avec une période de prospérité dont aucune année antérieure n'avait fourni l'équivalent.

CES résultats auront naturellement pour conséquence une rémunération plus avantageuse de capital social. En fixant le dividende proposé, le Conseil d'administration est resté fidèle à la ligne de conduite exposée par lui à plusieurs reprises, et dont l'observation lui paraît conforme aux intérêts essentiels des actionnaires. Quelque confiance qu'il ait dans l'avenir, il ne pouvait d'ailleurs perdre de vue que les recettes de l'exercice en cours présentent, à l'heure actuelle, une diminution d'environ 3 millions et demi. Une large dotation a donc été attribuée aux fonds destinés à couvrir la dépréciation ou la perte du matériel, et après avoir effectué au profit de la réserve statutaire le prélèvement habituel de 3 0/0 des bénéfices, le Conseil demandera à l'Assemblée de reporter à nouveau une somme d'environ un million. L'ensemble de ces dispositions laissera libre un bénéfice suffisant pour permettre la distribution d'un revenu de 108 francs nets. Les actionnaires apprécieront l'importance du progrès accompli en deux années, s'ils se rappellent que le revenu de 1897 était seulement de 90 francs nets. L'ampleur des divers prélèvements opérés sur les recettes de 1899 permettra de réduire, le cas échéant, les charges incombant à l'exercice 1900, et si cet exercice demeure définitivement inférieur au précédent, d'éviter une diminution sensible du dividende.

LES recettes totales de l'exercice 1899 se sont élevées à 94,317,505 fr. 30 c.; 3.607 navires, jaugeant net 9,895,630 t., ont transité, soit une augmentation, par rapport à l'année 1898, de 104 navires et de 657,027 t.; la jauge moyenne est passée 2,637 à 2.743 tonnes.

LE monument élevé à Ferdinand de Lesseps a été inauguré le 17 novembre, exactement trente ans après les inoubliables solennités de l'ouverture du canal. Cette cérémonie, dont l'éclat a été rehaussé par la présence de S. A. le Khédive, des membres du gouvernement égyptien, des représentants des puissances, et de toutes les notabilités résidant en Egypte, a été un imposant hommage à la mémoire de l'illustre fondateur de la Compagnie.

LE canal de Suez, qui a si puissamment servi les intérêts de la civilisation et de l'humanité, devait naturellement participer à la grande manifestation pacifique à laquelle la France a convié les nations. La Compagnie est représentée dans trois classes de l'Exposition.

LE Conseil propose la réélection de quatre de ses membres, dont le mandat est expiré : MM. R. Alexander, J. Charles-Roux, X. Charmes et J. Lefèbvre.

L'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, toutes les résolutions présentées par le Conseil d'administration.

VENTE APRÈS DÉCÈS DE M. le Comte de CHAMBRUN

TABLEAUX ANCIENS

BEAU MOBILIER

MARBRES IMPORTANTS d'EUGÈNE GUILLAUME

Grand Orgue de Chapelle de Cavaillé-Coll

GARNISSANT

L'HOTEL DE CONDÉ, 12, rue Monsieur

où la Vente aura lieu, les 18, 19, 20 et 21 Juin 1900, à 2 h. 1/4

M. DESAUBLIAUX cre-pr, *12, rue de Seine* | M. A. BLOCHE, expert, *28, rue de Châteaudun*

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITIONS { *particulière*, les 15 et 16 juin, de 2 h. à 6 h. / *publique*, le 17 juin, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

CARTES D'EXCURSION

Valables 15 Jours

Les Chemins de fer de l'État délivrent, à titre d'essai et jusqu'au 31 octobre 1900, des cartes d'excursion pour une durée de quinze jours, dans les conditions suivantes :

CARTES A, valables sur l'ensemble du réseau de l'État, 1re classe, 135 francs; 2e classe, 100 francs; 3e classe, 75 francs.

CARTES B, valables sur les lignes du réseau de l'État situées au sud de la Loire (y compris les gares de Nantes, La Possonnière, Angers, Saumur et Port-Boulet), 1re classe, 100 francs; 2e classe, 75 francs; 3e classe, 50 francs.

Les voyageurs qui désirent profiter de ces cartes doivent adresser, au moins trois jours à l'avance, soit au chef d'une gare ou station quelconque du réseau de l'État, soit au chef du contrôle (45, rue Saint-Lazare, à Paris), une demande énonçant leurs noms, prénoms et qualités, la catégorie (A ou B), et la classe de la carte demandée, ainsi que la date à partir de laquelle elle doit être valable. A cette demande doit être joint, pour être apposé sur la carte, un portrait photographique non collé de 0m,10 sur 0m,06.

*Extrait de l'*UNIVERS ILLUSTRÉ. A L'EXPOSITION. TROTTOIR ROULANT

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyage d'Excursion aux Plages de Bretagne

Du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets de voyage d'excursion aux plages de Bretagne, à prix réduits et comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Isle-en-Mer), **Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.**

ALLER ET RETOUR

Prix des billets : { 1re classe . . . . . 45 fr. / 2e classe . . . . . 36 fr. } Durée de validité : **30** jours.

Ces billets comportent la faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour. Le voyage peut être commencé à l'un quelconque des points du parcours.

Les voyageurs peuvent s'arrêter aux gares intermédiaires situées entre les points indiqués à l'itinéraire, à la condition de déposer, pendant le temps de leur séjour, leurs billets à la gare à laquelle ils s'arrêtent.

Les voyageurs peuvent suivre, à leur gré, l'itinéraire dans le sens inverse de celui indiqué ci-dessus ; ils peuvent également ne pas effectuer tous les parcours détaillés dans cet itinéraire, et se rendre directement sur les seuls points où ils désirent passer ou séjourner, en suivant, toutefois, le sens général de l'itinéraire qu'ils ont choisi et en abandonnant le droit aux parcours non effectués. Ils peuvent de même revenir directement à leur point de départ en suivant au retour l'itinéraire parcouru à l'aller.

La durée de validité des billets de **Voyage d'Excursion** peut être prolongé de 10 jours, moyennant le paiement d'un supplément égal à 10 0/0 des prix ci-dessus. Cette prolongation pourra être accordé **trois fois au plus** ; le supplément à payer pour chaque prolongation de 10 jours sera de 10 0/0 du prix primitif. La demande de prolongation devra être faite et le supplément payé avant l'expiration de la durée de validité, en tenant compte, s'il y a lieu, de la prolongation déjà payée.

Il est délivré de toute station du réseau d'Orléans pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du Voyage d'excursion aux plages de Bretagne et inversement de Savenay, ou de tout autre point situé sur ledit itinéraire à toute station dudit réseau, des billets spéciaux de 1re et de 2e classe, comportant une réduction de 40 0/0 sur le prix ordinaire des places, sous condition d'un parcours minimum de 50 kilomètres par billet.

Ces billets sont délivrés distinctement, le premier pour aller rejoindre l'itinéraire du Voyage d'excursion aux plages de Bretagne, le second pour quitter cet itinéraire lorsque le voyageur l'a terminé ou veut l'abandonner.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 9 JUIN 1900

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Le Budget de 1901. — Le Mouvement économique et social en Allemagne : l'avenir du commerce international ; trop sombres prévisions. — La Réforme des patentes. — La Force motrice et l'éclairage à l'Exposition universelle. — L'Assurance obligatoire en Suisse et le referendum. — Les Naturalisations en 1899. — Correspondance : la question du charbon ; les postes chinoises et les fonctionnaires européens. — Revue économique : le rendement des impôts et revenus indirects pendant le mois de mai 1900 ; le produit de l'octroi de Paris en mai 1900 ; la Chambre de compensation des banquiers de Paris ; le commerce des vins de champagne ; le commerce de l'Etat indépendant du Congo. — Nouvelles d'outre-mer : la colonosation dans l'Afrique du Sud. — Bulletin bibliographique. — Tableaux comparatifs des importations et des exportations de marchandises pendant les quatre premiers mois des neuf dernières années, des importations et des exportations de métaux précieux, de la navigation et du rendement des droits de douane pendant les quatre premiers mois des années 1900, 1899 et 1898.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Mines d'or du Transvaal, mines de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus de Paris et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer français.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

59e ANNÉE

SOMMAIRE DU No 21. — 24 mai 1900.

Die Fürsorge für mittellose Hinterbliebne von Beamten und Arbeitern.

Europa und England. Von Ernst von der Brüggen.

Militärische Randglossen zum Burenkriege. Von Carl von Bruchhausen.

Lesen, Schreiben und Sprechen.

Auf Sizilien. Von Otto Kaemmel.

Massgebliches und Unmassgebliches : Verschiednes vom Gelde. Spiritismus und Mystik. Maurerisches.

SOMMAIRE DU No 22. — 31 mai 1900.

Die deutsche Frage in Ungarns Ostmark. Ein Wort für die Siebenbürger Sachsen von Hans v. Schubert.

Burschen heraus ! Von Otto Kaemmel.

Ibsens romantische Stücke.

Archäologische Studienfahrten nach Griechenland und Kleinasien. Von Paul Pfitzner.

Massgebliches und Unmassgebliches : Eine Rangliste zu Ausgang des achtzehnten Jahrhunderts. Campello. Schopenhauer, Hamlet, Mephistopheles. "Der Bien" als Religionslehrer. Das bewegliche Osterfest und das Schuljahr.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

Collection G. IBOS
(DE L'OPÉRA)

TABLEAUX MODERNES

: Boudin, Guillaumin, Lepine, Claude Monet, Pissarro, Sisley, Ziem.

VENTE, Hôtel Drouot, Salle n° 1
Le mardi 19 juin 1900, à 3 heures et demie.

COMMISSAIRE PRISEUR :
M. Paul Chevallier,
10, rue Grange-Batelière.

EXPERT :
M. Durand Ruel,
16, rue Laffitte.

EXPOSITION :
Le lundi 18 juin,
de 1 heure et demie à 5 heures et demie.

DEUX IMPORTANTES DÉCORATIONS
PAR
HUBERT ROBERT
rnant un salon de l'hôtel de Luynes

VENTE
à Paris, Boulevard Saint-Germain, 201
(HOTEL DE LUYNES)
Le lundi 25 juin 1900, à 3 heures.

COMMISSAIRE PRISEUR :
M. Paul Chevallier,
10, rue Grange-Batelière.

EXPERTS :
MM. Feral père et fils,
54, faubourg Montmartre.

EXPOSITION :
Les 23 et 24 juin,
de 1 heure et demie à 5 heures et demie.

COLLECTION
e Feu M. le Colonel MERLIN

TABLEAUX MODERNES
QUARELLES — PASTELS — DESSINS

: Bergeret, Bonnat, Chaplin, C. de Cock, Corot, Daubigny, Detaille, Diaz, Harpignies, Isabey, Israels, Ch. Jacque, J. Lefebvre, Mad. Lemaire, Madrazo, Mauve, G. Moreau, Pasini, Roqueplan, Ph. Rousseau, Stevens, Ziem.

SCULPTURES
Par Barge, Gardet et Rodin.

VENTE, Hôtel Drouot, Salle n° 6
e mercredi 27 juin 1900, à 2 heures et demie.

COMMISSAIRE PRISEUR :
M. Paul Chevallier,
10, rue Grange-Batelière.

EXPERTS :
MM. Arnold et Tripp,
8. rue Saint-Georges.

EXPOSITION :
Les 25 et 26 juin, de 1 heure à 6 heures.

TABLEAUX MODERNES
AQUARELLES
PASTELS — DESSINS

VENTE
Hôtel Drouot, salle n° 1
Le jeudi 21 juin 1900, à 2 heures.

COMMISSAIRE PRISEUR :
M. Paul Chevallier,
10, rue Grange-Batelière.

EXPERT :
M. Georges Petit,
12, rue Godot-de-Mauroi.

EXPOSITION :
Le mercredi 20 juin,
de 1 heure et demie à 5 heures et demie.

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT
PORCELAINES ET FAIENCES — VITRAUX
BOIS SCULPTÉS
MARBRES — FERS — BRONZES — CUIVRES
SIÈGES ET MEUBLES — TAPISSERIES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
Vente après Décès
217, Boulevard Saint-Germain
Les 6, 7 et 9 juillet 1900, à 2 heures.

COMMISSAIRES PRISEURS :
M. Paul Chevallier,
10, rue Grange-Batelière.
M. R. Hémard,
46, rue Lafayette.

EXPERTS :
MM. Feral,
54, faubourg Montmartre.
MM. Mannheim,
7, rue Saint-Georges.

EXPOSITION :
Les 4 et 5 juillet,
de 1 heure et demie à 5 heures et demie.

TABLEAUX MODERNES & ANCIENS
AQUARELLES, DESSINS, PASTELS

Par : Barye, Boudin, Carrière, Guillaumin, Jongkind, Lepine, Manet, Monet, Monticelli, G. Moreau, Pissarro, Raffaelli, Ribot, Rops, Vignon, Willette, etc.

VENTE, Hôtel Drouot, Salles 7 & 8
Le samedi 23 juin 1900, à 2 heures.

COMMISSAIRE PRISEUR :
M. Paul Chevallier,
10, rue Grange-Batelière.

EXPERTS :
MM. Bernheim jeune et fils,
8, rue Laffitte et 36, avenue de l'Opéra.

EXPOSITION :
Le vendredi 22 juin, de 2 heures à 5 heures.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

15, RUE DE L'ÉCHAUDÉ. — PARIS

Vient de paraître :

RUDYARD KIPLING

La plus belle histoire du monde

Traduit par **LOUIS FABULET** et **ROBERT d'HUMIÈRES**

Un volume gr. in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR ET DES MÊMES TRADUCTEURS

Le Livre de la Jungle (10e édition) . . . . . 3 fr. 50

Le second Livre de la Jungle (8e édition) . . . . . 3 fr. 50

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

LA Généalogie de la morale

Traduit par **HENRI ALBERT**

DU MÊME AUTEUR

Pages Choisies

Publiées par HENRI ALBERT, avec une préface; portrait de Frédéric Nietzche, gravé sur bois par JULIEN TINAYRE. . . . . 3 fr. 50

Humain, trop Humain (1re partie)

Traduit par A. M. DESROUSSEAUX; 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Le Crépuscule des Idoles

Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antéchrist.

Traduit par HENRI ALBERT . . . . . 3 fr. 50

Ainsi parlait Zarathoustra

Traduit par HENRI ALBERT; orné d'un portrait de Frédéric Nietzsche . . . . . 10 fr. »

Par delà le Bien et le Mal

Traduit par L. WEISCOPF et G. ART . . . . . 8 fr. »

Librairie **HACHETTE ET Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ÉPOPÉE BYZANTINE
A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

SECONDE PARTIE

BASILE II, LE TUEUR DE BULGARES

Un volume in-8 jésus, contenant 262 gravures et 10 planches hors texte.
Broché, **30** fr.; Cartonné, **35** fr.; Relié, **40** fr.

Ce troisième volume, l'**Épopée Byzantine**, fait suite au *Nicéphore Phocas*, publié, il y a dix ans, par M. Schlumberger; il est consacré tout entier au gouvernement du grand basileus, Basile II, le *Tueur de Bulgares*, le plus grand parmi les empereurs de Constantinople de souche macédonienne.

Après avoir raconté dans le tome Ier de l'**Épopée** le règne brillant de Jean Tzimiscès, l'auteur expose, dans les derniers chapitres de ce même volume, l'histoire des quatorze premières années de l'administration commune de cet illustre prince et de son frère Constantin, demeuré si effacé à ses côtés. Cette fois, c'est le récit des trente-six dernières années de ce long et glorieux règne, depuis le printemps de l'an 989 jusqu'au mois de décembre de l'an 1025 qui vit la mort de Basile II.

Ces années comptent, comme les quatorze premières du long règne de Basile II, parmi les plus inconnues de Byzance.

Si ce second volume de l'**Épopée**, comme pour le premier, ne renferme pas des récits comparables à ceux du journal de voyage du prélat diplomate Luitprand, ou à ceux des amours de Théophano et de Tzimiscès, il n'en demeure pas moins d'un intérêt considérable.

La lutte géante de toutes les forces de l'empire contre les Bulgares et leur audacieux souverain Samuel passionnera le lecteur. Il lira avec émotion les péripéties étranges de ce long drame, les convulsions suprêmes de cette fière agonie de tout un peuple, le voyage triomphal et si curieux du basileus victorieux, jusqu'à Athènes, la cité de Minerve.

Il s'intéressera à ces étranges luttes de ce roi de fer contre les souverains féodaux de Géorgie et d'Arménie, à cette marche lointaine des armées byzantines jusqu'aux rives de la Caspienne, jusqu'aux pentes méridionales du Caucase. La chevauchée prodigieuse de Basile, à travers toute l'Asie mineure, à la tête de quarante mille cavaliers, pour porter secours à son vassal l'émir d'Alep, pressé par les troupes d'Egypte, le frappera d'étonnement autant que les débuts héroïques de la lutte fameuse des chevaliers normands en Italie contre les troupes mercenaires des « catépano » byzantins.

La noble figure du vieux saint Nil reparaîtra plus belle encore à ses yeux, charmés déjà par celles non moins nobles de l'infortuné et séduisant empereur Othon III et de sa mère la grande impératrice d'Allemagne Théophano, propre sœur de Basile.

Ceux qui voudront parcourir ce livre se feront une idée singulièrement nouvelle de ce que fut le règne de Basile, ce grand souverain de l'an mille, maître de plus de la moitié du monde oriental de cette époque, maître en Europe et en Asie, et cependant encore aujourd'hui totalement ignoré de l'immense majorité des lecteurs d'Occident.

DU MÊME AUTEUR :

L'Épopée Byzantine à la fin du dixième Siècle. PREMIÈRE PARTIE : *Guerre contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares; Luttes civiles contre les deux Bardas; Jean Tzimiscès; Les jeunes années de Basile II* (969-989).
Un volume in-8 jésus, contenant 209 gravures et 10 planches hors texte.
Broché, 30 fr.; Cartonné, 35 fr.; Relié, 40 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

Théâtre
DE
Meilhac et Halévy
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Tome premier, contenant :

Froufrou — La Belle Hélène — L'Été de la Saint-Martin
Le roi Candaule

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

HELDEU

Au Tableau

Scènes de la vie militaire

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

OUVRAGES D'ACTUALITÉS

I. PAVLOVSKY & OSCAR MÉTÉNIER

TRADUCTEURS

La Puissance des Ténèbres

PAR

Le Comte LÉON TOLSTOÏ

SUIVI DE

L'Orage et de Vassilissa Melentieva

PAR

ALEXANDRE NICOLAIEVITCH OSTROVSKI

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

MAURICE JOKAI

Le Tapis Vert
ET
Le Mariage de Pouchkine

TRADUITS ET ADAPTÉS EN FRANÇAIS PAR LOUIS ULBACH

Chaque volume in-18. — Prix. . . . . 1 fr.

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste.

LIVRES NOUVEAUX

POPÉE BYZANTINE A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE, — Seconde partie, — *Basile II, le tueur de Bulgares,* par **Gustave Schlumberger.**

Il y a dix ans que M. Gustave Schlumberger lia son *Nicéphore Phocas;* et, depuis, l'auteur a resté fidèle à la tâche qu'il s'était assignée. Grâce à lui, tout un siècle d'histoire byzantine, qu'ici à peu près inconnu, va sortir de l'ombre et s'éclairer nettement. Ce volume nouveau, qui est le second de l'*Épopée byzantine,* est entièrement consacré à Basile II, le tueur de Bulgares, le plus grand peut-être parmi les empereurs de souche macédonienne qui régnèrent à Constantinople. M. Gustave Schlumberger a dépouillé des centaines de volumes et de mémoires; il a consulté les inscriptions, les monnaies, les sceaux, les débris de monuments et de palais : il trouvera dans ce remarquable ouvrage des renseignements tout à fait inédits; on y trouvera aussi un grand nombre de reproductions tout à fait rares.

LE THÉATRE DE L'AME, par **Edouard Schuré.**

Sous ce titre général, M. Edouard Schuré nous présente aujourd'hui deux drames intéressants, mais qui, évidemment, ne sont point accessibles au public ordinaire. Placés dans le cadre historique du quatrième siècle, à l'époque de la grande lutte entre l'Hellénisme et le Christianisme, les *Enfants de Lucifer* aspirent à un idéal de l'Homme et de la Femme, que ni la Légende, ni l'Histoire, ni la Poésie n'ont encore réalisé, ni celui de l'Amour dans l'Action ; — tandis qu'en son cadre breton, la *Sœur gardienne* tente une incarnation toute moderne de l'Ame celtique, voyante et prophétesse. M. Edouard Schuré demeure fidèle à son généreux idéal d'un théâtre initiateur qui évoquerait une humanité supérieure dans le miroir du Rêve et du Symbole.

A COTÉ, par **Jean de Forceville.**

Guy de Fannay, le héros de ce roman, est un de ces êtres sans volonté qui passent leur existence en quête d'un appui moral. C'est de l'amour seul qu'ils attendent un peu de quiétude; et, naturellement, l'amour leur échappe et les entraîne à côté de la vie régulière. Rien ne les satisfait; leur cœur changeant et compliqué se crée sans cesse des occasions nouvelles de souffrir; ils ne savent pas deviner qui les aime; ils s'attachent d'instinct aux êtres qui les décevront, et quand, à la fin, ils prennent conscience de leur désarroi, toute force leur manque pour recommencer à se faire une vie : la mort les attire, et ils se tuent. Le premier roman de M. Jean de Forceville est plein de promesses : l'auteur étoffera son style et ses intrigues, et on peut attendre de lui des œuvres sincères et fortes.

TROP DE CHIC! par **Gyp.**

Quelques bouts de dialogues, çà et là ; mais ce sont plutôt des silhouettes, d'amusants portraits croqués en quelques lignes et pris un peu partout, le matin au Bois, sur les plages, ou à la campagne, parmi les invités des châteaux. Tous ces types de mondains et de mondaines que Gyp a fait parler si souvent dans ses autres livres nous sont indiqués seulement : le grand Z..., madame de B..., quelques mots suffisent à Gyp, et voilà qu'ils surgissent à nos yeux avec leur âge, leur caractère, tout leur signalement particulier. Le livre aurait pu s'intituler : *Coups d'œil.* On sent que Gyp n'a regardé qu'un instant, mais avec une telle précision malicieuse que les détails mêmes ne lui ont point échappé.

L'ÉNIGME DE LA MAIN,
par **madame A. de Thèbes.**

Ce livre de la célèbre chiromancienne est dédié à la mémoire d'Alexandre Dumas fils. On n'ignore pas que l'écrivain tenait madame de Thèbes en grande estime : il la consultait volontiers, et il avait une confiance absolue aux moindres prédictions de son amie. Madame de Thèbes, en cet intéressant volume, nous initie aux principes les plus simples de sa science, — il faudrait plutôt dire de son art, — car il n'est pas d'étude plus compliquée, et l'interprétation qu'on peut donner de la forme des lignes ou de leur entrecroisement restera toujours personnelle : dans une même main, des yeux différents ne distingueront pas les mêmes signes, ou ne les corrigeront pas les uns par les autres, de la même façon. Madame de Thèbes nous indique du moins un certain nombre d'observations qu'il est aisé de faire sur soi-même et sur les autres. Ce livre contient de nombreux dessins qui éclairent le texte ; et ceux-là mêmes qui ne croient pas à la chiromancie voudront lire ce curieux ouvrage.

LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE,
par **Rudyard Kipling,** traduit de l'anglais
par **Louis Fabulet** et **Robert d'Humières.**

Les diverses nouvelles tirées des deux *Livres de la Jungle* dont les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur ont beaucoup fait pour la réputation de Rudyard Kipling. MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières offrent aujourd'hui au public la traduction d'un autre volume. Sur le huit nouvelles qu'il contient, sept sont tirées du livre intitulé : *Many inventions ;* l'autre est empruntée au *Plain tales from the Hills.* On aura plaisir à retrouver dans l'une d'elles l'ancien « petit d'homme », le Mowgli de Bagheera et de Baloo. Tous ces récits valent par l'observation toujours directe, et, s'ils peuvent nous paraître quelquefois déconcertants, leur étrangeté même est encore un charme.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12882-6-00. — (Encre Lorilleux).

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

JULES GAULTIER, Directeur général

PAVILLON DE HANOVRE

32-34, RUE LOUIS-LE-GRAND, 32-34

PARIS

Les Idées, les Faits et les Œuvres

Bibliothèque littéraire, historique et morale

SOUS LA DIRECTION DE

PAUL GAULTIER

Les faits et les œuvres ne valent que par les idées qu'ils manifestent. De même la tâche de tout écrivain vraiment digne de ce nom est de savoir dégager l'idée au travers des complications de la vie, qui semblent la dérober à tous les regards. Point n'est besoin pour cela d'être obscur. Bien au contraire la netteté de l'expression et la couleur du style vont bien à une pensée pénétrante, maîtresse de son sujet.

Ouverte à toute œuvre de littérature, d'histoire ou de morale, la Bibliothèque "**les Idées, les Faits et les Œuvres**" ne le sera qu'aux ouvrages de réelle valeur et de véritable originalité. Elle s'adresse à tous ceux qui, épris de savoir, ne prétendent pas pour cela renoncer au beau langage, à tous ceux qui, sans préparation spéciale et au gré de leurs lectures, désirent se mettre au courant de toutes les questions que soulève la curiosité contemporaine.

Accueillante à toutes les opinions, pourvu qu'elles soient sincères, elle ne se composera que de livres bien pensés et bien écrits, unissant les qualités du style à l'ingéniosité des idées. Aussi bien comptons-nous parmi nos collaborateurs des Maîtres de la pensée qui sont aussi les Maîtres de la littérature.

Qu'il nous suffise de citer MM. Jean Ajalbert, André Beaunier, André Bellessort, Henry Bauer, André Chevrillon, Romain Coolus, Paul Dejob, Hector Depasse, Gaston Deschamps, Gaston Donnet, Emile Faguet, Augustin Filon, Frantz Funck-Brentano, Gustave Geffroy, André Hallays, Georges Lafenestre, Pierre Lalo, Gustave Larroumet, Anatole Le Braz, André Le Breton, Georges Lecomte, Charles Le Goffic, Jules Legras, Camille Lemonnier, Dr Max Nordau, Paul Radiot, Gaston Paris, Gustave Reynier, Marcel Schwob, Gabriel Tarde, Edouard Rod, Firmin Roz.

Un élégant volume in-octavo. Prix..... 6 fr.

VIENT DE PARAITRE

André HALLAYS

En Flânant

M. André Hallays, le distingué collaborateur du *Journal des Débats* aime à promener sa curiosité *à travers les idées* comme *à travers les mœurs*. Il va *à travers Paris* aussi bien qu'*à travers la France* et *à travers l'Europe* même. Telles sont du moins les principales divisions de ce livre plein d'humour, nourri d'idées et de faits. C'est que les flâneries de M. André Hallays sont essentiellement profitables, instructives et savoureuses. Ses impressions d'Allemagne ne le cèdent en rien à celles qu'il nous rapporte du Paris d'aujourd'hui avec ses divertissements et ses fantaisies.

Il est curieux notamment de lire les sensations que lui ont laissées les *Temps du Panama*, puisqu'aussi bien ces temps sont entrés dans l'histoire.

Prix .... *6 fr.*

Pour Paraître prochainement

dans la même Collection.

GEORGES LAFENESTRE. de l'Institut.	*Artistes et Amateurs.*
GASTON PARIS..... de l'Académie Française.	*Poëmes et Légendes du Moyen-Age.*
GABRIEL TARDE ..... professeur au collège de France.	*L'Opinion et la Foule.*
ANATOLE LE BRAZ ...	*La Terre Bretonne.*
PIERRE LALO	*La Musique contemporaine.*
ANDRÉ CHEVRILLON ..	*Anglais et Américains.*
Dr MAX NORDAU....	*Vues du dehors.*
LE GOFFIC	*Les Métiers pittoresques.*
JULES LEGRAS	*Souvenir d'un déporté.*
GUSTAVE LARROUMET. de l'Institut.	*Le Théâtre en France au XIXe siècle.*
MARCEL SCHWOB....	*Villon.*

8580-99. — CORBEIL. Imprimerie ED. CRÉTÉ.

I
qu
no
sir
DI
qu
bou
I
et
no
de
de
po
I
les
as
fai
re
né
af
ils

Ec

—

AUX ABONNÉS *de la Revue de Paris*

Nous rappelons aux lecteurs de cette Revue que sur simple demande, qui n'engage à rien, nous adressons **gratis** et **franco** aux personnes désireuses d'acheter de **VRAIS VINS NATURELS DE BORDEAUX,** les échantillons des qualités qu'elles voudront bien nous désigner (soit une grande bouteille, soit deux demi-bouteilles, soit quatre quart-bouteilles).

Elles pourront ainsi choisir un vin à leur goût, et apprécier, **avant l'achat,** la supériorité réelle de nos produits et leurs prix consciencieux, au lieu de s'en rapporter aux éloges ou aux promesses de vendeurs qui en sont généralement prodigues pour leurs marchandises.

Nous donnons à nos acheteurs les garanties les plus rigoureuses *(voir ci-contre)*, et nous les assurons que non seulement nos rapports d'affaires seront toujours empreints de loyauté et de respectueuse courtoisie, mais que rien ne sera négligé dans l'exécution de leurs commandes, afin de justifier complètement la confiance dont ils voudront bien nous honorer.

Ecrire à HENRI BIJON, propriétaire de Vignobles

Membre de l'Union Fraternelle

43, Rue de Saint-Genès. — BORDEAUX

Prière d'envoyer la bande d'abonnement

Tous ces vins ont été collés, soutirés et sont prêts pour la mise en Bouteilles et la consommation immédiate.

PRIX-COURANT

CHAIS :
253 à 257, Route de Bayonne
et Rue Marcelin, 5 à 13
BUREAUX :
43, Rue de Saint-Genès
BORDEAUX

		1893	1895	1896	1897	1898
VINS ROUGES	Palus ordinaire..Fr.	»	»	»	120	125
	Palus supérieur.....	»	130	»	125	130
	Côtes supérieures...	155	150	135	»	140
	Fronsac extra.....	180	200	160	»	175
	Saint-Émilion.....	225	200	170	170	200
VINS BLANCS	Graves Arbanats.Fr.	»	140	»	125	130
	Graves de Sauternes	190	160	150	150	175
	Haut-Barsac supr..	220	210	180	175	200
	Haut-Sauternes....	250	225	200	200	225

La Barrique de 228 litres, fût compris
FRANCO GARE DESTINATAIRE

La demi-barrique de 114 litres coûte la moitié du prix de la barrique, plus 5 fr. de différence de logement. — Deux demi-barriques vides coûtant 10 fr. de plus qu'une barrique vide.

AFFAIRE EXCEPTIONNELLE DE CAFÉ

Nous recevons des **Missions Religieuses d'Haïti,** dont nous sommes les correspondants à Bordeaux, d'excellents **Cafés Saint-Marc 1er choix**. Ces cafés connus dans le monde entier par leur supériorité se vendent partout dans les 2 fr. 50 la livre. Nous étant envoyés en place d'argent, nous les vendons pour rendre service sans vouloir y gagner quoi que ce soit. *Tous les intermédiaires,* **Importateurs, Négociants, Détaillants,** *étant ainsi supprimés, voici le prix d'extraordinaire bon marché auquel nous pouvons céder le* café vert et non grillé :

PAR PETITE VITESSE		PAR GRANDE VITESSE	
Sac de 150 livres. . Fr.	1.70 la livre	Petit ballot de 20 livres.Fr.	1.85 la livre
Demi-sac de 75 livres. »	1.75 »		
Quart-sac de 40 » »	1.80 »	» » de 10 »	1.90 »

Le prix s'entend net pour l'acheteur et Franco de tous frais Gare destinataire

Garanties données à tous Acheteurs de VINS ou de CAFE : Nous reprenons à nos frais tout envoi, même rendu à domicile, qui ne conviendrait pas. — Nous prenons la responsabilité des accidents qui peuvent survenir à nos marchandises pendant leur transport. — Les paiements sont laissés à la convenance des acheteurs.